L'HI

D

T

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DIXIÈME.

L'H

D

Ce qu'i
de m
ont p
les U
Manu
& de

Par M

HÔTEL

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TROISIEME PARTIE.
AMÉRIQUE.

LIVRE PREMIER.

Premieres Découvertes & premiers Etablissemens des Espagnols dans le Nouveau Monde.

CHAPITRE PREMIER.

CHRISTOPHE COLOMB.

Colomb.

IL EST REMARQUABLE, sans doute, pour la gloire de l'esprit humain, que les deux plus

Colomb.

belles entreprises qu'il ait formées aient éclaté à la même époque ; & que, tandis que les Portugais, conduits par Gama, allaient chercher de nouvelles terres au-delà des mers de l'Inde & de l'Afrique, les Espagnols, sur la foi de Colomb, aient osé croire à un monde nouveau, & suivi ce Chef intrépide au-delà de l'Océan Occidental, jusqu'à cet hémisphere inconnu qu'il leur avait annoncé. Qu'ils sont grands dans l'histoire de l'Homme, les noms de Colomb & de Gama ! Jamais sans doute on n'a rien imaginé ni rien tenté de plus mémorable. Jamais le génie, en aucun genre, n'a si puissamment influé sur les destinées de l'Univers & sur les générations futures !

Ainsi donc l'humanité audacieuse s'est portée en même temps du pas le plus hardi qu'elle ait jamais fait, vers les deux extrémités opposées du globe qui lui a été donné pour demeure !

En la suivant dans le nouvel hémisphere, les mêmes prodiges de courage & de cruauté, qui nous ont frappé dans la découverte des Indes nous conduiront encore de l'admiration à l'horreur, & en rencontrant d'autres hommes, nous retrouverons les mêmes crimes.

N'allons point trop-tôt au-devant de ce spectacle épouvantable dont nous aurons à frémir. Ne songeons encore qu'à ce fameux Génois, qui nous

Colomb.

a frayé le passage de ces mers ignorées. Nous ne le verrons pas mieux traité que le premier Navigateur qui ait pénétré l'Océan Indien. La premiere injustice qu'on lui fit, & qui peut-être n'était pas la moins sensible, fut de lui refuser l'honneur de sa découverte. La gloire d'avoir trouvé un nouveau monde valait bien la peine d'être contestée. On rappella quelques passages des Anciens, qui semblaient faire soupçonner l'existence d'un monde Antipode; passages cités cent fois & trop connus pour les rapporter ici : & qu'importe ? Colomb en est-il moins admirable ? Le merveilleux ne consistait pas à imaginer qu'un tel monde pouvait exister, mais à entreprendre de le découvrir. Qu'importe qu'on trouve dans Platon quelques lignes, qui semblent caractériser l'Amérique ? Le grand homme, est celui qui a osé dire : « Venez, suivez-moi. Je serai » votre guide dans une mer inconnue, & dans » l'immensité de l'Océan. Venez, & nous vo» guerons sans autre but, sans autre espérance » que ce monde, que nul n'a vu, & que je » m'engage à vous faire voir. »

Il le dit, & il en vint à bout; & cependant la destinée, qui se joue de toutes les grandeurs, n'a pas même permis qu'il donnât son nom à cette terre qu'il nous avait donnée. Il fallait qu'un Florentin, qui l'avait apperçue par hasard,

Colomb.

nommât l'Amérique, que Colomb seul a réellement découverte, & qu'on trouvât par-tout, sur les monumens du génie : *Feci ; tulit alter honores.*

Christophe Colomb était si peu connu, qu'on ne s'est jamais accordé sur son extraction, ni même sur le lieu de sa naissance, & que ses propres enfans n'ont pu lever ce doute. Les ennemis de sa gloire publierent qu'il avait hérité du Journal d'un Pilote, qui portant des vins d'Espagne en Angleterre, avait été contraint par les vents de courir d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, où il avait trouvé des terres & des hommes nuds, & qui, ayant perdu presque tous ses gens dans cette course, était revenu chez Colomb, son ancien ami, auquel il avait laissé, en mourant, ses papiers & ses cartes. Mais ce bruit, que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs Historiens Espagnols, parait détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pensa point à tourner au Sud, & par toutes les circonstances de sa conduite. Il n'avait donc que l'opinion des Anciens, soutenue par quelques expériences récentes, & sa hardiesse naturelle à braver les difficultés & les périls.

L'état de sa fortune, dans un établissement médiocre que le hasard lui avait offert à Lisbonne, le forçait de communiquer des vues, qu'il ne

Colomb.

pouvait exécuter qu'avec de puiſſans ſecours. Il crut devoir la préférence à ſa Patrie : mais les Génois réfroidis pour les Voyages de mer, par le tort que les découvertes des Portugais cauſaient à leur commerce, rejeterent ſes propoſitions comme des fables. On ne trouve ni l'année, ni les circonſtances de cette négociation. Il offrit enſuite ſes ſervices à Don Juan, Roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la Cour de Liſbonne, que le mérite de Colomb y était plus connu que dans la République de Gênes, d'où il était ſorti dès l'enfance. On ſavait qu'il s'était appliqué conſtamment à l'étude de la Coſmographie, de l'Aſtronomie, de la Géométrie & de la Navigation, & qu'il avait joint une longue pratique à ſes connaiſſances. On remarque en particulier qu'il ſavait parfaitement l'art d'obſerver la latitude, ou la hauteur du Pole, par l'aſtrolabe ; ce que perſonne avant lui n'avait exercé en haute mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les écoles ; & ſon frere, qui s'était retiré comme lui en Portugal, s'y était acquis beaucoup de réputation pour les Cartes Marines & les Sphères, qu'il exécutait dans une perfection dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Auſſi fut-il écouté ſi favorablement, que la Cour nomma d'abord des Commiſſaires pour examiner ſes

Colomb.

offres. Mais il devint la dupe de leur mauvaiſe foi. Lorſqu'ils eurent reçu ſes explications, ils perſuaderent au Roi de faire partir ſecrètement une caravelle, avec ordre de ſuivre exactement ſes mémoires, qu'ils avaient recueillis dans leurs conférences. A la vérité, leur artifice ne tourna qu'à leur honte. Le Pilote Portugais, qui n'avait ni la tête, ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin ſans être effrayé par les difficultés de l'entrepriſe, & revint publier à Liſbonne que les nouveaux projets étaient autant de chimeres. Colomb, dans l'indignation de ſe voir trompé, prit auſſi-tôt la réſolution de quitter le Portugal, il n'y était plus attaché par ſa femme, que la mort lui avait enlevée depuis peu; &, craignant même d'y être arrêté, parce que le Roi n'attribuait le mauvais ſuccès de la caravelle qu'au défaut d'expérience & d'habileté du Pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Eſpagne avec ſon frere & ſon fils. Il arriva ſans obſtacle à Palos, Port d'Andalouſie. La Cour d'Eſpagne était alors à Cordoue. Comme les dégoûts, qu'il venait d'eſſuyer, lui faiſaient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y préſenter qu'après avoir engagé ſon frere à ſe rendre en Angleterre, pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vues qu'il allait propoſer lui-même aux Eſpagnols; réſolu apparemment de vendre

Colomb.

ſes ſervices à ceux qui les mettraient à plus haut prix.

Il parut à Cordoue, vers la fin de l'année 1484; &, prenant toutes les meſures de la prudence, il commença par ſe lier avec quelques perſonnes de diſtinction & de mérite, qu'il crut capables de diſpoſer leurs Majeſtés Catholiques à goûter ſes propoſitions. Par cette voie, il réuſſit à les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, Prieur de Prado, & Confeſſeur de la Reine, reçut ordre de former une aſſemblée de Coſmographes, pour conférer avec lui. Les Savans étaient rares alors en Eſpagne; & Colomb, porté à la défiance par ſon avanture de Liſbonne, craignait de s'expoſer trop ouvertement. Le réſultat lui fut ſi peu favorable, qu'après avoir employé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés & les objections, il obtint pour unique réponſe, que la guerre de Grenade, où le Roi ſe trouvoit engagé, ne lui permettait pas de ſe jetter dans de nouvelles dépenſes, mais qu'auſſi-tôt qu'elle ſerait terminée, il ſe ferait éclaircir des difficultés qu'il ſouhaitait de pouvoir ſurmonter.

Colomb perdit l'eſpérance. Il prit triſtement le chemin de Séville, d'où il ne laiſſa pas de faire de nouvelles ouvertures à divers Seigneurs, dont on vantait le crédit. Enfin, rebuté de trouver

Colomb.

la même indifférence dans tous les Ordres de l'Espagne, il écrivit au Roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire; mais les Français étaient alors occupés de leurs guerres d'Italie. Cette obstination de la fortune, à lui fermer toutes sortes de voies, ne parut point l'avoir abattu; il revint aux anciennes vues qu'il avait formées du côté de l'Angleterre; mais, avant de quitter l'Espagne, il alla voir à Cordoue, un fils qu'il avait d'un second mariage, & qui s'était mis dans un Couvent de Franciscains. Le Supérieur de ce Couvent, qui se nommait Jean Perez *de Marchena*, homme d'un grand mérite, ne put l'entendre parler de la résolution où il était de porter ses lumieres aux Etrangers, sans en regretter la perte pour l'Espagne. Il le pressa de suspendre son départ. Il assembla quelques habiles gens, qu'il mit en conférence avec lui; &, leur voyant approuver son projet avec beaucoup d'éloges, il se flatta qu'ayant l'honneur d'être estimé de la Reine, qui l'avait employé quelquefois dans ses exercices de piété, il obtiendrait d'elle, en faveur de son ami, ce qui avait été refusé aux instances des principaux Courtisans. Il écrivit à cette Princesse, qui était alors à *Santa-Fé*, pendant le siége de Grenade. Il fut aussi-tôt appellé à la Cour. Le fruit de ce voyage fut de procurer une audience à Colomb.

Colomb.

La Reine ferma la bouche à ses ennemis en louant son esprit & ses projets ; mais elle jugea qu'il portait trop haut ses prétentions. Il demandait d'être nommé Amiral, & Viceroi perpétuel & héréditaire de tous les pays, & de toutes les mers qu'il pourrait découvrir. Cette récompense paraissait excessive, dans les plus heureuses suppositions ; &, s'il manquait de succès, la Reine craignit quelque reproche de légereté, pour avoir pris trop de confiance aux promesses d'un étranger.

Ce nouveau refus, quoiqu'adouci par des témoignages d'estime, le détermina plus absolument que jamais à quitter l'Espagne. Quintanille, Santangel & le P. Marchena, étaient désespérés de voir négliger une affaire de cette importance. Ils engagerent le Cardinal de Mendosa, Archevêque de Tolède & Chef du Conseil de la Reine, à ne pas laisser partir un homme si précieux pour l'Etat, sans lui avoir fait l'honneur de l'entendre. Colomb eut une longue audience du Cardinal, qui parut fort satisfait de son esprit & de son caractere, mais qui n'entreprit rien en sa faveur.

On disait hautement qu'il ne fallait pas être surpris qu'un étranger, sans bien, pressât l'exécution d'une entreprise où il mettait si peu du sien, qui devait lui assurer un poste honorable, & où

Colomb.

le pis-aller, pour lui, était de fe retrouver ce qu'il était. Colomb, qui ne pût ignorer ce langage, allait faire les derniers préparatifs de fon départ, lorfque Grenade ouvrit fes portes aux Efpagnols. Santangel prit cette heureufe conjoncture, pour repréfenter à la Reine le tort qu'elle faifait à fa propre gloire, en refufant d'augmenter la puiffance & l'éclat de fa Couronne, fans compter que les avantages qu'elle paraiffait négliger, pouvaient tomber entre les mains de quelqu'autre Prince & devenir pernicieux à l'Efpagne. Il mit tant de force dans fon difcours que cette Princeffe déjà ébranlée par les follicitations de Quintanille, fe rendit à leur confeil, & pour ménager les finances que la guerre avait épuifées, elle déclara que fon deffein était d'engager, pour la nouvelle expédition, une partie de fes pierreries. Santangel, dans le mouvement de fa joie, répondit que cette reffource n'était pas néceffaire, & qu'il fournirait la fomme de fon propre fond. La Reine fit rappeller auffi-tôt Colomb, qui était déjà au port de Pinos, à deux lieues de Grenade. Son reffentiment ne l'empêcha point de retourner fur fes pas, & l'accueil qu'il reçut à la Cour effaça le fouvenir des chagrins qu'il y avait effuyés, pendant plus de huit ans. Don Juan de Colonna, Secrétaire d'Etat, reçut ordre de traiter avec lui, & de lui expédier un Brevet & des Lettres

Colomb.

Patentes, par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneurs qu'il n'en avait desiré. Ces fameux actes, qui devaient acquérir à l'Espagne la Souveraineté d'un nouveau Monde, furent signés, l'un à Santa-Fé, & l'autre à Grenade, dans le temps que leurs Majestés Catholiques venaient d'achever la ruine des Maures, après une domination de huit cens ans. Mais observons, avec un Historien moderne, que la Couronne d'Aragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parut se faire également au nom du Roi & de la Reine. Comme la Castille seule en fit tous les frais, le nouveau Monde ne fut découvert & conquis que pour elle; &, pendant toute la vie d'Isabelle, la permission d'y passer & de s'y établir ne fut guères accordée qu'à des Castillans; ce qui n'empêcha point que le Roi ne prît tous les honneurs de la Souveraineté & quelquefois même sans y joindre le nom de la Reine de Castille au sien, parce qu'il représentait son épouse.

Colomb reçut, avant son départ de Grenade, des Lettres-Patentes qui devaient le faire respecter de tous les Princes du Monde, & l'ordre de ne point approcher de cent lieues des conquêtes du Portugal; ordre fort extraordinaire, & qui semble n'être qu'une formule politique, puisqu'on était fort loin de soupçonner alors que les Espagnols & les Portugais pussent jamais se rencon-

Colomb.

trer, en venant des deux extrémités opposée Colomb, après avoir passé à Cordoue, pour ré gler les affaires de sa famille, n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étaient déjà commencés pour son armement. Il avait fait choix de ce port, parce qu'on y trouvait les meilleurs matelots de l'Espagne. Le P. Marchena continuait de le servir avec zèle & lui avait déjà fait autant d'amis qu'il y avait de gens de mer à Palos. On compte particulierement dans ce nombre, les trois Pinçons freres, qui passaient pour les plus riches habitans & les plus habiles Navigateurs du pays, & qui ne firent pas difficulté d'engager leurs personnes & une partie de leur bien dans la nouvelle expédition.

La ville de Palos était alors obligée de mettre en mer, pendant trois mois de l'année, deux caravelles pour la garde des côtes. Les habitans eurent ordre de les donner à Christophe Colomb. Il en équipa une autre qu'il monta lui-même & qu'il nomma la *Sainte-Marie*. La premiere des deux autres était la *Pinta*, à laquelle il donna pour Capitaine Martin-Alphonse Pinçon, & pour Pilote, François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois freres. Vincent Yanes Pinçon commandait la seconde, qui se nommait la *Nina*. L'équipage de ces trois navires n'était composé que de

quatre-vingt-dix hommes, mariniers & volontaires, les uns amis de l'Amiral, d'autres qui avaient ſervi avec honneur dans la Maiſon du Roi. On embarqua des proviſions pour un an, & l'on mit à la voile un Vendredi, troiſieme d'Août 1492. On arriva le onze à la vue de la grande Canarie, dont on partit le premier de Septembre, & quatre jours après, on jetta l'ancre à la Gomera, où l'on prit des rafraîchiſſemens, de l'eau & du bois. Sur l'avis que Colomb eut, dans cette iſle, que le Roi de Portugal, indigné de ſon accommodement avec l'Eſpagne, avait armé trois caravelles pour l'enlever, il ſe hâta de remettre à la voile.

Colomb.

Ce fut le Jeudi, ſept du même mois, qu'il perdit de vue la terre des Canaries, en gouvernant vers l'Occident, où il ſe promettait de faire ſes découvertes. Quelques-uns de ſes gens, effrayés de ſe voir dans une mer inconnue, ſentirent diminuer leur courage juſqu'à s'abandonner aux ſoupirs & aux larmes. Il leur fit honte de leur foibleſſe, & tous ſes ſoins furent employés à les ſoutenir par de magnifiques eſpérances. On fit dix-huit lieues avant la nuit; mais Colomb eut l'adreſſe de cacher chaque jour une partie du chemin, pour raſſurer ceux qui craignaient de s'éloigner trop des côtes d'Eſpagne. Le onze, à cent cinquante lieues de l'Iſle de Fer, on ren-

Colomb.

contra un mât de navire, qui devait avoir été entraîné par les courans: bientôt Colomb s'apperçut que les courans portaient au Nord avec beaucoup de force, & le quatorze au soir, cinquante lieues plus loin, à l'Occident, il observa que l'aiguille déclinait d'un degré vers le Nord-Ouest: le lendemain, cette déclinaison était augmentée d'un demi-degré; mais elle varia beaucoup les jours suivans, & l'Amiral fut surpris lui-même d'un phénomène qui n'avait point encore été remarqué. Le quinze, à trois cens lieues de l'Isle de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit, & dans un temps fort calme, une grande flamme au Sud-Est, à la distance de quatre ou cinq lieues des vaisseaux. L'équipage de la Nina vit, avant le jour, un oiseau qui fut nommé *rabo de jonco*, c'est-à-dire, queue de jonc, parce qu'il avait la queue longue & fort menue; le lendemain, on fut beaucoup plus effrayé d'appercevoir, sur la surface de l'eau, des herbes dont la couleur était mêlée de verd & de jaune, & qui paraissaient nouvellement détachées de quelque Isle ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après, & la vue d'une petite langouste vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la terre ne pouvait être éloignée; d'autres s'imaginerent qu'on était proche de quelques rochers dange-

Colomb.

reux, ou fur quelques terres fubmergées : cette idée fit renaître la frayeur & les murmures ; on obferva d'ailleurs que l'eau de la mer était la moitié moins falée. Pendant la nuit fuivante, quantité de thons s'approcherent fi près des caravelles, que l'équipage de la Nina en prit un. L'air était fi tempéré, qu'il ne paraiffait pas différent de celui d'Andaloufie au mois d'Avril. A trois cens foixante-&-dix lieues Oueft de l'Ifle de Fer, on vit encore un rabo de junco. Le Mardi dix-huit de Septembre, Alphonfe Pinçon, qui s'était avancé avec la caravelle, attendit l'Amiral pour lui dire qu'il avait vu quantité d'oifeaux qui tiraient vers l'Occident, d'où il concluait que la terre ne pouvait pas être à plus de quinze lieues, il s'imagina même l'avoir apperçue dans cet éloignement ; mais Colomb l'affura qu'il fe trompait, & que ce qu'il prenait pour la terre, n'était qu'un gros nuage, qui ne fut pas, en effet, long-temps à fe diffiper. Le vent était frais ; on avançait depuis dix jours à pleines voiles ; l'étonnement de n'avoir depuis fi long-temps que la vue du ciel & de l'eau, faifait renouveller à tous momens les plaintes. L'Amiral fe contentant d'obferver tous les fignes, avait toujours l'aftrolabe devant lui & la fonde à la main ; le dix-neuf, on vit un de ces oifeaux, que les Portugais ont nommés alcatras ; &, vers le foir,

Colomb.

pluſieurs autres vinrent voltiger autour des caravelles. On fut conſolé par un ſi bon ſigne, & dans l'opinion que la terre ne pouvait être fort loin, on jetta la ſonde, avec toute la joie d'une vive eſpérance; mais deux cens braſſes de cordes ne firent pas trouver de fond; on reconnut que les courans allaient au Sud-Eſt; le vingt, deux alcatras s'approcherent de la caravelle de l'Amiral; on prit, vers la nuit, un oiſeau noir, qui avait la tête marquée d'une tache blanche, & les pieds d'un canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais, après les avoir paſſées ſans aucun danger, les plus timides commencerent à ſe raſſurer contre cette crainte; le lendemain trois petits oiſeaux firent entendre leur ramage autour des vaiſſeaux, & ne ceſſerent point de chanter juſqu'au ſoir. Quelle apparence qu'ils fuſſent capables d'un long vol! on fut porté à ſe perſuader qu'ils ne pouvaient être partis de bien loin; l'herbe devenait plus épaiſſe, & ſe trouvait mêlée de limon; ſi c'était un ſujet d'inquiétude pour la ſûreté des caravelles, qui en étaient quelquefois arrêtées, on concluait du moins qu'on approchait de la terre; le vingt-un, on vit une baleine, & le jour ſuivant quelques oiſeaux; pendant trois autres jours, un vent de Sud-Eſt cauſa beaucoup de chagrin à l'Amiral; il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du ciel; ces

petits

Colomb.

petits artifices étaient continuellement néceſſaires pour calmer l'eſprit de ſes gens, dont la confiance diminuait tous les jours ; heureuſement il s'éleva, le vingt-trois, un vent d'Eſt-Nord-Eſt, qui le remit dans la route qu'il voulait ſuivre. On continua de voir pluſieurs oiſeaux de différentes eſpèces, & même des tourterelles, qui venaient de l'Occident.

Cependant la navigation avait duré trois ſemaines, & les apparences n'étant pas changées, on ne ſe croyait pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, jointe à la crainte qu'un vent qui avait toujours été favorable pour aller à l'Oueſt, ne rendît le retour impoſſible en Eſpagne, produiſit tout-d'un-coup une révolution ſurprenante ; la plupart furent pénétrés de frayeur, en conſidérant qu'ils étaient au milieu d'un abîme ſans fond & ſans bornes, toujours prêt à les engloutir : une idée ſi terrible, agit avec tant de force, que s'étant répandue dans les trois équipages, on ne parla plus que de reprendre auſſitôt la route de l'Europe. La Cour, diſaient les plus modérés, ne pourrait s'offenſer qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avait jamais fait avant eux, l'eſpérance leur eût manqué plutôt que le courage, & qu'ils euſſent refuſé de ſervir la folle ambition d'un avanturier qui n'avait rien à perdre ; d'autres s'emporterent juſ-

Colomb.

qu'à propoſer hautement de jetter cet étranger dans les flots, & de dire en Eſpagne qu'il y était tombé par malheur en obſervant les aſtres. L'Amiral comprit la grandeur du péril ; mais, loin d'en être abattu, il rappella toute ſa grandeur d'ame pour conſerver un viſage tranquille, & feignant de ne rien entendre, il employait tantôt les careſſes & les exhortations, tantôt des raiſonnemens ſpécieux & des eſpérances ſéduiſantes, tantôt la menace & l'autorité du Roi dont il était revêtu. Le Mardi, 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria, terre, terre, & fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au Sud-Eſt, une épaiſſeur, qui avait l'apparence d'une Iſle. Cet avis, qui n'était qu'une invention concertée avec l'Amiral, eut la force de calmer les mutins : leur joie devint ſi vive, qu'ils rendirent à Dieu des graces ſolemnelles ; &, pour les ſoutenir dans cette diſpoſition, Colomb fit gouverner du même côté, pendant toute la nuit ; ils furent détrompés le lendemain, en reconnoiſſant qu'on n'avait vu que des nuages ; mais les ſignes, qui reparurent heureuſement à l'Oueſt, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiſeaux & les poiſſons ne ceſſaient plus de ſe préſenter en grand nombre ; on vit des poiſſons aîlés, tels que le Portugais en rencontraient ſouvent dans leur route aux Indes Orientales, des Dorades,

Colomb.

des Empereurs, & l'on reconnut que la violence des courans était fort diminuée. Colomb se fortifiait lui-même par tous ces signes, & n'apportait pas moins d'attention à ceux du ciel : il observa que, pendant la nuit, l'aiguille variait de plus d'un quart de cercle, & que le jour elle demeurait fixe au Nord. Les deux étoiles, qu'on nomme *les gardes*, étaient ensemble à l'Occident pendant la nuit, & lorsque le jour commençait à paraître, elles se rencontraient au Nord-Est : il expliquait toutes ces apparences aux Pilotes, qui en marquaient autant de crainte que d'étonnement, & la confiance, qu'il trouvait le moyen de leur inspirer, se communiquait aux équipages.

Le premier d'Octobre, un Pilote jugea qu'on était à cinq cens quatre-vingt-huit lieues des Canaries; un autre, qu'il y en avait six cens trente-quatre; & le troisieme, qu'on n'en avait pas fait moins de six cens cinquante. Colomb était sûr d'en avoir fait sept cens sept : mais, pour éloigner tout ce qui était capable de causer de l'effroi, il assura froidement que, suivant son calcul, il y en avait cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes. Le 7, au lever du Soleil, on crut voir une terre; & la petite caravelle, qui s'était plus avancée que les autres, tira un coup de canon avec d'autres marques de joie. Mais on reconnut encore que

Colomb.

c'était une erreur causée par quelques nuages. Les murmures & la mutinerie recommencerent. L'Amiral se vit plus en danger que jamais par le désespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paraissait inévitable par la faim ou le naufrage, faisaient oublier les loix de l'honneur & de leur engagement. Les Pinçons mêmes ne firent pas difficulté de se déclarer pour les mutins. Enfin la révolte devint si générale que, n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire aux plus furieux une proposition qui suspendit aussi-tôt leurs emportemens. Il leur promit que si dans trois jours la terre ne paraissait point, il reconnaîtrait qu'il les avait trompés, & qu'il s'abandonnerait volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha; mais ils jurerent aussi que s'ils ne voyaient rien de certain après les trois jours, ils reprendraient la route de l'Europe. On a toujours été persuadé qu'il avait couru peu de risque à prendre un terme si court. Depuis quelque temps, il trouvait fond avec la sonde; & la qualité du sable ou de la vase, devait lui faire juger qu'il approchait réellement de la terre: on ne peut douter non plus qu'il ne l'eût découverte plutôt, s'il eût tourné au midi, vers lequel tous les petits oiseaux qu'il avait vu prenaient leur vol. On continuait d'en appercevoir de nouvelles

troupes, dont le ramage se faisait entendre. On distinguoit leur couleur. Les thons étaient en plus grands nombre. Mais les deux jours suivans offrirent des signes d'une autre nature, qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides. Les Matelots de l'Amiral virent passer un gros poisson verd de l'espèce de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de la Pinta virent flotter une canne fraîchement coupée, & prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes, qui paraissaient arrachées depuis peu de tems, du bord de quelque riviere. Ceux de la Mina virent une branche d'épine, avec son fruit. On respirait un air plus frais; & ce qui fit encore plus d'impression sur un Navigateur tel que Colomb, les vents étaient inégaux & changeaient souvent pendant la nuit; ce qui devait lui faire juger qu'ils commençaient à venir de terre. Aussi n'attendit-il pas que le troisieme jour fut passé pour déclarer que cette nuit même il comptait voir la terre. Il ordonna des prieres publiques, après avoir recommandé aux Pilotes d'être sur leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent carguées, à l'exception d'une trinquette basse; &, dans la crainte que les caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il donna des signaux pour se réunir. Enfin il promit qu'à la récompense ordonnée par leurs Majestés Catholiques,

Colomb.

[redacted]
Colomb.

pour celui qui verrait le premier la terre, il joindra une mante de velours.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui-même dans le château-de-poupe, il découvrit une lumiere. Aussi-tôt il fit appeller secretement Pierre Guttierez, ancien Valet-de-Garde-robe de la Reine, qui crut la voir comme lui. Ils appellerent ensemble Rodrigue Salcedo, Contrôleur militaire de la flotte, qui ne distingua pas tout-d'un-coup; mais bientôt, ils virent tous trois que cette lumiere changeait de place avec ceux qui la portaient, apparemment d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit, les Matelots de la Pinta, qui avait pris le devant, crierent terre, terre, & donnerent d'autres signes. Ils avaient découvert en effet la côte, dont ils n'étaient qu'à deux lieues. Le premier qui l'apperçut, nommé *Rodrigue Triana*, crut sa fortune assurée; mais sur le témoignage de Guttierez & de Salcedo, les dix mille maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés pendant toute sa vie, sur les boucheries de Séville.

Les premiers rayons du jour firent reconnaitre une Isle, longue d'environ vingt lieues, plate & remplie d'herbes. La Pinta, qui avait continué d'avancer la premiere, attendit les deux autres caravelles; &, tous les équipages se

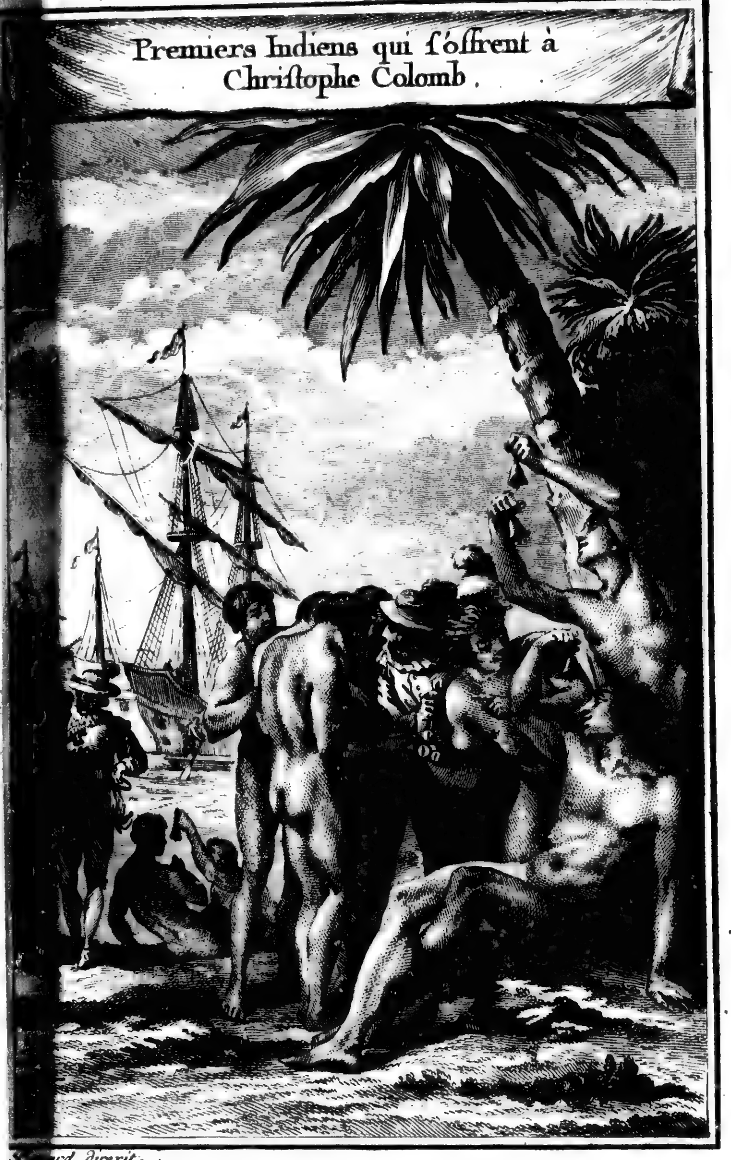
Colomb.

Jettant à genoux devant Colomb, réparerent, par des transports d'admiration & de respect, les chagrins qu'ils lui avaient causé. Cet étranger, qu'ils avaient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, & les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'admiration.

Il donna sur-le-champ, à l'Isle, le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher, on vit bientôt le rivage bordé d'hommes nuds, qui donnerent de grandes marques d'étonnement. On fut informé dans la suite, qu'ils avaient pris les trois caravelles pour des animaux. L'Amiral se fit conduire à terre dans une barque armée, l'épée à la main & l'étendard déployé. Les Commandans des deux caravelles suivirent son exemple, avec leurs Enseignes, sur lesquelles on voyait, d'un côté, une Croix verte avec une F, & de l'autre plusieurs FF couronnées, à l'honneur de Ferdinand. Tous les équipages, s'étant empressés de débarquer, baiserent humblement la terre, & rendirent graces au Ciel du succès de leur Voyage. Chacun renouvella, aux pieds de Colomb, les témoignages de sa reconnaissance & de sa soumission, en lui prêtant serment de fidélité, sous le double titre de Viceroi & d'Amiral. Ensuite, après avoir planté une Croix sur le rivage, il prit possession

Colomb.

de l'Isle pour la Castille, au nom de leurs Majestés Catholiques. Si l'on avait pu expliquer aux Naturels du pays, ce que c'était que cette prise de possession, il est probable qu'ils en auraient été encore plus étonnés que de tout ce qu'ils voyaient. Les Insulaires observant qu'on écrivait dans cette cérémonie, s'imaginerent qu'on jettait quelque sort sur eux & sur leur Isle. Ils prirent la fuite avec une vive frayeur. L'Amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de caresses & de présens, & qui eurent aussi-tôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils s'approcherent des caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs barques, auxquels ils donnaient le nom de canots. Leurs cheveux étaient noirs & épais, liés autour de la tête en maniere de tresse, avec un cordon. Quelques-uns les portaient flottans sur leurs épaules; la plupart avaient la taille dégagée, les traits du visage assez agréables, le front large & le teint couleur d'olive. Ils étaient peints d'une maniere bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux & au nez seulement, & quelques-uns par-tout le corps. Tandis que les Castillans admiraient leur figure, ces barbares n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer, que, voyant



S...rd direxit.

pour l
ils pre
faisaien
Leurs j
avec u
d'une c
canots,
dont le
& d'au
les con
de pell
que lorf
dans un
du bord
agilité,
cune n
moindre
l'Ifle av
mais on
des per
Dès l
les gens
bord. E
qu'ils en
leur Ifl
environ
Infulaire

Colomb.

pour la premiere fois des armes de ce métal, ils prenaient un sabre par le tranchant, & se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aigue, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques, ou leurs canots, n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvaient porter qu'un homme, & d'autres en contenaient près de cinquante. Ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle; & les plus grandes étaient si légeres, que lorsqu'elles se renversaient, ils les redressaient dans un instant, ils les vidaient en nageant près du bord; &, s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençaient à voguer, sans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres présens leur paraissaient précieux. Enfin l'Isle avait de l'eau, des arbres & des plantes; mais on n'y apperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'Amiral fit rembarquer tous ses gens, & quantité de Sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur Isle se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, & que tous les insulaires dont elles étaient habitées, prenaient le

Colomb.

nom de *Lucayos* (*a*). Le lendemain, on les vit revenir en plus grand nombre, avec des perroquets & du coton, qu'ils donnerent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes & au cou, & pour des fragmens de vases de terre ou de faïance. Vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes, qu'ils portaient comme collées au bout du nez, & qu'on ne fut pas long-temps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement. Ils montrerent le côté du Sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes Isles. L'Amiral ne balança point à prendre cette route ; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'Isle. En rangeant la côte au Nord-Ouest, il trouva une espèce de port, dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les Insulaires continuaient de le suivre par terre & dans leurs canots. Ils appellaient leurs compa-

(*a*) De-là le nom de *Lucayes*, qu'on a donné à toutes les Isles, qui sont au Nord & à l'Ouest des grandes Antilles, & qui se terminent au canal de Bahama.

ons pour admirer avec eux une race d'hommes Colomb.
traordinaires, & levant les mains, ils mon-
ient qu'ils les croyaient defcendus du ciel.
ns le même lieu, les trois caravelles décou-
irent une prefqu'Ifle, qu'on pouvait environner
eau avec un peu de travail, & dont on aurait
faire une place très-forte. On y voyait fix
aifons & quantité d'arbres, qui femblaient fervir
ornement à quelques jardins. Mais l'Amiral pen-
nt à chercher quelque lieu d'où il pût tirer
s rafraîchiffemens, renvoya les Sauvages qui
vaient fuivi, à l'exception de fept, qu'il em-
ena pour leur apprendre la langue caftillane;
le 15, après avoir apperçu quantité d'Ifles,
rtes & peuplées, il s'approcha d'une autre,
'il nomma la *Conception*, à fept lieues de la
emiere. Elle lui parut fi mal pourvue de vivres,
'il ne s'y arrêta que pour y paffer la nuit à
ancre; mais le 17, il alla faire de l'eau dans
e troifieme, dont les habitans avaient l'air plus
vilifé. Les femmes y étaient couvertes depuis
ceinture jufqu'aux genoux, les unes de pièces
coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle
çut le nom de *Fernandine*. Les Caftillans virent
ufieurs fortes d'oifeaux, la plupart différens de
ux d'Europe; des poiffons de couleurs diffé-
ntes & fort vives; des lézards d'une groffeur
émefurée, qui leur cauferent beaucoup d'épou-

Colomb.

vante, mais qu'ils regretterent de n'avoir pa mieux connus, lorſque le temps leur eut appri que la chair de cette eſpèce de ſerpens eſt une excellente nourriture; des lapins de la groſſeur des rats, & quantité de perroquets; mais nul animal terreſtre dont ils puſſent ſe nourrir avec confiance. Cependant l'Iſle offrait plus de maiſons qu'ils n'en avaient encore vu. Elles étaient en forme de tentes, avec une ſorte de portail couvert de branches qui les garantiſſaient de la pluie & des vents, & pluſieurs tuyaux pour le paſſage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des uſtenſiles groſſiers & quelques pièces de coton. Les lits, qui ſervaient au repos de la nuit, étaient une ſorte de rets, que les Indiens nommaient hamacs, ſuſpendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les Inſulaires, on en diſtingua un qui portait au nez une petite pièce d'or, marquée de quelques caractères, que l'Amiral prit d'abord pour des lettres; mais il apprit enſuite que l'uſage de l'écriture n'était pas connu dans ces Iſles.

Il paſſa de-là dans une quatrieme Iſle, que les habitans appellaient *Saamoto*, & qu'il nomma *Iſabelle*; mais ſe reprochant le temps qu'il perdait, il prit la route à l'Eſt-Sud-Eſt. Les deux jours ſuivans lui firent appercevoir du Nord au Sud, huit nouvelles Iſles, qui furent nommées

les d'Arena, parce que les caravelles y trou- Colomb.
erent peu de fond. Le vingt-sept, avant la nuit,
découvrit une grande terre, à laquelle il enten-
ait donner le nom de *Cuba*, par les Indiens qui
accompagnaient. Le vingt-huit, il entra dans un
and fleuve. Les bois y étaient fort épais, les
bres d'une hauteur extraordinaire, les fruits
fférens des nôtres, & les oiseaux en fort grand
ombre : deux maisons qu'on y apperçut, & qu'il
visiter, se trouverent sans habitans; il s'avança
ers un autre fleuve, auquel il donna le nom de
una; & plus loin, il entra dans un autre, qui
t nommé *Mares*. Les rives en parurent fort
euplées ; mais la vue des trois caravelles fit
rendre aussi-tôt la fuite aux Indiens; ceux que
Amiral avait à bord, lui firent entendre qu'il
ouverait de l'or dans cette isle, & plusieurs
pparences semblaient confirmer leur témoignage;
ne permit point à ses gens de descendre, dans
crainte d'alarmer trop les Insulaires; mais ayant
oisi deux hommes intelligens, dont l'un avait
é Juif, & savait les Langues anciennes, il les
voya dans un canot, avec deux de ces Indiens,
our visiter le pays; il leur donna six jours pour
tte expédition, &, dans l'intervalle, il fit ra-
ouber son navire. On remarqua que tout le
ois qui fut brûlé, rendait une sorte de gomme

Colomb.

ou de maſtic, & que les feuilles reſſemblaient à celles du lentiſque.

Au retour des deux Caſtillans, qui amenaient trois Indiens de l'Iſle, on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient arrivés à l'entrée d'un village compoſé de cinquante maiſons, qui contenaient environ mille habitans nuds, hommes & femmes, mais d'un caractere ſi doux, qu'ils s'étaient empreſſés de venir au devant d'eux, de leur baiſer les pieds, & de les porter ſur leurs bras, qu'on les avait fait aſſeoir ſur des ſiéges d'une forme bizarre, & garnis d'or, que pour alimens, on leur avait donné des racines cuites, dont le goût reſſemblait à celui des chataignes, qu'on les avait preſſés de paſſer quelques jours dans l'habitation, pour ſe repoſer, & que, n'ayant pu les arrêter par leurs prieres & leurs careſſes, ces bons Inſulaires avaient permis à trois d'entr'eux de les accompagner juſqu'au rivage; ils ajouterent que, dans le voyage, ils avaient rencontré pluſieurs hameaux, dont les habitans leur avaient fait le même accueil; que le long du chemin, ils avaient vu quantité d'autres Indiens, la plupart avec un tiſon à la main, pour faire cuire leurs racines, ou certaines herbes dont ils ſe parfumaient, & que leur méthode pour allumer du feu, était de frotter

morceau de bois avec un autre, ce qui servait facilement à l'enflammer ; qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres, fort différens de ceux qu'on voyait sur la côte, & diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils n'avaient reconnu que des perdrix & des rossignols ; mais qu'ils n'avaient pas apperçu d'autres animaux terrestres, que plusieurs de ces chiens qui ne japent point, que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains, qu'ils avaient entendu nommer maïs, & dont ils avaient trouvé le goût fort agréable ; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'Isle, on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans *Bohio*, qu'on leur avait montré à l'Est, & dans un pays qui se nommait *Cubannacan*. Colomb.

L'Amiral sut bientôt que Cubannacan était une Province située au milieu de l'Isle, parce qu'il ne fut pas long-temps à reconnoître que *nacan*, dans la langue du pays, signifiait le milieu ; mais il n'apprit que dans la suite la signification de *bohio*, qui était moins le nom d'un lieu particulier, que celui de toute terre où les maisons & les habitans sont en grand nombre ; cependant l'espérance de découvrir une région dans laquelle on lui promettait qu'il trouverait beaucoup d'or, l'obligea de partir, avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui

Colomb.

ſervir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres que, dans la multitude de ceux qui conſentaient à le ſuivre, il pouvait s'en trouver un qui apprît la Langue Caſtillane avec plus de facilité que les autres, & chaque inſtant lui faiſait ſentir l'importance de ce ſecours; ſans compter que, dans le deſſein qu'il avait d'en tranſporter pluſieurs en Eſpagne, il voulait qu'ils fuſſent de divers pays, pour rendre un témoignage plus certain du nombre & de la variété de ſes découvertes. Cette mer reçut le nom de *Nueſtra-Senora*. Tous les canaux qu'elle forme entre les Iſles, ſe trouverent fort profonds, & les rivages étaient couverts d'une verdure charmante, qui formait un délicieux ſpectacle pour les Caſtillans. Quoique ces petites Iſles ne fuſſent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs. Les matelots des caravelles y paſſerent dans leurs barques, & leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri, & des poiſſons à demi-cuits, dont ils avalaient les yeux crus; mais, ne pouvant ſe perſuader que ce qui paraiſſait de bon goût à des créatures de leur eſpèce, fût nuiſible pour d'autres hommes, ils ſe haſarderent à ſuivre l'exemple des Sauvages, & perſonne ne s'en trouva plus mal : les nacres de perle s'offraient de toutes

parts.

parts. L'Amiral obſerva que l'eau croiſſait & diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la quantité d'Iſles ; mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Caſtille ; il jugea que la mer devait être baſſe dans cette partie du monde.

Colomb.

Le dix-neuf Novembre, après avoir fait élever une fort grande croix à l'entrée du Port del Principe, il remit à la voile, pour découvrir l'Iſle qu'il cherchait encore ſous le nom de *Bohio* ; mais il eut les vents à combattre, & la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre le 21, que la Pinta s'était ſéparée volontairement de lui. Martin-Alphonſe Pinçon, qui la commandait, excité par la paſſion de l'or, avait voulu profiter des avantages de ſa caravelle, qui était très-légere à la voile, pour arriver le premier dans cette Iſle ſi riche, que l'on avait annoncée. On fit inutilement quantité de ſignes, pour le rappeller à la ſoumiſſion. L'Amiral pénétra le fond de ſes deſſeins ; mais, pour ne rien donner au haſard ſur des conjectures, il réſolut de paſſer quelques jours à l'attendre dans un troiſieme Port de Cuba, également ſûr & ſpacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on était à la veille

Colomb.

de cette Fête. En faisant de l'eau & du bois, il vit, à peu de distance du rivage, des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce Port, & qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'Isle qu'il cherchait, sous le nom de *Bohio*, était leur Patrie ; & qu'elle se nommait *Hayti*. Ils lui confirmerent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, sur-tout dans une contrée qu'ils appellerent *Cibao*. Il se hâta de remonter vers le Sud-Est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons Ports. Continuant de ranger la Côte de Cuba, il se trouva, le 5 de Décembre, à la pointe Orientale de cette Isle. Il prit à l'Est vers l'Isle de Hayti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues ; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un Port, auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébrait la Fête. Le mouillage y était sûr & commode. Une riviere, qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour la Pinta, & le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le Nord, jusqu'à un petit Port, qu'il nomma

La Conception, au Sud d'une petite Isle éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la *Tortue*. Colomb.

L'Isle de *Hayti* parut si grande à l'Amiral, le terrain & les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom d'Isle *Espagnole*.

Les Insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient apperçues les premiers avaient pris la fuite, & leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'Isle. Ceux mêmes qui étaient venus avec l'Amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance; &, de toutes parts, on ne voyait que des côtes & des campagnes désertes. Quelques Matelots qui pénétrerent dans un bois, y découvrirent une troupe de ces Américains, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une femme qu'ils menerent à l'Amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement & reconduite à sa troupe par les mêmes Matelots, avec trois Sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain, l'Amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouverent cette femme dans une Bourgade, éloignée de quatre lieues au Sud-Est, & composée d'environ mille maisons.

Colomb.

Leur vue mit tous les habitans en fuite ; mais un Insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étaient fait conduire, inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux Etrangers, que les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, & revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels ; & les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain, on vit un grand nombre d'Insulaires, qui prenaient volontairement le chemin du port. Quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, & son mari l'accompagnait pour en faire ses remerciemens à l'Amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres Isles, de taille moins haute & moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractere doux & traitable. Ils avaient la tête toujours découverte, & le crâne si dur que dans un temps moins paisible, les Castillans le trouverent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un Seigneur du canton, accompagné d'environ deux cens personnes, qui le portaient sur leurs épaules, & qui lui donnaient le titre de *Cacique.* Il était fort jeune, & la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'Amiral

alla au-devant de lui, & lui déclara que les Etrangers étaient deſcendus du ciel. Il monta d'un air grave dans la caravelle ſuivi de ſes deux principaux Officiers; & lorſqu'il fut ſur le pont, il fit ſigne au reſte de ſes gens de demeurer à terre. L'Amiral lui préſenta quelques rafraîchiſſemens, dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne toucha point aux liqueurs, & ne fit que les approcher de ſa bouche. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à ſervir d'interprête, lui dit que l'Amiral était Capitaine des Rois de Caſtille & de Léon, les plus grands Monarques du monde. Il refuſa de le croire, toujours perſuadé, ſur le témoignage du premier, que les Etrangers étaient des habitans du ciel. Le lendemain, il revint avec la même ſuite, & l'on vit paraître en même temps un canot, qui venait de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le Cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de ſe retirer, & leur jetta même de l'eau & des pierres. Ils obéirent avec de grandes marques de ſoumiſſion; les Caſtillans s'employerent librement, pendant tout le jour, à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur paſſion, ou plutôt celle de l'Amiral, était de porter de l'or en Caſtille.

Colomb.

Le 21 Décembre, l'Amiral reçut une députation du Roi Guacanagari, qui le faiſait prier de

Colomb.

ſe rendre à ſa Cour, & qui lui envoyait un préſent aſſez riche ; c'était un maſque dont les oreilles, la langue & le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poiſſon fort menus, & travaillés en forme de perle. L'Amiral promit aux Députés d'aller voir inceſſamment leur Maître ; mais il ſe crut obligé, par la prudence, d'y envoyer d'abord quelques-uns de ſes Officiers. Ceux qu'il chargea de cette commiſſion revinrent ſi ſatisfaits de l'accueil & des préſens du Roi, qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faiſait ſon ſéjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce, qui parut établir la confiance. On vit auſſi-tôt un concours ſurprenant d'hommes de tout âge & de tout ſexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton & les perroquets furent prodigués aux Caſtillans. Ceux qui viſiterent les Bourgades y furent traités comme des hommes céleſtes. Cette heureuſe prévention ne diminuait point dans l'eſprit des Inſulaires. Ils baiſaient la terre où les Caſtillans avaient paſſé, & tous les biens de l'Iſle étaient comme abandonnés à leur diſcrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours ; mais au retour du beau temps, l'Amiral réſolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé

Punta-Santa. Il fut ſecondé par un petit vent. Comme il avait paſſé ces deux jours ſans dormir, la néceſſité de ſe repoſer l'obligea de ſe jetter ſur ſon lit, après avoir recommandé aux Pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais, n'étant pas moins preſſés que lui du ſommeil, ils confierent leur office à un jeune-homme ſans expérience, qui fut entraîné par les courans ſur un banc de ſable où le navire échoua. L'Amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jetter au milieu du péril; mais il était trop tard, & les ordres qu'il ſe hâta de donner furent ſi mal exécutés, que n'ayant pu tirer aucun ſecours de ſes propres gens, qui penſerent uniquement à ſauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr ſa caravelle à ſes yeux. La Nina, commandée par Yanes Pinçon, étoit éloignée d'une lieue. Elle refuſa de prendre à bord ceux qui avaient quitté l'Amiral, & ne pouvant arriver aſſez-tôt pour ſecourir ſon vaiſſeau, elle ſervit du moins à ſauver ſa perſonne, & ceux qui avaient couru le même danger.

Colomb.

Guacanagari ne fut pas plutôt informé du malheur de ſes nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empreſſement pour leur offrir toutes ſortes de ſecours. Il les fit aider, par ſes ſujets, à recueillir les débris de leur naufrage. Dans pluſieurs viſites qu'il rendit à l'Amiral, il le conjurait, les larmes aux yeux, ſuivant les termes de

Colomb.

tous les Hiſtoriens, d'oublier une perte dont il ſe reprochait d'avoir été l'occaſion. Il lui préſenta tout ce qu'il poſſédait pour la réparer. Tous les habitans de cette partie de l'Iſle entrerent dans les ſentimens de leur Souverain ; &, voyant l'ardeur des Caſtillans pour l'or, ils leur apporterent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. A la vérité leur paſſion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais ſur-tout pour les ſonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or ſur leur tête. Ils paraiſſaient craindre que leurs offres ne fuſſent refuſées. Un d'entr'eux, qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une ſonnette, donna ſon or, & ſe mit à fuir de toutes ſes forces, dans la crainte apparemment que le Caſtillan ne ſe crût trompé ; & ce ſont ces hommes que les Eſpagnols ont cru devoir détruire ?

Des marques ſi conſtantes de ſimplicité & d'amitié, jointes à l'eſpoir de parvenir, ſans violence, à découvrir la ſource de tant de richeſſes, firent naître à l'Amiral le deſſein de former un établiſſement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au ſeul moyen d'acquérir une parfaite connaiſſance du pays, & d'en apprendre la langue. Il n'était queſtion que de faire goûter ce deſſein au Roi. L'A-

Colomb.

miral s'attacha plus que jamais à gagner ſa confiance, par des careſſes & des préſens. Mais comme il n'était pas moins néceſſaire de lui inſpirer du reſpect, il fit faire quelques décharges de ſon artillerie. La foudre deſcendue ſur les Inſulaires, ne leur aurait pas cauſé plus de frayeur. Il tombaient à terre, en ſe couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'Amiral ſe hâta de le raſſurer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis (*a*); & pour le perſuader par des effets, il fit tirer un coup contre le navire échoué. Le boulet ayant percé le navire, alla tomber dans la mer. Ce ſpectacle cauſa tant d'étonnement au Roi, qui s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, & perſuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette diſpoſition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un Fort, qui fut compoſé en dix jours des débris du vaiſſeau, & dans lequel on mit quelques pièces de canon. Un foſſé

(*a*) Ces Ennemis dont il faiſait ſouvent des plaintes & qu'il nommait Caraïbes, étaient des habitans de pluſieurs Iſles voiſines, avec leſquels il était ſans ceſſe en guerre, & qu'il repréſentait comme les plus cruels de tous les Hommes.

Colomb.

assez profond, dont il fut environné, & la seule vue de l'artillerie, devant suffire pour tenir en respect des gens nuds, & déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'Amiral descendait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs, auxquels il ne s'attendait point. Un jour, en descendant de sa chaloupe, il rencontra un des freres de ce Prince, qui le conduisit, par la main, dans une maison fort ornée, où le Roi vint le trouver aussi-tôt, & lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq Caciques, sujets du Roi, l'étant venu voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce Prince observa le moment où l'Amiral descendait au rivage, pour se présenter avec ses Vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne, & l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération, & lui mit sa couronne sur la tête. L'Amiral portait un collier de grains fort menus. Il se l'ôta sur-le-champ, pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit, qu'il avait ce jour-là, & l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chausser; enfin il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité, qui parut augmenter l'affection des Insulaires pour les Castillans. Deux Caciques

ccompagnerent l'Amiral juſqu'à ſa chaloupe, & ui préſenterent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étaient pas fondues, elles taient compoſées de pluſieurs grains. Les Américains n'ayant pas l'induſtrie de les mettre en œuvre, prenaient les parties d'or, telles qu'ils les tiraient les mines, & n'employaient que des pierres pour les alonger.

Dans cet intervalle, les Inſulaires avertirent 'Amiral qu'ils avaient découvert un navire, qui rodait à l'Eſt, autour de la côte. Il ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la déſertion ui cauſait beaucoup plus de chagrin, depuis la perte de ſa caravelle. Il dépêcha une chaloupe, avec ordre de la chercher; mais il remit à l'Officier, qu'il chargea de ce ſoin, une lettre pour Alfonſe Pinçon, par laquelle, diſſimulant ſon reſſentiment, il l'exhortait à rejoindre ſon Chef. La chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon n'eût fait voile en Eſpagne, pour y porter la premiere nouvelle des découvertes, & pour s'en attribuer, peut-être, toute la gloire. Ce ſoupçon détermina l'Amiral à preſſer ſon départ, & lui fit remettre à d'autres temps la viſite des mines.

Il aſſembla tous ſes gens, entre leſquels il choiſit trente-neuf hommes, des plus forts & des plus réſolus. Il leur donna pour Commandant,

Colomb.

un Gentilhomme de Cordoue, nommé Diégo *d'Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avait reçu lui même de leurs Majestés Catholiques. Il nomma Pedro *Guttiere*, & Rodrigue d'*Escobedo*, pour le remplacer successivement, si la mort ou quelqu'autre accident l'enlevait à la Colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits, & un charpentier, furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires, dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuits, & d'autres provisions, avec diverses sortes de grains pour semer, & quantité de marchandises, qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les Insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avait choisi était volontaire, il n'eut à leur représenter que l'importance dont il était pour eux, & pour leur Patrie, de vivre dans l'union, de ménager les Insulaires, & d'apprendre la langue de ces peuples. Les provisions qu'il leur laissait, dans le Fort, suffisaient pour une année, & son absence ne devait pas durer si longtemps. Il ne lui restait qu'à prendre congé de Guacanagari, il l'assura qu'il leur avait ordonné de le servir contre les Caraibes, & que ces machines terribles, qu'il leur laissait pour sa défense, étaient capables seules de le délivrer de tous ses ennemis. Ce Prince s'engagea solemnel-

Colomb.

ement à traiter les Chrétiens comme ses enfans, & pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses Sujets fissent le voyage de l'Europe ; mais il confia un de ses parens à l'Amiral.

L'ancre fut levée le 4 de Janvier. On prit d'abord la route de l'Est, dans le dessein de reconnaître toute la Côte de l'Isle. Après avoir doublé le premier Cap, que l'Amiral avait nommé *Punta-Santa*, & qui est aujourd'hui le Cap-Français, on apperçut une montagne fort haute, & sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, & qui reçut le nom de *Monte-Christo*. Un grand fleuve, qui sort à côté de ce mont, reçut celui de *Rio-del-Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, en sortant de Rio-del-Oro, il découvrit la Pinta, qui faisait voile avec le même vent. Pinçon l'ayant abordé, rejetta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'Amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui & distribué l'autre à son équipage. L'Amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité, &, continuant de ranger la Côte, il rencontra plusieurs autres Caps, auxquels il donna des noms

Colomb.

qu'Herréra nous a conservés, sans expliquer leur situation. Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement, de trouver l'Isle si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande Baie, formée par une presqu'Isle, que les Insulaires nommaient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques Matelots qu'il envoya dans une chaloupe, observerent sur le rivage un grand nombre de Sauvages, armés d'arcs & de fleches. Ce spectacle, qui était jusqu'alors, sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Américains, ils en engagerent un à les accompagner jusqu'à bord. L'Amiral lui fit diverses questions sur les mines d'or & sur les Caraïbes, auxquelles il satisfit, avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé, avec quelques présens, les Matelots, qui le conduisaient, furent surpris, en descendant à terre, de se voir environnés d'une troupe de Sauvages armés, qui s'étaient tenus cachés derriere les arbres. Ils se crurent en danger. L'Américain qu'ils avaient ramené s'apperçut de leur défiance, & s'efforça de les rassurer. Mais quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver, & pour se faire redouter

de ces Barbares, ils en blesserent deux de quelques coups de sabres. Tous les autres prirent la fuite, en jettant leurs arcs & leurs fleches. Ce fut la premiere fois que les Castillans firent couler le sang dans le Nouveau Monde.

Colomb.

Cependant l'ennui d'une si longue navigation, autant que le mauvais état des caravelles, qui faisaient beaucoup d'eau, déterminerent l'Amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au Nord-Est, le 16 de Janvier; & l'on découvrit plusieurs petites Isles, que personne ne fut tenté de reconnaître. La route fut heureuse jusqu'au mardi, 12 de Février, quoiqu'assez incertaine, par la variété des observations & du jugement des Pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cens lieues, les deux caravelles essuyerent une si furieuse tempête, que le naufrage leur parut inévitable. On fit diverses sortes de vœux pour obtenir la protection du ciel. Enfin l'Amiral croyant toucher au dernier moment de sa vie, & s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvait se garantir que de la perte de ses mémoires, qui allait rendre son Voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin, qu'il renferma soigneusement dans un baril; & sans communiquer son secret à ses gens, il jetta le baril dans les flots. Ils s'imaginerent que c'était quelque

Colomb.

nouvelle ressource de Religion; & le vent s'étant appaisé tout-d'un-coup, Herréra fait entendre qu'ils attribuerent cet heureux changement à la piété de l'Amiral. Cependant l'autre caravelle avait disparu, dès le commencement de la tempête, & n'étant point ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on apperçut la terre à l'Est-Nord-Est; mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Les uns la prenaient pour l'Isle de Madere, & d'autres pour la roche de Cintra, qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea, par ses Observations, que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt, en effet, pour Sainte-Marie.

Il aborda, le 18, au Nord de cette Isle. Don Juan de Castaneda, qui y commandait pour le Portugal, l'envoya complimenter aussi-tôt, & lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que ne pensant qu'à rendre grace au ciel, par l'exécution du vœu public, il fit descendre, le lendemain, une partie de ses gens, pour se rendre, en procession, dans une Chapelle voisine, où il se proposait d'aller lui-même le jour d'après, avec le reste de l'équipage. Les Castillans étaient non-seulement sans armes, mais nuds en chemises, suivant la promesse qu'ils avaient faite au ciel. A peine eurent-ils perdu de vue le rivage, qu'une troupe de

Colomb.

Portugais fondit ſur eux & les fit priſonniers ; l'Amiral, ſurpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer ſon vaiſſeau vers une pointe d'où l'on pouvait découvrir la Chapelle. Il vit ſa barque ; mais au-lieu de ſes gens, qu'il ſe diſpoſait à recevoir, il apperçut un grand nombre de cavaliers armés, qui deſcendaient de cheval, & qui entrerent dans la barque, apparemment pour le venir attaquer. Il ſe mit auſſi-tôt ſous les armes, dans la réſolution néanmoins de ne pas commencer les hoſtilités. Les Portugais s'étant avancés à la portée de la voix, demanderent un ſigne de ſûreté. Il ne balança point à le donner : mais, voyant qu'ils ne s'en tenaient pas moins éloignés, il leur dit qu'il avait quelqu'étonnement de ne voir aucun de ſes gens dans la barque ; qu'il ne s'était pas imaginé qu'on ne l'eût fait ſaluer que pour le trahir ; qu'il avait l'honneur d'être Amiral de l'Océan & Vice-Roi des Indes pour l'Eſpagne, & qu'il était prêt à montrer ſes proviſions. Un Officier Portugais lui répondit qu'on ne connaiſſait dans l'Iſle, ni le Roi d'Eſpagne, ni ſes Lettres, & qu'il ſerait traité comme ſes gens, s'il avait l'audace d'entrer dans le Port. Un langage ſi offenſant fit douter à l'Amiral ſi, depuis ſon départ, les deux Couronnes n'avaient pas rompu la paix. Il prit tous ſes gens à témoins de ce qu'ils avaient entendu ; &, s'armant de

Colomb.

fierté à ſon tour, il jura qu'il ne partirait point ſans une vengeance éclatante. Le temps devint ſi mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'Iſle de Saint-Michel : mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour ſuivant à Sainte-Marie, dans la réſolution d'attaquer cette Iſle, & d'employer toutes ſes forces pour tirer vengeance des Portugais. Pendant qu'il ſe diſpoſait à cette entrepriſe, un Officier de l'Iſle & deux Prêtres, avec cinq Matelots, s'approcherent de la caravelle dans une barque & demanderent la permiſſion de monter à bord. Ils venaient, dirent-ils, de la part de leur Commandant, pour s'informer s'il était vrai que le vaiſſeau portât un Amiral d'Eſpagne, avec ordre, dans cette ſuppoſition, de lui rendre tous les honneurs qui étaient dûs à ſa dignité. L'Amiral feignit de croire ce compliment ſincere, & leur montra non-ſeulement ſes proviſions, mais les Lettres du Roi ſon Maître, qui le recommandaient à toutes les Puiſſances du monde. Alors on lui rendit ſa barque & ſes gens, avec des excuſes dont il affecta de paraître ſatisfait. Mais il apprit, des priſonniers qu'on lui ramena, que tous les Sujets du Roi de Portugal avaient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du monde qu

Colomb.

pût tomber entre leurs mains, & qu'il n'aurait pas évité cette disgrace, s'il était descendu avec la premiere partie de ses gens, comme les Portugais se l'étaient persuadés.

Le temps étant devenu favorable, il fit prendre la route de l'Est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de Mars. Un oiseau fort gros, qu'il prit pour un aigle, & qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde tempête, aussi terrible que la premiere. Elle fit recommencer les vœux pour un pélérinage; & l'Historien observe, avec admiration, que le Ciel fit tomber encore une fois le sort sur l'Amiral. On s'abandonna aux vents, pendant deux jours, sans régle & sans espérance. Enfin, le 4, après avoir vu la terre de près dans une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe du jour la roche de Cintra; &, quoique le vent parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la mer continuait d'être si grosse, qu'on se crut obligé d'entrer dans la riviere de Lisbonne.

Le Roi de Portugal se trouvait alors à Valparaiso. L'Amiral, après avoir commencé par dépêcher un courier à la Cour d'Espagne, écrivit à ce Prince pour lui demander la permission de mouiller dans le port de sa capitale, avec la précaution de l'avertir qu'il ne venait pas de Guinée, mais des Indes Occidentales. Cette déclara-

Colomb.

tion n'empêcha point que son vaisseau ne fût visité par un Officier Portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui pour rendre compte de son voyage au Commandant du Port. Il répondit qu'il était Amiral d'Espagne, & que cette qualité le dispensait d'une soumission que ses pareils n'avaient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son Pilote, ce qu'il ne refusa pas avec moins de fermeté, mais il consentit à montrer ses lettres ; & l'Officier n'eut pas plutôt fait son rapport, que le Capitaine d'un galion, qui attendait cet éclaircissement, s'approcha de la caravelle au bruit des timbales & des trompettes, & vint lui offrir à bord toutes sortes de secours & de rafraîchissemens.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les habitans s'empresserent de venir admirer des hommes qui avaient découvert un Nouveau Monde, & la riviere fut bientôt couverte de barques. L'Amiral reçut le lendemain une lettre du Roi de Portugal, qui l'invitait à se rendre à sa Cour, avec parole de lui faire un accueil distingué, & qui lui conseillait de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre était déjà donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas de difficulté de se fier aux promesses d'un Monarque ami de ses Maîtres ; il fallait donc que les dispo

Colomb.

ſitions de ce Prince fuſſent changées, ou que les ordres de l'arrêter n'euſſent été donnés qu'au cas où il aurait approché des nouvelles poſſeſſions du Portugal. Quoi qu'il en ſoit, il ſe rendit à Valparaiſo. Tous les Seigneurs de la Cour vinrent au-devant de lui & l'accompagnerent juſqu'au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit aſſeoir & couvrir devant lui, & prit long-temps plaiſir à lui entendre raconter toutes les circonſtances de ſon Voyage. Cependant, après l'avoir félicité de ſa gloire, il ajouta que, ſuivant les conventions entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devaient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignorait les traités; mais que, ſuivant les ordres qu'il avait reçus de leurs Majeſtés Catholiques, il s'était bien gardé de paſſer en Guinée ni vers les mines de Portugal. « Je ſuis perſuadé, lui » dit le Roi, que nous n'aurons pas beſoin d'un » tiers pour juger ce différend. » L'audience finit avec les mêmes égards pour un homme que l'envie même ne voyait pas ſans admiration; car tous les Hiſtoriens obſervent qu'on ſentit alors en Portugal le tort qu'on avait eu de négliger ſes offres. Le Roi donna ordre aux premiers Seigneurs de ſa Cour de loger & de traiter l'Amiral. Il le revit deux fois avec la même ſatisfaction, & l'ayant comblé d'honneurs & de préſens, il le

Colomb.

fit conduire jusqu'à Lisbonne par Don Martin-Norogna. Colomb vit la Reine en passant à Villa-Franca, & n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la capitale, qu'on lui offrit, au nom du Roi, la liberté de faire le reste du voyage par terre avec une escorte & toutes les commodités qu'il pouvait desirer jusqu'à la frontiere. Il marqua beaucoup de reconnaissance pour cette nouvelle faveur; mais, n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que le Vendredi 15, il entra vers midi dans le port de Palos. On remarque qu'il en était parti le même jour de la semaine, troisieme d'Août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois & demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie; &, dans la premiere surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne le pas prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la Cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnerent, & l'Amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe. Son premier soin fut d'écrire

Colomb.

à leurs Majeſtés Catholiques, & de leur envoyer une exacte relation de ſon Voyage. La Pinta, qui avait été ſéparée de lui par la tempête, avait pris terre à Bayonne ; & quelques Hiſtoriens racontent que Pinçon s'était rendu par le plus court chemin à Barcelone, où la Cour était alors, dans l'eſpérance de paraître le premier aux yeux du Roi, & d'y recueillir peut-être le prix du courage & de l'habileté d'autrui ; mais que ce Prince, à qui il fit demander audience, refuſa de l'écouter, & que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de temps au tombeau. D'autres ont écrit que de Bayonne il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral ; que cette rencontre, à laquelle il ne s'était pas attendu, l'affligea d'autant plus, que Colomb avait déjà fait des plaintes de ſa déſertion, & l'accuſait d'avoir empêché par ce contretemps qu'il n'eût viſité les mines de Cibao, d'où il pouvait apporter beaucoup d'or en Eſpagne, & que la crainte d'être arrêté le fit ſortir ſur-le-champ de la Ville, où il ne laiſſa point de revenir après le départ de ſon Chef, mais ſi malade de fatigue & de chagrin, qu'il y mourut peu de jours après. L'envie n'eſt pas toujours punie de même, mais heureuſement on peut ſe fier à elle du ſoin de ſon ſupplice.

Colomb ne différa point à partir pour Séville, avec toutes les richeſſes qu'il avait apportées

Colomb.

du Nouveau Monde, & ſept Américains qu'il avait embarqués. Il lui en était mort un ſur mer & deux reſterent malades à Palos. L'impatience de le voir étant auſſi vive à la Cour que celle qu'il avait lui-même de ſe préſenter à leurs Majeſtés Catholiques, il en reçut une lettre à Séville, avec cette inſcription : « A Don Chriſtophe » Colomb, notre Amiral ſur l'Océan, Vice-Roi & » Gouverneur des Iſles qui ont été découvertes dans » les Indes Occidentales. » Ferdinand & Iſabelle l'aſſuraient dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur eſtime & de leur reconnaiſſance ; le preſſaient de ſe rendre auprès d'eux, & le conſultaient d'avance ſur les ordres qu'ils avaient à donner pour achever ſon ouvrage. Il fit une réponſe modeſte, à laquelle il joignit un état des vaiſſeaux, des troupes & des munitions qu'il croyait néceſſaires à ſes grandes vues.

La renommée ayant déjà publié ſon retour & ſa marche lorſqu'il ſortit de Séville, ſon voyage, juſqu'à Barcelone, fut un véritable triomphe. Les chemins & les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empreſſait, dans tous les lieux habités, d'aller au-devant de lui pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un Nouveau Monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges & verds, & quantité d'au-

Colomb.

tres nouveautés qu'il ne manquait pas d'étaler aux yeux des ſpectateurs, attiraient la curioſité du vulgaire ; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adreſſait qu'à lui. Il arriva vers le milieu d'Avril à Barcelone. On lui fit une réception digne du ſervice qu'il avait rendu à l'Eſpagne. Tous les courtiſans, ſuivis d'un peuple innombrable, allerent fort loin au-devant de lui ; &, lorſqu'il eut reçu les premiers complimens de la part du Roi & de la Reine, il marcha juſqu'au Palais précédé de ſes Américains. Les acclamations redoublaient à chaque inſtant, & jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux & plus flatteur, ſur-tout s'il rapprochait, comme il eſt naturel de le penſer, ſa ſituation préſente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit, avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la Ville, à l'audience des Rois Catholiques, qui l'attendaient hors du Palais, ſous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le Prince d'Eſpagne à leur côté, au milieu de la plus brillante Cour qu'ils euſſent raſſemblée depuis long-temps. Auſſi-tôt qu'il apperçut leurs Majeſtés, il courut ſe proſterner à leurs pieds pour leur baiſer la main ; mais Ferdinand le fit relever, & lui ordonna de s'aſſeoir ſur une chaiſe qui lui avait été préparée : après quoi, il reçut ordre de raconter, à haute voix, ce qui lui était

Colomb. arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, qui rendirent graces au Ciel les larmes aux yeux ; & les hymnes de joie furent chantés par la Musique de la Chapelle : hymnes de funeste augure, qui servaient comme de prélude aux gémissemens funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel & malheureux hémisphere, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil & souillé de carnage.

Depuis ce grand jour, le Roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le Prince son fils & Colomb à sa gauche. Tous les Grands, à l'exemple du Souverain, s'accorderent à combler d'honneurs l'Amiral Vice-Roi des Indes. Le Cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang & sa naissance, fut le premier qui le traita dans un festin, où non-seulement il lui fit prendre la premiere place, mais il le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai ; ce que tous les Seigneurs observerent en le traitant à leur tour. Barthélemi & Diégo Colomb, ses deux freres, eurent part aux libéralités du Roi, quoiqu'absens tous deux de ses Etats. Le titre de Don leur fut accordé,

vec de magnifiques armoiries pour toute la amille. Colomb.

C'eſt alors que le Pape Alexandre VI, qui a aiſſé une mémoire ſi odieuſe, donna cette fameuſe *Bulle de Démarcation*, ſollicitée par Ferdinand & Iſabelle; Bulle qui leur accordait l'inveſtiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir & acquérir à l'Occident des Iſles Açores, & qui aiſſait au Roi de Portugal toutes les découvertes & conquêtes faites à l'Orient des mêmes Iſles; omme ſi le Pere commun de tous les hommes, e Dieu qui les a placés ſur ce globe, ouvrage de es mains, avait pu permettre à un Pontife d'Italie de leur ôter la propriété du ſol où ce Dieu les vait fait naître, & de la tranſporter à d'heureux ſurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan.

Colomb obtint un brevet particulier, qui lui donnait le commandement de la flotte juſqu'à l'Iſle Eſpagnole, d'où elle devait revenir ſous les rdres d'Antoine de Torrez, & de nouvelles atentes qui confirmaient celles dont il avait déjà ait un glorieux uſage.

Leurs Majeſtés, tournant leurs ſoins à la publiation de l'Evangile, firent choix de douze Prêtres éculiers & religieux, & leur donnerent pour ſupérieur un Bénédictin Catalan d'un mérite diſtingué, avec un Bref du Pape, qui contenait

Colomb.

des pouvoirs fort étendus, & l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, & d'empêcher qu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'Amiral, en prenant congé de leurs Majestés, obtint la permission de laisser ses deux fils à la Cour, en qualité de Pages, pour y recevoir une éducation digne de leur pere & convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander, presqu'en état de mettre à la voile. L'ardeur des Commissaires avait répondu à l'impatience de la Cour. Dix-sept vaisseaux, dont cet armement était composé, se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie & de munitions, non-seulement pour le voyage, mais encore pour les Colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute espèce, des instrumens pour travailler aux mines & pour purifier l'or, des marchandises pour le commerce & pour les présens, du froment, du riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel établissement. Quinze cens volontaires, entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse, attendaient l'Amiral avec une égale passion pour l'or & pour la gloire.

Enfin, le 25 de Septembre, la flotte Espagnole sortit de la Baie de Cadix, & le 2 d'Octobre, elle eut la vue de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le port de Gomere pour y faire de nouvelles provisions, sur-tout de veaux, de chèvres, de brebis, de porcs & de poules dont sortaient, remarque Herréra, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'Amiral donna au Commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir, si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité. Il souhaitait que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés.

On remit à la voile le 7 d'Octobre, & l'Amiral fit prendre un peu plus au Sud que l'année précédente. C'est dans ce second Voyage qu'il découvrit la Dominique, Marigalande, la Guadeloupe, Antigoa, les Isles de Saint-Christophe & de Saint-Jean-Baptiste.

Le 27, après-midi, on jetta l'ancre à l'entrée du Puerto-réal. Quelques Américains s'approcherent dans un canot, en criant *almiranté*. On les pressa de monter à bord. Ils demanderent à voir auparavant l'Amiral, &, lorsqu'il se fut montré, ils aborderent sans crainte. Après l'avoir salué de la

Colomb.

part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens ? Ils répondirent que les uns étaient morts de maladie, & que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, & les Américains furent renvoyés avec des présens.

Le lendemain, en s'avançant dans le Port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entiere de la forteresse, qui paraissait avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non-seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, & l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'Amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux Officiers de la garnison de jetter leur or & ce qu'ils avaient de plus précieux, s'ils étaient pressés de quelques dangers ; on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines ; elles étaient désertes. Enfin la vue d'un endroit, où la terre avait été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps, qui paraissaient enterrés depuis un mois, & que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent reconnaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches, & qu'on

délibérait sur ces étranges conjectures, un Prince de l'Isle, frere de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, & fit demander audience à l'Amiral. Les Historiens remarquent qu'il avait déjà fait quelques progrès dans la langue Castillane. Il raconta qu'après le départ de l'Amiral, la discorde avait bientôt commencé à régner dans la Colonie ; que les ordres du Commandant n'étant plus respectés, chacun était sorti du Fort, & s'était livré aux plus odieux emportemens ; que les Insulaires avaient vu ravir leurs femmes, enlever leur or, & commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages & de dissolutions ; que le Roi, son frere, n'avait pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'Amiral mettrait fin à cet affreux désordre : mais que Guttierez & d'Escovédo, après avoir tué un habitant du pays, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons, & les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les Etats d'un Cacique, nommé *Caonabo*, qui les avait massacrés jusqu'au dernier ; que ce Prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers ; qu'il était venu assiéger la Forteresse avec une puissante armée, & que n'ayant pu l'emporter d'assaut, quoique la garnison fût réduite à dix hommes,

Colomb.

Colomb.

qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur, & dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre ; que les assiégés avaient tenté de se sauver par la mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur Commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du Port ; qu'à la premiere nouvelle du siége, le Roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses Amis & de ses Alliés ; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger ; qu'il avait livré bataille au Cacique & qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, & dont il n'était pas encore guéri ; que le reste des Castillans était dispersé dans l'Isle, & que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces : enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignait celle d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'Amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens ; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de serrer leur alliance & leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entierement Colomb. Tout le portait à la défiance ;

&

Colomb.

& dans ses recherches mêmes il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son Allié de tout le mal qu'il rejettait sur Caonabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'Isle sans le consentement de ses principaux Princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes, dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne-foi, qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, & que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'Amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la Cour du Roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, & qui lui montra ses blessures. La confiance & l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'Amiral de huit cens petites coquilles, fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, & de trois petites calebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cens livres. De son coté,

Colomb.

l'Amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, des aiguilles & de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manége en présence du Cacique, lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'Amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondemens ; mais, jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort mal-sain. Il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierres pour les édifices, & d'ailleurs il voulait s'approcher des mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'Est ; &, le 7 de Décembre, il partit de Puerto-Réal avec toute sa flotte, pour aller former une nouvelle Colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avait paru plus agréable & le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes, auxquelles les Français ont donné depuis le nom de *Nords*, parce qu'elles viennent de ce point. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jettés à la Côte, si quelques instans de lumiere ne leur

eussent fait appercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une riviere qui leur offrit une retraite. Colomb.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un Port assez commode, mais un peu découvert au Nord Est. L'Amiral descendit près d'un village, qui bordait le rivage, & remontant la riviere, d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux, & leur faire traverser le village, pour les employer à des moulins, & les rendre utiles à tous les besoins d'une Colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminerent à ne pas chercher d'autre lieu, pour y jetter les fondemens d'une Ville. Il fit bâtir d'abord une Eglise & un magasin. Ensuite il dressa le plan des quartiers & des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille & de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle Ville, la premiere apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau Monde, reçut le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la Reine de Castille, que l'Amiral regardait comme la source de sa fortune & de sa gloire.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées ou qu'elles se fussent corrompues, on

Colomb.

ne fut pas long-temps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs la continuité d'un travail, dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat, & l'extrême chaleur, causerent de fâcheuses maladies. L'Amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres, & d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim & la misere. Non-seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais, craignant qu'à la fin ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-temps la découverte des mines, & dans l'impuissance où il était d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, dont on a déjà vanté le courage, la force & l'adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au Midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert, qui se terminait au pied d'une montagne, où, trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas

Colomb.

difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande & belle plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, & coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la riviere Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao ; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, & la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser, retarderent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesse. Les Américains, qui lui servaient de guides, ramassaient à ses yeux, des pailles & des grains d'or dans le sable. Il jugea, par cet heureux essai, quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes ; & jugeant, avec prudence, qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la Colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle, avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit & les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans, ranimerent ceux que la faim & les maladies commençaient à jetter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec tous les présens qu'il avait reçus de Guacanagari ; & des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en

Colomb.

retint deux de moyenne grandeur & trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontens, ayant élu Bernard de Pise pour leur Chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens qu'il s'était réservés & de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi & renvoyé en Espagne dans un des cinq navires, avec les informations & les preuves de son crime ; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la Colonie. Un Historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévere que semblait le demander une premiere sédition dont il était important de faire un exemple signalé. Cependant les ennemis de l'Amiral commencerent à lui reprocher de la cruauté ; & cette fausse opinion qu'on prit de son caractere, sur un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées, produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui & pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la Colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, & d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un Fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs soldats & d'un grand nombre de volontaires tous à cheval ; &, laissant

Diégue, son frere, pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 de Mars, enseignes déployées, au son des tambours & des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques Hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage; & montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle & vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée *Vega Real*, c'est-à-dire, Campagne Royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit, & tous les Américains d'un grand nombre d'habitations, dont elle est remplie, lui firent un bon accueil.

Colomb.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Américains, que l'Amiral avait amenés d'Isabelle, entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route & prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitans donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logemens des Espagnols, & l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude, qui prouvait leur simplicité & leur innocence, & les premieres idées de propriété leur furent données

Colomb.

par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne ſépare le pays qu'on avait traverſé, de la Province de Cibao. Il fallut employer les Pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne. L'Amiral, ayant eu la curioſité de monter au ſommet, découvrit de-là l'Iſle preſqu'entiere.

Le nom de *Cibao*, que les Inſulaires donnent à cette Province, vient de la nature du terroir, qui n'eſt compoſé que de montagnes pierreuſes, & de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays ſoit affreuſe, on s'apperçoit bientôt que l'air y eſt doux & fort ſain. Il y coule, de toutes parts, des rivieres & des ruiſſeaux. L'ombrage y eſt rare ſur les montagnes, mais les lieux bas & le bord des eaux ſont couverts de pins d'une extrême hauteur, qui, ſans être fort près les uns des autres, paraiſſent former, dans l'éloignement, de grandes & belles forêts.

La vue d'un pays ſi riche les fit penſer ſérieuſement à s'en aſſurer. A dix-huit lieues d'Iſabelle, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine de cuivre & deux carrieres d'ambre & d'azur. Il était ſi difficile de revenir ſouvent à cheval, ou de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres & de montagnes, que

cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement ; mais l'Amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un Fort pour mettre les habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan sur une montagne, dont la riviere de *Xanique* faisait une presqu'Isle. Quoiqu'il n'y eut pas beaucoup d'or dans cette riviere, le canton qu'elle arrose était rempli de mines. La forteresse fut bâtie de pierres & de bois, & ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la riviere laissait un passage par terre. On lui donna le nom de *Saint-Thomas*, pour railler les incrédules, qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao, sans les avoir vues de leurs propres yeux. Il se trouva, dit-on, dans les fondemens des nids de paille, qui parurent assez anciens, & qui contenaient des œufs pétrifiés, aussi ronds & aussi gros que des oranges.

Colomb.

L'Amiral confia le gouvernement de cette importante Place au Commandeur Don Pedro de Margarita, & lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats & d'ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabelle dans une si longue absence, il se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au passage des rivieres, qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des

Colomb.

Américains. C'était autant d'occaſions de ſe les attacher par ſes careſſes & ſes bienfaits. En approchant de ſa colonie, il fut ſurpris du progrès de tout ce qu'il avait fait ſemer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens melons. Les concombres étaient venus en vingt jours. Le bled, qui n'avait été mis en terre qu'à la fin de Janvier, était en épis. Tout germait en trois jours, & la plupart des fruits étaient mûrs dans l'eſpace de trois ſemaines. Cette extrême fertilité du terroir venait de l'admirable température de l'air & des eaux, qui pénétraient auſſi-tôt les germes, & qui fourniſſaient une nourriture continuelle aux racines.

Cependant ces ſecours, ne ſuffiſant point à la ſubſiſtance de la Colonie, on y était menacé de toutes les extrémités du beſoin. Les proviſions qu'on y avait apportées touchaient à leur fin. La chaleur & l'humidité, qui ſervaient ſi promptement à la végétation des plantes, corrompaient les vivres de l'Europe, que d'ailleurs on n'avait pas aſſez ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dreſſer des moulins pour moudre le bled. Ce travail demandait de la vigueur. Les ſoldats & les ouvriers, qu'on avait occupés ſans relâche à bâtir la ville, étaient faibles ou malades. L'Amiral ſe vit obligé d'employer les bras de la Nobleſſe ; humiliation

Colomb.

insupportable pour des Volontaires, qui ne s'étaient embarqués que par des motifs de fortune & d'honneur. Les mécontentemens éclaterent ; & la violence, qui parut nécessaire pour les appaiser, ne servit qu'à les aigrir. Boyl, Chef des Missionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'Amiral de cruel. La principale cause de sa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, parait avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres : mais la sévérité nécessaire de Colomb à punir les plus légeres fautes, lui servait de prétexte spécieux ; &, après lui en avoir fait des reproches, il était allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'Eglise en interdit. Ainsi, ces hommes envoyés pour établir la Religion & la paix, n'étaient que des instrumens de scandale & de discorde.

Dans ces circonstances on reçut avis, du Fort de Saint-Thomas, que les Américains abandonnaient les habitations voisines, & que le redoutable Caonabo se disposait à chasser les Castillans de ses Etats. Mais la nouvelle qu'on reçut en même-temps, qu'un seul Cavalier du Fort de Saint-Thomas, avait mis plus de quatre cens Naturels en fuite, par la vue & les mouvemens de son cheval, fit juger que les révoltes d'une Nation si simple & si timide, ne seraient jamais fort dangereuses.

Colomb.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de leurs Majeftés Catholiques, qui lui avaient recommandé particulierement d'étendre leur domaine & leur gloire, par de nouvelles découvertes. Cette entreprife demandant une longue abfence, il commença par établir, dans la Colonie, un Confeil, ou un Tribunal, compofé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alphonfe Sanchez de Carvajal, & de Jean de Luxan, auxquels il donna pour Préfident Don Diégue fon frere, qui n'avait pas ceffé de commander dans la ville. Enfuite, ayant donné fes ordres & fes inftructions, il partit le 24 d'Avril, avec un navire & deux caravelles. Il découvrit d'abord la Jamaïque, *Jamaica* : c'eft le nom que les Américains lui donnaient. La réfiftance qu'on lui opposa, ne lui permit pas d'y aborder. Il fuivit la Côte à l'Oueft. Mais, ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba dans la réfolution d'approfondir fi c'était une Ifle ou la terre-ferme.

Il arriva fous le Cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*. Enfuite, continuant de ranger la Côte, il rencontra quantité de petites Ifles, les unes couvertes de fable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes & plus vertes à proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, & la plupart à deux, trois, ou quatre lieues de diftance entre

Colomb.

elles. Leur nombre paraissant croître, le troisieme jour, l'Amiral perdit l'espérance de les compter, & leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des canaux, où les navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges & de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces Isles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *rêves*, espèces de poissons, de la grosseur des harengs. L'expérience, ou le témoignage des Américains, y fit reconnaître une propriété singuliere. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, & dont on retient le bout ils nagent entre deux eaux, vers les tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; &, lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde, on attire quelquefois une tortue qui pese plus de cent livres.

L'Amiral apprenant des pêcheurs du pays qu'il trouverait plus loin beaucoup d'autres Isles, continua sa route à l'Ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables, ou de se briser contre les Côtes. Une Isle plus grande que les autres, reçut le nom de *Sainte-Marthe*.

Colomb.

On y trouva quantité de poiſſons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets & d'autres oiſeaux; mais la crainte fit fuir les habitans du ſeul Village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer ſur les trois bords Caſtillans. On avait des reſſources préſentes dans l'Iſle de Cuba, on s'en rapprocha & l'on prit la route de l'Eſt, avec des vents fort variables, & par des canaux remplis de ſable. L'Amiral y échoua fort dangereuſement, & ne fut redevable de la conſervation de ſon vaiſſeau qu'à ſa propre habileté. Il continua d'avancer, ſans deſſein & ſans ordre, en ſuivant les bancs & les canaux dans une mer fort blanche, expoſée chaque jour à la violence des marées & des courans. Enfin les trois vaiſſeaux ſe retrouverent, près de Cuba, ſur la même Côte, d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 de Juin, pendant que l'Amiral faiſait célébrer les Saints Myſteres ſur le rivage, on y vit arriver un vieux Cacique, qui s'approcha de l'Amiral, pour lui préſenter modeſtement quelques fruits de l'Iſle; enſuite, s'étant aſſis à terre, les genoux pliés juſqu'au menton, il lui tint ce diſcours, que Colomb ſe fit expliquer auſſi-tôt par ſes Interpretes: « Tu es venu dans ces terres » que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui » répandent l'effroi parmi nous. Apprends néan-

» moins, que nous reconnaiſſons, dans l'autre » vie, deux lieux où doivent aller les ames; l'un » redoutable & rempli de ténèbres, qui eſt le » partage des méchans; l'autre bon & délectable, » où repoſent ceux qui aiment la paix & le bon» heur des hommes. Si tu crois mourir, ſi tu crois » que le bien ou le mal que tu auras fait te ſera » rendu, j'eſpere que tu ne feras point de mal à » ceux qui ne t'en font point. Tout ce que tu as » fait juſqu'à préſent eſt ſans reproche, parce » qu'il me ſemble que tes deſſeins ne tendent » qu'à rendre graces à Dieu. »

Colomb.

L'Amiral lui répondit: « qu'il ſe réjouiſſait beaucoup de voir l'immortalité de l'ame au nombre de ſes connaiſſances; qu'il lui apprenait, & à tous les habitans de ſa Terre, que les Rois de Caſtille, leurs Seigneurs, l'avaient envoyé pour ſavoir s'il y avait, dans leur pays, des hommes qui fiſſent du mal aux autres, comme on le diſait des Caraïbes; qu'il avait ordre de les corriger de cet uſage inhumain, & de faire régner la paix entre tous les habitans des Iſles. » Le Cacique, à qui on expliqua cette réponſe, verſa quelques larmes, après l'avoir entendue. Il demanda pluſieurs fois, ſi c'était du Ciel que ces hommes étaient deſcendus. Les Américains eurent bientôt lieu de demander ſi ces hommes étaient ſortis de l'enfer.

Colomb.

De retour dans sa Colonie, l'Amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre, que l'Amiral avait laissés sous la conduite d'un Hidalgo nommé *Margarita*. Cet Officier avait reçu ordre de visiter toutes les Provinces de l'Isle, en faisant observer une exacte discipline: c'était trop exiger d'un corps de troupes, qui manquait du nécessaire. Aussi les Soldats Castillans, qui trouverent les habitans peu disposés à leur fournir des vivres, employerent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les Puissances de l'Isle se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les Etats portaient le nom de *Marien*. Don Diége, Gouverneur d'Isabelle, fit faire à Margarita des remontrances de la part du Conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colombs, il se retira dans le Fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il y était exposé lui-même; & les Historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges, s'il y avait su joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitans lui avaient apporté deux tourterelles, il les reçut & les paya libéralement. Elles étaient

vivantes entre ses mains. Il pria ses Officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du Fort; &, donnant la liberté aux deux oiseaux, il dit à ceux qui l'avaient suivi, qu'il ne pouvait se résoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voyait mourir de faim. Colomb.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait. Depuis quelque temps, il souffrait de vives douleurs, qui troublaient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles venaient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'Isle. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des nourritures, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement, & le mépris qu'il avait pour la nouvelle Noblesse du Gouverneur, lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ses discours; & cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Ce Missionnaire publia qu'il allait détromper les Rois Catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'Amiral & de ses entreprises; &, joignant l'effet aux menaces, il partit, avec Margarita, sur des navires qui venaient d'apporter Don Barthélemi, frere de Colomb. En arrivant à la Cour d'Espagne, leur haine se déchaîna contre les Colombs. Ils publierent qu'à la vérité l'Isle Espagnole avait un peu

Colomb.

d'or; mais qu'on en verrait bientôt la fin, & qu'un avantage si léger, ne valait pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui le faisaient parler n'étaient pas très-purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'il disait.

L'Amiral résolut de porter la guerre aux Caciques ennemis de sa Colonie; mais, avant son départ, il revêtit son frere d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter. Ce fut celui d'*Adelantado* ou Lieutenant-Général dans toutes les Indes Occidentales. La Cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, Don Barthélemi en était digne. Il entendait parfaitement la Navigation. Il avait de la prudence & du courage. Tous les Historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies & des haînes, qui firent manquer, plusieurs fois, ses plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexions firent juger à l'Amiral, que le petit nombre de troupes, avec lequel il se proposait de tenir la campagne, pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise & la

rufe, avant que de faire éclater fes deffeins. Caonabo, lui paraiffant le plus redoutable des Caciques, il tourna tous fes foins à le faire enlever au milieu de fes Etats. Il favait que ce Prince, qui prenait le titre de *Maguana*, faifait beaucoup plus de cas du cuivre & du laiton que de l'or, & qu'il avait fouvent marqué une vive paffion d'obtenir la cloche de l'Eglife d'Ifabelle, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il fe fervit de cette connaiffance, pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda, qui commandait le Fort de Cibao, prit fur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Caftillans fouhaitaient une paix conftante; & que, par des fentimens particuliers d'eftime pour Caonabo, ils penfaient à lui faire des préfens confidérables. Ojéda partit du Fort, avec neuf cavaliers bien montés, fous prétexte de porter les préfens de l'Amiral. Une fuite fi peu nombreufe, ne pouvant infpirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la réfidence ordinaire du Cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les préfens qu'il avait à lui offrir. C'étoient des fers, tels qu'on les met aux pieds & aux mains des Forçats; mais de laiton fi poli, qu'ils paraiffaient d'argent. Il lui dit que ces inftrumens étaient des marques d'honneur, dont l'ufage était réfervé aux Rois de Caftille, & que, dans le deffein où l'Ami-

Colomb.

Colomb.

ral était de le traiter avec la plus haute diſtinction, il ne faiſait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu, juſqu'alors, qu'à ſes Maîtres; qu'il lui conſeillait de ſe retirer à l'écart, pour ſe parer de ce précieux ornement, & que ſe préſentant enſuite aux yeux de ſes Sujets, il paraîtrait avec autant de majeſté que les Rois de Caſtille. Caonabo donna dans le piége, &, ne ſe défiant pas que neuf ou dix hommes euſſent la hardieſſe de l'inſulter au milieu de ſa Cour, il fit ſigne à ſes gens de ſe retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, ſe ſaiſirent bruſquement de lui, après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, & le placerent en croupe derriere leur Chef, qui s'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Iſabelle, avec ſa proie. La joie de l'Amiral fut extrême, en ſe voyant maître du deſtructeur de ſon premier établiſſement, & du ſeul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans ſa maiſon; mais, loin d'en tirer quelque marque de reſpect & de ſoumiſſion, il remarqua qu'il affectait de ne le pas ſaluer, lorſqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en uſait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut ſavoir de lui-même la raiſon de cette différence: C'eſt, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas oſé me venir prendre dans ma maiſon, & que ton Officier a plus de cœur que toi. Un homme ſi fi-

Colomb.

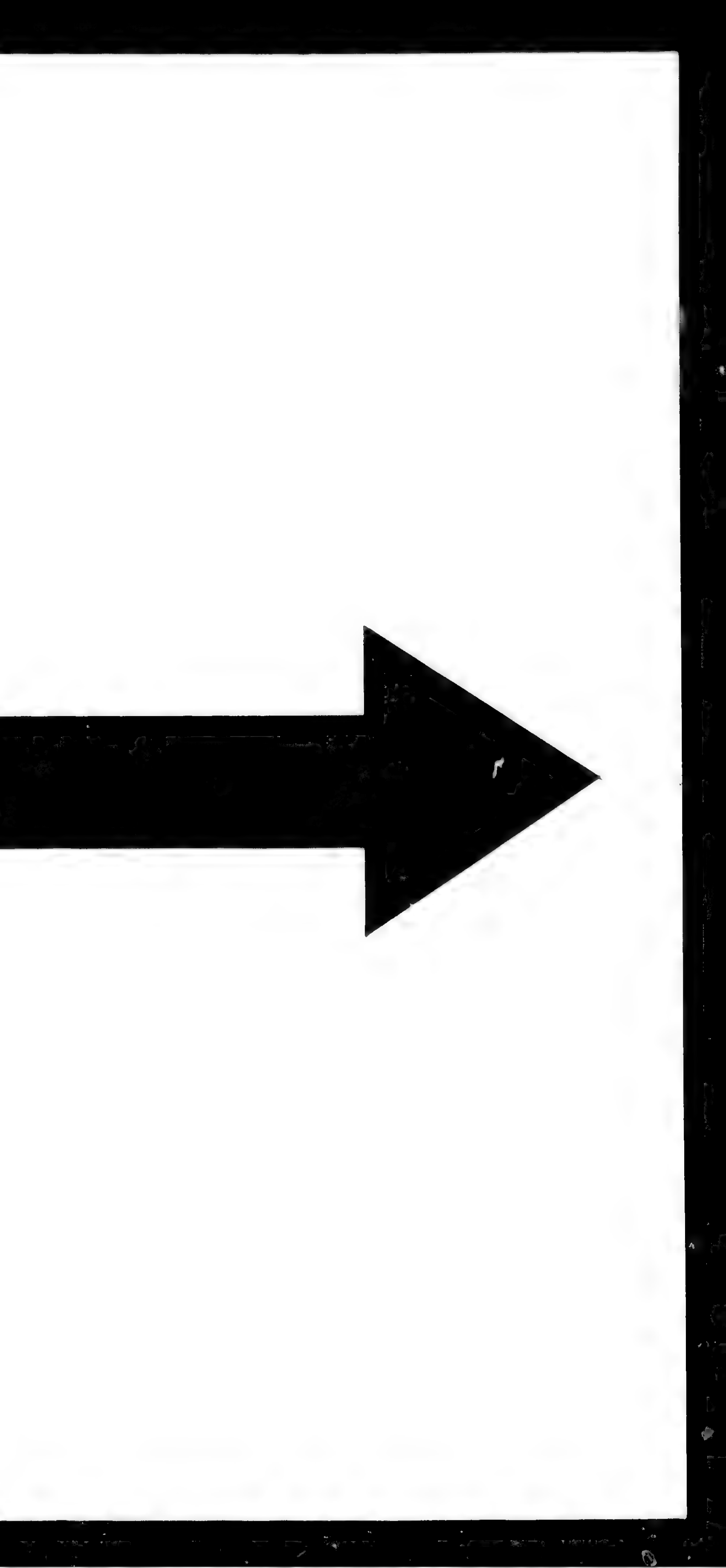
parut dangereux jusques dans ses chaînes. On prit le parti de l'envoyer en Espagne, & de l'embarquer malgré lui sur un navire, qui était prêt à faire voile, mais une tempête, qui ensevelit dans les flots ce bâtiment, & plusieurs autres, fit périr le malheureux Cacique [illegible] ec tous ceux qui l'accompagnaient.

On vit bientôt arriver au Port d'Isab[illegible] toine de Torrez, qui était renvoyé avec quat[illegible] ds vaisseaux, bien fournis de vivres & de munitions, & qui remit à l'Amiral des lettres du 16 d'Août, par lesquelles le Roi & la Reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms & les distances des Isles, & toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connus en Espagne; &, pour établir un commerce régulier entre le Nouveau Monde & l'Ancien, ils réglaient que, des deux côtés, on ferait partir tous les mois une caravelle, qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin, lorsqu'il apprit que l'enlévement de Caonabo avait soulevé l'Isle entiere, & que les trois freres de ce Prince assemblaient une nombreuse armée dans la Vega-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le Roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein



[redacted]



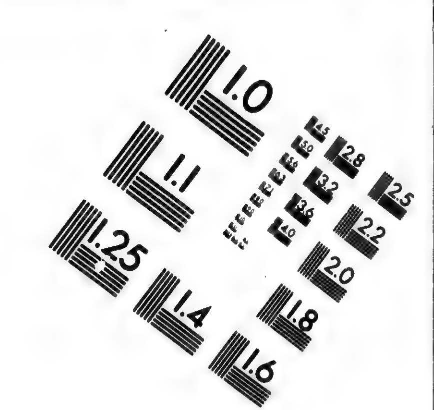
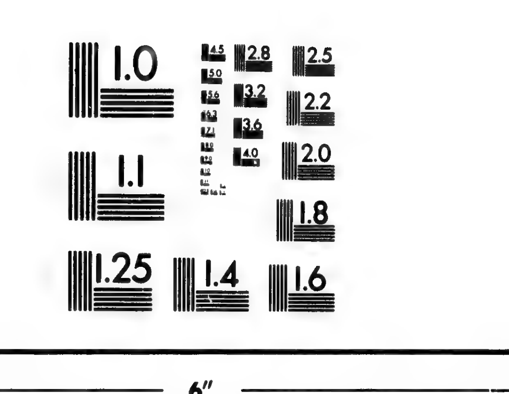


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Colomb.

où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans, capables de service, ne montaient pas à plus de deux cens hommes d'infanterie & vingt cavaliers; mais l'Amiral y joignit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures & leurs aboiemens contribueraient autant que le sabre & la mousqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nuds & sans ordre. Il partit d'Isabelle, le 24 de Mars, avec l'Adelantade & Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Vega-Réal, qu'il découvrit l'armée ennemie, forte de cent mille hommes, & commandée par *Manicate*, un des freres de Caonabo. L'Adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux Insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du-moins à des combats fort sanglans, furent étangement surpris de voir tomber parmi eux des files entieres, par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à-la-fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des chevaux, & saisis par de gros mâtins, qui leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord, ou les renversaient, & mettaient facilement en pièces des corps nuds, dont aucune

[redacted]
Colomb.

partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts ; les autres prirent la fuite ; on les poursuivit, & les prisonniers furent en grand nombre. L'Amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses, qui acheverent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'Isle. Il rencontra plusieurs fois les trois Caciques, avec le reste de leurs forces, & chaque rencontre fut une nouvelle victoire ; car c'est de ce nom que les Historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujettis, l'Amiral leur imposa un tribut, qui consistait, pour les voisins des mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or ; & pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. *Guarinoex*, Roi de la Vega-Réal, offrit de faire labourer la terre, & semer, par ses sujets, le bled que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejettée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un tems où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne, avait réduit plusieurs fois la Colonie aux dernieres extrémités ; mais, comme ce Prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses peuples igno-

Colomb.

raient le moyen d'en recueillir, un Hiſtorien juge, avec aſſez de vraiſemblance, que l'Amiral faiſant peu de fonds ſur la faveur des Eſpagnols, & ſe voyant expoſé à de grandes révolutions par ſa qualité d'étranger, rapportait toutes ſes vues à s'enrichir, & préférait l'or à tout autre ſoin. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir, chaque mois, une meſure qui montait à cent cinquante écus : en même-temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, & qu'ils étaient obligés de porter au cou, pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. *Boechio*, puiſſant Cacique, dont les Etats étaient les plus éloignés d'Iſabelle, fut le ſeul qui continua de réſiſter aux vainqueurs, animé par Anacaona, ſa ſœur, veuve de Caonabo, dont il avait embraſſé la vengeance.

Tous les autres ſen[illegible] bientôt le poids du joug ; mais, dans la ſimplicité qu'ils conſervaient encore, ils demandaient ſans ceſſe à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Eſpagne ; cependant, lorſqu'ils eurent perdu l'eſpérance d'en être délivrés par un départ volontaire, ils réſolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres ; c'eſt-à-dire, de renoncer à la culture du maïs, & de ſe retirer dans les mon-

tagnes ; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre y suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim, ou seraient forcés de quitter l'Isle. Guacanagari même, qu'on ne cessa de ménager, & qui se vit forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs : cette résolution désespérée produisit, en partie, l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérans de l'Isle Espagnole retomberent bientôt dans le même excès de misere qui les avait déjà réduits à se nourrir de ce que la Nature offre de plus dégoûtant ; mais les Américains n'en tirerent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par des ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcerent de se tenir cachés dans des cavernes, sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies & les armes des Castillans, firent périr, en peu de mois, la troisieme partie des habitans de l'Isle ; Guacanagari eut le même sort ; &, pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Espagne, les Historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations ; il n'y avait pas d'autre moyen de justifier les destructeurs.

Colomb.

Cependant Boyl & Margarita étaient arrivés

Colomb.

à la Cour d'Espagne, & faisaient retentir leurs plaintes contre l'Amiral & ses deux freres. Ils traitaient de chimere tout ce qu'on avait publié de la découverte des mines d'or; ils accusaient l'Amiral d'imprudence, d'orgueil & de cruauté, ils lui reprochaient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avait employés aux plus vils travaux, & qu'il avait ensuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles terres, ou des trésors qui étaient demeurés apparemment dans ses coffres. On avait reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des lettres particulieres de quelques mécontens, qui n'avaient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colombs. Leurs Majestés prirent le parti d'envoyer à l'Isle Espagnole un Commissaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, & d'une simple lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie pouvait être prudente & sûre, si la Cour d'Espagne eût fait un meilleur choix.

Mais Jean d'*Aguado*, honoré de cette commission, était un esprit vain, qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au Port d'Isabelle, vers la fin du mois d'Octobre, lorsque l'Amiral était occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens dans la Province de Maguana. L'Adelantade commandait

Colomb.

dans l'absence de son frere. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même les menaces ; &, sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le Gouvernement, il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'Amiral. Il publia dans sa route qu'il était venu pour faire le procès aux Colombs, & pour en délivrer la Colonie. Ses gens le représentaient aux Américains comme un nouvel Amiral, qui devait faire périr l'autre ; & ce bruit fut répandu avec tant d'affectation ; que plusieurs Caciques en prirent occasion de s'assembler, pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'Amiral, rappellé par un Courrier de son frere, était rentré dans Isabelle ; il y retourna aussi-tôt ; &, sa suite ayant été grossie par tous les mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes. L'Amiral aida lui-même à la solemnité de cette publication ; &, se présentant au Commissaire, il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de leurs Majestés. Aussi-tôt, les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Américains & Castillans, la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas, & que la Cour semblait abandonner. D'ailleurs les

Colomb.

plaintes étaient bien reçues, & la faveur du Commissaire se déclarait ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'Amiral se conduisit avec une extrême modération. Il déféra tous les honneurs à son adversaire. Il souffrit patiemment l'insolence de ses reproches. Il affecta même de la tristesse & de l'embarras dans son extérieur, jusqu'à négliger ses cheveux & sa barbe, & se revêtir d'un habit de deuil, qu'un Historien nomme un habit gris de Moine. Enfin, loin de relever les fausses démarches d'Aguado, il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs, quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans ses Lettres.

Après les informations, lorsque le Commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa, dans le Port, les navires qui l'avaient apporté. Il n'en restait pas d'autres, au Nouveau Monde, que deux caravelles, que l'Amiral avait fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire ; mais il déclara qu'il monterait l'autre, pour aller plaider sa cause au Tribunal incorruptible de ses Maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, & leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les Couronnes de Castille & de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'Amiral, continuant de lui

Colomb.

laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le Gouvernement général à ses deux freres. *Roland*, dont il connaissait l'habileté, fut nommé Chef de la Justice. Plusieurs Forteresses, qu'il avait bâties en différens lieux, pour contenir les Caciques, reçurent des Commandans de sa main, sur-tout celle de la *Conception*, dans la plaine de la Vega, qui devint ensuite une Ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avoit découvert, au Sud de l'Isle, des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ, pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya *Garay* & *Diaz*, avec une escorte & des guides, qui leur firent traverser la Vega-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrerent dans une autre plaine, qui les conduisit au bord de la *Hayna*, riviere fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mêlange d'or & de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'Amiral n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit construire, dans le lieu, une Forteresse, qu'il nomma *Saint-Christophe*; & ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-temps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffi-

Colomb.

sait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis ; &, quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés, il n'ignorait pas qu'on obtient grace aisément de ses Maîtres, lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance & leurs trésors. Il faut convenir que, pendant cette persécution, suscitée par ses ennemis, l'Amiral montra, dans toute sa conduite, la même supériorité de lumieres & de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition. On ne peut lui reprocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains : l'humanité, il est vrai, répugne à croire que les cruautés fussent absolument gratuites. Il étoit bien difficile, & peut-être impossible, que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant ; & les Naturels du Pays, étant une fois portés à la défiance & à la haine, une poignée d'étrangers, environnée d'ennemis, ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure ? Que l'esprit de conquête & d'avidité, principe de ces expéditions hasardeuses & brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes. On ne connaissait pas alors d'autre héroïsme : on n'étoit point encore assez éclairé pour sentir qu'il était à-la-fois & plus glorieux & plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitemens, que de les disperser par la terreur, ou de les détruire par

Colomb.

le fer ; & les Conquérans trouverent plus court & plus facile de faire des esclaves & des victimes, que d'acquérir des alliés & des amis.

Les deux caravelles mirent à la voile le dix de Mars 1496. L'Amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cens vingt Espagnols, les plus pauvres & les plus infirmes de la Colonie, que leurs femmes & leurs parens avaient redemandés à la Cour, & que ses bons traitemens, dans le cours de la navigation, disposerent à prendre parti pour lui contre Aguado : il se fit accompagner de l'Adelantade, jusqu'à Puerto de Plata, qu'il voulait visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une ville ; ensuite prenant congé de son frere, qui retourna par terre à la Colonie, il fit gouverner à l'Est, vers le Cap d'Engano, & l'ayant doublé le 22, il aborda le neuf à Marigalande ; mais la difficulté de faire de l'eau & du bois, l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la Guadeloupe. Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs & de fleches, qui s'opposerent à l'approche de ses barques. Deux Américains de ceux qu'il avait amenés de l'Isle Espagnole, se jetterent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amazones, qu'on ne pensait point à leur nuire, & qu'on ne leur demandait que des vivres ; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté

Colomb.

de l'Isle, & que c'était à eux qu'il fallait s'adresser; &, voyant que les barques n'avançaient pas moins, elles tirerent une nuée de fleches, dont personne ne fut blessé; bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite; les Castillans entrerent dans l'Isle, sans être sûrs que ce ne fût pas la terre-ferme. Ils y trouverent de très-gros perroquets, du miel, de la cire & quantité de ces plantes dont les Insulaires faisaient du pain, & qu'ils nommaient *cazabi*, d'où les François ont fait cassave. Un détachement, qui fut envoyé dans les terres, amena quarante femmes, entre lesquelles était l'épouse du Cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait, elle s'était tournée tout d'un coup; &, l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avait renversé avec tant de force, que, sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les caresses & les présens que l'Amiral fit à toutes les femmes, établirent bientôt la confiance & l'amitié; elles procurerent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux Caravelles pendant neuf jours que les Castillans passerent dans l'Isle; &, lorsqu'on remit à la voile, l'épouse du Cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour suivre l'Amiral en Espagne.

On ne découvrit point la terre avant le 11 de

Juin.

Colomb.

Juin. En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres & des munitions pour l'Isle Espagnole; &, n'osant les arrêter après avoir vu les ordres du Roi, il eut du moins le temps de saisir cette occasion pour animer, par ses lettres, le courage & la constance de ses freres.

Il se rendit à Burgos, où leurs Majestés Catholiques tenaient ordinairement leur Cour. Il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel, dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl & de Margarita. Il ne reçut que des éloges & des remerciemens pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil, qui couvrait ses ennemis de honte, il fit le récit de ses découvertes; &, proposant de les continuer, il demanda huit vaisseaux, dont il destinait deux à porter des vivres & des munitions à la Colonie d'Isabelle, & les six autres à demeurer sous ses ordres; cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il était question de former un établissement solide, qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres Colonies, il obtint que leurs Majestés feraient passer dans

Colomb.

l'Isle Espagnole un corps de recrue de trois cens hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, & vingt artisans de différentes professions auxquels on joindrait trente femmes, que le fond de leur solde serait, par mois, de soixante maravedis, & d'un *haneg* de bled, qui revient à six boisseaux de France & que, par jour, on leur donnerait quatorz maravedis pour vivre; qu'on enverrait des Re ligieux pour le service divin & pour l'instructio des Américains; des Médecins, des Chirurgie & des Apothicaires, pour connaitre la nature d maladies qui avaient emporté tant de monde, pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à d Musiciens & des joueurs d'instrumens, pour ban la tristesse, fléau ordinaire des Colonies lointain Outre les trois cens personnes, qui devaient ê entretenues aux dépens de leurs Majestés, l' miral eut la permission d'en mener cinq cens ses propres frais. Il fut permis aussi à to ceux qui voudraient passer en Amérique, s aucune solde, de s'embarquer sur sa flotte, av cet avantage séduisant, qu'ils auraient le tiers tout l'or qu'ils pourraient découvrir, dans d'aut mines que dans celles dont on avait déjà pris po session, & qu'ils ne paieraient à leurs Majestés q le dixieme de tous les autres profits du commer

Colomb.

Toutes ces mefures étaient fages; mais, comme on ne pouvait fe promettre de trouver beaucoup de volontaires, qui fuffent difpofés à fe tranfporter au Nouveau Monde pour y paffer toute leur vie, fur-tout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide & diverfes fortes de maladies, l'Amiral commit une grande faute en propofant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, dans un exil perpétuel aux nouvelles Colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on ftatua que ceux des criminels, qui avaient mérité la mort, ferviraient deux ans fans gages & les autres une année feulement; après quoi ils feraient à couvert de toutes les pourfuites de la Juftice, fans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les Tribunaux d'Efpagne de condamner déformais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux réglemens qui reçurent le fceau de l'autorité fouveraine le 22 de Juin, à Médina del Campo, démentaient la fageffe qu'avait jufques-là montrée l'Amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter, à quel prix que ce fût, les progrès de fa Colonie; mais que pouvait-il attendre de pareils habitans? Les nouveaux Etats doivent être établis fur de meilleurs fondemens. Colomb obtint auffi le pouvoir de diftribuer des terres à ceux

Colomb.

qui ſeraient en état de les cultiver & d'y bâtir, avec réſerve des droits du Souverain ſur l'or, l'argent & les autres métaux. Enfin la Reine, qui s'attribuait juſtement l'honneur des premieres entrepriſes, qui avaient conduit ſon Amiral à la découverte du Nouveau Monde, fit publier un Edit qui défendait le paſſage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés ſujets de ſa Couronne de Caſtille. Cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire ſatisfaction à l'Amiral ſur la conduite & les diſcours de Boyl & de Margarita, dont le premier était Catalan, & l'autre ſujet de la Couronne d'Aragon. Les Hiſtoriens, qui lui attribuent ce deſſein, ajoutent que l'Amiral demanda cette ſatisfaction comme une récompenſe de ſes ſervices; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaiſſeaux, qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de Juillet, l'Adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de ſon frere en Eſpagne, ſe hâta de les renvoyer avec de nouveaux tréſors. Dans le compte qu'il rendait de ſes opérations à l'Amiral, il lui faiſait ſentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour ſa Ville d'Iſabelle, & que, s'il voulait former une Colonie durable, il fallait ſonger à d'autres établiſſemens. La Cour, à qui l'Amiral fit cette

proposition, s'en étant remise à ses lumieres, il se rappella que, dans son dernier voyage, en rangeant la côte du Sud, il avait remarqué de bons Ports, d'excellens pâturages, & des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'Isle ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussi-tôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frere, avec ordre de travailler incessamment au transport de la Colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque par d'autres informations Don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement. Colomb.

Un jeune Aragonais, nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu contre un Espagnol & l'avait dangereusement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'Adelantade, la crainte du châtiment l'avait fait fuir. Il avoit pris sa route, avec cinq ou six de ses amis, vers la partie Orientale de l'Isle, d'où côtoyant le rivage au Sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitans, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une femme, que les Historiens ont

Colomb.

nommée *Catalina*, conçut de l'inclination pour lui, elle lui découvrit des mines, qui n'étaient qu'à ſept lieues de ſa demeure; &, dans la crainte de perdre un hommage qui lui était devenu cher, elle lui propoſa d'engager les Eſpagnols à s'établir ſur ſes terres. Le pays était agréable & fertile. Diaz ne balança point à ſaiſir cette occaſion pour ſe réconcilier avec la Colonie. Catalina lui donna pour guides quelques habitans dont elle lui garantit la fidélité. Iſabelle était éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva ſecrètement. Quelques amis lui apprirent que ſon Adverſaire était guéri de ſa bleſſure. Rien ne l'empêcha plus de ſe montrer, il ſe préſenta devant Don Barthélemi, qui le revit avec joie, parce qu'il avait regretté ſa perte, & qu'il ne fut pas moins ſatisfait de ſes offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établiſſement du côté du Sud, lorſqu'étant confirmé dans cette réſolution par les lettres de ſon frere, il partit auſſi-tôt avec Diaz & les plus robuſtes de ſes gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la riviere, que les Américains nommaient *Ozama*, & dont il trouva les rives fort peuplées. Le Port était ſûr & capable de recevoir des vaiſſeaux de plus de trois cens tonneaux. Les terres paraiſſaient excellentes & tous les habitans fort prévenus en faveur des Eſpagnols. L'Ade-

Colomb.

lantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle Ville à l'embouchure du Port, sur la rive Orientale. Il y fit venir, en peu de temps, la plus grande partie des habitans d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo;* les uns disent, du nom du pere des Colombs, qui s'appellait Dominique, les autres du jour où l'Adelantade y était arrivé, qui était la fête de ce Saint, & un Dimanche. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue dans la suite, sous le nom de Saint-Domingue, une des plus florissantes Colonies Françaises.

Après s'être assuré par un traité du Cacique Boechio, qui commandait dans cette Province, l'Adelantade se rendit par terre à Isabelle, où il trouva que la misere & les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, & dans l'intervalle, il dispersa les Espagnols, faibles ou malades, dans les villages les plus voisins des forteresses; mais les habitans se lasserent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier, & dont ils ne recevaient que de mauvais traitemens pour récompense. Les sujets de Guarinoex, qui se ressentaient le plus de cette vexation, furent les premiers

Colomb.

qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur Cacique était ami de la paix ; mais ils le forcerent de se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre Maître. L'Adelantade, informé de ce soulévement à San-Domingo, dont il avait fait la principale résidence, se hâta de marcher contre ce Prince, & l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens, il le fit lui-même prisonnier.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio & d'Anacoana que leur tribut était prêt, & qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea Don Diégue, son frere, qui commandait toujours dans Isabelle, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua, mais il voulut s'y rendre lui-même par terre, & recevoir le premier hommage que ces Caciques rendaient à l'Espagne L'accueil qu'ils lui firent, le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi. Ils allerent au-devant de lui avec un cortège de trente-deux Seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton, cru & filé, & toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana

ne fit pas difficulté de se rendre à bord avec son frere. Elle avait fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'Adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la premiere fois qu'on voyait un bâtiment de l'Europe sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana remarquant que l'Adelantade ne faisait qu'en rire, fut la premiere à les rassurer, & monta gaiement sur le tillac.

Les Historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance & de l'admiration. Ces mêmes Historiens ont la bonne foi de rapporter un trait, qui fait voir combien il eût été facile de gagner, par la douceur, un peuple qui paraissait sensible & généreux. Dans un des combats, qui commençaient à devenir fréquens entre les Espagnols & les Américains, on avait enlevé la femme d'un des principaux Seigneurs du pays. Son mari fut si désespéré de sa perte, que, sans redouter le péril qui le menaçait lui-même, il vint se jetter aux genoux de Barthélemi & il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui était plus chere

Colomb.

que la vie. L'Adelantade fut touché de cette tendresse. Il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon. Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cens de ses sujets, dont chacun portait un *coas*, espèce de bâton brûlé qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; & le travail de ses gens, animé par la reconnaissance, eut bientôt défriché de vastes champs où l'Adelantade fit semer du bled. Ainsi, cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitans, & l'on préféra de l'ensanglanter.

Le troisieme voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit, pour la premiere fois, le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore apperçu que quelques Isles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou Isles *du Vent*.

Il faisait voile vers l'Ourse, & cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il prenait encore pour des Isles, il prit à l'Est, dans l'espérance de sortir entre la pointe du Golfe de Paria & la côte opposée. Il traversa le Golfe, & le [...] il entra dans un très-beau Port, qu'il nomma [...] *Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très-gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Ce Port est proche de la bouche de l'Orenoque, qu'Herréra nomma *Yuyapari*, & qui con

rient deux petites Isles *del Caracol* & *del Delfin*. A peu de distance, on visita un autre Port, ensuite on doubla le Cap de Lapa pour sortir du Golfe au Nord. Entre ce Cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, & le Cap Boto, qui est au Nord-Ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues, mais un peu au-dessus, le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux y étant entrés avant midi, trouverent les flots dans un mouvement terrible, & si couverts d'écumes par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcerent envain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi fougueuse en entrant dans le Golfe par le canal, mais ils y avaient eu la faveur du vent ; au-lieu que, dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent avec lequel ils espéraient sortir s'étant calmé tout-d'un-coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le Golfe. L'Amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le Ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, & cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago* qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, & le courant des eaux

Colomb.

Colomb.

douces du fleuve jetta les trois vaisseaux en haute mer.

De la premiere terre de la Trinité jusqu'au Golfe, qui fut nommé *Golfe des Perles*, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'Amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée *Isle de Gracia*, & tourna Nord & Sud autour du Golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivieres, suivant l'opinion des Pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre-ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellens Ports & plusieurs Caps auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au Nord, une Isle qu'il avait nommée l'*Assomption*, une autre qui fut nommée *la Conception*. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca del Drago que, voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'Ouest, il crut pouvoir juger, avec une véritable certitude, qu'une si vaste étendue de terre ne pouvait être une Isle, & que c'était le Continent. Il fit cette déclaration le Mercredi, premier jour d'Août 1498; mais précisément

dans le même temps, on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers. Colomb.

L'Evêque de Badajos, qu'on pouvait alors nommer le Ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissemens, recevait familierement Alfonse d'Ojéda, adroit avanturier, qui s'étant apperçu de son aversion pour les Colombs, en profita pour partager avec eux, s'il était possible, la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans & des mémoires de l'Amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'Evêque, qui la signa de son nom, mais elle ne fut point signée, & peut-être fut-elle ignorée des Rois Catholiques.

Cette commission d'un Ministre, à qui leurs Majestés avaient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols & d'étrangers qui brûlaient de tenter la fortune, ou de se signaler par des avantures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier Pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience & de résolution; & Améric Vespuce, riche Négociant Florentin, versé dans la Cosmographie & la navigation, voulut avoir part à l'ar-

Colomb.

mement & courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 de Mai 1499, & mit le même jour à la voile. On prit la route de l'Ouest, & tournant ensuite au Sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut bientôt pour le Continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingt lieues, jusqu'à celle de Paria, que l'Amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'Evêque de Badajos. Les noms de l'Isle de la Trinité & de *Boca del Drago* donnés par Colomb, & conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le Continent, & semblait réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce, qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, & la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'Amérique. Mais le sort lui réservait bien d'autres traverses, & Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées, & qui souvent a placé le comble de l'humiliation si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente un grand nombre de mécontens, qui étaient sortis de l'Isle Espagnole, avaient entrepris, comme de concert, de soulever toute l'Espagne contre les Colombs. Ils s'étaient rendus

à Grenade où la Cour était alors, & répandant les plus noires calomnies contre l'Amiral, ils avaient également reussi à le rendre odieux au peuple & suspect au Roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux ayant acheté une grande quantité de raisins, s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, & s'étaient mis à crier que le Roi & les Colombs les avaient réduits à cette misere, en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines. Si le Roi paraissait dans les rues de Grenade, ils le poursuivaient pour lui demander leur paie avec de grands cris; & s'ils voyaient passer les deux fils de l'Amiral, qui étaient encore Pages de la Reine : « Voilà, » s'écriaient ils, les enfans de ce traître, qui a » découvert de nouvelles terres pour y faire pé- » rir toute la Noblesse de Castille. » Le Roi, qui n'avait pas pour l'Amiral autant d'affection que la Reine, ne se défendit pas si long-temps contre le soulévement général; & la Reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cens esclaves Américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'Amiral, & probablement par la connivence des Officiers subalternes. La Reine, qui n'avait rien recommandé avec tant

Colomb.

Colomb.

de ſoin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre ſans une vive colere que ſes ordres euſſent été ſi peu reſpectés. Non-ſeulement elle en fit un crime à l'Amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent ſur tout le reſte ; & commençant par ordonner, ſous peine de mort, que tous les eſclaves fuſſent remis en liberté, elle prit en même temps la réſolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle ſe ſerait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude & d'injuſtice. Les éclairciſſemens qu'elle eût dû attendre, lui auraient appris que dans les embarras & les détreſſes où s'était trouvé l'Amiral, ſa conduite toujours difficile, avait toujours été irrépréhenſible, & ne pouvait être accuſée tout au-plus que d'un excès de ſévérité peut-être indiſpenſable dans une Colonie lointaine, où la déſobéiſſance & la mauvaiſe volonté ſont enhardies par l'éloignement du pouvoir ſuprême. Elle aurait appris que c'était cette ſévérité ſeule qui avait fait tant de mécontens, comme ſa gloire avait fait tant de jaloux, mais qu'enfin il touchait au but de ſes travaux ; qu'il avait extirpé juſqu'aux moindres ſemences de révolte ; qu'il gouvernait avec une autorité abſolue ; qu'il voyait les Caſtillans ſoumis, les Inſulaires diſpoſés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la domination

de Caſtille ;

Colomb.

de Castille ; & qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de soixante millions les revenus de la Couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne Forteresse.

On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avait demandé lui-même un premier Administrateur de la Justice dans l'Isle Espagnole, & qu'il avait prié leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'Alcade-Major par des Commissaires désintéressés ; que ces deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont chacun devait être absolu ; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges, telles que celles d'Amiral & de Vice-Roi perpétuels. Le Roi & la Reine crurent trouver tout ce qui convenait à leurs vues dans François de *Bovadilla*, Commandeur de Calatrave. Avec le titre de Gouverneur-Général, ils lui donnerent celui d'Intendant de Justice, & l'ordre de tenir ses provisions secrettes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo, d'où les Historiens croient pouvoir conclure que les Rois Catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'Amiral avaient répandu,

Colomb.

qu'il pensait à se rendre Souverain du Nouveau Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de Juin 1500, avec deux caravelles, &, le 23 d'Août, on apperçut de San-Domingo ces deux bâtimens, qui s'efforçaient d'entrer dans le Port, d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'Amiral était alors occupé à bâtir un Fort, & l'Adelantade à contenir des révoltés dans le canton de Xaragua.

A la vue des deux caravelles, Don Diégue Colomb, qui commandait dans l'absence de ses deux freres, les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de la caravelle pour répondre aux questions. Il déclara non-seulement son nom, mais la commission d'Intendant de Justice qu'il venait exercer contre les rébelles de l'Isle; &, s'informant à son tour des affaires, il apprit l'exécution de quelques Chefs, l'ardeur des Colombs dans la recherche des coupables, & la résolution où ils étaient de faire des exemples. Ces informations irriterent le Gouverneur. Il était ambitieux, violent, intéressé. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colombs, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déjà regarder tout ce qui ne venait pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre, sans indignation, qu'on lui parlât de supplices pour des criminels

Colomb.

dont il devait être l'unique Juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter, à la vue de deux gibets & de quelques Castillans qu'il y vit attachés. En arrivant dans le Port, il passa la nuit dans son vaisseau.

Le lendemain, 24 d'Août, étant descendu dans la ville, il se rendit d'abord à l'Eglise, où il entendit la Messe avec une grande ostentation de piété. Don Diégue Colomb & Perez, Major de l'Isle, y assisterent, accompagnés de la plupart des habitans de San-Domingo. En sortant, il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, & les remit à un Notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'assemblée. C'étaient celles qui le créaient Intendant de Justice. Ensuite, s'adressant à Don Diégue, il demanda, au nom de leurs Majestés, qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient arrêtés pour la révolte. Don Diégue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'Amiral, dont l'autorité, sans doute, était supérieure à la sienne, & qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. Je vous ferai connaitre, reprit Bovadilla, que vous & lui devez m'obéir. Le reste du jour se passa dans une extrême agitation. Mais, le lendemain, après la Messe, à la vue de toute la Colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres Patentes, qui le constituaient Gou-

Colomb.

verneur-Général des Isles & de la terre-ferme du Nouveau Monde avec un pouvoir sans bornes. Ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission ; &, pour la mettre à l'épreuve, il renouvella la demande des prisonniers. On lui fit la même réponse, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des forteresses & des navires, aux Trésoriers, & aux Gardes-Magasins de le reconnaître pour Supérieur. L'autre regardait la solde militaire, & la paie des Artisans & des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma, pour la troisieme fois, Don Diégue de lui remettre les clés de la prison. Sur son refus, il se rendit à la Citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'Alcade; &, lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que, sur-le-champ, tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'Amiral dont il tenait sa Commission. Mais Bovadilla fit mettre à l'instant sous les armes les troupes qu'il avait amenées, & celles même de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La Citadelle était encore sans défense; & quoique Diaz se montrât, l'épée à la main, sur les creneaux, avec Alvarado son Lieutenant,

il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire; &, leur ayant fait espérer leur grace, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens. Colomb.

L'Amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans, qu'il croyait dans ses intérêts, & l'ordre à plusieurs Caciques de l'y venir joindre, avec toutes les Troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un Huissier à Verge, qui lui remit des copies de chaque Provision du nouveau Gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la premiere ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre, ne s'accordant point avec les Patentes irrévocables de Vice-Roi & d'Amiral, qu'il avoit reçues de leurs Majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice, dont Bovadilla était chargé; mais qu'il allait écrire en Espagne; & qu'en attendant les explications de la Cour, sur des événemens qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des Rois Catholiques, de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en

Colomb.

guerre civile, sur-tout lorsque le Commandeur eût affecté de ne pas répondre à une Lettre qu'il reçut de l'Amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après, par l'arrivée de Vélasquez, Trésorier Royal, & d'un Religieux Franciscain, qui remirent à Colomb une Lettre signée de la main du Roi & de la Reine. Elle était dans ces termes: « Don Christophe Colomb, notre Amiral dans » l'Océan : Nous avons ordonné au Commandeur, » Don François de Bovadilla, de vous expliquer » nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter » foi, & d'exécuter ce qu'il vous dira de notre » part. Moi, *le Roi*, moi, *la Reine*. » Les réflexions que l'Amiral fit sur cette Lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait pas le titre de Vice-Roi, le déterminerent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait. Il partit aussi-tôt pour la Capitale.

A son exemple, tout ce qu'il y avait de Castillans à Bonao, dans la Véga, & dans tous les nouveaux établissemens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avait déjà fait publier que, pendant vingt ans, ceux qui travaillaient à chercher de l'or n'en paieraient au Roi que le vingtieme; qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire, & contraindre l'Amiral de satisfaire tous ceux aux-

quels il avait donné quelque ſujet de plainte. Les mécontens s'empreſſerent de venir dépoſer contre les trois Colombs, & toutes leurs accuſations furent reçues. La plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu ſe rendre indépendant, la ſeule qui eût armé ſes Souverains contre lui, était certainement la plus mal-fondée & la plus démentie par les faits. Jamais Sujet ne fut ni plus ſoumis, ni plus zélé. Mais en matiere politique, le ſeul ſoupçon tient ſouvent lieu du crime, & Colomb étant le ſeul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que, parmi tant d'imputations & de plaintes, il ne ſe trouva pas une ſeule dépoſition favorable à l'Amiral, tant on eſt généralement diſpoſé à accabler les malheureux.

Colomb.

Chriſtophe Colomb fut extrêmement ſurpris en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le Commandeur s'était logé dans ſa maiſon, qu'il avait ſaiſi ſes papiers, confiſqué ſes meubles, ſes chevaux, & tout ce qu'il avait d'or & d'argent, ſous prétexte de payer ceux qui ſe plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter Don Diégue, ſon frere, ſans aucune formalité de juſtice, & qu'il l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de ſe faire expliquer tant de violences, qu'il ſe vit enlevé

Colomb.

lui-même & conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. *Herréra*, quoique fort prévenu en faveur de sa Nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au nouveau Gouverneur. Il traite de cruel & de détestable, un emportement de cette nature, contre un homme que les Rois Catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, & qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connaître que le Commandeur avait passé ses pouvoirs, & que s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colombs. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'Isle. Ceux mêmes qui devaient leur fortune à l'Amiral, & qui ne subsistaient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager ; &, pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla rejettaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministere.

Il souffrit sa disgrace & toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractere. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut alors avec éclat. Il y avait toute apparence que l'Adelantade, qui était encore en

iberté, ne ménagerait rien pour arracher ses freres des mains d'un homme dont il devait tout ppréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger, nvoya ordre à l'Amiral de lui écrire, pour le reſſer de revenir promptement à San-Domingo. L'Amiral écrivit. Il faiſait les plus vives inſtances, our engager ſon frere à venir partager ſa mauvaiſe fortune avec lui. « Notre reſſource, lui di» ſait-il, eſt dans notre innocence. Nous ſerons » menés en Eſpagne. Qu'avons-nous à deſirer de » plus heureux, que de pouvoir nous juſtifier? » Cette propoſition dut révolter un homme du caactere de l'Adelantade. Mais il ne laiſſa pas de ſe endre à l'avis de ſon frere. Il vint à San-Domino. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de haînes, & conduit dans la caravelle qui ſervait e priſon à Don Diégue. Bovadilla mit le comle à ſes injuſtices, en accordant toutes ſortes de veurs à un Chef des révoltés. Après avoir donné s premiers ſoins à ſauver une troupe de ſédieux, qui étaient ſur le point d'expier leurs imes par le dernier ſupplice, on s'était attendu 'il ferait du moins des informations ſur leur onduite; mais il leur rendit la liberté, ſans s'emarraſſer même de ſauver les bienſéances. Colomb.

Des emportemens ſi peu ménagés firent craine pour la vie des trois freres. Leur procès fut ſtruit : Bovadilla ſemblait avoir été trop loin

Colomb.

pour s'impoſer des bornes, ou ſi la facilité qu'ils eurent à détruire des accuſations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui cauſer de l'embarras, c'était un motif de plus pour ſe défaire de trois ennemis, dont la juſtification entraînait infailliblement ſa perte. Cependant il n'oſa pouſſer l'audace juſqu'à faire conduire au ſupplice un grand Officier de la Couronne; &, ſe contentant de rendre un arrêt de mort contre lui & ſes freres, il prit le parti de les envoyer en Eſpagne avec l'inſtruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre & l'uniformité des dépoſitions, l'importance des articles, & la qualité des accuſateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaiſons avec les accuſés, feraient confirmer ſa ſentence. Les priſonniers n'étaient pas ſans inquiétude pour la déciſion de leur ſort. Un Hiſtorien raconte qu'*Alfonſe de Vallejo*, Capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'Amiral pour le faire embarquer, cet illuſtre vieillard lui dit triſtement; « Vallejo, ou me menes-tu? en » Eſpagne, Monſeigneur, répondit le Capitaine. » Eſt-il bien vrai, reprit l'Amiral? Par votre vie, » repartit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embar- » quer pour l'Eſpagne. » Ces aſſurances calmerent ſon eſprit. Mais, pour ne laiſſer rien manquer à ſon humiliation, Bovadilla fit publier, avant ſon

Colomb.

lépart, un pardon général pour ceux qui avaient u le plus de part aux révoltes passées, & remplit plusieurs brevets, qu'il avait apportés en blanc, es noms de Roldan, de Gueverre & des mutins s plus décriés par le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, e prendre terre à Cadix, & de remettre s prisonniers, avec toutes les procédures, ntre les mains de l'Evêque de Badajos & de onçalo Gomez de Cervants, parens du Commandeur, tous deux ennemis déclarés des olombs.

En sortant du Port, Vallejo voulut ôter les haînes aux trois freres: mais l'Amiral protesta 'il ne les quitterait que par l'ordre du Roi & de Reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conser- r ses fers, & qu'il ordonna même, par son testa- ent, qu'après sa mort on les mît, avec lui, dans n tombeau, comme un monument de la re- nnaissance dont le monde paie les services. Il difficile, sans doute, de refuser quelques mes à l'intérêt qu'inspire une ame fiere & nsible, si profondément blessée; à cet ordre in grand homme, qui veut emporter ses injures ses maux jusqu dans sa sépulture; qui veut e les outrages de la haine soient placés à côté sa cendre, & qu'on ne puisse approcher de tombe sans plaindre le sort du génie, & sans

Colomb.

abhorrer l'ingratitude, & quel ſpectacle pourra mieux rappeller l'un & l'autre, que Colomb ſortant en cheveux blancs, & les fers aux pieds, de ces mêmes vaiſſeaux, à qui ſeul il avait enſeigné la route d'un Nouveau Monde? Vallejo mouilla devant Cadix le 25 de Novembre. Un Pilote, nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'Amiral, ſortit ſecrettement du vaiſſeau, & ſe hâta de porter ſes lettres à la Cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de ſon arrivée.

Le Roi & la Reine n'apprirent point ſans étonnement & ſans indignation, qu'on eût abuſé de leur autorité pour s'emporter à des violences par leſquelles ils ſe croyaient déshonorés. Ils envoyerent ſur-le-champ, l'ordre de délivrer les trois freres, & de leur compter mille écus, pour ſe rendre à Grenade, où la Cour était alors. Ils les y reçurent, avec des témoignages extraordinaires de compaſſion & de faveur. La Reine conſola particulierement l'Amiral. Comme il avait plus de confiance à ſa bonté qu'à celle du Roi, il lui demanda une audience ſecrette, dans laquelle s'étant jetté à ſes pieds, il y demeura quelque temps, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par ſes ſanglots. Cette Princeſſe le fit relever. Il lui dit les choſes les plus touchantes, ſur l'innocence de ſes intentions, ſur le zèle qu'il avait toujours eu pour le ſervice de leurs Ma-

Colomb.

eftés, fur le témoignage qu'il fe rendait, au fond du cœur, que s'il avait manqué dans quelque point, c'était faute de connaiffance, enfin fur la malignité de fes ennemis, que la feule jaloufie de fon élévation portait à lui chercher des crimes, peu contens de lui nuire, s'ils ne le déshonoraient. La Reine en fut attendrie au point d'être quelque temps fans pouvoir lui parler. Elle fe remit enfin, & lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez » combien je fuis touchée du traitement qu'on » vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le » faire oublier, je n'ignore pas les fervices que » vous m'avez rendus, & je continuerai de » les récompenfer. Je connais vos ennemis, » & j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient » pour vous détruire; mais comptez fur moi. » Tout le monde fe plaignait de vous & per- » fonne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc » pu me difpenfer d'envoyer un Commiffaire » en Amérique, que j'ai chargé de prendre des » informations & de me les communiquer, avec » ordre de modérer une autorité qu'on vous » accufait de porter trop loin. Dans la fup- » pofition que vous fuffiez coupable de tous » les crimes dont vous étiez accufé, il de- » vait fuccéder au Gouvernement-général, & » vous envoyer en Efpagne, pour y rendre compte

Colomb.

» de votre conduite; mais ſes inſtructions ne » portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai » fait un mauvais choix; j'y mettrai ordre, & je » ferai de Bovadilla un exemple, qui apprendra » aux autres à ne point paſſer leurs pouvoirs; » cependant je ne puis vous promettre de vous » rétablir ſi-tôt dans votre Gouvernement; les » eſprits y ſont trop aigris contre vous; il faut » leur donner le temps de revenir; à l'égard de » votre charge d'Amiral, mon intention n'a ja- » mais été de vous en ôter la poſſeſſion ni l'e- » xercice; laiſſez faire le reſte au temps, & fiez- » vous à moi. »

Colomb comprit, par ce diſcours, plus que la Reine n'avait eu deſſein de lui faire entendre; il jugea que ſon rétabliſſement aurait bleſſé les règles de la politique Eſpagnole, que le Roi était vrai-ſemblablement ſa partie ſecrete; en un mot, qu'on ſe repentait de l'avoir tant élevé, & qu'il ne devait pas ſe flatter de faire changer la Cour en ſa faveur; auſſi, ſans s'arrêter à d'inutiles inſtances, après avoir remercié la Reine de ſa bonté, il la ſupplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à ſon ſervice, & qu'il continuât la découverte du Nouveau Monde, pour chercher par cette voie, quelque paſſage qui pût conduire les vaiſſeaux de l'Eſpagne aux Moluques: ces Iſles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic

Colomb.

que les Portugais y faiſaient des épiceries, & les Eſpagnols ſouhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce ſi lucratif. Le projet de l'Amiral fut approuvé avec de grands éloges; la Reine lui promit de faire équiper autant de vaiſſeaux qu'il en demanderait, & l'aſſura que ſi la mort le ſurprenait dans le cours de cette expédition, ſon fils aîné ſerait rétabli dans toutes ſes charges.

Rien ne ſervit tant à juſtifier l'Amiral dans l'eſprit de ceux qui jugeaient de lui ſans paſſion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colombs: à la réſerve de quelques Officiers, le reſte n'était qu'un aſſemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand nombre de criminels, ſortis des priſons de Caſtille, ſans mœurs, ſans religion, & qui, n'étant venus ſi loin que pour s'enrichir, ſe perſuadaient que les loix n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la Reine, il s'en trouvait de toutes les Provinces d'Eſpagne, entre leſquelles on ſait qu'il y a des antipathies inſurmontables, ſource de querelles & de diviſions d'autant plus funeſtes dans un nouvel établiſſement, qu'il s'y trouve toujours des mécontens, & que les loix y ſont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire

Colomb.

à celle de l'Amiral, le nouveau Gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de repréhensible dans l'ancien Gouvernement, qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols : prendre une méthode entierement opposée, c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire entr'eux tous les jours, qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des graces.

Le Commandeur ne traita pas les Insulaires avec plus de prudence & d'équité. Après avoir réduit les droits du Prince à l'onzieme, & donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au Domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or ; aussi les Caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol, un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les Insulaires, qui furent rédigés par classes, & distribués, suivant le degré de faveur où l'on était dans l'esprit du Gouverneur ; ainsi, l'Isle entiere se trouva réduite au plus dur esclavage ; ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le Christianisme & pour la domination des Rois

Catholiques ;

Catholiques; mais Bovadilla ne penſait qu'à s'attacher les Caſtillans, qui étaient ſous ſes ordres, & qu'à faire en même temps de gros envois d'or en Eſpagne, pour ſe rendre néceſſaire, & pour confirmer les ſoupçons qu'il avait répandus contre la fidélité de l'Amiral. Il en coûta la vie à un ſi grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années l'Iſle Eſpagnole parut deſerte. On ne lit point, ſans horreur, dans le récit même des Eſpagnols, les traitemens barbares auxquels ces infortunés furent aſſujettis: cette inhumanité pouvait être d'autant moins juſtifiée, qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait trouvé des mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Un eſclave, qui était à déjeûner ſur le bord de la riviere de Hayna, s'aviſa de frapper la terre d'un bâton, & ſentit quelque choſe de fort dur: il le découvrit entierement; c'était de l'or; un grand cri qu'il jetta, dans l'étonnement de voir un ſi gros grain, fit accourir auſſi-tôt ſes maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration, & tranſportés de joie, ils firent tuer un porc, le firent ſervir à leurs amis ſur ce grain, qui ſe trouva aſſez grand pour le tenir tout entier, & ſe vanterent d'être plus magnifiques en vaiſſelle, que les Rois Catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs Majeſtés; il peſoit trois mille ſix cens écus d'or, & les orfévres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y

Colomb.

Colomb.

en aurait que trois cens de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient gueres que des taches, & qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la Cour la maniere dont les habitans de l'Isle Espagnole étaient traités, & le Roi & la Reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que leurs Majestés croyaient devoir à l'Amiral; elles nommerent pour succéder au Gouvernement de l'Isle, Don Nicolas Ovando, Commandeur de Larex, de l'Ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équipper en diligence une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cens hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer dans l'Isle Espagnole, quantité de personnes dont la Reine voulait purger la Colonie. Entre les nouveaux habitans, on comptait plusieurs Gentilshommes, tous sujets de la Couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau Monde, tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les

Colomb.

Castillans & les Aragonais, & sous Charles-Quint, tous les sujets des differens Etats qui composaient la Monarchie Espagnole, obtinrent la même liberté. Comme la Cour était résolue de rappeller particulierement l'Alcade Major, Roldan Ximenès, & que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement général, elle nomma pour cette importante fonction, Alphonse Maldonat, habile Jurisconsulte. Les instructions de ces deux Officiers suprêmes, furent dressées avec des soins qui répondaient aux vues de leurs Majestés; celles d'Ovando portaient particulierement d'examiner la conduite & les comptes du Commandeur de Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même flotte, & d'apporter toute son attention à faire dédommager l'Amiral & ses freres, de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

Ovando s'embarqua le 13 de Février 1502: une tempête qu'il essuya près des Canaries, dissipa la flotte, & fit périr un de ses plus grands navires, avec cent-cinquante hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire, pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols, habitans des Canaries, en formerent l'Equipage: ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la

Colomb.

meilleure à la voile, & laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva, le 15 d'Avril, au Port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à recevoir sitôt un successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, & le conduisit à la Forteresse, où les nouvelles Provisions furent lues devant tous les Officiers de la Colonie. Ovando fut aussitôt reconnu & salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé : le nouveau Gouverneur, après avoir informé contre lui & contre ses principaux complices, les fit tous arrêter, & les distribua sur la flotte, pour être conduits en Espagne, avec l'Instruction de leur procès. Aussi-tôt les Américains furent déclarés libres, par la publication d'une Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portait aussi qu'on paierait au Domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, & que pour le passé, on s'en tiendrait au tiers, suivant les Réglemens de l'Amiral. A la vérité, cette Ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux Insulaires n'eurent, sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférerent une vie tranquille, dans leur premiere simplicité

Colomb.

à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucuns cas : d'ailleurs tout le monde fut révolté, qu'on obligeât de payer au Souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine & de dépense. Une partie des Castillans, qui étaient arrivés sur la flotte, s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés ; mais ils ne furent pas longtemps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or. Les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience ; & les maladies dont ils furent attaqués, en emporterent un grand nombre, ils se dégoûterent d'une entreprise, qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des Ordonnances fit juger au Gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la Cour, pour engager leurs Majestés à se contenter du tiers ; & cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées ; mais, dans la suite, il fallut se relâcher encore. On se borna au quint des métaux, & des perles & des pierres précieuses ; Réglement qui a toujours subsisté depuis.

Ovando continuait de faire régner le bon ordre & la tranquillité dans l'Isle, lorsqu'on vit arriver une chaloupe, envoyée par l'Amiral, qui demandait la permission d'entrer dans le Port de San-Domingo, pour y changer un de ses navires, qui ne pouvait plus tenir la mer. Après

Colomb.

le départ de la flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colombs avaient formé dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes ; &, quoique la lenteur des Ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une Lettre de ce Prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute de ses intentions. Cette Lettre avait été suivie des ordres les plus pressans ; & les préparatifs n'avaient pas langui, pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'Amiral. Il était parti du Port de Cadix, le 9 de Mai, avec Don Barthélemi, son frere, & Don Fernand le second de ses fils, âgé d'environ treize ans. Il était arrivé, le 13 de Juin, à la vue de l'Isle *Martinico*, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avait passé trois jours ; après lesquels s'étant apperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-&-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à l'Isle Espagnole.

Le nouveau Gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la Colonie. Cette réponse, à laquelle il devait s'at-

Colomb.

tendre, ne laissa point de le mortifier : mais, apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez généreux pour avertir Ovando que, si l'on voulait s'en rapporter à son expérience, on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, & la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'Isle, lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-&-un navires, chargés d'or, sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte, périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses. Mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice & de la cruauté. Il semblait que le Ciel voulut venger, par la perte de tant de trésors, le sang d'une infinité de malheureux, qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le Capitaine-Général, Antoine de Torrez, le Commandeur, François de Bovadilla, Roldan Ximenès ; tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colombs, furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte ; & celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colombs, fut le premier qui toucha

I iv

Colomb.

aux rivages d'Eſpagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la conſternation, qu'un ſi funeſte événement répandit dans les deux Mondes. Il fut regardé comme un châtiment de l'injuſtice qu'on avait faite à l'Amiral ; & , lorſqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné au Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole, il eſt impoſſible de repréſenter les regrets de la Cour & de toute l'Eſpagne. Ainſi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie & de violence. L'or fut englouti ; & il ne reſta que le ſouvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La ſeule perſonne de diſtinction, qu'on vit arriver en Eſpagne avec les débris de la flotte, fut *Rodrigue de Baſtidas*, homme d'eſprit & d'honneur qui s'étant aſſocié avec *Jean de la Coſa*, pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, & s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commiſſion du Roi. Il avait cherché la terre-ferme, par la même route que l'Amiral avait ſuivie dans ſon troiſieme Voyage; &, du Golfe de Vénézuéla, où il était arrivé heureuſement, il avait pouſſé ſa navigation juſqu'au Golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé *Carthagene*, le

Colomb.

Port où l'on a vu naître, depuis, une fameuse ville du même nom ; & , continuant de suivre la Côte à l'Ouest, il avait découvert un autre Port, qu'il avait appellé, Port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber, dans l'Isle Espagnole; où ils avaient échoué sur la Côte de Xaragua. De-là, s'étant rendu par terre à *San-Domingo*, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les Insulaires, sans la participation du Gouvernement. Mais la Cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; & dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrieme Voyage, reconnut la Côte de Véragua & le Port qu'il nomma Portobello; il souffrit des travaux, & essuya des dangers infinis. Herréra nous a conservé la substance d'une lettre très-intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je n'ai eu jusqu'à » présent, disait-il, que des sujets de larmes, » & je n'ai pas cessé d'en répandre. Que le Ciel » me fasse miséricorde, & que la terre pleure » sur moi. » Il faisait observer au Roi & à la Reine, qu'après vingt ans de service, après des

Colomb.

fatigues sans exemple, il ne savait pas s'il possédait un sou, qu'il n'avait pas une maison à lui, & que, dans toute l'étendue de leurs Etats, sa seule ressource, pour la nourriture & le sommeil, c'est-à-dire, pour les besoins les plus communs de la nature, était les hôtelleries publiques. Accablé, comme il l'était, d'années & de maladies, il protestait que, dans cette langueur, ce n'était pas le desir de la fortune & de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier Voyage; mais le pur zèle pour le service de leurs Majestés jusqu'au dernier épuisement de ses forces: s'il lui en restait assez pour retourner en Castille; il leur demandait d'avance la permission de faire le pélerinage de Rome. Ce projet assez singulier dans nos mœurs actuelles, paraîtra moins étrange, si l'on songe que les idées religieuses entrent facilement dans une imagination ébranlée par les secousses de tant d'événemens extraordinaires, & qu'un homme échappé à tant de dangers, est porté volontiers à croire une protection surnaturelle qui l'a accompagné dans tous les momens de sa vie.

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu & presque mourant, conservait cette activité inquiete, qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses, tandis qu'il était le jouet des tempêtes, à quel-

Colomb.

que diſtance des rives du Mexique, qu'il ne lui fut pas donné d'appercevoir, on dévaſtait, par les barbaries les plus exécrables, la Colonie qu'il avait fondée. Ovando ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion du pouvoir ſuprême, que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleurs moyens que de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté: la ſœur du Cacique Boechio, mort depuis peu ſans enfans, la Princeſſe Anacoana avait ſuccédé au Gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Caſtillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis, mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, & peut-être la haine avait-elle ſuccédé à ſon affection: ils ſe le perſuadaient du moins, parce qu'ils devaient s'y attendre, & de part & d'autre, ce changement produiſit quelques hoſtilités. Quoiqu'elles euſſent peu duré, les Caſtillans manderent au Gouverneur-Général, que la Reine de Xaragua méditait quelque deſſein, & qu'il était important de la prévenir. Ovando connaiſſait le caractere de ceux qui lui donnaient cet avis: cependant il prit ce prétexte pour ſe rendre dans la Province, à la tête de trois cens hommes de pied & ſoixante-dix chevaux, après avoir publié que le ſujet de ſon voyage était de recevoir le tribut que la Reine devait à la Cou-

[redacted]
Colomb.

ronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'était déclarée dans tous les temps, en faveur de la Nation Espagnole; la confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher; elle ne parut occupée qu'à faire au Gouverneur une réception honorable; elle assembla tous ses vassaux, pour grossir sa Cour, & donner une haute idée de sa puissance; les Ecrivains Espagnols en comptent jusqu'à trois cens, auxquels ils donnent le titre de Caciques. A l'approche du Gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette Noblesse & d'un peuple innombrable, tous dansant à la maniere du pays, & faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, & l'on se donna mutuellement des marques de confiance & d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva, dans une salle très-spacieuse, un festin qui l'attendait. Tous ces gens furent traités avec profusion, & le repas fut suivi de danses & de jeux. Cette fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; & les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs Historiens, le bon goût qui régnait dans une Cour barbare.

Ovando proposa, de son côté, à la Reine de

Colomb.

Xaragua, une fête à la maniere d'Espagne, pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cens vassaux, & leur donna le même jour un grand repas; à la vue d'un peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa Cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, & bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchait la premiere, occupa sans affectation toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite, avec le Gouverneur-général à sa tête, & s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit. Tous les cavaliers Castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la Reine & tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussi-tôt l'infanterie fit main-basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrerent brusquement dans la salle. Les Caciques

Colomb.

furent attachés aux colonnes, &, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle. Tous ces infortunés furent réduits en cendre. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes & présentée au Gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, & condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence. On fit périr dans la fatale journée de Xaragua un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers ayant sauvé, par pitié, plusieurs jeunes enfans qu'ils menaient en croupe, & qu'ils réservaient pour l'esclavage, d'autres venaient percer derriere eux ces malheureux enfans, ou leur coupaient les jambes & les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échapperent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetterent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, & passerent dans une Isle nommée *Guanabo*, à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, & s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un parent de la Reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de *Barruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent, par l'intérieur des terres, depuis

Xaragua jusqu'à la côte du Sud, & dont les habi- Colomb.
tans étoient encore sauvages. Plusieurs pénétrerent dans celles qui forment le milieu de l'Isle. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelques temps, mais Guarocuya & les autres Chefs ayant été pris & condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé, que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un Insulaire qui ne fût soumis au joug Espagnol.

S'il faut croire aux éloges que les Historiens s'accordent à donner à la sagesse & à la modération d'Ovando, jusqu'au moment où il fut nommé Gouve[illegible] de l'Isle Espagnole, on est obligé d'en c[illegible]re avec eux que cette funeste qualité de Gouverneur transformait les meilleurs caracteres; mais n'y verra-t-on pas aussi les suites fatales qu'entraîne le faux esprit de Religion, qui, pendant si long-temps, a refusé de reconnaître pour des hommes ceux que la révélation n'avait pas éclairés? Il est évident qu'Ovando & les autres destructeurs ne se croyaient pas coupables; & quelle fléau pour l'humanité qu'une erreur qui peut corrompre jusqu'à la conscience!

Cependant Colomb & son frere, sans cesse contrariés par les vents & battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque; Isle encore sauvage, & qui offrait à

Colomb.

peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré & depuis long-temps assiégé par les besoins & les maladies; ses vaisseaux faisaient eau de tout côté, & il manquait d'ouvriers pour les rétablir. Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au Port avec de bons cables, & de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à l'Isle Espagnole n'était que de trente lieues; mais, ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, & alors il y avait deux cens lieues de route. Cependant deux Castillans, Mendez & Fieschi, risquerent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que d'obtenir des vaisseaux & des secours de San-Domingo. Les deux avanturiers Castillans y arriverent après des fatigues inexprimables. Ovando retint long-temps Mendez sans prendre aucune résolution; & ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la Capitale. Mendez y acheta un navire, &, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque; mais on lui fit naître des difficultés qui retarderent encore son départ; &, dans l'intervalle, Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar, avec une barque, pour aller prendre des informations cer-

taines

Colomb.

aines ſur l'état de l'Amiral & de ſon eſcadre.

On peut s'imaginer à quelle extrêmité les Colombs & leurs gens étaient réduits par le délai du ſecours qu'ils attendaient depuis plus de ſix mois. La mauvaiſe qualité des nourritures & les fatigues d'une ſi rude navigation, avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque ſoulagement des habitans de la Jamaïque, il ne leur avait pas ôté la crainte de ſe voir abandonnés dans une Iſle ſauvage, & condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée qui n'avait agi que faiblement ſur les Caſtillans, tandis qu'ils avaient eſpéré quelque choſe du voyage de Mendez & de Fieſchi, produiſit des mouvemens ſéditieux, lorſqu'ils eurent commencé à perdre cette eſpérance. Ils ſoupçonnerent l'Amiral de n'oſer retourner à l'Iſle Eſpagnole, dont on lui avait refuſé l'entrée ; de n'avoir envoyé Mendez & Fieſchi que pour faire ſa paix à la Cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, & de s'embarraſſer ſi peu du ſort de tous ſes gens, qu'il avait peut-être fait échouer ſes navires que pour faire ſervir cet accident au rétabliſſement de ſa fortune. Ils en conclurent qu'une juſte prudence obligeait chacun de penſer à ſoi, & de ne pas attendre que le mal fût ſans remède. Les plus violens ajouterent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colombs, ne ferait un crime à perſonne

Colomb.

de les avoir quittés ; que le Ministre des Inde[s] Occidentales leur ennemi, n'en recevrait pas plu[s] mal ceux qu'il verrait arriver sans eux ; & qu[e] la Cour, persuadée enfin que personne ne pouvai[t] vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquerent avec tant de chaleur, que le[s] mécontens, ne gardant plus de mesures, s'assem[-] blerent le 2 de Janvier 1504, & prirent le[s] armes sous la conduite des Porras, deux frere[s] dont l'un avait commandé un des quatre vaisseau[x] de l'escadre, & l'autre était Trésorier Militair[e]. L'Amiral était retenu au lit par la goutte. L'aî[né] des Porras vint le trouver, & lui dit insolemme[nt] qu'on voyait bien que son dessein n'était pas d[e] retourner si-tôt en Castille, & que sans doute [il] avait résolu de faire périr tous les équipage[s]. L'Amiral répondit : qu'il ne comprenait pas d'o[ù] pouvait lui venir cette idée ; que tout le mon[de] savait, comme lui, que si l'on avait relâché da[ns] cette Isle, & si l'on y était encore, c'était par[ce] qu'on n'avait pas eu d'autre choix ; qu'il av[ait] envoyé demander des navires au Gouverneur [de] l'Isle Espagnole, & qu'il ne pouvait rien fai[re] de plus ; qu'il n'était pas moins intéressé que to[us] les autres à repasser en Castille ; que d'ailleurs [il] n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du Co[n-]

seil, & que si l'on avait quelque chose d'utile à proposer, il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il voulait retourner en Castille, & que ceux qui ne voulaient pas le suivre, pouvaient rester à la garde du Ciel. Il s'éleva aussi-tôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient, les uns *nous vous suivrons*, d'autres *Castille, Castille*, & d'autres *Capitaine, que ferons-nous?* Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colombs, ce mot: *qu'ils meurent*. L'Amiral voulut se lever, mais il ne put se soutenir, & l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'Adelantade parut, une halebarde à la main, & se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcerent de rentrer dans la chambre, & prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représenterent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix canots que l'Amiral avait achetés des Américains, & pour s'y embarquer aussi-tôt, lui & tous les mutins, avec autant d'empressement & de joie que s'ils

Colomb.

Colomb.

eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta gueres, avec les Colombs, que leurs amis particuliers & les malades. L'Amiral les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au Ciel, & leur promit de se jetter aux pieds de la Reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour, les séditieux prirent le chemin de la pointe Orientale de l'Isle. Ils s'y arrêterent pour commettre les dernieres violences contre les Américains, auxquels ils enleverent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'Amiral, ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils ajouterent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Véragua, & que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel, était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser le Golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues que leurs canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jettant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues & quelques-uns de leurs compagnons

déjà étendus morts, sauterent dans l'eau; mais, après avoir nagé quelque temps, ils demanderent en grace qu'on leur permît de se délasser, par intervalles, en tenant le bord des canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupait les mains, & plusieurs se noyerent. Le vent augmentait, & la mer devint si grosse, que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, & proposé plusieurs partis, qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement & de désespoir, ils tenterent encore une fois le passage; mais, la mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les Bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tenterent de passer pour la troisieme fois, & leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, & ne doutant plus que Mendez & Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'Isle, & causerent mille maux aux Insulaires pour en tirer des vivres.

Colomb.

L'Amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains; mais sa conduite étoit fort différente; il faisait régner parmi ses gens une éxacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins, & par des exhortations

Colomb.

paternelles. D'ailleurs il ne prenait jamais rien qu'en payant, & jufqu'alors il n'avait rien reçu d'eux qu'ils n'euffent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provifions, ils fe lafferent enfin de nourrir des étrangers affamés, qui les expofaient eux-mêmes à manquer du néceffaire. Les difcours des mutins pouvaient avoir fait auffi quelqu'impreffion fur eux. Ils commencerent à s'éloigner, & les Caftillans fe virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'Amiral s'avifa d'un ftratagême qui lui réuffit. Ses lumieres aftronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une éclipfe de Lune. Il fit dire à tous les Caciques voifins qu'il avait à leur communiquer des chofes fort importantes pour la confervation de leur vie. Un intérêt fi preffant les eût bientôt affemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidiffement & de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en feraient bientôt punis, & qu'il était fous la protection d'un Dieu qui fe préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes foldats qui ont refufé de m'obéir ? Quels dangers n'ont-ils pas couru en voulant paffer à l'Isle d'Hayti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traverfé fans peine ? Bientôt vous ferez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance

du Dieu des Espagnols ; &, pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez, dès ce soir, la Lune rougir, s'obscurcir, & vous refuser sa lumiere ; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

Colomb.

En effet, l'éclipse commença quelques heures après, & les Barbares épouvantés pousserent d'effroyables cris. Ils allerent aussi-tôt se jetter aux pieds de l'Amiral, & le conjurer de demander grace pour eux & pour leur Isle. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice ; & , feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait se renfermer, & prier son Dieu, dont il espérait d'appaiser la colere. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, & les Américains recommencerent à jetter de grands cris. Enfin lorsqu'il vit reparaître la Lune, il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prieres étaient exaucées, & que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux, il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons & dociles, & qu'ils fourniraient des vivres aux Chrétiens. Depuis ce jour, non seulement ils ne refuserent rien aux Espagnols, mais ils éviterent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'Amiral, qu'il se formait sous ses yeux un nouveau

Colomb.

parti, qui l'aurait jetté dans de mortels embarras. Un Apothicaire, nommé *Bernardi*, & deux de ses compagnons, *Villatora* & *Zamora*, avoient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, & qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colombs. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir de l'Espagnole, n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misere avait engagés dans cette conspiration. Le Capitaine, nommé *Diégo d'Escobar*, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenès, & que l'Amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce que, avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colombs, il l'avait jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vues. Les ordres qu'il lui avait donnés, portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'Amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colombs, ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, & de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'Amiral; enfin de concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une bru-

Colomb.

tale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot, il fit débarquer un baril de vin & un porc; il fit appeller l'Amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando; &, s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le Gouverneur-général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; & qu'en attendant, il le priait d'agréer cette légere marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'Amiral eût écrit sa réponse, & il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un Envoyé de ce caractere, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la Cour, ne devait plus être en Amérique, & la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce rang, dont on pouvait juger que la situation n'était pas abondante. L'Amiral s'apperçut aussi-tôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens. Il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans, qui jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne,

Colomb.

commencerent à craindre que le dessein du Gouverneur ne fût de laisser périr les Colombs & tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'Amiral calmerent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, & leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent. Mais cette honnêteté fut mal reçue. Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colombs, & que jusqu'à l'arrivée du secours, il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui & pour sa troupe, & que s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié, & qu'au reste ses gens ayant été forcés de jetter à la mer toutes leurs hardes & leurs marchandises, il convenait que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les Envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur Chef commun, la fureur des rébelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grace, ils l'enleveraient par force; & Porras se tournant vers eux, leur dit que l'Amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sorti-

lége à la cruauté; que cette barque, qui n'avait paru qu'un instant, était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, & que si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils & son frere; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, & d'enlever tout ce qu'il avait sur les vaisseaux. Il faut convenir que s'il n'est pas très-extraordinaire que l'on prît Colomb pour un sorcier, il n'était gueres conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se retrouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; & s'étant arrêté dans un village, nommé *Mayma*, où, quelques années après, on vit naître une Bourgade Castillane sous le nom de *Séville*, il parut se disposer à forcer les Colombs dans leur retraite. L'Amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte. Il frémit d'indignation, en apprenant que les Rébelles étaient prêts à l'attaquer; cependant la prudence l'emportant sur sa colere, il chargea Don Barthélemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission, & d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter.

Colomb.

Mais ils ne lui donnerent pas le temps de faire cette proposition. A peine eurent-ils apperçu sa troupe, qu'ils s'avancerent les armes à la main, en criant, tue, tue. L'Adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, & ne leur demanda rien dont il ne promit l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui se fit à propos, renverse d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'Adelantade, & fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main. Mais Don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, & le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, & le reste se sauva par la fuite. Ainsi, l'Amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frere; car les Rébelles avaient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'était declarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'Adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. *Lédesma*, Pilote connu par son courage & par sa force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle était à découvert; un autre coup faillit de lui abattre le bras, & d'un troisieme il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville

Colomb.

du pied. Comme on l'avait cru mort, & qu'il était demeuré ſur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, ſurpris de voir étendus par terre, & ſans mouvement, des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approcherent de lui, & voulurent toucher ſes bleſſures, pour obſerver quelles plaies faiſaient les épées. Ce mouvement ayant rappellé ſes eſprits, *ſi je me leve*, s'écria-t-il d'une voix terrible, & de ce ſeul mot il cauſa tant d'épouvante aux Américains, qu'ils ſe mirent à fuir ſans oſer tourner les yeux.

Le lendemain du combat, tous les Rébelles, qui étaient échappés par la fuite, prirent le parti d'aller ſe jetter aux pieds de l'Amiral, & de s'engager par de nouveaux ſermens. Ils les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur Chef, demeurerait dans les chaînes, & qu'ils recevraient eux-mêmes, juſqu'au départ pour l'Iſle Eſpagnole, un Capitaine de ſa main, ſous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choiſir, pour y ſubſiſter du commerce de quelques marchandiſes qu'il leur ferait délivrer.

Il ſe paſſa une année entiere, avant l'arrivée du navire que Mendez & Fieſchi avaient acheté à San-Domingo. Diégue de Salcédo, que l'Amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour preſſer

Colomb.

le Gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles, qu'il avait équipées comme le navire aux frais des Colombs. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés, le 28 de Juin 1504, on mit à la voile pour l'Isle Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'Isle *Beata*, à vingt lieues du Port d'Yaquimo. L'Amiral ne voulut pas aller plus loin, sans en avoir fait demander la liberté au Gouverneur-général ; & non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo, le 13 d'Août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie & d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitans, le recevoir à sa descente. Il lui donna un logement dans sa maison, & ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colombs, qui ne s'y étaient pas attendus ; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du Gouverneur, qui semblaient démentir de si belles apparences : il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, & qu'ils se proposaient de mener en Espagne : c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles ; mais il n'eut pas plutôt le prisonnier entre les mains, qu'il lui rendit la liberté ; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, & juger quels

étaient les coupables, de ceux qui s'étaient soulevés, ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à l'Amiral, insulte aussi vive que l'injustice était criante, mais que les Colombs dissimulerent, parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'Amiral se contenta de dire avec assez de modération, que les droits de son Amirauté avaient des bornes étroites, s'il ne pouvait pas juger un de ses Officiers, qui s'était révolté contre lui sur son propre bord, & pour sortir promptement d'une Isle qui était devenue le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il fretta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frere.

Colomb.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de Septembre, avec son fils & tous ceux qui lui étaient attachés. En sortant du Port, le navire qu'il montait perdit son grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu, où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo & passer dans celui de son frere. Le 19 Octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, & lorsqu'on se croyait délivré du danger, le mât de son second vaisseau se fendit en quatre, & ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches & d'autres pièces de

Colomb.

bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misaine. Il continua sa navigation, l'espace de sept cens lieues, dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar, avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu par une nouvelle disgrace, qui devait mettre le comble à tous ses malheurs. C'était la mort d'Isabelle, Reine de Castille, arrivée à Médina del Campo, le 9 de Novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une Princesse qui avait égalé les plus grands Rois par ses qualités personnelles, & que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, & la découverte du Nouveau Monde élevaient au-dessus de tous les Souverains de son siécle. Il parait qu'il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique. Elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoyait pour gouverner, de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes; & jamais elle ne fit éclater plus de sévérité, que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres. On a vu ce qu'il en coûta aux Colombs, pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains. Cependant elle aimait les Colombs. Elle connaissait tout leur mérite. Elle attachait un juste prix à leurs services On ne doutait point en Espagne, que sa mort n'eut sauvé le Gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire,

pour le massacre de Xaragua, dont elle avait appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; &, dans les articles de son testament, elle insista encore sur les bons traitemens dont il fallait user envers les Américains. Colomb.

Personne ne perdit plus que les Colombs, à la mort de cette grande Reine. L'Amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de Vice-Roi. Cependant, pour ne se pas manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville, il partit avec son frere pour Ségovie, où la Cour était alors; &, dans une audience particuliere du Roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs & pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais il s'apperçut bientôt qu'elles étaient peu sinceres. Ce Prince, s'il faut en rapporter à l'Histoire, lui portait une haine secrete, qu'il déguisait, à la vérité, sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur & d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant, pour récompense, des terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du Domaine une petite ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle

il joignit quelques pensions ; & tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'Amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure que la Cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'Amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 de Mai, Fête de l'Ascension, il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au Monastere des Chartreux de Séville, &, dans la suite, à l'Isle Espagnole, pour être inhumé dans la grande Chapelle de l'Eglise Cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu, d'un premier mariage, Don Diégue, qui lui succéda dans ses dignités ; & de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut Don Fernand, l'Ecrivain de sa Vie, & qui eut autant d'inclination pour le repos, que son pere en avait eu pour les Voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-cinquieme année. Tous les traits de sa figure & de son caractere, ont été recueillis par divers Historiens de son temps. Il était d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute sa

perſonne annonçaient de la nobleſſe. Il avait le viſage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans ſa jeuneſſe, ſes cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue & les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile & prévenant; ſes mœurs douces & aiſées. Il était affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ſes domeſtiques, enjoué avec ſes amis & d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaitre, dans les événemens que nous avons rapportés, qu'il avait l'ame grande & forte, l'eſprit fécond en reſſources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût paſſé les deux tiers de ſa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plutôt changé de condition qu'il prit naturellement des manieres nobles, & qu'il parut né pour ſa grandeur. Perſonne ne poſſédait mieux que lui le ton & l'éloquence du commandement. Il parlait peu & avec grace. Il était ſobre, modeſte dans ſon habillement, plein de zèle pour le bien public & pour la Religion. Il avait une piété ſolide, une probité ſans reproche, & l'eſprit orné par les ſciences, qu'il avait étudiées dans l'Univerſité de Padoue. Il faiſait même des vers

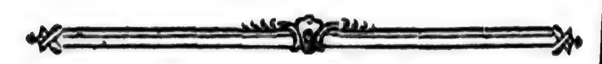
Colomb.

Colomb.

Tant de qualités éminentes ne furent point ſans quelques défauts. Colomb paſſé tout-d'un-coup de l'état de ſimple Pilote, à des dignités qui ne lui laiſſaient voir au-deſſus de lui que le ſceptre, conſerva, de ſa premiere condition, une défiance qui le rendit trop jaloux de ſon autorité. Il était naturellement porté à la colere; quoiqu'il trouvât en lui aſſez de force, pour en réprimer les ſaillies. Peut-être ne conſidéra-t-il point aſſez qu'il avait à conduire une Nation fiere, & qui ne recevait pas volontiers la loi d'un Etranger. On lui reproche de la dureté pour les Américains, & d'avoir paru trop perſuadé qu'ils étaient nés pour être eſclaves. Ces légeres taches n'ont point empêché les Hiſtoriens Eſpagnols de rendre à ſon caractere toute la juſtice qui lui était dûe. Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint, qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaiſſance & l'eſtime, en lui élevant une ſtatue d'or. Herréra le compare à ces Héros des premiers temps, dont l'Antiquité profane a fait des demi-Dieux. Le Roi Ferdinand, revenu de l'injuſte prévention par laquelle il s'était laiſſé trop long-temps gouverner, ordonna, non-ſeulement qu'on rendît des honneurs diſtingués à ſa mémoire; mais que ſes enfans ſe reſſen-

tissent des glorieux services de leur Pere. En effet, on verra bientôt Don Diégue recueillir tous les avantages de sa naissance, & illustrer encore son nom dans la premiere dignité du Nouveau Monde. Colomb.





CHAPITRE II.

Nouvelles découvertes & nouveaux crimes. Vasco Nugnez, las Casas.

Ovando.

L'ISLE ESPAGNOLE n'avait pas cessé, depuis plus d'un an, d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étaient terminées par le massacre d'une infinité d'Insulaires, & par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs Souverains. Il fut pendu à San-Domingo. Ses sujets pressés de toutes parts, furent réduits à de si cruelles extrémités, qu'étant blessés à mort, ils s'enfonçaient de rage leurs fleches dans le corps, les retiraient, les prenaient avec les dents, & les mettaient en morceaux, qu'ils jettaient contre les Chrétiens. D'autres, ayant été faits prisonniers, & se voyant forcés par leurs vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitaient volontairement sur les pointes des rochers. Le succès des armes Castillanes, & la nouvelle de la mort d'Isabelle, mirent le comble à l'infortune de ces misérables Américains. Le salaire même qu'un ordre de cette Princesse leur faisait accorder pour leurs

ſervices, & qui était d'une demi-piaſtre chaque mois, parut une charge trop peſante. Il fut retranché tout-à-fait ; & tous ces malheureux furent condamnés au travail, ſans diſtinction d'âge, de ſexe ou de rang, & ſans autre obligation, pour ceux qui les employaient, que de les inſtruire des principes du Chriſtianiſme. Mais les ſoins d'Ovando ſe portaient ſur la recherche de l'or. Il en faiſait quatre fontes chaque année, deux à Buéna-Ventura, pour les vieilles & les nouvelles mines de Saint-Chriſtophe, & deux à la Conception de la Véga, pour les mines de Cibao. Dans la premiere de ces deux villes, chaque fonte fourniſſait de cent dix à cent vingt mille marcs. Celles de la Conception donnaient ordinairement cent vingt ou cent trente, & quelquefois cent quarante mille marcs : prodigieuſes ſommes dont la renommée fit tant de bruit en Eſpagne, que bientôt il ne ſe trouva plus aſſez de navires pour le paſſage de ceux qui s'empreſſaient d'aller partager tant de tréſors. Mais il ne fut pas long-temps néceſſaire de paſſer la mer. La plupart des Seigneurs & des Miniſtres demanderent des départemens dans l'Iſle Eſpagnole, & n'eurent pas de peine à les obtenir. Ils y établirent des Agens, qui eurent à pouſſer tout-à-la-fois leurs intérêts & ceux de leurs Maîtres. Les Inſulaires en devinrent les victimes. On les ménagea

Ovando.

Ovando.

d'autant moins, que ceux qui fuccombaient fous le poids du travail étaient auffi-tôt remplacés, en vertu des Provifions de la Cour. Le Gouverneur-général n'ofant rien refufer à ces impitoyables Maîtres, & moins encore châtier leur cruauté, on ne peut imaginer fans horreur combien de malheureux furent facrifiés, en peu de mois, à l'avidité des Grands & de leurs Emiffaires.

Jufqu'alors on n'avait fait paffer dans l'Ifle qu'un fort petit nombre de femmes Caftillanes, & la plupart des nouveaux habitans s'étaient attachés à des filles du pays, dont les plus qualifiées avaient été le partage des Gentilshommes; mais les unes & les autres n'avaient pas le titre de femmes, & plufieurs même de leurs amans étaient mariés en Caftille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient, pour remédier à ce défordre, que de chaffer de l'Ifle ceux qui, étant mariés, refuferent de faire venir leurs femmes, & d'obliger les autres, fous la même peine, d'époufer leurs maîtreffes ou de s'en défaire. Comme ceux-ci embrafferent prefque tous le premier de ces deux partis, on peut dire que les trois quarts des Efpagnols, qui compofent aujourd'hui cette Colonie, font defcendus de ces anciens mariages. En 1507, il n'y reftait déjà plus que foixante mille indigènes, c'eft-à-dire, la vingtieme partie de ce

qu'on y en avait trouvé dans l'origine de l'établissement. Ce nombre ne suffisant point pour tous les services auxquels ils y étaient employés, Ovando résolut d'y transporter les habitans des Isles Lucayes, qui avaient été découvertes dans le premier voyage de Christophe Colomb. Il fit goûter cette proposition à la Cour, sous prétexte de procurer les lumieres de la Religion à des peuples auxquels on ne pouvait fournir un assez grand nombre de Missionnaires, & Ferdinand donna dans le piége. La permission ne fut pas plutôt publiée, que plusieurs particuliers ayant équipé des bâtimens à leurs frais pour aller faire des recrues aux Lucayes, mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces Insulaires à les suivre. La plupart les assurerent qu'ils venaient d'une région délicieuse, où étaient les ames des premiers parens des Américains, qui les invitaient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais, lorsqu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils reconnurent qu'on les avait trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & d'autres formerent des entreprises incroyables pour se dérober à leurs tyrans. Un navire Espagnol en rencontra plusieurs à cinquante lieues en mer, sur un tronc d'arbre, autour duquel ils avaient attaché des calebasses remplies d'eau douce. Ils touchaient presqu'à leur Isle; mais on

Ovando.

Ovando.

ne manqua pas de les faire rentrer dans l'esclavage. La violence qui fut employée après la ruse, rendit, en peu d'années, les Lucayes absolument désertes.

Jean Ponce.

Jean Ponce, qui commandait à *Salvaleon*, ville nouvelle de l'Espagnole, qu'Ovando avait fait bâtir sur le bord de la mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, ayant appris de quelques Américains qu'il y avait beaucoup d'or dans l'Isle de Boriquen, que Christophe Colomb avait nommée *Saint-Jean*, & qui a pris ensuite le nom de *Portoric*, obtint du Gouverneur-général la permission de la visiter. Il se mit dans une caravelle, que ses guides firent aborder sur la côte d'une terre dont le Seigneur, nommé *Agueynaba*, était le plus riche & le plus puissant de l'Isle; il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Américains, qui consistait à prendre le nom de ceux qu'ils voulaient honorer singulierement. Ainsi, le Cacique se fit nommer, dès le premier jour, Jean-Ponce Agueynaba. Il conduisit son hôte dans toutes les parties de l'Isle, & sur les bords des deux rivieres, nommées *Manatuabon* & *Cabuco*, dont le sable était mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & se hâta de porter cette heureuse nouvelle au Gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avait laissée dans l'Isle, y fut si bien traitée dans son absence, qu'é-

galement attiré par la richesse du pays & par l'humanité des habitans, il y revint pour former une Colonie. L'Isle est éloignée de douze ou quinze lieues de la pointe Occidentale de l'Espagnole. Elle a quelques Ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui qui fut nommé *Puerto Rico*, d'où s'est formé *Portoric*; sa longueur est d'environ quarante lieues sur quinze ou seize de largeur, & son circuit de cent vingt : toute la côte du Sud est au dix-septieme degré de latitude du Nord, & celle du Nord au dix-huitieme.

Jean Ponce.

La même année apporta des changemens, qui rendirent à la réputation des Colombs un éclat qu'elle semblait avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Don Diégue Colomb, l'aîné des deux fils de l'Amiral, avait poursuivi avec chaleur les droits qu'il avait hérités de son pere. Les plus fortes oppositions étaient venues du Roi même; mais, après avoir long-temps essuyé les lenteurs de ce Prince, il avait obtenu enfin la permission de recourir aux voies communes de la Justice. Un Mémoire, composé de quarante-deux articles, qui ne contenaient que les anciennes conventions du Roi & de la Reine avec l'Amiral, avait fait ouvrir les yeux au Conseil. Après une exacte discussion, on avait reconnu la justice d'une demande si bien établie, & le jeune Colomb avait gagné son procès d'une seule voix. Cependant il aurait

D. Diégue Colomb.

D. Diégue Colomb.

eu peine à vaincre l'irrésolution du Roi, s'il n'eût trouvé, dans une alliance fort honorable, des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles. Il épousa Marie de Tolède, fille de Ferdinand de Tolède, Grand-Commandeur de Léon, Grand-Veneur de Castille, frere du Duc d'Albe & cousin-germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe était d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce mariage fut de porter les deux freres à solliciter fortement, l'un en faveur de son neveu & l'autre pour son gendre. Ovando fut révoqué, & Don Diégue fut nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de Gouverneur-général, quoiqu'en faveur d'une alliance qui l'approchait de la maison royale, on le trouve souvent honoré de la qualité de Vice-Roi, & Dona Maria de Tolède, son épouse, de celle de Vice-Reine.

Il paraît que la disgrace d'Ovando ne vint pas seulement du crédit de la Maison de Tolède, & & que la Reine Isabelle, pour assurer la punition du massacre de Xaragua, dont elle avait toujours parlé avec horreur, avait prié Ferdinand de rappeller un Officier qui avait répondu si mal à sa confiance. Il ne paraît pas pourtant qu'il joignit l'avarice à la cruauté, s'il est vrai, comme on le rapporte, qu'en partant pour l'Espagne, il fut obligé d'emprunter cinq cens écus d'or pour les frais de son voyage.

D. Diégue Colomb.

Le Roi, qui avait conçu de trop grandes espérances des dernieres découvertes de Christophe Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alfonse d'Ojéda, dont la hardiesse & le courage étaient célèbres, lui parut propre à cette entreprise; mais les courses & les avantures d'Ojéda ne l'avaient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux frais d'un armement considérable, il luttait alors contre sa mauvaise fortune dans l'Isle Espagnole, d'où il ne paraît pas qu'il fût sorti depuis le second voyage qu'il avait fait avec Améric Vespuce. Jean de la Cosa, qui estimait son caractere, apprenant l'obstacle qui pouvait faire renoncer à ses services, offrit non-seulement de lui porter les ordres & les instructions de la Cour, mais de l'aider de son bien pour une dépense dont le Roi ne voulait pas se charger. Le Ministre des Indes accepta cette proposition; mais, dans le même temps, un Gentilhomme fort riche, nommé *Diégo de Nicuessa*, qui s'était fait connaître avantageusement à la Cour, arriva de l'Isle Espagnole, chargé d'une commission qui regardait cette Colonie. Instruit de ce qui se ménageait en faveur d'Ojéda, il demanda que l'entreprise fût partagée entr'eux, & son crédit le fit écouter. On forma deux Provinces de cette partie du Continent où l'on vou-

D. Diégue Colomb.

lait s'établir ; on en régla les limites ; & les provisions de deux Gouverneurs furent expédiées. Le partage d'Ojéda fut tout l'espace qui est depuis le cap de Vela, auquel il avait donné le nom, jusqu'à la moitié du Golfe d'Uraba ; & ce pays fut nommé la nouvelle *Andalousie*. Nicuessa obtint ce qui est depuis le même Golfe jusqu'au Cap *Gracias à Dios*, & cette Province reçut le nom de *Castille d'Or*. Jean de la Cosa fut créé Sergent-Major & Lieutenant-général du Gouvernement d'Ojéda, avec droit de survivance pour son fils. On abandonna aussi la Jamaïque, en commun, aux deux Gouverneurs, pour en tirer des vivres & d'autres secours.

Don Diégue avait reçu ordre, à son départ d'Espagne, de faire un établissement dans l'Isle de Cubagua, qu'on appellait communément l'Isle *des Perles*. Plusieurs habitans s'offrirent pour cette entreprise, sur-tout ceux qui avaient à leur service des esclaves Lucayes. Ces infortunés avaient une facilité extraordinaire à demeurer long-temps sous l'eau, & l'expérience avait appris qu'ils étaient moins propres au travail des mines. L'Amiral profita de cette connaissance ; &, pendant plusieurs années, il se fit, dans cette Isle, des fortunes immenses par la pêche des perles. Herréra fait monter le seul quint de la Couronne à quinze mille ducats ; mais bientôt les Plongeurs, qui furent

peu ménagés, périrent presque tous, & les perles disparurent en même temps des côtes de l'Isle. Elle est éloignée de l'Espagnole de plus de trois cens lieues. Sa situation est au dixieme degré. Comme la terre en est seche & stérile, remplie de salpêtre, sans eau douce & sans autres plantes que quelques arbres de gayac & des ronces, elle fut bientôt abandonnée de ses nouveaux habitans qui passerent à la Marguerite. Ils ne regretterent qu'une jolie ville, qu'ils avaient bâtie dans un excellent Port, sous le nom de *Nouvelle Cadix*, & une fontaine odoriférante, dont l'eau passe pour médicinale, & surnage sur celle de la mer. Les Insulaires naturels avaient le corps peint, & vivaient des huîtres dont ils tiraient les perles. On remarqua que les pourceaux qu'on avait apportés de Castille, & qui multiplierent beaucoup, prirent une forme qui les faisait méconnaître. Leurs ongles, s'il en faut croire l'Historien, s'alongerent d'un demi-pied en hauteur.

D. Diégue Colomb.

Dans le cours de la même année 1508, l'établissement de Portoric, dont Jean Ponce avait jetté les fondemens sous les auspices de la paix, fut achevé par la violence. Agueynaba était mort, & son frere, qui lui avait succédé, n'avait pas hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce commença par bâtir une Bourgade, & voulut

D. Diégue Colomb.

faire ensuite des départemens, à l'exemple de l'Isle Espagnole, mais il reconnut qu'il s'était trop flatté en croyant pouvoir disposer des Insulaires comme d'un peuple conquis. Si la réputation des Espagnols qu'ils regardaient encore comme autant de Dieux descendus du ciel, leur avait d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la pesanteur du joug, qu'ils chercherent les moyens de s'en délivrer. Ils s'assemblerent, & le premier objet de leurs délibérations fut de s'éclaircir sur l'immortalité de ces cruels étrangers. Un Cacique, nommé *Brayau*, fut chargé de cette commission. Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses, à se loger familierement chez les Insulaires, un jeune-homme, nommé *Salcedo*, passa chez Brayau, qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié. Après s'être reposé quelques jours, il prit congé de son hôte, qui, le voyant chargé d'un paquet, l'obligea de prendre quelques habitans pour le porter, & pour l'aider lui-même dans quelques passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une riviere qu'il fallait traverser. Un de ses guides, chargé des ordres secrets du Cacique, se présenta pour le charger sur ses épaules, & lorsqu'il fut au milieu de la riviere, il le laissa tomber. Les Américains, qui le suivaient, se joignirent à lui pour tenir long-temps l'Espagnol au fond

D. Diégue Colomb.

au fond de l'eau, & le voyant enfin sans aucune marque de vie, ils tirerent le corps sur la rive. Cependant, comme ils ne pouvaient encore se persuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuses de lui avoir laissé avaler tant d'eau, en protestant que sa chûte les avait beaucoup affligés, & qu'ils n'avaient pu faire plus de diligence pour le secourir. Leurs discours étaient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant lesquels ils ne cessaient point de retourner le cadavre, & d'observer s'il donnait quelque signe de vie. Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui commençait à s'exhaler du corps. Brayau, qu'ils informerent aussi-tôt de leur découverte, ne voulut s'en rapporter qu'à ses yeux. Il fit son rapport aux autres Caciques; &, se désabusant tous ensemble de la prétendue immortalité de leurs tyrans, ils prirent la résolution de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Leur entreprise fut conduite avec beaucoup de secret ; & les Castillans étant sans défiance, ils en massacrerent une centaine, avant que les autres eussent ouvert les yeux sur le danger. Un Officier, nommé *Sotomayor*, fut enveloppé dans ce nombre. Il avait eu, dans son département, le frere d'Agueynaba; &, quoiqu'averti par la sœur de ce Cacique, dont il était aimé, il

D. Diégue Colomb.

négligea ſes avis & ceux d'un Caſtillan, qui ſavait aſſez la langue pour avoir compris que les Américains chantaient déjà ſa mort, avant qu'il fût aſſaſſiné.

Ponce, alarmé pour lui-même, raſſembla auſſitôt tout ce qui reſtait de Caſtillans dans l'Iſle, & preſſant les Américains dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appellerent à leurs ſecours, il en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'eſpérance de rentrer en liberté. Tous ſes gens étaient d'anciens ſoldats exercés à combattre les Sauvages dans les guerres de l'Eſpagnole; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire qu'un grand chien, dont l'Hiſtoire fait un éloge ſingulier, & dont le nom mérite bien de figurer parmi de tels Héros. Il s'appellait *Bezerrillo* (*a*). Cepen-

(*a*) « Les Hiſtoriens aſſurent qu'il ſavait diſtinguer les Américains ennemis & ceux qui vivaient en paix. Auſſi redoutaient-ils plus dix Caſtillans avec ce chien, que cent Caſtillans ſans lui; avant la guerre, ils lui donnaient, pour l'appaiſer, la même portion qu'à un Arbalêtrier, non-ſeulement en vivres, mais en or, en eſclaves, & autres choſes que ſon Maître recevait. Entre pluſieurs preuves de diſcernement de cet animal, on rapporte que les Caſtillans ayant un jour réſolu de faire dévorer une vieille Américaine,

dant l'Isle n'aurait pas été facilement subjuguée, si les habitans, qui virent leurs ennemis se multiplier de jour en jour par les secours qu'ils recevaient de l'Espagnole, n'avaient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étaient ceux mêmes qu'ils avaient tués, [illegible] essuscitaient pour combattre. Dans cette i[illegible]i leur fit regarder la résistance comme [illegible], s'étant abandonnés à la discrétion de leurs [illegible]eurs, ils furent employés au travail des mines, où ils périrent presque tous.

D. Diégue Colomb.

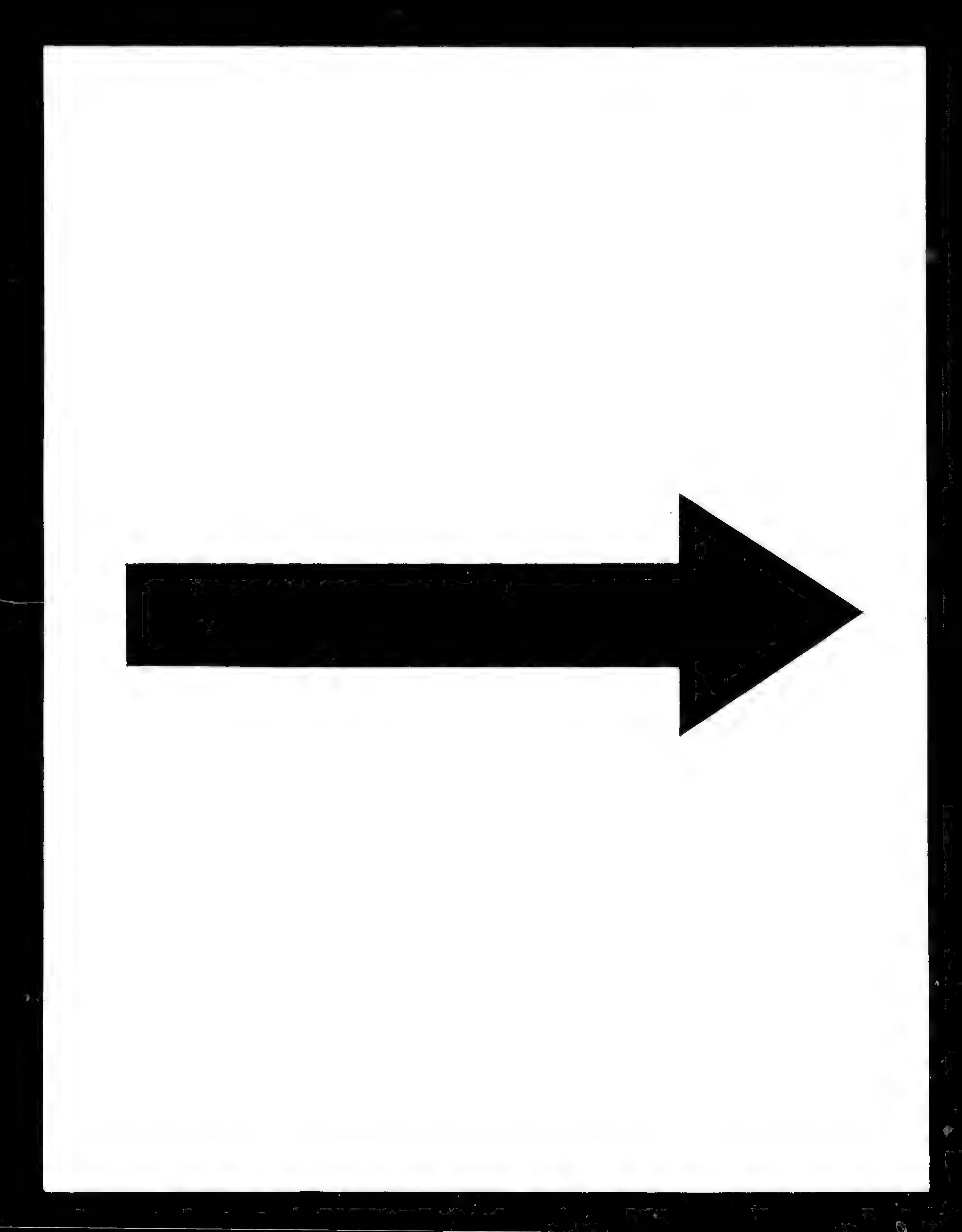
La Jamaïque fut mise, la même année, sous le joug. L'Amiral Don Diégue Colomb y envoya Jean d'Esquibel, avec un Corps de Troupes, & l'ordre d'y faire un établissement en son nom.

Ojéda.

Cependant Alphonse d'Ojéda était parti pour la conquête du Darien, & l'on remarque que le fameux François Pizarre, qui fut depuis le conqué-

---

qui leur déplaisait, ils la chargerent d'une lettre qu'elle devait porter à quelque distance; &, lorsqu'ils la virent sortir, ils lâcherent Bezerillo. Cette femme, le voyant accourir furieusement, prit une posture suppliante, lui montra la lettre, & lui dit, Seigneur Chien; je vais porter cette Lettre à des Chrétiens; ne me faites pas de mal. A ces mots, le Chien s'adoucit, la flaira, leva la jambe, pissa contre elle & revint sans lui nuire. »



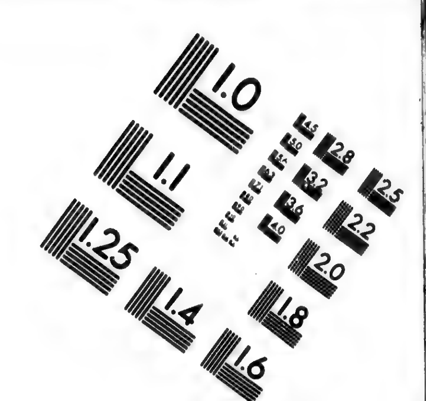
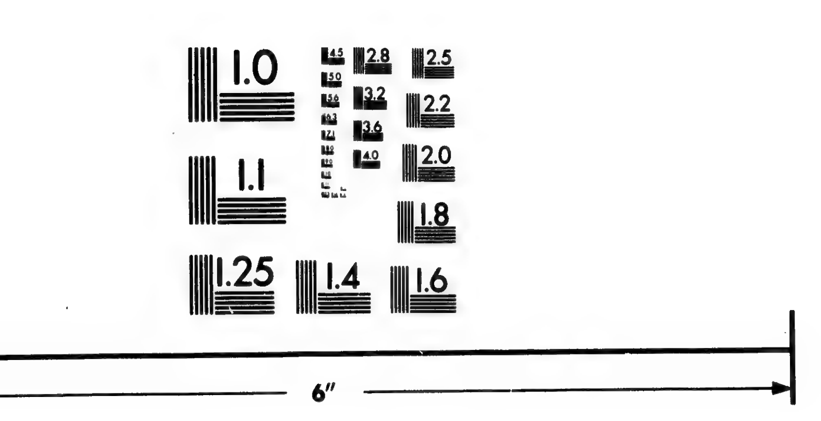
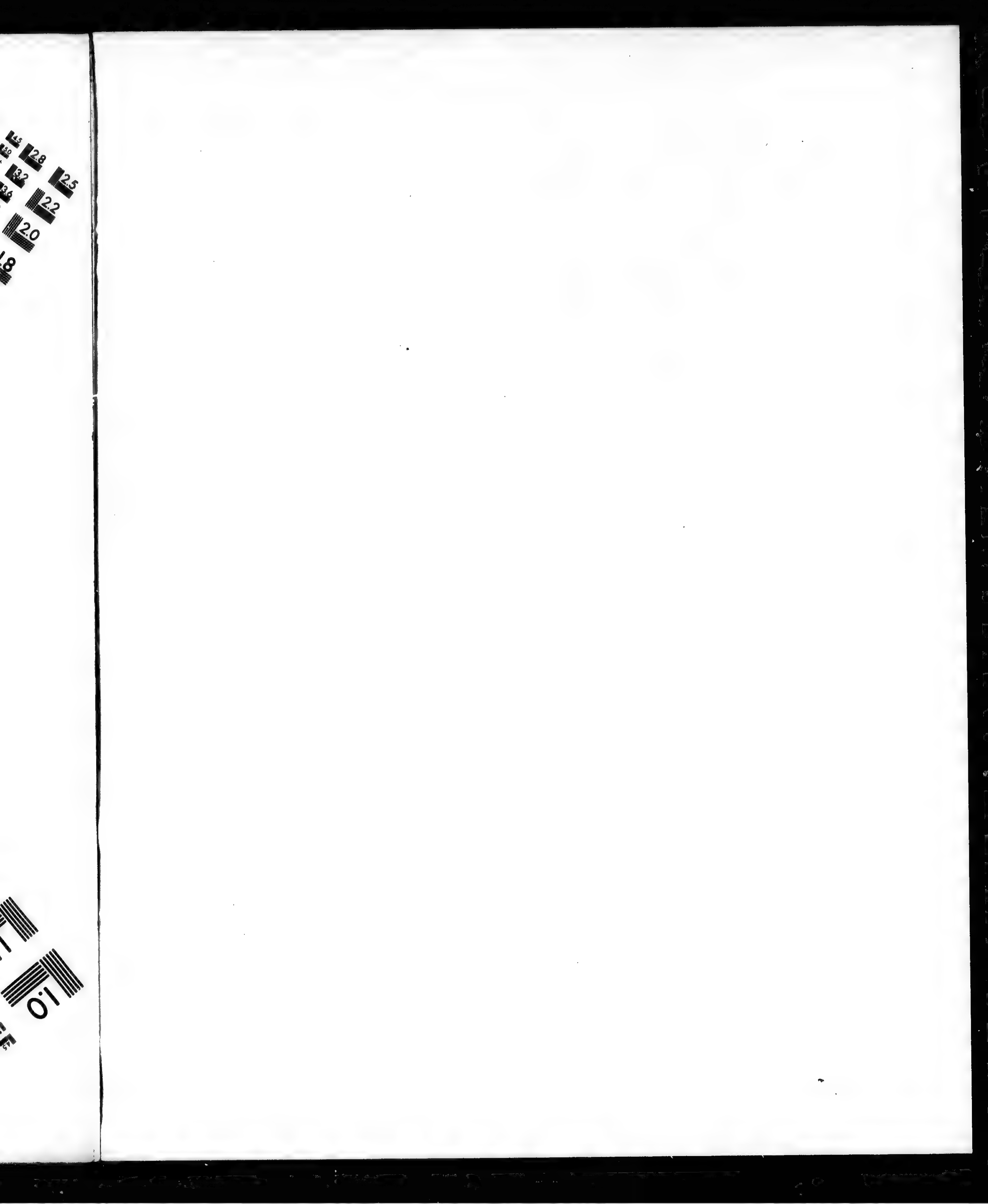


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Ojéda.

rant du Pérou, était de cette expédition, & que Fernand Cortez, qui devait en être, fut retenu par une maladie. L'efcadre arriva au Port que Rodrigue Baftidas avait découvert en 1501, & qu'il avait nommé *Carthagène.* Les Efpagnols n'y avaient encore aucun établiffement : ils favaient que les habitans du pays étaient de haute taille, extrêmement braves, qu'ils avaient l'ufage d'empoifonner leurs fleches, & que les femmes n'y excellaient pas moins que les hommes à tirer de l'arc & à lancer la zagaye. Chriftophe Guerra & d'autres Efpagnols, qui avaient vifité cette côte depuis Baftidas, les avaient peu ménagés ; &, pour s'établir dans leur pays, il fallait fe préparer à la guerre ; la Coza, qui craignait leurs fleches venimeufes, était d'avis d'abandonner leur côte, & de paffer dans le golfe d'Uraba, dont les habitans étaient moins féroces ; mais Ojéda, fe fiant à fon courage & au bonheur qu'il avait eu dans toutes fes expéditions, de ne recevoir aucune bleffure, rejetta ce confeil timide, & prit le parti d'attaquer les Américains qui fe difpofaient à l'inveftir : il en tua un grand nombre. Quelques prifonniers qu'il força de lui fervir de guides, le conduifirent à la vue de leurs habitations. Les fugitifs s'étaient ralliés dans un champ voifin, & parurent prêts à foutenir une feconde attaque : leurs armes étaient des boucliers & des épées

d'un bois très-dur, des arcs & des fleches garnies de pointes d'os fort aigues, & des zagayes qu'ils lançaient fort habilement ; mais, au signal de l'intrépide Ojéda, qui fit retentir le nom de Saint Jacques, avec un cri terrible, les Castillans se firent jour au travers de ces barbares, & couvrirent en un moment la terre de morts ; le reste de leurs ennemis se sauva par la fuite, à la réserve de huit, qui n'ayant pu joindre les autres, se retirerent dans une de leurs cabanes, & se défendirent si vivement à coups de fleches, que les Castillans n'en osaient approcher. Ojéda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nuds, un d'entr'eux s'élança tête baissée, au travers des dards & des fleches, & touchait déjà au seuil de la maison, lorsqu'il fut frappé, au milieu du sein, d'un coup de fleche, qui le fit tomber mort. Ojéda, furieux de la perte d'un si brave homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés, à la maison, qui fut consumée en un instant, avec les huit guerriers : soixante prisonniers qu'on avait enlevés dans le combat, furent envoyés aux vaisseaux ; &, pendant le reste du jour, on continua de faire main-basse sur tous les Américains qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojéda s'étant saisi de la Bourgade d'*Yurbaco*, n'y trouva que des maisons nues & désertes ; tous les habitans s'étaient retirés dans les montagnes, avec leurs

Ojéda.

Ojéda.

familles & tous leurs biens ; ces apparences de consternation porterent trop facilement les vainqueurs à se disperser ; les habitans qui les observaient de leur retraite, jugeant que, dans cette séparation, ils auraient peine à se rassembler, fondirent sur eux de divers côtés, avec des cris épouvantables ; la Cosa fut un des premiers qui furent surpris dans des cabanes où ils étaient à se reposer ; il se défendit vaillamment, jusqu'à ce qu'ayant vu tomber la plupart de ses gens, & sentant lui-même la force du venin dans une infinité de blessures qu'il avait reçues des fleches Américaines, il dit à un brave Castillan, qui se trouvait près de lui, & qui n'avait point encore été blessé : « sauvez-vous, s'il se peut ; Dieu vous a » conservé pour rendre compte de notre malheur » au Commandant. » Ce soldat fut le seul, en effet, qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des ennemis.

Ojéda ne fut pas moins maltraité. Après avoir perdu tous ses gens, dans un enclos où ils avaient été percés de fleches, il ne dut la vie lui-même qu'à son agilité, qui le fit passer comme un éclair au milieu des ennemis ; il se sauva dans l'épaisseur des bois & des montagnes, sans autre guide que le hasard, & courant toujours vers la mer. Les Castillans de l'escadre, surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles, visiterent la côte dans leurs

barques, & le trouverent à peu de distance du rivage, sous des mangles fort épais, où il s'était retiré l'épée à la main, & son bouclier percé de trois cens coups de fleches. La fatigue, la douleur & la faim l'avaient tellement affaibli, qu'il fut long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot : il ne fut rappellé à la vie, qu'à force de soins, & par la force naturelle de sa constitution. Cette défaite avait coûté soixante & dix hommes aux Castillans ; c'était pour eux une perte considérable. Pendant qu'Ojéda s'abandonnait au regret d'avoir perdu tant de braves gens, sur-tout la Cosa, qu'il regardait comme le meilleur de ses amis, & dont il se reprochait amerement d'avoir négligé les conseils, il apperçut au large plusieurs navires, qui cherchaient à s'approcher de la côte ; c'était Nicuessa, dont l'arrivée imprévue lui causa d'autres inquiétudes. Les différends qu'il avait eus avec lui dans l'Isle Espagnole, lui firent appréhender que ce nouvel ennemi ne saisît l'occasion de se venger ; il pria ses gens de le laisser seul, & d'aller au-devant des vaisseaux qui paraissaient. Nicuessa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut ; mais, jugeant des alarmes d'Ojéda par les précautions avec lesquelles il entendait parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croyait offensé, & que, respectant l'infortune de son rival, il voulait oublier leurs anciennes

Ojéda.

Ojéda.

querelles, pour l'aſſiſter de toutes ſes forces, & venger avec lui le ſang Eſpagnol, indignement répandu par des Barbares. Ojéda, qui fut inſtruit de cette déclaration, y prit confiance avec la même nobleſſe. On débarqua quatre cens hommes des deux eſcadres; les deux Gouverneurs ſe mirent à leur tête; on marcha vers le village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût raſſemblé les Américains, & l'ordre fut donné de les traiter ſans pitié.

Ils y étaient dans une profonde ſécurité, lorſque les cris d'une ſorte de perroquets rouges, d'une groſſeur extraordinaire, qu'ils appellaient *guacamayas*, & que nous avons nommés *aras*, les avertirent que leurs ennemis penſaient à la vengeance; mais l'attaque fut ſi bruſque, que ceux qui n'avaient pas profité de cet avis pour prendre la fuite, furent paſſés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuſes. Les vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'habitation; ils attendaient au paſſage le reſte de ces malheureux échappés à leur premiere furie, & que l'impétuoſité des flammes forçait d'abandonner leurs retraites: le maſſacre fut ſi général, qu'on ne fit aucun priſonnier. Lorſqu'on ne vit plus d'ennemis, on ſe livra au pillage, & le butin fut conſidérable: Nicueſſa eut, pour ſa part, la valeur de vingt mille piſtoles. Dans les recherches qu'on fit

aux environs de la bourgade, on trouva, ſous un arbre, le corps de la Coſa, monſtrueuſement enflé par la force du poiſon. Ce ſpectacle cauſa tant d'horreur aux Caſtillans, qu'ils n'oſerent paſſer la nuit dans un lieu ſi redoutable. Ojéda.

Après cette expédition, les deux Chefs, unis déſormais d'intérêts & d'amitié, ſe ſéparerent pour ſuivre le cours de leur fortune. Nicueſſa prit la route de Véragua, tandis qu'Ojéda, qui voulait prendre celle du Golfe d'Uraba, fut arrêté, par les vents contraires dans une petite Iſle, voiſine de la Côte, où il enleva quelques habitans & de l'or. De-là étant entré plus heureuſement dans le Golfe, il chercha inutilement la riviere de Darien; &, s'étant arrêté devant les montagnes qui ſont à la pointe Orientale du Golfe d'Uraba, il y jetta les fondemens d'une ville, qu'il nomma *Saint-Sébaſtien*, dans l'eſpérance que la protection de ce Saint le garantirait des fleches empoiſonnées. Cette Colonie fut la ſeconde que les Caſtillans formerent dans le Continent. Celle de Véragua avait été la premiere.

Les habitans du pays étant des Cannibales, auxquels il était difficile de réſiſter avec ſi peu de forces, Ojéda prit le parti d'envoyer un de ſes navires à l'Iſle Eſpagnole, avec ſon or & ſes

Ojéda.

priſonniers, ſous la conduite d'un Officier, nommé *Enciſò*, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes & des proviſions. Enſuite, il tourna tous ſes ſoins à ſe retrancher dans un Fort de bois, contre les attaques des Américains. Mais les vivres lui ayant manqué, ſes gens ſe virent forcés d'en chercher dans les campagnes, & les habitations voiſines. Ils y trouverent de toutes parts, un grand nombre d'ennemis, ſi peu traitables & ſi bien armés, qu'ils furent réduits à ſe tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils eſſuyerent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en était déjà mort un grand nombre, & les autres s'attendaient au même ſort, lorſqu'un bâtiment parti de l'Iſle Eſpagnole, vint mouiller à la vue de Saint-Sébaſtien. Il était commandé par Bernardin de Talavera, qui s'étant échappé d'une priſon, où il était retenu pour ſes crimes, avait trouvé le moyen de s'aſſocier ſoixante-&-dix hommes, recherchés comme lui par la juſtice, & s'était ſaiſi, avec leurs ſecours, d'un navire Génois qu'il avait rencontré au Cap de Tiburon. Cette troupe de fugitifs avait mis à la voile, ſans aucune vue bien éclaircie, & la Providence avait dirigé leur route vers Saint-Sébaſtien, dont les habitans étaient à la veille de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toutes les proviſions du vaiſſeau; & Talavera, qui n'a-

vait pas de meilleur parti à prendre, s'engagea sous ses ordres avec toute sa troupe. Mais la distribution des vivres, entre des gens affamés, fit quantité de mécontens dont Ojéda eut beaucoup de peines à calmer les plaintes. D'ailleurs il s'était flatté envain que les Américains respecteraient ses nouvelles forces, & lui laisseraient quelque repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Espagnols. Dans toutes les sorties de la garnison Espagnole, ils s'étaient apperçus que le Général leur tuait seul plus de monde que tous ses gens ensemble. L'espérance de défaire aisément le reste, s'ils pouvaient vaincre un ennemi si terrible, leur fit mettre quatre de leurs meilleurs archers en embuscade, avec ordre de ne tirer que sur lui. Ojéda sortit le premier du Fort, & dans l'ardeur qui le portait toujours à donner l'exemple, il s'avança vers un gros d'ennemis, qui feignaient de fuir pour l'attirer dans le piége. Les quatre archers lui tirerent plusieurs coups dont l'un lui perça la cuisse. Il retourna au Fort avec d'autant plus d'inquiétude pour sa vie, qu'il n'avait jamais vu couler son sang, & que la fleche était empoisonnée. En effet, tous ses gens s'attendaient à le voir mourir dans une espèce de rage, comme il était arrivé à tous ceux qui avaient reçu quelque blessure. Mais son courage lui fit imaginer un remède, qui aurait épouvanté tout autre que lui. Ojéda.

Ojéda.

Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à ſon Chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la plaie. Envain le Chirurgien refuſa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de ſon Général à ſe reprocher. Ojéda jurant qu'il le ferait pendre, s'il tardait à le ſatisfaire, il ſe rendit; & le malade ſoutint cette cruelle opération avec une conſtance héroïque. Il avait reconnu que le venin des fleches était froid au dernier degré. La chaleur du feu conſuma toute l'humeur froide; mais elle cauſa une ſi violente inflammation dans la maſſe du ſang, qu'il fallut employer un tonneau entier de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir.

Sa guériſon ne ſervit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avait déjà vu la fin des vivres qu'il avait achetés de Talavera. Enciſo ne revenait point. La crainte des nouvelles extrémités, qui paraiſſaient inévitables, porta tous les Caſtillans, non-ſeulement à demander leur départ, mais à faire des complots ſecrets pour ſe ſaiſir des deux brigantins. Ojéda ne vit pas d'autre remède au déſordre, que l'offre d'aller lui-même à l'Iſle Eſpagnole pour hâter le ſecours qu'il en attendait, & d'ajouter que, s'il ne paraiſſait point dans l'eſpace de cinquante jours, ils ſeraient dégagés de l'obéiſſance qu'ils lui avaient jurée. Cette propoſition ayant ſatisfait les plus

mutins, il s'embarqua sur le navire Génois, après avoir nommé pour commander dans son absence François Pizarre, qui se formait, dans une si rude école, à toutes les grandes entreprises auxquelles il était destiné par la fortune. Ojéda.

Aussi-tôt que le vaisseau fut en mer, Ojéda se crut en droit d'agir en maître. Talavera, qui ne lui avait pas vendu son bâtiment, & qui conservait le même empire sur son équipage, commença par le mettre aux fers; mais sa captivité dura peu. Talavera & tous ses gens sentirent le besoin qu'ils avaient d'un tel Chef, lorsqu'après avoir été fort maltraités par la tempête, ils eurent échoué sur la côte de Cuba; la nécessité de résister aux attaques des Insulaires, qui se présentaient sans cesse, lui fit déférer le commandement.

Dans un pays qu'il ne connaissait point, il ne vit pas d'autre ressource que de s'approcher de la Jamaïque, où il espérait de pouvoir se rendre aisément avec quelques canots qu'il comptait enlever aux Américains. Il suivit les côtes pendant l'espace de cent lieues, & le détail de ses peines est incroyable dans le récit des Historiens. Un marais fort humide qu'il rencontra au bout de cette marche, & dont il se flatta de trouver bientôt la fin, n'avait pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvait engagé, sans aucune apparence de pouvoir pénétrer

Ojéda.

dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'ennemis, il continua cette route, souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres, n'ayant pour boire que l'eau bourbeuse où il marchait, & trop heureux lorsqu'il pouvait rencontrer quelques mangles pour s'y percher pendant la nuit. Enfin, réduit à trente-cinq hommes de plus du double qu'il avait en arrivant dans l'Isle, & si faible qu'il avait peine à se traîner, il entra sur les terres d'un Cacique, dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié. Il obtint du temps & du secours pour rétablir ses forces. De là étant passé chez un autre Cacique, qui ne le reçut pas avec moins d'affection, & qui n'était éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer dans cette Isle un Castillan, nommé *Pierre d'Ordas*, pour aller demander du secours à Esquibel, quoique cet Espagnol fût son ennemi.

Ordas présenta au Gouverneur de la Jamaïque une lettre de son Général, qui le conjurait de ne le pas abandonner dans son infortune. Esquibel heureusement se piqua de générosité, & se hâta d'armer une caravelle, qu'il fit partir sous les ordres de Pamphile de Narvaëz. Ce secours arriva heureusement à Cuba ; & Narvaëz, qui rendait justice au mérite d'Ojéda, lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. Esquibel le reçut dans sa maison, & le fit servir avec les plus grands

honneurs. Après quelques jours de repos, il le fit conduire à l'Isle Espagnole. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre dans un lieu où il ne pouvait éviter le châtiment de ses crimes; mais, ayant demeuré trop long-temps à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'Amiral, & condamné au dernier supplice.

Ojéda.

En arrivant à San-Domingo, Ojéda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso en était parti depuis long-temps pour conduire à Saint-Sébastien un grand convoi d'hommes & de vivres. Comme, dans toute sa route, il n'en avait appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Américains; &, loin de perdre courage, il se flatta que le secours de ses amis lui ferait bientôt réparer toutes ses pertes; mais son terme était arrivé, il mourut si pauvre, qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer. Dans le peu de séjour qu'il avait fait à San Domingo, il avait donné une nouvelle preuve de cette intrépidité, qui l'avait rendu célèbre pendant toute sa vie. Il fut attaqué, la nuit, par plusieurs personnes, qui croyaient avoir à lui reprocher la perte de leurs biens, & qui avaient juré d'en tirer vengeance. Loin d'être effrayé du nombre, il se jetta au milieu d'eux, comme il avait toujours fait dans les combats; & son épée seule, qu'il maniait avec une adresse surprenante, le

Ojéda.

délivra heureufement de tous fes ennemis. Jamais perfonne en effet ne fut plus propre pour un coup de main, & pour l'exécution des grandes entreprifes qui ne demandent que du courage & de la fermeté. Jamais on n'eut le cœur plus haut ni plus de mépris pour la fortune ; mais il avait befoin d'être conduit, & il manqua toujours de prudence & de bonheur.

D'un autre côté, les habitans de Saint-Sébaftien ayant vu expirer les cinquante jours pendant lefquels ils avaient promis d'attendre leur Gouverneur, prefferent Pizarre de leur faire quitter un pays où il ne leur reftait aucune affurance de s'établir ; mais, lorfqu'ils voulurent s'embarquer, les deux brigantins qu'ils avaient confervés fe trouverent trop petits pour contenir foixante hommes dont leur troupe était encore compofée. Ils convinrent entr'eux d'attendre que la mifere & les fleches des ennemis euffent diminué ce nombre ; & ce qu'ils defiraient arriva plutôt encore qu'ils ne l'avaient prévu. Alors ils tuerent quatre chevaux, qu'ils avaient épargnés dans les plus grandes extrémités, parce que la feule vue de ces animaux épouvantait les Américains, & les ayant falés pour leur unique provifion, ils fe partagerent fur les deux bâtimens. Pizarre monta l'un & donna le commandement de l'autre à un Flamand, qui entendait fort bien la navigation ; mais

mais ils n'étaient pas bien loin de la côte, lorſqu'un furieux coup de mer ouvrit le brigantin du Flamand, & l'enſevelit dans les flots à la vue de l'autre, ſans qu'il fût poſſible d'en ſauver un ſeul homme. Les vents ne ceſſant point d'être contraires, Pizarre ſe vit forcé de retourner au Continent, vers le Port qui avait reçu le nom de Carthagène. En approchant du rivage, il découvrit en mer un navire & un brigantin. C'était Enciſo qui revenait de l'Iſle Eſpagnole avec cent cinquante hommes d'élite, & toutes les proviſions néceſſaires pour l'établiſſement d'une Colonie. Comme il croyait encore Ojéda dans ſa fortune, il ne douta point, à la vue de Pizarre & de ſa troupe, qu'ils ne fuſſent des transfuges qui avaient abandonné leur Général ; & Pizarre ne guérit ſes ſoupçons qu'en lui montrant par écrit la commiſſion qu'il avait reçue d'Ojéda : mais ils n'en furent pas plus diſpoſés à s'accorder lorſqu'Enciſo eut déclaré, qu'en vertu de leurs conventions avec le Gouverneur, ils devaient retourner tous & l'attendre à Saint-Sébaſtien. Cette propoſition les ayant fait frémir, ils le conjurerent, avec les dernieres inſtances, de ne les pas reconduire dans un lieu dont le ſeul nom devait leur faire horreur après ce qu'ils y avaient ſouffert ; &, s'il ne voulait pas leur permettre de retourner à l'Iſle Eſpagnole, ils le priaient de conſentir du moins

Enciſo.

Enciſo.

qu'ils allaſſent joindre Nicueſſa dans la Caſtille d'or. Enciſo ſe garda bien de permettre que cette Province fût peuplée aux dépens de la nouvelle Andalouſie. Il employa les promeſſes & l'autorité pour les engager à le ſuivre, mais ils ne furent pas long-temps ſans voir toutes leurs craintes vérifiées. En entrant dans le Golfe d'Uraba, le navire d'Enciſo toucha ſi rudement contre la pointe Orientale, qu'il fut briſé en un inſtant, & qu'on eut à peine le temps de ſauver les hommes avec une fort petite partie des proviſions : ainſi, la Colonie ſe trouva réduite, en peu de jours, à vivre de bourgeons de palmiers. Pour comble de diſgrace, les habitans avaient réduit en cendres la Fortereſſe & toutes ſes maiſons. Un aſſez grand nombre de porcs du pays, qui deſcendirent des montagnes, furent pendant quelques jours une reſſource pour les Caſtillans ; mais, lorſqu'elle fut épuiſée, il ne leur reſta plus d'eſpérance que dans la guerre. Enciſo partit pour chercher des vivres à la tête de cent hommes bien armés. Il n'alla pas loin. Trois Américains l'arrêterent avec autant de gloire pour eux que de perte & d'humiliation pour les Eſpagnols. Ils eurent l'audace de venir à lui, l'arc bandé, & tirant leurs fleches avec une vîteſſe étonnante, ils eurent vidé leurs carquois, avant que leurs ennemis ſe fuſſent reconnus. Enciſo bleſſé, comme la plupart de ſes ſoldats, n'eut

pas même la satisfaction d'arrêter ces trois braves, qui s'enfuirent, après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer. Son retour, dans ce triste état, fut le sujet d'un nouveau désespoir pour la Colonie. On ne parlait que d'abandonner cette fatale contrée lorsqu'un jeune-homme, du nombre de ceux qui étaient venus avec Enciso, proposa une ouverture qui rendit l'espérance aux plus abattus.

Enciso.

Il se nommait *Vasco Nugnez*, & cette occasion fut la premiere source du crédit & de la réputation qui le conduisirent dans la suite aux plus hauts degrés de la gloire & de la fortune. Chargé de dettes & poursuivi par ses créanciers, il avait trouvé le moyen de s'embarquer secrètement avec Enciso, en se faisant porter à bord dans un tonneau; il avait attendu, pour se faire voir, que le vaisseau fût assez loin en mer; & Enciso, fort irrité de cette tromperie, l'avait menacé de le dégrader dans la premiere Isle déserte, parce que, suivant les loix que le Gouverneur de l'Espagnole avait portées en faveur des créanciers, il méritait la mort; mais, adouci par ses soumissions & par les instances de ceux qui avaient demandé grace pour lui, Enciso s'était déterminé à lui pardonner.

Nugnez

Cet avanturier, âgé de trente-cinq ans, & qui joignait à une belle figure beaucoup d'esprit, de

Nugnez.

vigueur & d'intrépidité, voyant manquer le courage à tous ſes compagnons, & cherchant à ſe diſtinguer par quelque ſervice important, leur dit que, dans le voyage qu'il avait fait avec Baſtidas, il avait pénétré juſqu'au fond du Golfe, & qu'il ſe ſouvenait d'y avoir viſité, à l'Oueſt d'une belle & grande riviere, une Bourgade abondante en vivres, dont les habitans n'empoiſonnaient point leurs fleches. Ce récit fit renaître l'eſpérance des Caſtillans. Ils ſe hâterent de paſſer le Golfe, dont la largeur n'eſt que de ſix lieues; &, trouvant la riviere telle que Nugnez l'avait repréſentée, ils reconnurent que c'était celle du Darien; mais, à leur arrivée, ils apperçurent un corps d'environ cinq cens Américains, qui s'étaient raſſemblés au pied d'une colline, & qui ſemblaient réſolus de s'oppoſer à leur deſcente. Le témoignage de Nugnez, qui les avait aſſurés que ces Barbares n'empoiſonnaient pas leurs fleches, ne leur ôtait pas un reſte de défiance. Enciſo leur fit jurer qu'ils mourraient plutôt que de fuir, après quoi il fit ſonner la charge. Les Américains ſoutinrent le premier choc; mais, s'étant bientôt ébranlés, ils prirent la fuite avec beaucoup de confuſion. Les Caſtillans marcherent vers la Bourgade, qu'ils trouverent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le pays ſans ren-

contrer un seul ennemi, & le butin qu'ils enleverent en bijoux d'or très-pur ne monta pas à moins de dix mille pesos. Nugnez.

Une si heureuse expédition, & l'abondance où l'on se trouva tout-d'un-coup, acquirent une nouvelle considération à Vasco Nugnez. L'on jetta aussi-tôt les fondemens d'une Ville, qui fut nommée *Sainte-Marie-l'Ancienne de Darien*, parce qu'elle fut placée sur le bord de cette riviere. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant sa Colonie sur la rive Occidentale du Darien, il la tirait de la nouvelle Andalousie, qui était séparée de la Castille d'or par ce fleuve. Nugnez, après l'avoir adroitement engagé dans cette fausse démarche, eut soin de faire observer à ses partisans que la Colonie n'était plus dans le Gouvernement d'Ojéda, & que par conséquent Enciso, qui tenait son autorité de ce Gouverneur, n'avait plus de droit au commandement. Ces insinuations avaient déjà remué les esprits, lorsqu'Enciso commit une autre faute, en défendant la traite de l'or aux particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul d'un si riche commerce, & l'indignation porta tout le monde à lui déclarer que, n'étant plus dans la nouvelle Andalousie, on ne reconnaissait plus sa jurisdiction. Les mécontens formerent ensuite une nouvelle sorte d'adminis-

Nugnez.

tration, dont la principale autorité fut confiée à Vaſco Nugnez, avec deux autres Officiers, qui furent Jean Zarmudio & François Valdivia. Cependant, comme ce changement ne fut pas univerſellement approuvé, il ſe forma trois partis, dont la diviſion faillit de ruiner la Colonie dans ſa naiſſance. Les uns redemandaient Enciſo, du moins juſqu'à ce que la Cour leur donnât un Gouverneur. D'autres voulaient qu'on fît appeller Nicueſſa, & qu'on reconnût ſes ordres, parce qu'on était dans ſon Gouvernement. Enfin les amis de Nugnez ſoutenaient leur élection, & ne croyaient digne de leur commander que celui dont ils faiſaient profeſſion de tenir la vie.

Pendant que la diſcorde augmentait de jour en jour, on fut extrêmement ſurpris d'entendre, dans le Golfe, le bruit de quelques pièces d'artillerie, & toutes les factions ſe réunirent pour y répondre. Bientôt on apperçut deux navires. Ils étaient commandés par Rodrigue-Enriquez de Colmenarez, qui portait des proviſions & ſoixante hommes à Nicueſſa. Il avait d'abord été jetté par le vent au Port de Sainte-Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagène; & tandis qu'il y faiſait tranquillement de l'eau, un corps d'Américains qui étaient tombés ſur ſes gens avec leurs fleches empoiſonnées, lui en avaient tué quarante-ſix. Il en avait perdu

fept autres qui, s'étant difperfés dans leur fuite, n'avaient pu trouver le moyen de retourner à bord. Le chagrin de fon infortune & la néceffité de fe radouber l'avaient conduit au côté Oriental du Golfe, dans l'efpérance d'y rencontrer Ojéda; mais, n'y ayant trouvé que des indices de fa mort, il avait pris la réfolution de vifiter toutes les parties du Golfe, en tirant par intervalles, & faifant allumer des feux, qui pouvaient fervir à raffembler les malheureux Caftillans, s'il en était refté quelques-uns fur cette côte. Nugnez.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la Colonie; mais bientôt elle y fit fuccéder de nouveaux troubles. Comme fon inquiétude était fort vive pour Nicueffa, qui était fon intime ami, dont il n'apprenait aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux defirs de ceux qui le demandaient pour Gouverneur; & fe les étant attachés par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'employer la même adreffe pour faire entrer les deux autres factions dans les intérêts de fon ami. Il leur repréfenta d'ailleurs l'avantage qui reviendrait à la Colonie, de joindre fes forces à celles de Nicueffa, qu'il fuppofait heureufement établi, & ce motif fit tant d'impreffion fur ceux qui paraiffaient encore incertains, qu'ils s'accorderent tous à le charger de cette commiffion.

Nicueffa était parti de l'Ifle Efpagnole vers la

Nicuessa. fin de l'année précédente, avec cinq bâtimens de différentes grandeurs, & chargés de toutes les provisions qui convenaient à son entreprise. Une tempête les avait presqu'aussi-tôt dispersés. Lope d'Olano, son Lieutenant, l'avait quitté pendant la nuit, sous prétexte qu'il lui était impossible de tenir la mer, & s'étant joint au gros de l'escadre, qui était entrée dans le Châgre, il s'en était fait reconnaître le Chef, dans la fausse supposition que la caravelle du Commandant avait été submergée; mais, n'ayant pu se garantir de la misere qui fit périr quantité de ses gens, il avait formé le dessein de retourner à l'Isle Espagnole.

Nicuessa, jetté seul sur une côte inconnue, y perdit en effet sa caravelle, & se vit forcé de chercher par terre Véragua, qui était le rendez-vous général. Dans cette marche, un très-grand nombre d'Espagnols périrent de misere ou par les mains des Sauvages. D'autres abandonnerent leur Chef sans suivre de route certaine, & souffrirent tous les tourmens de la faim, de la soif & de la chaleur. Enfin quatre Matelots arriverent, dans une chaloupe, à l'entrée de la riviere de Belem, où ils rencontrerent Olano, qui avait différé jusqu'alors à mettre à la voile, & lui donnerent avis que Nicuessa venait par terre le long du rivage. Olano crut l'occasion favorable pour rentrer en grace. Il lui envoya sur-le-champ quel-

Nicuessa.

ques provisions dans un brigantin. On n'alla pas loin sans le rencontrer ; mais avec quelque joie qu'il dut recevoir un secours auquel il devait la vie, il demeura long-temps ferme dans la résolution qu'il avait prise de punir du dernier supplice la trahison de son Lieutenant, qui avait coûté la vie à plus de quatre cens hommes. Cependant il lui fit grace, à la priere de ses gens, qui se jetterent tous à ses pieds pour le fléchir ; mais il le retint prisonnier dans la résolution de le renvoyer en Espagne.

Les Castillans tirerent peu de fruit de leur réunion. Ils retomberent bientôt dans tous les maux dont ils s'étaient crus délivrés, & la faim devint le plus pressant. Nicuessa leur permit de se répandre dans le pays, & d'employer la violence pour forcer les habitans à leur fournir des vivres ; mais ces peuples, qui étaient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance ayant ôté toute ressource à leurs ennemis, on vit le besoin & le désespoir produire un effet qui était peut-être sans exemple. Trente Castillans ayant un jour trouvé le corps d'un Américain tué dans quelque rencontre, & déjà presqu'en pourriture, le mangerent avidement, & moururent tous de cet horrible festin. Enfin Nicuessa, désespérant de pouvoir s'établir au milieu d'un peuple si peu docile, laissa une partie de

Nicuessa.

ses gens dans la riviere de Belem, sous les ordres d'Alfonse Nugnez ; & conduit par un Matelot, qui avait été du dernier voyage de Christophe Colomb, il se rendit avec les autres à Porto-bello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Américains, armés de zagayes, qui lui tuerent vingt hommes. Ce cruel accueil le mit dans la nécessité d'avancer six ou sept lieues plus loin, jusqu'au Port qui avait reçu de Colomb le nom de *Bastimentos*. Il y jetta l'ancre, en disant dans sa langue : *Arrêtons-nous ici, au nom de Dieu* ; & le trouvant commode pour s'y établir, il y jetta aussi-tôt les fondemens de la fameuse Ville, que cette circonstance a fait nommer *Nombre de Dios*, Nom de Dieu.

Les habitans ne s'opposerent pas au travail, mais le pays n'offrait point d'alimens. Aussi la famine y redevint-elle extrême, & les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enleverent les trois quarts de la nouvelle Colonie. Les autres étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient soutenir leurs armes. Il fallait néanmoins presser l'ouvrage pour se mettre en sûreté contre les Sauvages, dont on craignait à tous momens d'être attaqué. Le Général s'empressa de donner l'exemple ; mais il ne put éviter les murmures & les malédictions de ses gens, à qui le désespoir avait ôté le courage & la raison. Ceux qui étaient restés sur le bord

Nicuessa.

du Belem, n'étaient pas moins à plaindre. La faim les porta jusqu'à manger des animaux vénimeux : la plupart moururent empoisonnés ; & Nicuessa n'en eut pas revu un seul, s'il ne se fût hâté d'en amener le reste. Ensuite il fit partir une caravelle pour aller demander du secours à l'Isle Espagnole. Les efforts qu'il fit dans l'intervalle, pour se lier avec les Américains & pour en obtenir des vivres, furent toujours inutiles. On entreprit de leur enlever ce qu'ils refusaient ; mais ils firent une si furieuse défense, qu'ils forcerent toujours les Castillans de se retirer avec perte.

Telle était la situation de Nicuessa lorsqu'il vit arriver Colmenarez avec des propositions, qui pouvaient le dédommager de ses pertes, s'il eût été capable d'en profiter ; mais ses malheurs l'avaient aigri jusqu'à troubler un peu sa raison, & ce qui devait le conduire à la fortune, ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenarez, qui lui portait une sincere affection, l'ayant trouvé avec soixante hommes, tous dans le plus déplorable état du monde, nuds pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque temps sans pouvoir s'expliquer autrement que par ses larmes. Il lui apprit ensuite le sujet de son voyage, qui fut écouté avec des transports de joie ; mais quelle fut la surprise de ce généreux ami, lorsqu'après lui avoir fait une vive peinture

Nicueſſa.

des richeſſes qu'on avait trouvées ſur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venaient le reconnaître pour leur Chef, que cette nouvelle Ville ayant été bâtie ſur ſon terrain, les fondateurs méritaient d'être punis, & qu'auſſi-tôt qu'il y ſerait arrivé il ferait ſentir ſa colere aux coupables. Un langage ſi déplacé fit une égale impreſſion ſur tout le monde ; mais, par une ſeconde imprudence, qui mit le comble à la premiere, Nicueſſa fit partir, avant lui, une caravelle pour le Darien, tandis que, dans l'eſpérance apparemment de trouver de l'or, il employa pluſieurs jours à viſiter quelques Iſles voiſines. Ses députés porterent la nouvelle de ſes diſpoſitions avec celle de ſon départ. Lorſqu'il parut à la vue du Port, Vaſco Nugnez ſe préſenta ſur le rivage, & lui fit crier qu'il était le maître de retourner à Nombre de Dios ; mais qu'on était réſolu de ne le pas laiſſer deſcendre dans la Province du Darien.

Une déclaration ſi peu attendue le jetta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre. Après avoir rappellé ſes eſprits, il repréſenta aux Caſtillans, qui s'oppoſaient à ſa deſcente, qu'il était venu ſur leur invitation, & qu'il ne penſait qu'à ſe rendre utile à la Colonie par un ſage gouvernement. Il demanda du moins la liberté de deſcendre & celle de s'expliquer.

s'abaissa jusqu'à protester que s'ils ne le jugeaient pas digne du commandement, après l'avoir en- Nicuessa.
tendu, il consentait à se voir traité comme ils le jugeraient à propos. On ne répondit à ce discours que par des railleries & des menaces. Comme il était fort tard, il prit le parti de jetter l'ancre, & de passer la nuit dans sa caravelle. Lorsque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvait débarquer; mais, au moment qu'il toucha la terre, il s'apperçut qu'on cherchait à se saisir de a personne, & c'était en effet le dessein de ses nnemis. Il eut assez de légereté pour leur échapper par la fuite, d'autant plus que Vasco Nugnez mpêcha qu'il ne fût poursuivi. La crainte de omber entre les mains des Sauvages, le fit sortir l'un bois où il s'était retiré, &, s'étant approché e la Colonie, il fit dire aux habitans que s'ils e voulaient pas le recevoir en qualité de Gouerneur, il demandait d'être reçu du moins comme eur compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le desiaient; & qu'il aimait mieux mourir près d'eux, ans les fers, que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des fleches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du épris & de nouvelles injures. Cependant Nunez, qui regrettait de s'être opposé à sa réception, entreprit de faire revenir les esprits en sa veur. Il fit même punir ceux qui l'avaient

Nicueſſa.

outragé, &, lui conſeillant de rentrer dans ſa caravelle, il lui recommanda de n'en point ſortir, s'il ne le voyait lui-même au nombre de ceux qui pourraient l'inviter à deſcendre. De quelque ſource que fût parti ce conſeil, le dernier malheur de Nicueſſa vint de ne l'avoir pas ſuivi. Trois Caſtillans de la Colonie, feignant de la chaleur pour ſes intérêts, ſe rendirent à ſon bord, rejetterent ce qui s'était paſſé ſur l'emportement de quelques mutins, & l'aſſurerent que tous les honnêtes gens le ſouhaitaient pour Gouverneur. Il donna dans le piége malgré l'avis de Nugnez. Ces trois traîtres, auxquels il ne fit pas de difficulté de ſe fier, l'ayant livré à ſes ennemis, il fut embarqué, peu de jours après, ſur un méchant brigantin, avec dix-ſept hommes, qui s'attacherent volontairement à ſa fortune. Envain prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, & cita-t-il ſes ennemis au jugement de Dieu & des hommes; on lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Caſtillans par ſon ambition ou ſa mauvaiſe conduite; & les plus modérés furent ceux qui lui conſeillerent ironiquement d'aller rendre compte, en Eſpagne, des ſervices qu'il avait rendus à la Nation. Il mit à la voile ſans qu'on ait jamais ſu dans quel lieu du monde ſa mauvaiſe fortune l'avait conduit.

Après ſon départ, Vaſco Nugnez ſe mit ſans

peine en possession de l'autorité. Il fit arrêter Enciso, après lui avoir reproché de vouloir usurper une place dont les provisions devaient venir du Roi seul; il ne lui rendit la liberté, à la priere des principaux habitans de la Colonie, qu'à condition qu'il s'embarquerait sur le premier vaisseau qu'on ferait partir pour la Castille ou l'Isle Espagnole. Ensuite, pensant à se procurer des secours d'hommes & de munitions, il fit nommer, pour cette commission, Valdivia, son collégue & son ami, qui devait presser l'Amiral au nom de tous les Castillans de la nouvelle fondation. D'un autre côté, il leur représenta qu'il convenait d'informer la Cour de leur situation dans la Province de Darien, & des richesses qu'ils se promettaient d'y découvrir; sur quoi Zamudio, son autre collégue, se laissa persuader de passer lui-même en Castille. Nugnez.

Les négociations dans l'Isle Espagnole eurent tout le succès qu'il s'en était promis. Valdivia revint, non-seulement avec des provisions & des hommes, mais avec des lettres de l'Amiral, qui promettaient de plus puissans secours à la Colonie. Dans l'intervalle, il était arrivé de nouveaux événemens qui avaient beaucoup relevé les espérances de Nugnez, & dont il se hâta de donner avis à l'Amiral par le même député. Il s'était mis à la tête de cent cinquante hommes, avec lesquels

Nugnez.

il avait fait des courses dans tout le pays, jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Américains, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Cette expédition lui avait fait rassembler tant de richesses, que le quint du Roi dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au trésor royal de San-Domingo, montait à quinze cens pesos, c'est-à-dire, à trois cens marcs d'or.

La fortune l'avait traité encore avec plus de faveur, en lui donnant les premiers indices de la plus grande & la plus heureuse de toutes les découvertes de l'Espagne. Un jour que le fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, Allié de la Colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Américain, étonné de cette furieuse passion pour un métal dont il ne faisait pas le même cas, s'approcha de la balance, la secoua d'un air d'indignation, & renversa tout l'or qu'il avait apporté. Ensuite, se tournant vers les Castillans, auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit, que puisque c'était apparemment ce métal qui leur avait fait abandonner leur Patrie, qui leur faisait essuyer tant de fatigues, courir tant de dangers, & troubler tant de peuples qui avaient toujours vécu dans une paix profonde, il voulait leur

faire

faire connaitre un pays, dans lequel ils trouveraient de quoi remplir tous leurs desirs; mais que, pour y pénétrer, ils avaient besoin de forces plus nombreuses, parce qu'ils y auraient à combattre de puissans Rois, & des Nations guerrieres. On lui demanda de quel côté était le pays, qui renfermait de si beaux présens du Ciel. Il répondit que du sien il y avait six Soleils, c'est-à-dire, six journées de marche, en tirant au Midi, qu'il montrait du doigt; qu'on trouverait d'abord un Cacique d'une extrême richesse, & plus loin, une grande mer, sur laquelle on voyait des vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équippés de voiles & de rames; & qu'au-delà de cette mer, on arriverait dans un Royaume où l'or était si commun, que les habitans mangeaient & buvaient dans de grands vases de ce métal, & le faisaient servir aux mêmes usages qu'il voyait faire aux Castillans de ce qu'ils nommaient du fer. Enfin le jeune Cacique s'offrit de leur servir de guide, avec une partie des sujets de son pere. Un avis de cette importance pour tous les habitans de la Colonie, leur fit pardonner à l'Américain sa hardiesse & ses reproches. Nugnez, en faisant partir Valdivia pour l'Isle Espagnole, le chargea particulierement de communiquer à l'Amiral une nouvelle si capable de lui faire

Nugnez.

D. Diégue Colomb.

hâter les secours qu'il avait promis. Mais le malheur de l'Envoyé retarda, pendant plusieurs années, l'honneur & l'utilité que Nugnez en devait tirer. Ce ne fut qu'en 1519, qu'on apprit, par hasard, que Valdivia, ayant été jetté, par un naufrage, dans de petites Isles, nommées les *Caymans*, au Nord-Ouest de la Jamaïque, & voulant passer à la terre-ferme, du côté de l'Yucatan, était tombé entre les mains d'un Cacique qui le sacrifia aux Idoles du pays, & qui fit un festin de sa chair.

Cependant l'humanité foulée aux pieds dans ces malheureuses contrées, commençait enfin à élever sa voix, & le respect dû à la vérité oblige d'avouer que les premiers cris se firent entendre par la bouche d'un Moine Dominicain. L'Isle Espagnole continuait de perdre ses habitans naturels, sans que les Ordonnances du Roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans. Un Prédicateur, nommé *Antoine Montesino*, qui s'était fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté, prit un jour solemnel pour monter en Chaire, à San-Domingo, devant l'Amiral & tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la Colonie, & s'éleva contre l'injustice & la barbarie avec laquelle il voyait traiter les Américains. Ce reproche si juste, qui touchait les Castillans du côté le plus

D. Diégue Colomb.

ſenſible, excita beaucoup de murmures. Les Officiers Royaux preſſerent l'Amiral de réprimander un indiſcret, qu'ils accuſaient d'avoir manqué de reſpect pour le Roi. Ils reçurent ordre de ſe rendre au Couvent pour s'expliquer d'abord avec le Supérieur. Mais leur ſurpriſe fut extrême, lorſque ce Religieux, qui ſe nommait le P. de *Cordoue*, leur déclara que le P. de Monteſino n'avait rien dit à quoi ſon devoir ne l'eût obligé, & qui ne dût être approuvé de tous ceux qui reſpectaient Dieu & le Roi. Les Officiers, dans le premier mouvement de leur colere, déclarerent à leur tour que le Prédicateur ſe rétracterait en Chaire, ou que les Dominicains ſeraient chaſſés de l'Iſle. Cependant, après quelques explications plus modérées, on convint que le P. de Monteſino prêcherait du moins dans un autre ſtyle, & qu'ils ſatisferait ceux qui ſe croyaient offenſés. Le concours fut extraordinaire à l'Egliſe. Mais, loin de tenir un autre langage, le Prédicateur ſoutint avec fermeté ce qu'il avait dit la premiere fois, en proteſtant qu'il s'y croyait également obligé par l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Les Officiers plus irrités que jamais, prirent le parti d'en écrire au Roi. D'un autre côté, les Dominicains firent partir le P. de Monteſino, pour plaider ſa propre cauſe auprès du Souverain. Il trouva la Cour fort prévenue contre lui. Mais, quelque répu-

D. Diégue Colomb.

gnance qu'il eut à s'y préſenter, après avoir héſité deux ou trois fois, ſon zèle lui fit traverſer la garde du Palais, & le conduiſit juſqu'aux pieds du Roi. Il en fut reçu avec bonté. Il n'eut pas de peine à faire comprendre à ce Prince qu'on lui avait déguiſé la vérité. Cependant il n'en put obtenir que des ordres pour l'aſſemblée d'un Conſeil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée, de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur. On peut dire que c'était le procès de l'humanité contre la tyrannie. Auſſi la premiere ne gagna pas ſa cauſe. C'eſt une choſe curieuſe que les raiſons alléguées par ceux qui juſtifiaient l'eſclavage où l'on tenait les Américains. *Ce ſont des enfans*, diſaient-ils, *qui à cinquante ans ont l'eſprit moins avancé que les Européens ne l'ont à dix*. Ce ſont des enfans! Inſtruiſez-les. Ils ſont faibles! Protégez-les. Depuis quand le ſentiment de la ſupériorité eſt-il l'excuſe de la violence? Ce n'eſt qu'une raiſon pour être généreux. *Mais ils vont nuds & quand on les a vêtus, ils déchirent leurs habits*. (On répète ici littéralement ce qui fut allégué.) Quoi! la Nature ne leur a pas fait un beſoin du vêtement; & vous leur en faites un ſupplice! & vous vous indignez qu'ils s'y dérobent! Vous n'avez pas plus de droit de leur faire porter des habits que de leur donner des fers. *L'oiſiveté*

est leur souverain bien. Pourquoi voulez-vous le leur arracher ? A quel titre leur commandez-vous le travail ? Si l'influence d'un climat brûlant leur fait du repos une nécessité, s'ils sont heureux du seul plaisir d'être ; tyrans du monde, qui promenez par-tout une activité funeste aux autres & à vous-mêmes, de quel droit tourmentez-vous leurs jours, qui sans vous seraient tranquilles ? L'homme innocent couché sur sa natte, serait-il moins agréable aux yeux du grand Être, que l'homme ambitieux porté sur des vaisseaux au-delà des mers ? Montesino prouva qu'on exagérait les défauts & les vices des Américains, & qu'on les calomniait après les avoir égorgés. Il parla avec tant de force, que le Roi, également pressé par sa conscience & par le testament de la Reine Isabelle, voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité. On régla, par provision, que les Américains seraient réputés libres, mais que les départemens continueraient de subsister dans la même forme. C'était reconnaitre le droit de ces peuples à la liberté, & les retenir en même-temps dans l'esclavage. Comme les bêtes de charge s'étaient extrêmement multipliées dans l'Isle Espagnole, il fut expressément défendu de faire porter aux Insulaires aucun fardeau, & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut ordonné aussi qu'on

D. Diégue Colomb.

D. Diégue Colomb.

nommerait des Visiteurs, ou des Intendans, qui seraient comme leurs protecteurs, & sans le consentement desquels il ne serait pas permis de les mettre en prison. Enfin l'on régla qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auraient dans la semaine un jour de relâche, & que les femmes enceintes seraient exemptes de toute sorte de travail. Mais, en conservant les départemens & les redevances qu'ils payaient au trésor royal, ces Réglemens devenaient impraticables ; s'ils eussent pu être suivis, les possesseurs étaient réduits à l'indigence, & ne pouvaient plus payer. Aussi ces loix resterent sans effet,

> Et le vil intérêt cet arbitre du sort,
> Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort. *Mér.*

Vélasquez.

L'Amiral songeait alors à peupler l'Isle de Cuba, dans la crainte apparemment que s'il différait plus long-temps cette entreprise, la Cour n'en donnât la commission à quelqu'autre, & que cette Isle ne fût encore séparée de son Gouvernement. Il choisit Diégo de Vélasquez pour la conquérir, & pour y bâtir une ville. Vélasquez était un des anciens habitans de l'Espagnole. Il y avait occupé les premiers emplois avec honneur, sous l'Adelantade Barthélemi

Vélasquez.

Colomb ; & sa prudence, accompagnée d'une figure & d'un caractere aimables, lui attirait beaucoup de considération. D'ailleurs il avait tout son bien dans la Province de Xaragua, & proche des Ports de mers les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plutôt publié qu'il était chargé de l'expédition, que tout le monde s'empressant d'en partager l'honneur avec lui, on vit arriver à Salvatiera de la Savana, où se faisait l'embarquement, plus de trois cens Volontaires de toutes les parties de l'Isle. Il mit à la voile avec quatre vaisseaux ; & la distance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une Isle à l'autre, il alla débarquer heureusement à l'extrémité orientale de Cuba, vers la pointe de *Meyci*.

Ce canton avait alors pour Maître un Cacique, nommé *Hatuey*, qui était né dans l'Isle Espagnole, & qui en étant sorti, avec un grand nombre de ses Sujets, pour éviter la tyrannie des Européens, avait formé un petit Etat où il régnait paisiblement. Comme il craignait toujours que ces redoutables ennemis ne le suivissent dans sa retraite, il avait sans cesse des espions qui lui donnaient avis de tous leurs mouvemens. A la premiere nouvelle du dessein de l'Amiral, il assembla les plus braves de ses Sujets & de ses Alliés, pour leur représenter ce qu'ils avaient à redouter de la persécution des Castillans, &

Vélasquez.

pour les animer à la défense de leur liberté. Mais il les assura que tous leurs efforts seraient inutiles, s'ils ne commençaient par se ménager la faveur du Dieu de leurs ennemis, qui était un Maître fort puissant, & pour lequel ces cruels tyrans étaient capables de tout entreprendre. Le voilà, leur dit-il, en leur montrant de l'or dans un petit panier. Voilà ce Dieu pour lequel ils prennent tant de peine, & qu'ils ne se lassent pas de chercher. Ils ne pensent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une Fête à son honneur, pour obtenir sa protection. Aussi-tôt ils se mirent tous à chanter & à danser autour du panier. Ces Fêtes durent une nuit entiere, suivant l'ancien usage du pays, & ne finissent ordinairement que lorsque tout le monde est tombé d'ivresse ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étaient plus doux & plus harmonieux que ceux de l'Isle Espagnole. Après cette cérémonie, Hatuey rassembla tous ses Américains, pour leur dire qu'ayant beaucoup réfléchi sur le sujet de leurs craintes, il n'avait pas encore l'esprit tranquille, & qu'il ne voyait aucune sûreté pour eux, tandis que le Dieu des Espagnols serait dans leur canton. Vous le cacheriez envain, continua-t-il : quand vous l'avaleriez, ils vous éventreraient pour le chercher au fond de vos entrailles. Il ajouta qu'il ne con-

naissait qu'un lieu, où ils pussent le mettre, pour s'en défaire, c'était le fond de la mer; & que, lorsqu'ils ne l'auraient plus parmi eux, il se flattait qu'on les laisserait en repos. Cet expédient leur parut infaillible; & tout l'or qu'ils possédaient fut jetté en effet dans les flots.

Vélasquez.

Ils furent extrêmement surpris, lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement; mais, aux premieres décharges des arquebuses, une multitude d'Américains, qui bordaient le rivage, prit la fuite vers les bois, & Vélasquez ne jugea point à-propos de les poursuivre; cependant, après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un ennemi qui pouvait l'incommoder à la faveur de sa retraite, il fit chercher le Cacique avec tant de soin, qu'il s'en saisit, &, pour effrayer ceux qui conservaient encore de l'attachement pour lui, il le condamna au feu. Hatuey était attaché au poteau, lorsqu'un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla fortement du Paradis & de l'enfer. « Dans le lieu de délices » dont vous parlez, lui demanda le Cacique, » y a-t-il des Espagnols? Il y en a, répondit le » Missionnaire; je n'y veux point aller, dit le » Cacique, & il expira dans les flammes. » Tous les Caciques vinrent successivement rendre hommage au vainqueur, & la conquête d'une des

Vélasquez.

plus grandes & des plus belles Isles du monde, ne coûta pas un seul homme aux Espagnols.

Ponce de Léon.

La conquête de Cuba fut comme un nouvel aiguillon, qui excita plusieurs avanturiers à tenter d'autres entreprises. *Ponce de Léon*, qui se trouvait sans emploi dans l'isle de Portoric, résolut de faire un voyage au Nord, où l'on était bien informé qu'il y avait des terres à découvrir. Il apperçut la côte qu'il nomma *Floride*, à cause de l'aspect agréable qu'elle présentait, & il doubla le Cap de *Corrientès*, sans savoir si la terre qu'il avait vue, était une Isle, ou tenait au continent. Avant de retourner à Portoric, il chargea un Officier & un pilote d'ordres secrets qui, fondés sur des chimeres, produisirent des découvertes réelles. Il est assez naturel aux avanturiers d'avoir des idées romanesques. Une ancienne tradition des Antilles, avait persuadé à tous les Américains, que dans une Isle, nommée *Bimini*, du nombre des Lucayes, & proche du canal de Bahama, il y avait une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignaient. Personne ne fut plus enchanté de ces douces rêveries, que Ponce de Léon. Un autre égarement d'imagination, lui avait fait espérer la découverte d'un troisieme Monde; & comme c'était trop peu, pour une si vaste entreprise, que les jours qui lui restaient dans l'ordre de la

Nature, il voulait commencer par le renouvellement de ceux qui s'étaient écoulés, & s'assurer pour toujours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course dont on vient de parler, il s'était informé continuellement de la merveilleuse fontaine; il avait goûté de toutes les eaux, même de celles des marais les plus bourbeux. Enfin il ordonna à son Lieutenant *Ortubia* & au Pilote *Alaminos*, de continuer les mêmes recherches; mais ce qui rendit son voyage utile, ce fut la connaissance qu'il donna du canal de Bahama, que les navigateurs commencerent bientôt à suivre, pour retourner en Europe; de-là aussi l'établissement du Port de la Havane, à deux petites journées du canal, pour servir d'entrepôt à tous les vaisseaux qui venaient de la Nouvelle Espagne.

Ponce de Léon.

Cependant Vasco-Nugnez, qui n'ignorait pas qu'à la Cour d'Espagne, on n'approuvait pas ses entreprises & usurpations sur l'autorité des Chefs qu'il avait supplantés, cherchait à se faire pardonner ce que sa conduite pouvait avoir de répréhensible, en rendant quelque grand service, ou en faisant passer l'or du Nouveau Monde dans les mains de son Souverain. Il poussait ses recherches dans le Darien.

Nugnez.

Cette région étant pleine de marais & de lacs, & la terre presque sans cesse inondée; les mai-

Nugnez.

ſons y étaient d'une forme dont on ne connaît pas ailleurs d'exemple. Elles étaient bâties ſur les plus gros arbres, qui les enveloppaient de leurs branches, & qui les couvraient de leur feuillage. On y trouvait des chambres & des cabinets d'une charpente aſſez forte, & chaque famille était ainſi logée ſéparément. Chaque maiſon avait deux échelles, l'une qui conduiſait juſqu'à la moitié de l'arbre, & l'autre depuis la moitié de l'arbre juſqu'à la porte de la premiere chambre : ces échelles étaient de canne, & ſi légeres, que les levant facilement le ſoir, les habitans étaient en sûreté pendant la nuit contre les attaques des tigres & d'autres animaux voraces, qui étaient en grand nombre dans la Province. Ils avaient leurs magaſins de vivres dans ces maiſons aëriennes; mais ils laiſſaient leurs liqueurs au pied de l'arbre, dans des vaiſſeaux de terre, & lorſque les Seigneurs étaient à manger, leurs valets avaient tant d'adreſſe & de promptitude à deſcendre & à monter, qu'ils n'y employaient pas plus de tems qu'on n'en met pour aller du buffet à la table. Le Cacique Dabayda, Seigneur de la contrée qui s'étend au-delà de Rio Nègro, était dans ſon palais, c'eſt-à-dire, ſur ſon arbre : lorſqu'il vit paraître les Caſtillans, il ſe hâta de faire lever les échelles : ils l'appellerent à haute voix, & l'exhorterent à deſcendre ſans crainte ; il ré-

Nugnez.

pondit qu'il n'avait offensé personne, & que n'ayant rien à démêler avec des étrangers qu'il ne connaissait pas, il demandait en grace qu'on le laissât tranquille dans sa maison. On le menaça de couper les arbres par le pied, ou d'y mettre le feu, & sur le refus qu'il fit encore, on mit la hache au pied de l'arbre qu'il habitait. Déjà les morceaux volaient en éclats; il se détermina enfin à descendre avec sa femme & deux de ses fils. On lui demanda s'il avait de l'or, il répondit qu'il n'en avait point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui était d'aucun usage pour vivre; mais que si les Castillans en desiraient avec tant d'ardeur, qu'ils se crussent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il était prêt à leur en faire apporter d'une montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance en cette promesse, qu'il leur laissa sa femme & ses deux fils pour gage de son retour; mais, après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours, ils reconnurent qu'ils avaient été trompés, & que leurs ôtages mêmes, qu'ils avaient fait remonter dans leurs maisons, d'où ils ne s'imaginaient pas qu'ils pussent descendre sans échelles, avaient trouvé le moyen de s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs habitans, l'alarme s'était répandue au loin, & tous les Caciques de la Province se réunirent

Nugnez.

bientôt en corps d'armée, dans le dessein de repousser leurs tyrans; mais quand ces malheureux se réunissaient, que faisaient-ils que rassembler des victimes sous les mains des Espagnols? Le carnage fut horrible, & ce massacre s'appella la conquête d'une Province.

Mais Vasco Nugnez ne perdait pas de vue une entreprise beaucoup plus importante, qu'il n'avait pas cessé de méditer, depuis les lumieres qu'il avait tirées du jeune Comagre. Après y avoir préparé ses gens par ses exhortations & par les plus hautes espérances, il partit avec cent soixante hommes, & le jeune Cacique pour guide, dans un brigantin, qui le porta par mer, jusqu'aux terres d'un Cacique nommé *Careta*, avec lequel il avait fait alliance; de-là il prit le chemin des montagnes, pour entrer dans le pays de *Ronca*, autre Cacique, qui se cacha dans des lieux fort secrets, à l'approche des Castillans; mais qui, se rassurant ensuite par l'exemple de son voisin, prit le parti d'aller volontairement au-devant d'eux, & d'acheter leur amitié par l'offre de tout ce qu'il avait d'or. Nugnez accepta d'autant plus joyeusement la sienne, qu'il était bien aise de s'assurer la liberté du passage, pour toutes sortes d'événemens; ensuite, s'étant engagé dans des montagnes fort hautes, il eut à combattre une nombreuse armée, dont il tua six cens

hommes à coups d'arquebuse, & par les morsures de ses chiens.

Nugnez.

Quoique le jeune Comagre eut assuré avec raison, qu'il n'y avait que six jours de chemin depuis les terres de Ronca, jusqu'au sommet d'une montagne d'où l'on découvrait la mer, la difficulté des passages & celle d'y trouver des vivres, y firent employer vingt-cinq jours; enfin l'on arriva fort près de cette élévation, la plus grande de tout le pays qu'on avait traversé, & Nugnez y voulut monter seul, pour jouir le premier d'un spectacle qu'il desirait depuis si long-temps. A la vue de la mer du Sud, qu'il ne put méconnaître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le Ciel, en rendant graces à Dieu d'un événement si avantageux à sa patrie, & si glorieux pour lui-même. Tous ses gens, appellés par le signal, s'empresserent de le suivre; il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imiterent tous à la vue des Américains étonnés, qui ne pouvaient s'imaginer le sujet d'une si grande joie; ils ne savaient pas que leurs oppresseurs se félicitaient d'avoir trouvé un chemin de plus pour pénétrer dans le Nouveau Monde, qu'on allait investir par les deux mers; ils ne savaient pas que, par un mélange sacrilége de dévotion & d'avarice, les Espagnols s'applaudissaient

Nugnez.

de voir s'ouvrir devant eux une nouvelle scène pour de nouveaux brigandages.

Nugnez se hâta de prendre possession pour les Rois ses maîtres, du pays qui l'environnait, & de la mer qu'il venait de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever de gros murs de pierres, planter des croix, & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres, il entra dans la mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre, & adressant la parole aux Castillans & aux Américains qui bordaient le rivage: Vous êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette partie du monde pour la Couronne de Castille, & je saurai bien lui en conserver le domaine avec cette épée. On est tenté, je l'avoue, de sourire de pitié, lorsqu'on entend une aussi faible créature que l'homme, dire qu'il prend possession de l'Océan, comme si l'on avait un empire réel sur cet élément à jamais indocile, qui se joue si furieusement de ses prétendus Dominateurs; enfin comme si l'Océan pouvait avoir d'autre maître que celui qui le fait rouler dans ses limites, & qui lui a dit: tu t'arrêteras ici.

Nugnez ayant soumis quelques Caciques voisins, embarqua tous ses gens sur neuf canots, pour s'avancer sur les côtes du golfe où il était, &

& qu'il avait nommé *Saint-Michel*; mais à peine eut-il quitté le rivage, qu'une furieuse tempête le jetta dans le plus grand péril qu'il eut jamais essuyé; les Américains mêmes en parurent épouvantés; mais, comme ils excellaient à nager, ils eurent l'adresse d'attacher les canots deux à deux, avec des cordes, pour les rendre plus capables de résister aux flots, & celle de les conduire entre quantité de petites Isles, jusqu'à la pointe d'une plus grande, où ils ne les amarrerent pas moins habilement aux arbres & aux rochers: la nuit, qui survint avant le retour du beau temps, prépara aux Castillans une scene encore plus effrayante: les eaux ayant crû jusqu'au jour, l'Isle se trouva toute inondée, sans qu'on apperçût aucun reste de terre; &, comme on avait passé la nuit sur les rochers, ceux qui visiterent les canots, furent consternés d'en trouver une partie en pièces, & d'autres entr'ouverts ou remplis de sable & d'eau: le bagage & les vivres avaient été emportés par la violence des flots; on n'eut pas d'autre ressource, dans un si grand péril, que d'arracher l'écorce des arbres, & de la mâcher avec des herbes, pour s'en servir à boucher les fentes des canots, qui n'étaient pas absolument brisés, & l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles bâtimens, en suivant les Américains qui les précédaient à la nage.

Nugnez.

Nugnez.

Nugnez, aussi pressé de la faim que tous les autres, avait recommandé à ses guides d'aborder dans la terre d'un Cacique, nommé *Tomaco,* dont ils lui avaient vanté l'opulence; mais, voyant les habitans disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses chiens qui n'étaient pas moins affamés qu'eux, & dans sa descente, il fit un carnage effroyable de ses ennemis; le Cacique même y fut blessé; &, pendant quelques jours, cette disgrace ne parut servir qu'à redoubler sa fureur; cependant, ayant appris de ses voisins, que les Castillans avaient bien traité ceux qui les avaient reçus civilement, il leur envoya son fils, avec des vivres & un présent, dont la seule vue leur fit oublier toutes leurs fatigues; c'était un amas d'or de six cens quatorze pesos, & deux cens quarante perles d'une grosseur extraordinaire. Les perles n'avaient que le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens mettaient les huîtres au feu pour les ouvrir; mais on leur apprit une méthode plus simple, & Tomaco voyant l'admiration de ses hôtes pour des biens dont il faisait peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours. Il assura Nugnez que le Cacique d'une Isle, qui n'était éloignée que de cinq lieues, en avait de plus grosses encore, & que toute cette côte, qui s'étendait fort loin au Sud, produisait quantité

d'or & d'autres richesses; mais, dans l'affection qu'il avait conçue pour lui, depuis qu'il avait éprouvé la douceur avec laquelle il traitait ses alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la mer fût plus tranquille, & les Castillans, rebutés par leur derniere navigation, & la plupart accablés de faiblesse & de maladies, presserent leur Chef de retourner au Darien Il prit sa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connaissance du pays. Ce ne fut pas sans peine & sans danger, qu'il traversa de nouvelles montagnes, parmi des peuples si sauvages, qu'ils n'avaient entr'eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant, par ses caresses & ses bienfaits, ceux qui lui fournissaient volontairement des vivres & de l'or, & faisant dévorer par ses chiens tous les Caciques qui entreprenaient de lui résister; enfin, le 29 de Janvier de l'année 1514, Nugnez rentra glorieux & triomphant dans la Colonie, avec plus de quarante mille pesos d'or, qu'il rapportait de la dépouille des Américains.

Nugnez.

Son premier soin fut d'informer le Roi & ses Ministres de tant d'importantes découvertes, & des suites qu'on devait s'en promettre. Il chargea de ses lettres *Pierre d'Arbolancho*, & les accompagna d'une très-grande quantité d'or & de ses plus belles perles. Arbolancho partit au commen-

Nugnez.

cement de Mars, & ſon arrivée remplit de joie toute la Cour. Le Miniſtre des Indes, qui était paſſé alors au ſiége de Burgos, & qui continuait de gouverner les affaires avec une autorité preſque ſouveraine, le reçut avec de grandes marques de faveur, & lui procura le même accueil du Roi. Ce Prince parut ſatisfait des ſervices de Nugnez, & donna ordre au Prélat de ne pas les laiſſer ſans récompenſe; mais ce fut un malheur pour ce brave avanturier que ſon député ne fût point arrivé deux mois plus tôt. Les coups qui devaient entraîner ſa ruine étaient déjà portés. Ferdinand, à qui l'on avait fait comprendre que la Colonie du Darien méritait beaucoup d'attention, s'était déterminé à lui donner un Chef, dont le caractere & le rang fuſſent capables d'y établir l'ordre & d'y faire reſpecter l'autorité ſouveraine. On lui propoſa Don *Pédrarias d'Avila*, Officier de naiſſance & de mérite, & d'une grande réputation dans les armes & la galanterie, les deux titres de la gloire Eſpagnole. On avait travaillé à ſes inſtructions avec tant de diligence, qu'il était parti peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

Pédrarias arriva avant la fin de Juillet au Golfe d'Uraba, & faiſant mouiller à quelque diſtance de Sainte-Marie, il y envoya donner avis des ordres de la Cour. L'Officier qu'il chargea de

cette commiſſion fit préſenter d'abord au Commandant. Il fut ſurpris de voir un homme ſi célèbre en ſimple camiſole de coton, en caleçon & en ſouliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles une aſſez mauvaiſe caſe qui lui ſervait de demeure. Herréra, qui rapporte cette circonſtance, obſerve que c'était par cette ſimplicité de mœurs que Nugnez était devenu la terreur de tant de Nations, & s'était tellement attaché tous les habitans de la Colonie, qu'avec quatre cens cinquante hommes qu'on y comptait à peine, il aurait empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la flotte d'Eſpagne de mettre Pédrarias en poſſeſſion de ſon Gouvernement. Ce nouveau Commandant ne s'était pas même attendu d'y être reçu ſans obſtacle, mais il fut agréablement trompé. Son Officier ayant déclaré à Nugnez que Don Pédrarias d'Avila, nommé par le Roi au Gouvernement de cette Province, était dans la rade avec ſa flotte, reçut pour réponſe que toute la Colonie était diſpoſée à reſpecter les volontés du Roi. Cependant il s'éleva dans la Ville un aſſez grand murmure. Il ſe fit des aſſemblées, & Nugnez ſe vit le maître de faire ſoulever tout le monde en ſa faveur; mais, ayant pris de bonne foi le parti de la ſoumiſſion, il ne voulut pas même qu'aucun de ſes gens parût armé devant le Gouverneur, & marchant au-devant de lui

Nugnez.

Nugnez.

avec tous ses braves, après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa cabane, où il lui fit servir un repas de cassave, de fruits & de racines, avec de l'eau du fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pédrarias vérifia ce qu'on avait publié des grandes entreprises & des conquêtes de Nugnez. La mer du Sud était découverte, & tout le pays, jusqu'à cette mer, avait été soumis ; mais les Espagnols qui venaient pour jouir de ces nouveaux avantages, & qui s'étaient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés de leurs espérances lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avait coûté aux conquérans pour s'enrichir, & ce qui restait à faire.

Peu de jours après, le Gouverneur fit proclamer l'ordre qu'il avait apporté de finir le procès intenté à Nugnez sur les mémoires d'Enciso. On commença par l'arrêter. On examina les charges. Un jugement du Conseil le condamna d'abord à une grosse amende, mais il fut mis ensuite en liberté. Pédrarias n'en prit pas moins ses instructions pour former de nouvelles peuplades dans des lieux dont on lui faisait connaître les propriétés. La Colonie était dans un état très florissant. Tout le monde y jouissait d'un sort heureux. On n'y voyait que des fêtes, on n'entendait que des chants de joie au son de toutes sortes d'instrumens. Les terres étaient ensemencées & com-

Nugnez.

mençaient à fournir assez de vivres pour la nourriture des habitans. Non-seulement les Caciques étaient soumis, mais la plupart portaient tant d'affection à leurs vainqueurs, qu'un Espagnol pouvait aller librement d'une mer à l'autre : tant il eût été facile aux Espagnols de faire oublier, par la douceur du gouvernement, les cruautés de la conquête ! Le Roi, démêlant la vérité au travers des nuages dont on voulait l'obscurcir, écrivit l'année suivante à Pédrarias que, pour reconnaître les services de Vasco Nugnez, il le créait son Adelantade dans la mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba. Il ordonnait qu'il fût obéi comme lui-même, & que tout subordonné qu'il devait être au Gouverneur-général, il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regarderait le bien public. Ce Prince ajoutait qu'il reconnaîtrait le zèle de Pédrarias pour sa personne au traitement qu'il ferait à Nugnez, dont il voulait qu'il prît les avis dans toutes les entreprises.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte. Pédrarias était bien éloigné de cette douceur, qui avait fait tant d'amis à l'Adelantade. Il avait juré la perte d'un homme dont le mérite lui faisait ombrage. Il lui fit un procès criminel dans lequel la mort de Nicuessa, & les violences exercées contre Enciso, furent encore rappellées.

Nugnez.

On y ajouta le crime de félonie, en ſuppoſant l'intention d'uſurper le domaine du Roi. Envain Nugnez ſe récria contre ces accuſations, dont les unes étaient déplacées, après le jugement du Conſeil, & les autres abſolument fauſſes. Il eut la tête coupée à Sainte-Marie, à l'âge de quarante-deux ans, & ſa mort fit perdre au Roi le meilleur Officier qu'il eut alors dans les Indes. Ce qu'il avait fait en ſi peu d'années, ne laiſſa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, ſi la Cour ne lui eût pas ôté le commandement lorſqu'il ſe diſpoſait à partir pour cette expédition. L'Amérique fut indignée de cet acte de tyrannie, & la conduite de Pédrarias, dans ſon Gouvernement, ne répondit que trop à cette premiere atrocité. Les Hiſtoriens le repréſentent comme une bête féroce déchaînée par le Ciel en colere. On lui reproche d'avoir déſolé, depuis le Darien juſqu'au Lac Nicaragua, cinq cens lieues d'un pays très-peuplé, le plus riche & le plus beau qu'on puiſſe s'imaginer, & d'avoir exercé ſur les Américains, ſans diſtinction d'alliés & d'ennemis, des cruautés qui paraîtraient incroyables ſi les preuves n'en avoient été dépoſées au Fiſc Royal, où les Hiſtoriens renvoient les Lecteurs. Comme ſon pouvoir était balancé par celui du Conſeil de la Province, le deſir de ſecouer un joug dont il ſe croyait bleſſé, contribua plus

Nugnez.

que tout autre motif, à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la mer du Sud, l'éloignement pourrait le dérober à l'autorité de ceux qui commanderaient dans l'Isle Espagnole, & le délivrer de l'obligation qu'on lui avait imposée de prendre les avis du Conseil. En 1518, il chargea Diégo d'Espinosa, son Alcade-Major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville. En même temps il écrivit au Roi que le pays où la Colonie de Sainte-Marie avait été fondée n'était pas propre pour un grand établissement, & qu'il convenait, aux intérêts de l'Espagne, de transporter le siége Episcopal à Panama. L'année d'après, ayant reçu les réponses favorables, il envoya ordre à Oviédo, qui commandait alors sur le Darien avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama tout ce qu'il y avait d'habitans à Sainte-Marie.

Las Casas.

C'est vers ce temps que commençait à se faire connaître le plus célèbre défenseur des malheureux Américains, un de ces hommes dont la mémoire ne saurait être trop chérie, dont le nom ne saurait être trop honoré, parce qu'il est de l'intérêt de tous les humains qu'il se trouve de temps-en-temps de ces ames élevées & courageuses, pour qui la défense de l'opprimé soit le devoir le plus cher, la premiere gloire & le premier bonheur. Las Casas, depuis Evêque de

Las Casas.

Chiapa au Mexique, était passé fort jeune aux Indes Occidentales, avant même d'avoir reçu le sacerdoce. Il était Prêtre & Missionnaire lorsqu'il suivit Vélasquez à Cuba. Son unique motif était de convertir les peuples à la foi de l'Evangile, qu'ils auraient peut-être embrassée facilement, si leurs nouveaux dominateurs en avaient suivi les préceptes, qui sont en même temps ceux de l'humanité. Las Casas rend témoignage de la docilité des Américains. *Il m'est bien plus aisé*, disait-il aux Espagnols, *de les faire croire au Christianisme que de vous le faire observer.* Il a laissé à la postérité son plaidoyer pour les habitans de l'Amérique, adressé au Souverain, portant à-la-fois tous les caracteres de la vérité & de la vertu. C'est la peinture la plus touchante de la plus horrible oppression; c'est l'histoire de la destruction & des crimes. C'est une tache éternelle pour le peuple qui mérita cette leçon, & qui même en profita peu. L'espèce de vexation contre laquelle Las Casas s'élève avec le plus de force, c'est la forme des départemens dont nous avons déjà parlé, qui mettaient les Américains à la discrétion de maîtres impitoyables. Herréra nous a conservé cette formule que nous allons rapporter. « Moi, distributeur des Caciques » & des Américains pour le Roi & la Reine, nos » Seigneurs, en vertu des patentes royales q

» je tiens de leurs mains, de l'avis & du consentement du Seigneur Trésorier-général en ces » Isles & Terres-fermes pour leurs Majestés. Je » vous commets tel Cacique, avec tant d'Américains, que je vous recommande pour vous » en servir dans vos labourages, dans les mines » & dans la ménagerie, suivant l'intention de » leurs Majestés & leurs ordonnances que vous » observerez ponctuellement; & vous en aurez soin » tout le temps de votre vie & de votre héritier, » fils ou fille, si vous en avez, parce qu'ils ne » vous sont commis qu'à cette condition par leurs » Majestés, & par moi en leur nom: vous avertissant que si vous ne gardez pas les susdites » ordonnances, ces Américains vous seront ôtés, » & que l'obligation de conscience, pour le temps » & la maniere, tombera sur vous & non sur leurs » Majestés; outre la peine que vous encourrez, & » qui est contenue dans les mêmes ordonnances. »

Las Casas.

Ces ordonnances étaient mal exécutées dans les pays où ceux qui devaient les faire observer étaient les premiers contrevenans, où la complicité des crimes & le partage du butin étaient l'intérêt le plus général; la Cour d'Espagne fermait les yeux pourvu qu'on lui envoyât beaucoup d'or: mais à quel prix l'avait-on? Il faut entendre Las Casas dans l'Histoire de Saint-Domingue. « Les Espagnols, (dit-il, en parlant des Améri-

Las Casas.

» cains ;) les accouplaient pour le travail comme » des bêtes de somme ; &, les ayant excessivement » chargés, ils les forçaient de marcher à grands » coups de fouet. S'ils tombaient sous la pesan- » teur du fardeau, on redoublait les coups, & » l'on ne cessait point de frapper qu'ils ne se » fussent relevés. On séparait les femmes de leurs » maris. La plupart des hommes étaient confinés » dans les mines, d'où ils ne sortaient point, & » les femmes étaient employées à la culture des » terres. Dans leurs plus pénibles travaux, les » uns & les autres n'étaient nourris que d'herbes » & de racines. Rien n'était plus ordinaire [illegible] » de les voir expirer sous les coups ou de [illegible] » fatigue. Les meres, dont le lait avait tari ou » s'était corrompu faute de nourriture, tombaient » mortes de faiblesse ou de désespoir sur le corps » de leurs enfans morts ou mourans. Quelques » Insulaires s'étant réfugiés dans les montagnes, » pour se dérober à la tyrannie, on créa un » Officier sous le titre *d'Alguasil del Campo*, » pour donner la chasse à ces transfuges ; & cet » exécuteur de la vengeance publique se mit en » campagne avec une meute de chiens qui déchi- » rerent en pièces un très-grand nombre de ces » misérables. Quantité d'autres, pour prévenir une » mort si cruelle, avalerent du jus de manioc » qui est un poison très-violent, ou se pendirent

» à des arbres, après avoir pendu leurs femmes
» & leurs enfans. » Tels étaient ces départemens Las Casas.
qu'on représentait à la Cour comme nécessaires
pour la conversion de ces peuples, & qui étaient
approuvés par les Docteurs d'Espagne.

Las Casas osa déclarer la guerre aux Fauteurs
des départemens. Les services qu'il avait rendus
dans l'Isle de Cuba lui avaient acquis de la considération ; il avait applaudi aux efforts des Peres
Dominicains. Il entreprit de faire revivre la même
cause, & ce zèle qui lui fit obtenir dans la suite le
titre de Protecteur de l'Amérique, ne se ralentit
point jusqu'à sa mort. Ne pouvant se persuader que
le Roi Catholique eût été bien informé, il prit la ré-
...tion de passer en Espagne pour y porter la vérité.

Il ne put arriver à Séville que vers la fin de
l'année 1515. Il en partit pour la Cour avec des
...ettres de recommandation de l'Archevêque ; &,
...ans la premiere audience qu'elles lui firent
...btenir, il déclara librement au Roi qu'il n'était
...enu de l'Isle Espagnole que pour lui donner
...is qu'on tenait, dans les Indes, une conduite
...galement nuisible aux intérêts de sa conscience
... de sa Couronne. Il ajouta qu'il s'expliquerait
...avantage quand il plairait à Sa Majesté de l'écou-
...r. Le Roi, surpris d'un langage si ferme, lui
...t de faire son mémoire, & lui promit de le
...re. Après cette courte audience, s'adressant au

Las Caſas. P. *Matienco*, Dominicain, Confeſſeur du Roi, il lui dit avec la même nobleſſe qu'il n'ignorait point que Paſſamonte & d'autres Officiers de l'Eſpagnole avaient prévenu la Cour contre lui; que le Miniſtre des Indes & le Commandeur Lope de Conchilos lui ſeraient contraires, parce qu'ils avaient des départemens d'Indiens qui étaient les plus maltraités, & qu'il n'avait de fond à faire que ſur la juſtice de ſa cauſe. Enſuite lui ayant expoſé toutes les cruautés qu'on exerçait ſur les malheureux Américains, il l'exhorta au nom du Ciel, à prendre la défenſe de la Religion, de l'équité & de l'innocence.

Matienco rendit compte au Roi de ce qu'il venait d'entendre, & n'eut pas de peine à faire promettre une audience particuliere. Le temps & le lieu furent nommés. Las Caſas, par le conſeil de Matienco, ne laiſſa pas de ſe préſenter à l'Evêque de Burgos & au Commandeur de Conchilos, auxquels il fallait s'attendre que toutes ſes explications ſeraient communiquées. Il en fut mal reçu, quoique moins durement par le Commandeur; mais il ſe flattait que la recommandation de l'Archevêque de Séville pourrait balancer le crédit de ſes adverſaires, lorſqu'il apprit la mort de Ferdinand. Un ſi fâcheux contretemps n'eut pas la force de refroidir Las Caſas. Il réſolut auſſi-tôt de faire le voyage de Flandres pour inſtruire le Prince Charles, avant qu'on eût penſé à le préve

nir. Cependant d'autres confidérations ne lui permettant pas de faire cette démarche fans l'agrément du Cardinal Ximenès, qui venait d'être déclaré Régent du Royaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien difposé en fa faveur; mais fon voyage de Flandres n'en fut pas approuvé. Le Cardinal, après l'avoir entendu, s'occupa d'un nouveau plan d'adminiftration dont il confia le foin aux Freres Hyéronymites, dans l'Ifle Efpagnole. Dans ce nouveau plan, les Américains étaient déclarés libres, & tous les réglemens tendaient à adoucir leur fort. Les efclaves des principaux départemens furent mis en liberté; mais les départemens ne furent pas formellement abolis, quoique fort reftreints par beaucoup de loix favorables aux peuples conquis. Les Hyéronimites, quoique revêtus d'une autorité abfolue, n'eurent pas le courage de maintenir ces loix dans toute leur vigueur. Elles furent bientôt éludées, & tous les abus continuerent dès que la nouvelle adminiftration eut déclaré qu'on ne toucherait pas aux départemens. Le zèle de Las Cafas fe ralluma. Il repaffa en Efpagne, & trouvant des obftacles de tous côtés, il propofa de faire exploiter les Antilles par des Nègres. Il eft affez extraordinaire que Las Cafas imagina qu'on avait plus de droit fur la liberté des Nègres que fur celle des Américains. Quoi qu'il en foit, ce font deux traits également remarquables, que ce plan qu'on obferva dans

Las Cafas.

Las Casas.

la ſuite d'acheter des Noirs pour les faire travailler aux Colonies d'Amérique, ait été fourni originairement par un des hommes que d'ailleurs l'humanité compte au rang de ſes bienfaiteurs, & que les Dominicains, Miniſtres & Promoteurs de l'Inquiſition en Europe, aient été dans le Nouveau Monde les plus ardens protecteurs des Américains. Rien ne mérite plus d'être remarqué dans l'hiſtoire des contradictions de l'eſprit humain. L'idée de Las Caſas, quoiqu'adoptée dès-lors, ne put avoir lieu, parce qu'un Seigneur Flamand, chargé d'un privilége en vertu duquel il devait faire tranſporter quatre mille Nègres aux Antilles, le vendit aux Génois, qui mirent leurs Nègres à un prix trop haut pour la cupidité des poſſeſſeurs Eſpagnols, qui avaient des travailleurs Américains à ſi bon marché. Ces difficultés firent évanouir le projet de Las Caſas. Il en conçut un autre qui marquait bien quelle confiance il avait au pouvoir de la perſuaſion & au bon naturel des Américains. Il offrait au Roi d'Eſpagne de lui aſſurer, dans un terme donné, la domination du Continent de l'Amérique, pourvu qu'on n'y laiſsât paſſer qui que ce ſoit ſans ſa permiſſion. Il voulait arriver avec cent cinquante hommes, habillés de blanc, & ſous un autre nom que celui des Eſpagnols, devenus trop odieux dans le Nouveau Monde, & avec ce petit nombre, & une conduite oppoſée à celle des premiers

Conquérans

Conquérans de l'Amérique, il prétendait qu'en peu d'années il tirerait de ce pays le même tribut que le Roi d'Espagne en recevait, & qu'il y ferait fleurir la foi, la paix & le bonheur. Il fallait que ce vertueux Prêtre eût le talent de persuader ; car ce projet, quoique peu fait pour réussir, fût goûté de beaucoup de personnes considérables, & même du Roi. On permit à Las Casas d'essayer sa mission politique sur la côte de Cumana, pays de plus de deux cens cinquante lieues de long, qui s'étend depuis la Province de Paria jusqu'à celle de Sainte-Marthe. On lui en donna le commandement, & il partit avec deux cens Laboureurs & quelques Religieux ; mais les Espagnols s'étaient déjà fait connaître dans ce pays par des violences & des perfidies ; les habitans d'ailleurs étaient plus féroces que la plupart des autres peuples de l'Amérique ; ils étaient même antropophages. Las Casas, obligé de se transporter sou[illegible]nt de sa nouvelle Colonie à l'Isle Espagnole, fut mal obéi en son absence, & son petit établissement fut ruiné par les Américains. Pénétré de douleur, il entra dans l'ordre de Saint Dominique, & nous le verrons bientôt reparaître sur un plus grand théâtre toujours avec le même zèle & le même courage. Nous nous contenterons d'observer ici que ses représentations ne furent pas absolument inutiles.

Las Casas.

Las Cafas.

Les Américains furent traités avec plus de douceur ; mais nous ne croyons pas devoir dérober au Lecteur le détail que nous ont laiſſé les Hiſtoriens ſur la maniere dont cette affaire fut diſcutée dans le Conſeil de Charles-Quint, & ſurtout le diſcours de Las Caſas, dans lequel on diſtinguera aiſément ce qui eſt de ſon caractère & ce qui eſt de ſon ſiécle.

Charles parut dans une grande ſalle du Palais, élevé ſur un trône, avec tout l'appareil de la royauté. De Chièvres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien étaient aſſis à ſa droite. Le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajos & les autres Conſeillers d'Etat étaient à ſa gauche. Las Caſas & un Franciſcain, de même avis que lui, ſe tinrent debout vis-à-vis le Roi. Lorſque chacun fut placé, de Chièvres & le Chancelier, montant chacun de leur côté les degrés du trône, ſe mirent à genoux aux pieds du Roi, & lui parlerent quelque temps à voix baſſe ; enſuite ils reprirent leur place, & le Chancelier ſe tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit : « Révérend » Evêque, Sa Majeſté vous ordonne de parler, » ſi vous avez quelque choſe à lui dire. » L'Evêque ſe leva auſſi-tôt, & répondit que les explications qu'il avait à donner ne pouvant être communiquées qu'au Roi & à ſon Conſeil, il ſuppliait Sa Majeſté de faire éloigner ceux qui ne

Las Casas.

devaient pas les entendre. Il insista même après un second ordre, & ce ne fut qu'au troisieme, lorsque le Chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avait de Seigneurs dans la salle avaient été appellés pour assister au Conseil, qu'il prit le parti d'obéir ; mais, évitant les détails, il se contenta de déclarer que depuis cinq ans qu'il s'était rendu au Continent de l'Amérique avec la dignité épiscopale, il ne s'y était rien fait pour le service de Dieu ni pour celui du Prince ; que la Colonie se perdait au-lieu de s'établir ; que le premier Gouverneur qu'il y avait vu était un méchant homme, que le second était encore pire, & que tout allait si mal, qu'il s'était cru obligé de passer en Espagne pour en informer le Roi. Cependant, comme il était question de donner son avis sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, il ajouta que tous ceux qu'il avait vus, soit dans le pays qu'il venait d'habiter, soit dans les autres lieux où il avait passé, lui avaient paru nés pour la servitude ; qu'ils étaient naturellement pervers, & que son sentiment était de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols, sans quoi l'on n'en ferait jamais des Chrétiens, ni même des hommes.

Las Casas.

Lorsque l'Evêque eut cessé de parler, Las Casas reçut ordre d'expliquer ses idées. Herréra le fait parler en ses termes :

« Très-haut, très-puissant Roi & Seigneur, je » suis un des premiers Castillans qui aient fait le » voyage du Nouveau Monde. J'y ai vécu long- » temps, & j'ai vu de mes propres yeux ce que » la plupart ne rapportent que sur le témoignage » d'autrui. Mon pere est mort dans le même » pays, après y avoir vécu, comme moi, dès l'ori- » gine des découvertes. Sans m'attribuer l'hon- » neur d'être meilleur Chrétien qu'un autre, je me » suis senti porté, par un mouvement de com- » passion naturelle, à repasser en Espagne pour » informer le Roi, votre ayeul, des excès qui se » commettaient dans les Indes. Je le trouvai à » Placentia. Il eut la bonté de m'écouter ; &, dans » le dessein d'y apporter du remède, il remit » l'explication de ses ordres à Séville ; mais la » mort l'ayant surpris en chemin, sa volonté » royale & toutes mes représentations demeu- » rerent sans effet. Après son trépas, je fis mon » rapport aux Régens du Royaume, les Cardi- » naux Ximenès & Tortosa, qui entreprirent de » réparer le mal par de sages mesures, mais la » plupart mal exécutées. Ensuite Votre Ma- » jesté étant venu prendre possession de ses » Etats, je lui ai représenté la situation de ses » malheureuses Colonies, à laquelle on aurait

» alors remédié, si, dans le même temps, le grand » Chancelier n'était mort à Saragosse. Aujour» d'hui, je recommence mes travaux pour ce » grand objet. Las Casas.

» L'ennemi de toute vertu ne manque pas de » Ministres qui tremblent de voir l'heureux suc» cès de mon zèle : mais, laissant à part un mo» ment ce qui touche la conscience, l'intérêt de » Votre Majesté est ici d'une si haute importance, » que les richesses de tous les Etats d'Europe en» semble ne peuvent être comparées à la moin» dre partie de celles du Nouveau Monde ; & » j'ose lui dire, qu'en lui donnant cet avis, je lui » rends un aussi grand service que jamais Prince » en ait reçu de son Sujet. Non que je prétende » aucune espèce de gratification ou de salaire; ce » n'est pas seulement à servir Votre Majesté que » j'aspire : il est certain même que, dans toute » autre supposition que celle d'un ordre exprès, » le seul motif de son service ne m'aurait pas » ramené des Indes en Europe ; mais je crois en » rendre beaucoup à Dieu, qui est si jaloux de » son honneur, que je ne dois pas faire un pas » pour l'avantage de Votre Majesté, auquel il » n'ait la premiere part. Aussi le prends-je à té» moin que je renonce à toutes sortes de faveurs » & de récompenses temporelles ; & si jamais » j'en accepte, ou moi-même, ou par quelqu'un

Las Casas.

» qui les reçoive en mon nom, je veux être re-
» gardé comme un imposteur & un faussaire, qui
» aurait trompé son Dieu & son Roi. Apprenez
» donc, Sire, que les Naturels du Nouveau
» Monde sont capables de recevoir la foi, de
» prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les
» actes de toutes les vertus. Mais c'est par la rai-
» son & les bons exemples qu'ils y doivent être
» excités, & non par la violence; car ils sont
» naturellement libres, ils ont leurs Rois & leurs
» Seigneurs naturels, qui les gouvernent suivant
» leurs usages. A l'égard de ce qu'a dit le Révé-
» rend Evêque, qu'ils sont nés pour la servitude,
» suivant l'autorité d'Aristote, sur laquelle il pa-
» raît qu'il se fonde, il y a autant de distance de
» la vérité à cette proposition, que du ciel à la
» terre. Quand le Philosophe auroit été de cette
» opinion, comme le Révérend Evêque l'affirme,
» *c'était un Gentil, qui brûle maintenant dans*
» *les Enfers*, & dont la doctrine ne doit être ad-
» mise qu'autant qu'elle s'accorde avec celle de
» l'Evangile. Notre sainte Religion, Sire, ne fait
» acception de personne; elle se communique à
» toutes les Nations du monde; elle les reçoit tou-
» tes sans distinction; elle n'ôte à aucune sa liberté
» ni ses Rois; elle ne réduit pas un peuple à
» l'esclavage, sous prétexte qu'il y est condamné
» par la Nature, comme le Révérend Evêque

» veut le faire entendre. J'en conclus, Sire, » qu'il est de la derniere importance pour Votre » Majesté, d'y mettre ordre au commencement » de son régne. »

Las Casas.

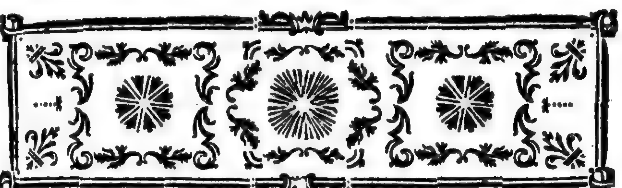
Après Las Casas, le Missionnaire Franciscain reçut ordre de parler à son tour. Il le fit dans ces termes: « Sire, je reçus ordre de passer dans » l'Isle Espagnole, où je demeurai quelques an- » nées: on m'y donna la commission de faire le » dénombrement des Indiens. Il y en avait alors » quantité de milliers. Quelque temps après, je » fus encore chargé du même ordre, & je trou- » vai ce nombre extrêmement diminué. Si le sang » d'Abel, c'est-à-dire, celui d'un seul mort in- » justement répandu, a crié vengeance & l'a ob- » tenue du Ciel, Dieu sera-t-il sourd au cri de ce » déluge de sang qu'on ne cesse pas de répan- » dre? Je conjure donc Votre Majesté, par le » sang de Notre-Seigneur, & par les plaies du » grand Saint dont je porte l'habit, d'apporter un » prompt remède à des maux qui ne manqueraient » pas d'attirer sur votre Couronne l'indignation & » les rigoureux châtimens du souverain Maître des » Rois. »

Don Diégue Colomb eut ordre ensuite de donner son avis. Il fut le même. Charles fut ému, & l'on ne peut douter que les Loix plus humaines portées pour le traitement des Américains,

Las Casas.

n'aient été la suite de ce fameux Conseil. Mais alors la question ne fut point résolue. On avait fait naître une nouvelle difficulté : ceux qui consentaient à traiter les Américains en hommes libres, exceptaient de cette faveur les Peuples qui seraient déclarés Antropophages. On sent combien cette question devenait obscure & incertaine dans des régions dont les mœurs étaient encore peu connues. On ne s'avisa pas d'examiner si, en supposant même que ces Peuples mangeassent leurs prisonniers, on était en droit d'en faire des esclaves. On ne songea qu'à prouver, comme l'on put, qu'ils avaient tous cette barbare coutume, parce qu'on avait intérêt de les en accuser. Charles-Quint, occupé de ses projets sur l'Italie & de ses querelles de rivalité & d'ambition, ne pouvait donner à cet examen une attention assez suivie, pour résister à tout ce qui était intéressé à le tromper. Bientôt des conquêtes plus brillantes qu'il n'avait pu même l'imaginer, de vastes Monarchies ajoutées à ses possessions d'Europe, des richesses immenses envoyées par les Vainqueurs du Mexique & du Pérou, éblouirent facilement une ame susceptible plus qu'aucune autre de cette espèce de séduction. Le Livre suivant nous offrira le tableau de ces grands événemens.

Fin du Livre premier.



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE *DES VOYAGES.*

AMÉRIQUE.

LIVRE II.

MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Hernandez de Cordoue. Découverte de l'Yucatan. Fernand Cortez. Découverte du Mexique. Conquête de Tlascala.

Hernandez.

AVANT de passer à la conquête d'un des plus grands Empires du nouvel hémisphere, il est bon

Hernandez.

que le Lecteur, une Carte à la main, se fasse une idée de tout ce qu'avait découvert le grand Colomb, & de tous les pas qu'on avait fait après lui.

On a vu que, voguant toujours à l'Occident, il avoit d'abord rençontré les grandes Antilles, c'est-à-dire, la partie la plus considérable de l'Archipel Américain dans la Mer du Nord. *Cuba*, aujourd'hui la Havane, *Hispaniola*, aujourd'hui Saint-Domingue, Portoric, la Jamaïque, les principales des grandes Antilles, furent aussi les premiers établissemens qui se formerent dans son second Voyage. En gouvernant un peu plus au Sud, il avait apperçu les petites Antilles ou Isles Caraïbes, la Guadeloupe, la Dominique, Mari-Galande, aujourd'hui possessions Françaises, mais alors négligées par les Espagnols. Ce n'est qu'à son troisième Voyage, qu'en s'avançant toujours vers le Sud, il trouva le Continent. Il aborda dans l'Isle de la Trinité à la pointe du Golfe de Paria. Il pénétra dans ce Golfe jusqu'à la pointe d'Uraba; & ce ne fut qu'après lui qu'Ojéda & Vespuce parcoururent ces côtes qui forment les Provinces de *Terre ferme*, *Cumana*, *Venezuéla*, Maracaibo, Sainte-Marthe, jusqu'au Golfe de Darien. C'est dans ce Golfe que nous avons vu s'élever Carthagène, devenue depuis si fameuse par son commerce. Entre le Golfe de Darien, dans la Mer du Nord, & celui de Panama dans

la Mer du Sud, eſt ſitué l'Iſthme de Panama, & ſur la rive ſeptentrionale de cette Iſthme, nous avons vu bâtir Porto-Bello, la rivale de Carthagène. En pénétrant à l'extrémité oppoſée de cet Iſthme, le hardi & malheureux Vaſco Nugnez, avait découvert le premier la Mer du Sud, qui conduiſit dans la ſuite au Pérou : cependant les Eſpagnols remontant, d'un autre côté, dans le Golfe du Mexique vers le Nord, avaient reconnu la Floride & le Canal de Bahama, vis-à-vis cette Contrée, qu'ils parcoururent juſqu'à la Caroline. Ainſi, le Golfe du Mexique avait été viſité dans toutes ſes parties, ſans qu'on eût encore ſongé à pénétrer dans l'Empire qui porte ce nom, lorſque la découverte de l'Yucatan, la partie du Mexique la plus ſeptentrionale, & qui s'avance en pointe à l'entrée du Golfe, conduiſit enfin les Eſpagnols dans un Pays plus policé & plus riche que tout ce qu'ils avaient vu juſqu'alors.

Hernandez.

Vers le commencement de l'année 1517, ou ſur la fin de la précédente, Vélaſquez, qui avait mis l'Iſle du Cuba dans un état floriſſant, ne voulut pas perdre l'occaſion de s'étendre par de nouvelles conquêtes, ou de ſe fortifier dans ſon Iſle, en y faiſant amener un grand nombre d'eſclaves pour la culture des terres. La douceur de ſon Gouvernement avait attiré près de lui une grande partie de la Nobleſſe Eſpagnole des In-

Hernandez.

des. Il proposa une expédition sur quelque endroit de la Terre-ferme, où l'on n'eût point encore pénétré; dans le dessein d'y faire un établissement, si le pays en paraissait digne, ou d'enlever des Américains, s'ils étaient Cannibales ou Antropophages, ou du moins d'y faire la traite de l'or, s'il s'y en trouvait. Quelques Mémoires alleguent qu'il en demanda la permission à l'Amiral Don Diégue, dont il n'était que le Lieutenant; mais Don Diégue était en Espagne depuis trois ans, & Vélasquez, loin de donner cette marque de subordination, n'avait rien épargné pour se rendre indépendant.

Il arriva, comme Vélasquez l'avait prévu, que non-seulement ses matelots & ses soldats, qui s'ennuyaient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune ou pour la gloire, entrerent volontiers dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, & d'une grande partie des frais. Vélasquez accepta son offre, & fit armer à San-Jago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigantin, sur lesquels il embarqua cent dix hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 de Février, avec *Alaminos*, pour premier Pilote; cet habile Navigateur, qui avait servi dans sa jeunesse sous Christophe Colomb, n'eut

pas plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui est à l'extrémité occidentale de Cuba, qu'il proposa de gouverner droit à l'Oueſt, par la ſeule raiſon que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à ſuivre cette route : c'était aſſez pour déterminer Hernandez. Ils eſſuyerent une tempête qui dura deux jours, &, pendant trois ſemaines, leur navigation fut très-dangereuſe dans une mer qu'ils connaiſſaient ſi peu : mais ils apperçurent enfin la terre, & s'en approcherent aſſez près. Leurs premiers regards s'étaient arrêtés ſur une grande Bourgade, qui leur parut éloignée d'environ deux lieues, lorſqu'ils virent partir de la Côte cinq canots chargés d'Américains, qui étoient vêtus d'une ſorte de pourpoints ſans manches, & de caleçons de la même étoffe. Ils ſemblerent voir avec admiration les grands Navires des Caſtillans, leurs barbes, leurs habits, & tout ce qui ne reſſemblait point à leurs propres uſages. On leur fit quelques préſens, dont ils furent aſſez ſatisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié ; mais leur deſſein était d'employer la perfidie & la violence, pour ſe ſaiſir de tout ce qu'ils avaient admiré à la premiere vue. Les Caſtillans n'ayant pas fait difficulté de deſcendre, ceux qui débarquerent les premiers ſe trouverent tout-d'un-coup environnés d'un grand nombre d'enne-

Hernandez.

Hernandez.

mis, qui s'étaient embufqués, & qui, pouffant de grands cris, firent tomber fur eux une grêle de pierres & de fleches. Avec l'arc & la fronde, ils étaient armés d'une forte de lames d'épées, dont la pointe était un caillou fort aigu, de rondaches & de cuiraffes doublées de coton. Hernandez eut quinze hommes bleffés; mais le feu des arquebufes eut bientôt diffipé les affaillans.

Les Caftillans fort joyeux, malgré leur difgrace, d'avoir découvert un pays dont les habitans étaient vêtus, & les maifons de pierres & de chaux, fpectacle qu'ils n'avaient pas encore eu dans l'Amérique, retournerent à bord pour fuivre la Côte. Après quinze jours de navigation, pendant laquelle ils obferverent conftamment de ne mouiller que la nuit, ils arriverent proche d'un Golfe, à la vue d'une Bourgade auffi groffe que la premiere, qu'ils appellerent *Lazare*, parce qu'on était au Dimanche de ce nom, mais que les Indiens nommaient *Kimpesh*, & qui a pris depuis le nom de pays de *Campeche.* Pendant qu'on rentrait à bord, cinquante Américains vêtus de camifoles & de mantes de coton, fe préfenterent aux Caftillans; & leur ayant demandé, par divers fignes, s'ils ne venaient pas du côté d'où le Soleil fe lève, ils les inviterent à s'approcher de leur Bourgade. Quoique leur derniere avanture leur rendît cette invitation fufpecte, ils

ſolurent d'y aller bien armés. La curioſité les fit entrer dans quelques Temples bien bâtis, qui ſe préſentaient ſur leur paſſage, & dans leſquels ils furent ſurpris de trouver, avec quantité d'Idoles, des traces de ſang toutes fraîches, & des croix peintes ſur les murs. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude des deux ſexes, qui ne ſe laſſait point de les admirer. Quelques momens après, ils virent paraître deux troupes, qui marchaient en bon ordre, & qui étaient armées. Dans le même temps, il ſortit d'un Temple dix hommes, qu'ils prirent pour des Prêtres, vêtus de longues robes blanches, avec une chevelure noire fort friſée. Ils portaient du feu dans des rechaux de terre, où ils jettaient une ſorte de gomme, en dirigeant la fumée du côté des Caſtillans, & les preſſant de ſe retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de pluſieurs inſtrumens de guerre, qui ſonnaient la charge. Hernandez, qui ne ſe voyait point en état de réſiſter à un peuple ſi nombreux, fit reprendre à ſes gens le chemin de la mer; &, quoique ſuivi par les deux troupes, qui ne le perdirent pas de vue, il fut aſſez heureux pour ſe rembarquer ſans aucun accident. Il y a toute apparence que la cérémonie qu'il avait vue, était une eſpèce d'exorciſme.

Hernandez.

Il reprit ſa route au Sud pendant ſix jours, & l'eau commençant à lui manquer, il mouilla dans

Hernandez.

une anſe, où il trouva un puits d'eau douce, dont il remplit ſes tonneaux. Mais, ayant paſſé la nuit à terre, il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'habitans, qui lui tuerent quarante-ſept hommes. La plupart des autres n'échapperent point ſans bleſſures, & lui-même fut percé de douze fleches; il ne dut la vie qu'à ſon courage, qui lui ouvrit un chemin au travers des ennemis; & lorſqu'il fut rentré dans ſes Barques, où les fleches le ſuivirent, il eut le chagrin de voir mourir encore cinq hommes de leurs bleſſures, outre deux qui avaient été enlevés dans le combat, & dont la vie lui parut déſeſpérée entre les mains des Américains. Il ne reſtait pas d'autre parti à prendre, que de retourner à Cuba.

Hernandez mourut peu de jours après ſon retour à la Havane: mais Vélaſquez conçut une ſi haute idée de l'Yucatan, ſur le témoignage des deux jeunes Américains, qu'Hernandez avait amenés, & plus encore ſur la vue des médailles, des couronnes & des bijoux d'or qu'on avait enlevés de leurs Temples, qu'il ne perdit pas un moment pour ſe mettre en état de preſſer cette expédition. Il arma trois Navires & un Brigantin, ſur leſquels il mit deux cens cinquante Eſpagnols, & quelques Inſulaires de ſon Gouvernement. Juan de *Grijalva*, dont tous les Hiſtoriens vantent le caractere & l'habileté, fut chargé du commandement-général,

commandement-général, & reçut pour Capitaines, Pierre d'*Alvarado*, François de *Montejo* & Alfonse d'*Avila*, trois Officiers respectés pour leur naissance, leur courage & leur politesse. Les Pilotes furent les mêmes qui avaient servi au voyage d'Hernandez. Hernandez.

Grijalva. Grijalva mit en Mer, le 8 d'Avril 1518; après avoir relâché & fait quelques provisions dans l'Isle de Cozumel, il remit à la voile, & se trouva dans peu de jours à la vue de l'Yucatan. La beauté de cette Côte excita l'admiration des Espagnols. Ils y découvrirent, par intervalle, des édifices de pierres, & l'étonnement qu'ils avaient de trouver cet usage dans l'Amérique, leur faisait paraître les bâtimens comme de grandes villes, où l'imagination leur représentait des tours, & tous les ornemens des cités Européennes. Quelques soldats ayant fait remarquer que le Pays ressemblait à l'Espagne, cette idée plut si fort à ceux qui l'avaient entendue, qu'on ne trouve pas d'autre raison qui ait fait donner le nom de Nouvelle-Espagne à toute cette contrée.

Les vaisseaux Castillans continuerent de ranger la Côte, jusqu'à l'endroit où la Riviere que les Américains nommaient *Tabasco*, entre dans la mer par deux embouchures. C'est une des plus navigables qui se jettent dans le Golfe, qu'on a nommé du *Mexique*, & depuis cette découverte,

Grijalva.

elle a pris le nom de *Grijalva*, pour laisser le sien à la Province qu'elle arrose, & qui est une des premieres de la Nouvelle-Espagne. Le Pays paraissait couvert de très-grands arbres, & si peuplé sur les rives du fleuve, que Grijalva ne put résister à l'envie d'y pénétrer. Mais, n'ayant trouvé de fonds que pour les deux plus petits de ses Bâtimens, il y fit passer tout ce qu'il avait de gens de guerre, & laissa ses deux autres vaisseaux à l'ancre, avec la plus grande partie de ses matelots. A peine fut-il engagé dans le fleuve, dont il eut beaucoup de peine à surmonter le courant, qu'il apperçut un grand nombre de canots remplis d'hommes armés & plusieurs autres troupes sur la rive, qui paraissaient également résolues de lui fermer le passage & de s'opposer à sa descente. Leurs cris & leurs menaces effrayerent si-peu les Espagnols, qu'ils ne s'avancerent pas moins jusqu'à la portée du trait. Grijalva leur avait recommandé le bon ordre, & sur-tout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Américains, de leur côté, furent si frappés de la fabrique des vaisseaux étrangers, de la figure & des habits de ceux qui les conduisaient & de leur belle ordonnance, autant que de l'intrépidité avec laquelle ils les voyaient avancer, que, dans leur premiere surprise, cette vue les rendit comme immobiles. Le Général Castillan saisit ce

moment pour ſauter à terre ; il y fut ſuivi de tous ſes gens, dont il forma auſſi-tôt un bataillon. Tandis que cette action ſemblait augmenter l'étonnement des Américains, il leur envoya Julien & Melchior, deux jeunes gens qui avaient été pris dans l'expédition d'Hernandez de Cordoue, & dont la langue était entendue dans une grande partie de la Nouvelle-Eſpagne, pour les aſſurer qu'il ne penſait point à troubler leur repos, & que dans le deſſein, au contraire, de ſe rendre utile à leur Nation, il leur offrait la paix & ſon alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente, avec un mêlange de confiance & de crainte : mais l'accueil qu'ils reçurent ayant achevé de les raſſurer, Grijalva leur fit dire que les Caſtillans étaient Sujets d'un grand Roi, Maître de tous les pays où ils voyaient naître le Soleil, & qu'il était venu les inviter, de la part de ce Prince, à le reconnaître auſſi pour leur Souverain. Ce diſcours fut écouté avec une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur diſpoſition ſemblait encore incertaine, lorſqu'un de leurs Chefs, impoſant ſilence à toute la troupe, répondit d'un air & d'un ton ferme ; « Que cette paix qu'on » leur offrait, avec des propoſitions d'hommage » & de ſoumiſſion, avait quelque choſe de fort » étrange ; qu'il était ſurpris d'entendre qu'on

Grijalva.

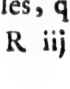
Grijalva.

» leur parlât d'un nouveau Seigneur, sans savoir » s'ils étaient mécontens de celui auquel ils » obéissaient ; que, pour ce qui regardait la paix » ou la guerre, puisqu'il n'était question main- » tenant que de ces deux points, il n'était pas » revêtu d'une autorité suffisante pour donner » une réponse décisive ; mais que ses Supérieurs, » auxquels il allait expliquer ce qu'on avait pro- » posé, feraient connaitre leur résolution. » Les Espagnols jugerent qu'ils s'étaient mépris, en croyant avoir à faire à des Sauvages, & que des peuples qui parlaient ainsi, ne pouvaient être des ennemis méprisables. L'Orateur s'étant retiré après son discours, les laissa quelque-temps dans cet embarras ; mais il reparut bientôt, avec la même escorte, pour leur déclarer : « Que ses » Maîtres ne craignaient pas la guerre, qu'ils n'i- » gnoraient pas ce qui s'était passé dans la Province » voisine, & que cet exemple n'était pas capable de » les intimider ; mais qu'ils jugeaient la paix préfé- » rable à la plus heureuse guerre. » Il avait fait apporter quantité de fruits & d'autres provisions, qu'il offrit à Grijalva, de la part de ses Maîtres, comme un gage de la paix qu'ils acceptaient. Bientôt on vit arriver le Cacique du canton, avec une garde peu nombreuse & sans armes, pour faire connaître la confiance qu'il prenait à ses hôtes, & celle qu'il leur demandait pour lui.

Grijalva.

Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie & d'amitié, auxquels il répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens, il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs pièces étaient également précieuses par la matiere & le travail. C'étaient différentes sortes de bijoux d'or, renfermées dans une corbeille, des armes & des figures d'animaux, revêtues de lames d'or, des pierreries enchassées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & des robes d'un coton extrêmement fin. Alors, sans laisser le temps à Grijalva de le remercier, il lui dit : « qu'il » aimait la paix, & que c'était pour la faire sub- » sister entr'eux qu'il le priait d'accepter ce pré- » sent; mais que dans la crainte de quelque mé- » sintelligence, qui pouvait s'élever entre les » deux Nations, il le suppliait de s'éloigner. » Le Général Castillan, charmé de tout ce qu'il entendait, répondit que son dessein n'avait jamais été d'apporter le moindre trouble sur cette Côte, & qu'il était disposé à partir. En effet, il se hâta de mettre à la voile.

En continuant de ranger la Côte, les Castillans arriverent ensemble à l'embouchure d'un autre fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'ils y apperçurent des Américains avec une sorte de piques ornées de banderoles, qui sem-



Grijalva.

blaient les inviter à descendre. *Montejo* reçut ordre de s'avancer avec deux chaloupes, pour reconnaître leurs dispositions, & l'escadre ne tarda point à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Américains, qu'ils en obtinrent la valeur de quinze mille pesos d'or, pour les plus vieilles marchandises d'Espagne. Ils apprirent, dans ce lieu, qu'ils étaient redevables des invitations & du bon accueil des habitans, à l'ordre d'un puissant Monarque, voisin de cette Province, qui se nommait *Motézuma (a)*; que ce Prince, qui avait été informé de leur approche, avait mandé aux Commandans de ses frontieres d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traiter, & de découvrir, s'il était possible, le véritable dessein de ces étrangers. Il parait que la renommée avait porté jusqu'à ce Prince, les expéditions des Espagnols dans les Antilles & dans quelques parties du Continent, & qu'il les regardait comme des ennemis redoutables, qu'il fallait appaiser par des soumissions, & éloigner, s'il était possible.

La rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du Nord, on remit à la voile, & l'on rencontra bientôt une Isle, assez proche de la côte, que la blancheur de son sable fit nommer l'*Isle Blanche*. Un peu plus loin, on en découvrit

(a) Les Européens l'ont nommé Montézume.

une autre à quatre lieues de la côte ; & l'ombrage de ses arbres lui fît donner le nom d'*Isle Verte*. Plus loin encore, à une lieue & demie du rivage, on en apperçut une, qui parut peuplée, & le Général y descendit. Il y trouva quelques bons édifices de pierres, & un temple ouvert de toutes parts, au milieu duquel on découvrait plusieurs degrés, qui conduisaient à une espèce d'autel chargé de statues d'horrible figure. En le visitant de près, on y apperçut cinq ou six cadavres humains qui paraissaient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi que les Castillans ressentirent de ce spectacle, leur fit donner à l'Isle le nom d'*Isle des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition dans une quatrieme Isle, un peu plus éloignée, que ses habitans nommaient *Culva*, dont on a fait Saint-Jean-d'Ulua.

Grijalva.

La vue de tant de riches contrées faisait souhaiter au Général Espagnol, d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités; mais le Gouverneur de Cuba, Vélasquez, jaloux de ses propres Lieutenans, leur avait défendu de faire aucun établissement. On revint donc à la Havane, & Vélasquez, au récit de tout ce qu'avait vu Grijalva, eut la bizarre injustice de lui faire un crime de son obéissance. Il n'eut rien de plus pressé, que de faire partir une autre flotte pour la même destination : elle fut composée de

Grijalva.

dix navires, & le fameux Fernand Cortez en eut le commandement.

Cortez.

Cortez était né en 1485, à Medellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille dont on n'a pas contesté la noblesse. Dans sa premiere jeunesse, il avait étudié à l'Université de Salamanque, & le dessein de son pere était de l'appliquer à la Jurisprudence ; mais sa vivacité naturelle, qui ne s'accommodait pas d'une profession si grave, le ramena chez son pere, dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous le Grand Gonsalve de Cordoue, & le jour de son départ était marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui mit du changement dans ses desseins, sans en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer en Amérique, pour y chercher la fortune & la gloire ; il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des lettres de recommandation pour Don Nicolas d'Ovando, son parent, qui commandait dans l'Isle Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse & sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation. Ovando le reçut avec amitié, & le garda quelque temps près de lui ; ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait, & d'une physionomie prévenante ; ces avantages extérieurs étaient sou-

Cortez.

tenus par des qualités qui le rendaient encore plus aimable ; il était généreux, sage, discret ; il ne parlait jamais au désavantage de personne ; sa conversation était enjouée ; il obligeait de bonne grace, & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits : un mérite si distingué, & les occasions qu'il eut de signaler sa valeur & sa prudence, lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la Colonie, lorsqu'en 1511, Vélasquez, qui passait dans l'Isle de Cuba, lui proposa de le suivre avec l'emploi de Secrétaire. Il accepta cet office ; mais le Gouverneur ayant fait des mécontens, Cortez, qui était apparemment de ce nombre, se chargea, l'année suivante, de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de San-Domingo ; ce complot fut découvert ; Cortez fut arrêté, & condamné au dernier supplice ; sa grace néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération, & le Gouverneur se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile ; mais, n'étant point observé à bord, il eut le courage, pendant la nuit, de sauter dans la mer, avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jetté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du Gouverneur, qui, frappé de l'énergie de son caractere, prit le parti de s'en faire un ami, & le combla de faveurs. Vélasquez, qui

Cortez.

voulait, sur-tout dans ses Lieutenans, un dévouement servile à ses volontés & à ses intérêts, crut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans un homme tel que Cortez, qui lui avait tant d'obligations; mais ceux qui avaient observé de plus près l'ame altiere & ambitieuse de ce nouveau Commandant, jugerent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le Gouverneur & le Capitaine-général de la flotte se promenaient ensemble, un fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux, & se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien, & qu'il lui faudrait bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. *Compere*, dit le Gouverneur, (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez, dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême,) *entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo? C'est un fou*, dit Cortez, *il faut le laisser parler.* Cependant les concurrens au commandement qu'il avait obtenu, profiterent de ces ouvertures, pour jetter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez, qui s'en apperçut, ne songea qu'à presser son départ: il employa aux préparatifs, tout son bien & celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer, portait le signe de la Croix, avec ces mots pour devise, en latin: *nous vaincrons par ce signe*: c'est l'inscription du fabuleux *Labarum*, qui, à ce qu'on prétend, appa-

rut à Conſtantin. En peu de jours, il raſſembla, ſous ſes ordres, environ trois cens hommes, entre leſquels on comptait Diégo d'*Ordas*, ami particulier du Gouverneur, François de *Norla*, Bernard *Diaz del Caſtillo*, qui publia l'Hiſtoire de cette expédition & d'autres Gentilshommes, dont les noms paraîtront plus d'une fois avec honneur. Cortez était ſi alarmé, qu'il ſe diſpoſa à s'embarquer, ſans prendre ſon audience de congé. Vélaſquez fut averti que la flotte allait mettre à la voile; il ſe leva auſſi-tôt, & toute la ville fut troublée: il alla au rivage dès la pointe du jour, avec une nombreuſe ſuite. Cortez l'ayant apperçu, deſcendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'eſcoperes & d'arbalêtres, accompagné de ſes plus fidèles amis, & s'approcha du rivage. Vélaſquez lui dit: *compere, compere, vous partez donc ainſi, ſans dire adieu? il eſt bien étrange que vous me quittiez ainſi:* Cortez lui répondit: *Seigneur, je vous en demande pardon; mais ſachez qu'on ne ſaurait apporter trop de diligence aux grandes entrepriſes; ordonnez ſeulement ce que vous ſouhaitez que je faſſe pour votre ſervice.* Vélaſquez ſurpris, ne ſut que répondre, & Cortez retourna ſur le-champ aux vaiſſeaux, & partit le 18 de Novembre 1518, & raſant la côte du Nord, vers l'Eſt, alla mouiller, en peu de jours, au port de la Trinité, où il avait quelques

Cortez.

Cortez.

amis, qui le reçurent avec des tranſports de joie. Quantité d'Eſpagnols voulurent ſe joindre à lui : on nomme ici les principaux, pour donner plus de facilité à les reconnaître dans le cours de leurs exploits ; c'était Jean d'Eſcalante, Pierre Sanche de Farſan, & Gonzale de Mexia: on vit bientôt arriver Alvarado & d'Avila, qui étaient partis après la flotte, & ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez, qu'ils avaient déjà commandé tous deux dans l'expédition de Grijalva. Alvarado amenait ſes quatre freres, Gonzale, George, Gomez & Jean. La ville du Saint-Eſprit, qui eſt peu éloignée de la Trinité, fournit auſſi ſes plus braves citoyens, tels qu'Alphonſe Hernandez, Porto Carréro, Gonzale de Sandoval, Rodrigue de Ranjal, Jean Vélaſquez de Léon, parent du Gouverneur, & pluſieurs autres gentilshommes de la même diſtinction. Une ſi belle nobleſſe, & plus de cent ſoldats, qui furent tirés de ces deux villes, augmenterent également la réputation & les forces de l'armée, ſans compter les munitions, les armes, les vivres, & quelques chevaux, qui furent embarqués aux frais de Cortez & de ſes amis. Outre les dépenſes communes, il diſtribua libéralement tout ce qui lui reſtait de ſon propre bien, entre ceux qui avaient beſoin de ſecours pour former leur équipage. Cette généroſité, jointe à l'eſpérance que ſes qua-

lités naturelles faisaient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs, par des droits plus forts que ceux du rang & de l'autorité. Cortez.

Cependant, à peine était-il parti, que Vélasquez, excité par de nouvelles représentations, sur-tout par celles d'un Astrologue nommé Jean de *Milan*, dont les prédictions ambigues augmenterent ses craintes, résolut de tout tenter pour lui ôter le commandement. Il commença par envoyer un ordre exprès à Verdugo, son beau-frere, qui exerçait l'emploi d'Alcade-Major à la Trinité, de le déposer dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette commission était plus facile à donner qu'à remplir : Cortez était sûr de tous ceux qu'il avait sous ses ordres, & Verdugo comprit qu'il exposerait inutilement son autorité : d'ailleurs il se laissa persuader, par les discours séduisans de Cortez, que pour son propre intérêt & celui de son beau-frere, une entreprise de cet éclat demandait plus d'explication. Il écrivit à Vélasquez ; la plupart des Officiers de la Flotte écrivirent de leur côté, pour représenter au Gouverneur l'injustice qu'il voulait faire à un homme de mérite, dont tout le crime était apparemment d'avoir excité l'envie, & le danger qu'il y avait de révolter toute l'armée, par le mauvais traitement dont on menaçait son Général. Enfin Cortez écrivit lui-même, dans des termes

Cortez.

fort meſurés, mais pleins de nobleſſe, qui faiſaient ſentir à Vélaſquez le tort qu'il avait de prêter ſi facilement l'oreille à la calomnie. Cependant, après le départ de toutes ces dépêches, il jugea que, dans une conjoncture ſi délicate, la prudence l'obligeait de hâter ſa navigation. Il envoya par terre, à la Havane, une partie de ſes ſoldats, ſous la conduite d'Alvarado, pour y faire quelques nouvelles levées, & mettant à la voile auſſi-tôt, il s'avança vers cette ville, dans le deſſein de ne s'y arrêter que pour recevoir ſes gens à bord.

La flotte ſortit du port de la Trinité, avec un vent favorable; mais, au-lieu de ſuivre le vaiſſeau de Cortez, elle s'écarta pendant la nuit, & les Pilotes ne s'apperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour; cependant, comme ils ſe voyaient fort avancés, ils continuerent leur route juſqu'à la Havane. Pierre de Barba, qui commandait dans cette ville, entra vivement dans les intérêts du Capitaine-général, & donna des ordres pour les beſoins de la flotte; mais on fut extrêmement ſurpris de voir paſſer pluſieurs jours ſans recevoir aucune nouvelle de Cortez, & l'inquiétude alla ſi loin, qu'une partie de l'armée propoſait déjà d'élire un Commandant dans ſon abſence. La nuit de ſon départ, en paſſant ſur les dangereux bancs qui ſe rencontrent entre le

Cortez.

Trinité & le Cap Saint-Antoine, assez près de l'Isle de *Pinos*, son vaisseau avait touché, avec un danger si pressant, qu'il avait fallu faire transporter une partie de sa charge dans l'Isle voisine. La présence d'esprit, qui avait fait prendre au Général le seul parti qui pouvait le sauver, & la fermeté avec laquelle il avait fait exécuter ses ordres, augmenterent beaucoup l'estime & la confiance qu'on avait déjà pour lui.

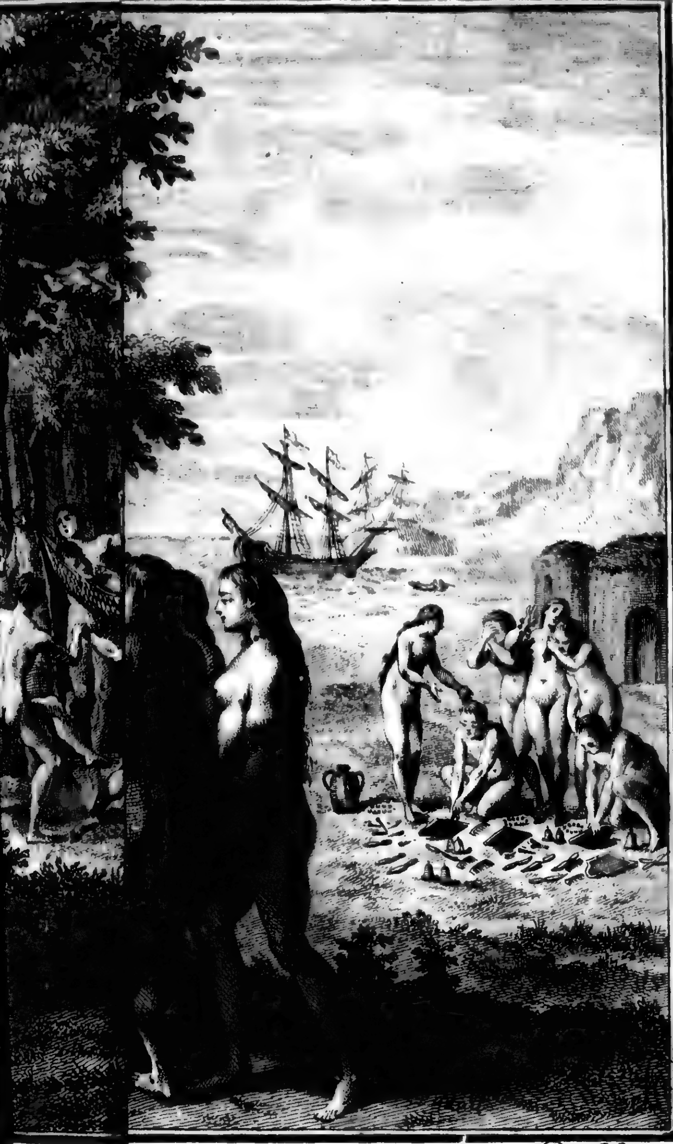
Le nombre de ses soldats croissait tous les jours. Entre les Gentilshommes de la Havane, on distingue François de *Montejo*, qui fut ensuite Adelantade de l'Yucatan, Diégue de *Soto del Toro*, Garcie *Caro* & Jean de *Zedens*, qui donnerent un nouvel éclat à ses Troupes, & qui acheverent même de fournir des armes & des provisions. Pendant ces préparatifs, Cortez sut ménager jusqu'au temps de son loisir. Il profita de ce court intervalle, pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les pièces, & pour exercer les canonniers à leurs fonctions. Le canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'arme défensive, qui n'était qu'un double drap de coton piqué, & taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*Estanpille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune, après l'expérience, qu'un peu de coton, piqué

Cortez.

mollement entre deux toiles, passa pour une défense plus sûre que le fer, contre la pointe des fleches & des dards Américains, sans compter que les fleches y demeurant attachées, perdaient encore leur activité, & n'allaient blesser personne, en glissant sur les armes. Cortez faisait faire aussi tous les exercices militaires à ses soldats : il les instruisait lui-même, par le discours & l'exemple.

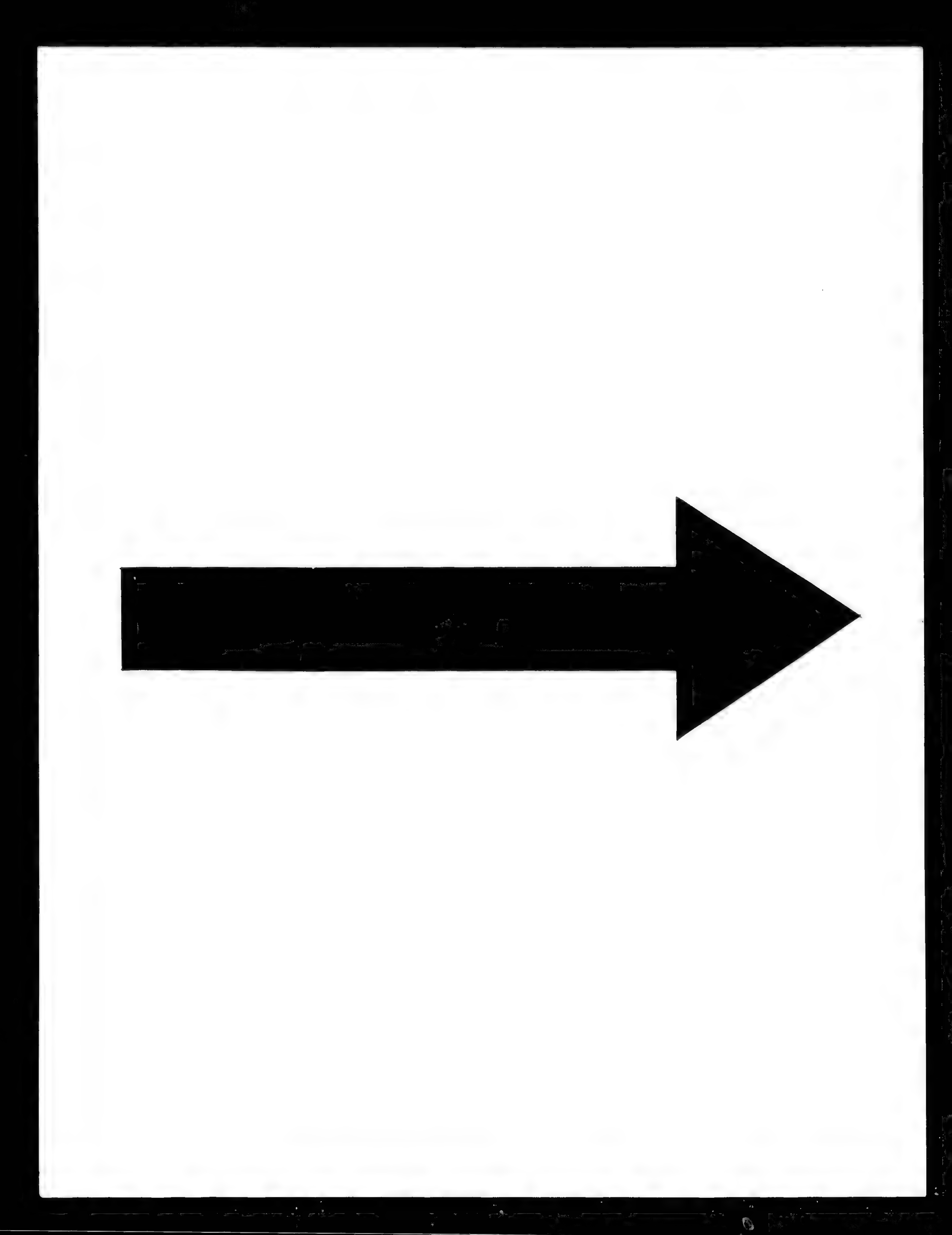
Mais, tandis que les derniers préparatifs se faisaient avec une diligence & une conduite qui lui attiraient de l'admiration, il vit arriver Gaspard de Garnica, chargé des lettres de Vélasquez, par lesquelles il était ordonné à Barba de l'arrêter, & de l'envoyer prisonnier à la Capitale. Elles portaient ordre à Diégue d'Ordaz & à Jean Vélasquez de Léon, de prêter main-forte à Barba. Les plaintes que le Gouverneur de Cuba faisait de Verdugo, faisaient comprendre qu'il ne recevrait aucune excuse dans l'affaire du monde qui l'intéressait le plus. Cortez en fut averti, & cette obstination lui causa de l'inquiétude. Ce fut alors qu'il prit la résolution de rompre ouvertement avec Vélasquez. Il trouva des prétextes pour éloigner Diégue d'Ordaz, avant la publication de ces ordres, parce qu'il n'ignorait pas que la proposition de nommer un Commandant dans son absence, était venue de lui ; ensuite ayant mis dans ses intérêts Vélasquez de Léon, qu'il

connaissait



Benard direxit

ORTEZ.



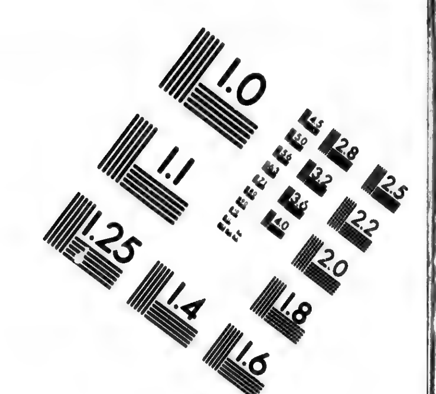
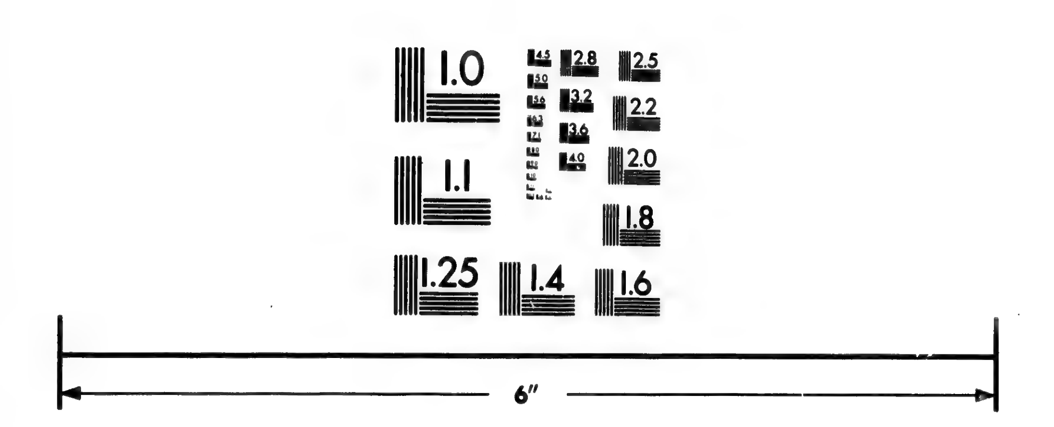
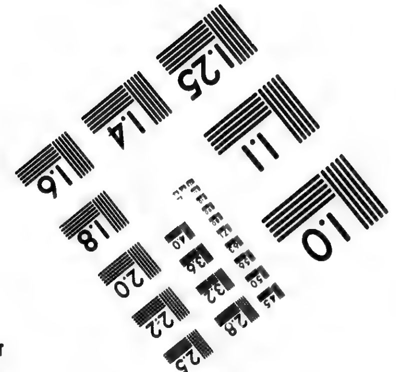
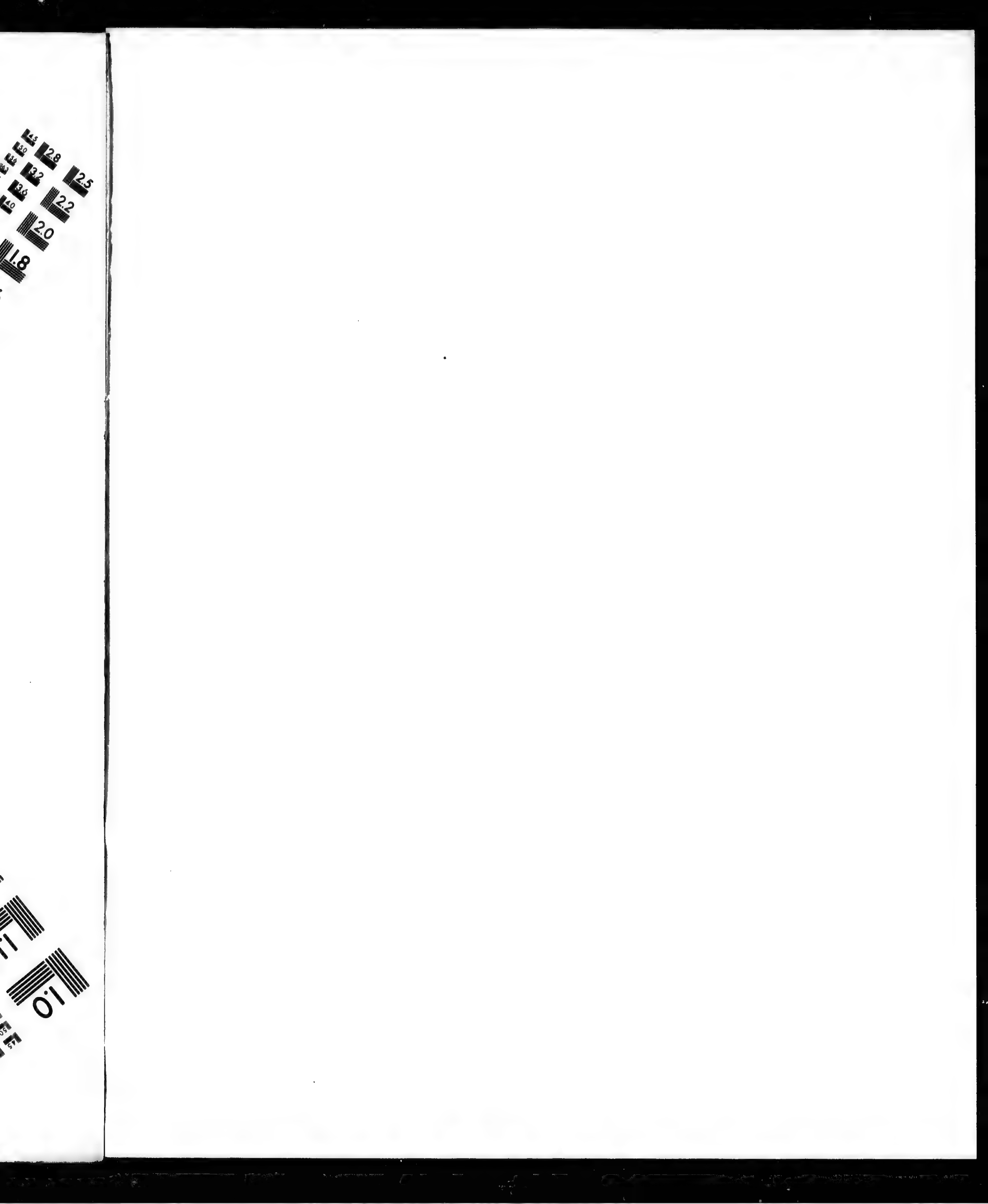
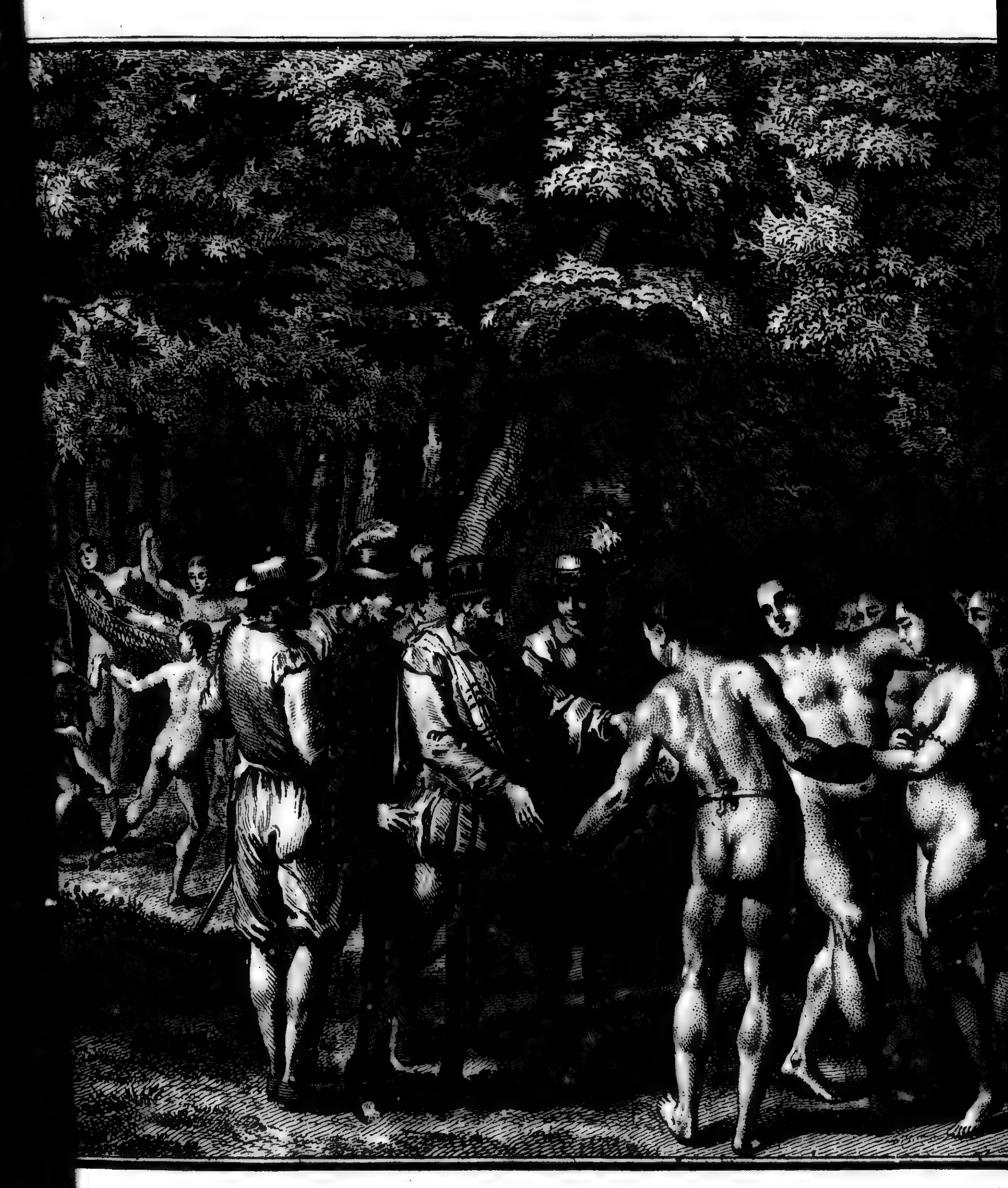


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

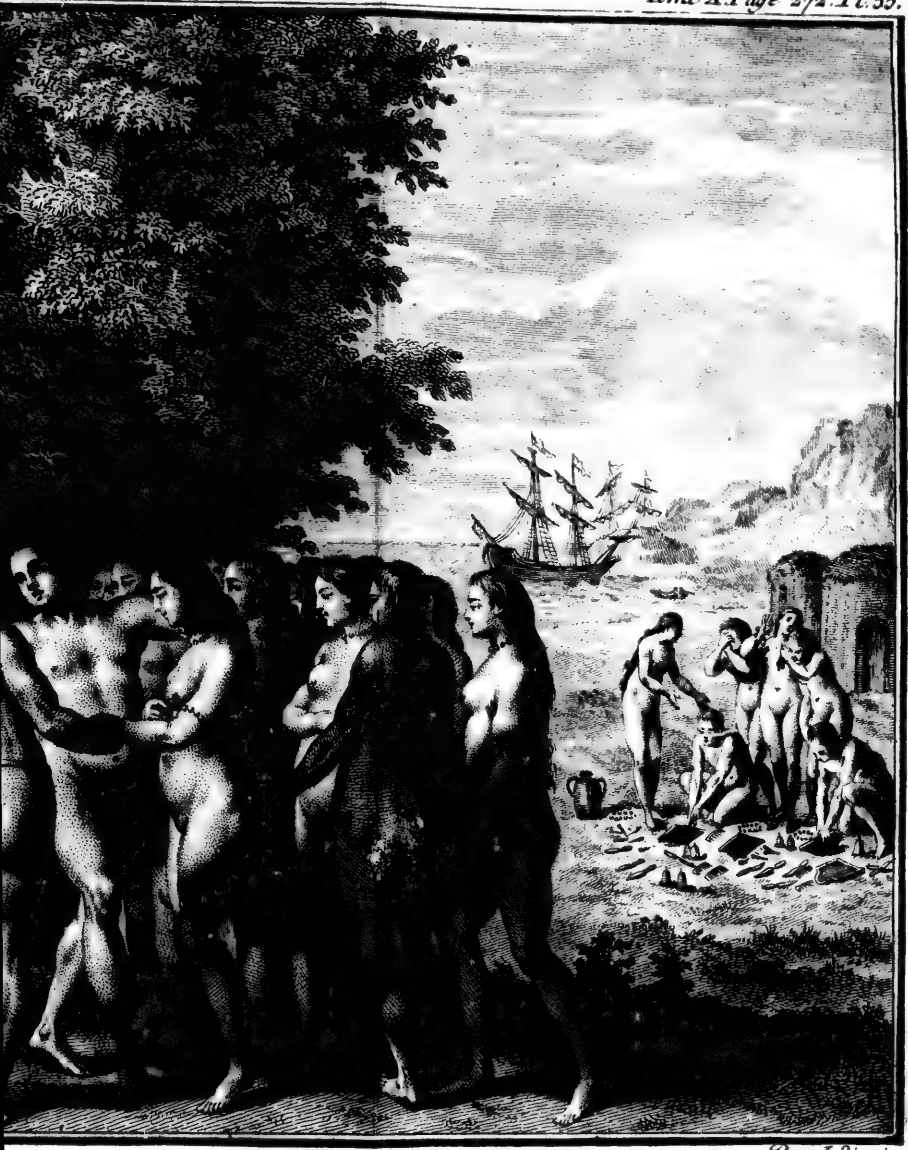








MARINA, ET AUTRES FEMMES DONNÉ



Benard direxit

FEMMES DONNÉES À CORTEZ.

connaiſſai
point de
déclarer l
était men
mettre u
contint da
ſur l'eſtime
des ſoldats
naces. Bar
ſemblait re
qu'il n'ava
Gouverneu
enſuite, po
tions, il r
une lettre,
neur, qu'il
pouvoir qu'
n'étaient pa
Il ajoutait e
qu'il eût à p
général par
de nouvelles
mieux eſpér
pouvait obte
Après de
rmée, Corte
Envain le bru
iver lui-mêm

connaissait plus facile à persuader, il ne craignit point de se montrer à ses troupes, & de leur déclarer lui-même la nouvelle persécution dont il était menacé. Leur ardeur fut égale à lui promettre une fidélité sans réserve : la Noblesse se contint dans les bornes d'un attachement fondé sur l'estime & la reconnaissance ; mais la chaleur des soldats fut poussée jusqu'aux cris & aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux semblait regarder, se hâta de paraître, pour jurer qu'il n'avait pas dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il en reconnaissait l'injustice ; ensuite, pour ne laisser aucun doute à ses intentions, il renvoya publiquement Garnica, avec une lettre, par laquelle il marquait au Gouverneur, qu'il n'était pas temps d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avait confié, & que les troupes n'étaient pas disposées à souffrir le changement. Il ajoutait en forme de conseil, que le seul parti qu'il eût à prendre, était de retenir le Capitaine-général par la voie de la confiance, en ajoutant de nouvelles graces aux premieres, & qu'il valait mieux espérer de sa reconnaissance, ce qu'il ne pouvait obtenir par la force.

Cortez.

Après de telles assurances de l'affection de son armée, Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter. Envain le bruit courut que Vélasquez devait arriver lui-même à la Havane : il aurait beaucoup

Cortez.

hasardé, suivant les Historiens. Les Guerriers de la flotte n'étaient pas encore revenus de leur chagrin, & Solis décide hardiment qu'ils avaient pour eux la force & la raison. Ils presserent eux-mêmes le départ, la flotte se trouva composée de dix navires & d'un brigantin. Cortez divisa toutes ses troupes en onze Compagnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines, qui devaient commander ces onze vaisseaux, avec une égale autorité sur mer & sur terre. Il prit le commandement de la premiere Compagnie. Les autres Capitaines furent Vélasquez de Léon, Porto Carréro, Montejo, d'Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedo, d'Avila, & Ginez de Nortez, qui montait le brigantin. Orozco, qui avait servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie, & le sage Alaminos, dont l'expérience était connue sur toutes ces mers, fut nommé premier Pilote. Cortez donna pour mot *Saint-Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettait toutes ses entreprises.

On mit à la voile, du port de la Havane, le 10 de Février 1519. Après avoir eu, pendant quelques jours, des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'Isle de Cozumel, & l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq cens huit soldats, san

y comprendre les Officiers, & cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les Officiers à part, s'assit au milieu d'eux, & leur adressa une harangue, que Solis nous a conservée. Les Insulaires s'étaient retirés dans les montagnes, à la vue de la flotte; mais ils furent excités à descendre, par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Espagnols, & bientôt ils se mêlerent parmi eux, avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du Cacique que, dans un canton de la terre ferme, il y avait quelques hommes barbus, d'un pays auquel ils donnaient le nom de Castille. Il ne douta point que ce ne fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue & Grijalva s'étaient plaints d'avoir perdus sur cette côte; &, comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher quelques hommes de sa Nation, qui devaient savoir la langue du pays, il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan, dont l'Isle de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux Insulaires, choisis par le Cacique même, furent chargés d'une lettre pour les prisonniers, & de quelques présens, par lesquels on se flattait d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours,

Cortez.

Cortez.

qui était le temps nécessaire pour la réponse. Ordaz n'ayant pas reparu dans le terme de huit jours, le départ ne fut pas retardé plus longtemps; mais une voie d'eau, qui se fit au vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'Isle d'où elle était partie, il fallut employer quatre jours au radoub; &, comme on remettait à la voile, on découvrit de fort loin un canot qui traversait le Golfe, pour venir droit à l'Isle. Il portait quelques Américains armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, & témoigner peu de crainte à la vue de la flotte. Le Général fit mettre quelques soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder. Ils laisserent descendre les Américains, & leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux. Mais un de ces étrangers s'avançant les bras ouverts, s'écria en Castillan, qu'il était Chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, & le conduisirent au Général, qui reconnut ses compagnons pour les mêmes Insulaires qu'il avait envoyés avec Ordas, à la côte d'Yucatan. Si l'on considere qu'une voie d'eau est une disgrace commune, qui pouvait être réparée sans retourner à l'Isle, que le temps nécessaire pour le radoub du vaisseau ne l'était pas moins pour l'arrivée du prisonnier, que cet homme savait assez les différentes

langues du continent, pour servir d'interprete au Général, & qu'il devint en effet un des principaux instrumens de la conquête du Mexique, on conviendra que la fortune commençait de bonne heure à se déclarer pour Cortez.

Cortez.

Ce malheureux inconnu ne paraissait pas différent des Américains. Il était nud comme eux, & basanné, avec les cheveux tressés autour de la tête : il portait sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des fleches sur le dos, & une sorte de rets en forme de sac, dans lequel était sa provision de vivres, & une paire d'heures qu'il avait toujours conservée pour ses exercices de Religion. Il demanda d'abord quel jour il était, avec un embarras qu'on devait attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour véritable oubli de sa langue naturelle. Il ne pouvait tenir un discours suivi, sans y mêler quelques mots Américains, qu'on n'entendait point. Cortez, après l'avoir embrassé, le couvrit lui-même du manteau qu'il portait. On apprit de lui par degrés, qu'il se nommait Jérôme d'*Aguilar*, qu'il était d'*Ecija*, ville d'Andalousie, & d'une naissance qui lui avait procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il était passé en Amérique, &, se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissensions de Nicuessa & de Vasco Nugnez de Balboa, il avait accompagné Valdivia dans le voyage qu'il

Cortez.

devait faire à San-Domingo. Mais, à la vue de la Jamaïque, leur caravelle avait échoué sur les bancs *de Los Alacranes*. De vingt hommes qu'ils étaient, sept étaient morts de fatigue & de misere. Les autres, ayant pris terre dans une Province, nommée *Maya*, étaient tombés entre les mains d'un cruel Cacique, qui avait commencé par sacrifier, à ses Idoles, Valdivia & quatre de leurs Compagnons, dont il avait ensuite mangé la chair. Aguilar & les autres avaient été réservés pour la premiere Fête, & renfermés dans une cage, où l'on prenait soin de les engraisser; mais ils avaient trouvé le moyen d'en sortir; &, marchant pendant plusieurs jours au travers des bois, sans autre aliment que des herbes & des racines, ils avaient rencontré des Américains qui les avaient présentés à un autre Cacique, ennemi du premier & moins barbare, sous le pouvoir duquel ils avaient mené une vie assez douce, quoique forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les Compagnons de son malheur étaient morts successivement, à l'exception d'un Matelot, nommé *Gonzalez Guerréro*, natif de Palos, qui avait épousé une riche Américaine dont il avait plusieurs enfans. Pour lui, que son attachement pour la Religion avait toujours éloigné de ces coupables mariages, il était parvenu, après diverses épreuves, à mériter l'affection & la con-

fiance de son Maître. Il l'avait servi fort heureusement dans ses guerres ; & ce Cacique, nommé *Aquineuz*, l'avait recommandé en mourant à son fils, auprès duquel il avait joui de la même faveur. Lorsqu'il avait reçu la lettre de Cortez, par les Américains de Cozumel, il avait employé les présens qu'ils lui avaient remis à traiter de sa liberté, qu'il avait obtenue comme une récompense de ses services. Il avait communiqué la lettre à Guerréro, mais sans avoir pu l'engager à quitter sa femme & l'emploi de Capitaine, dont il avait été révêtu par le Cacique de *Nachanaam*.

Cortez.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel le 4 de Mars ; &, doublant la pointe de Cotoche, ils suivirent la côte & allerent mouiller à la riviere de Grijalva. On n'y fut pas long-temps sans entendre des cris tumultueux, qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton où Grijalva n'avait reçu que des caresses & des présens. Aguilar, que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix, revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre, & si résolus de défendre l'entrée de la riviere, qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette Province qu'il voulait commencer ses conquêtes, il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait. La nuit

Cortez.

approchait, il l'employa presqu'entiere à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casaques piquées. A l'approche du jour, les vaisseaux furent rangés en demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes. La largeur de la riviere laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent, à la faveur du courant, jusqu'à la portée de l'arc, & tout-d'un-coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de fleches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir; mais, après avoir soutenu cette premiere attaque, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Américains, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu, & de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnerent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancerent sans obstacle jusqu'au bord de la riviere, où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux & couvert de buissons. Il y fallut rendre un second combat. Les Américains, qui étaient embusqués dans les bois, & ceux qui avaient quitté leurs canots,

s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les fleches, les dards & les pierres incommoderent beaucoup les Castillans ; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, sans cesser de combattre, c'est-à-dire, que les premiers rangs faisant tête à l'ennemi, couvraient ceux qui descendaient des vaisseaux, & leur donnaient le temps de se ranger pour les soutenir. Aussi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes, sous la conduite d'Avila, pour aller au travers du bois attaquer la Ville de Tabasco, Capitale de la Province, dont on connaissait la situation par les mémoires des Voyages précédens. Ensuite il marcha contre une multitude incroyable, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le Général même s'exposa comme le moindre soldat ; & l'on rapporte qu'ayant laissé, dans l'ardeur du combat, un de ses souliers dans la fange, il combattit long-temps dans cet état sans s'en appercevoir.

[redacted]
Cortez.

Cependant les Américains disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur Ville vers laquelle ils avaient vu marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étaient rassemblés. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille, composée de gros troncs d'arbres, en forme de palissades, entre lesquelles il y

Cortez.

avait des ouvertures pour le paſſage des fleches. Cortez arriva plutôt à la Ville que d'Avila, dont la marche avait été retardée par des marais & des lacs. Cependant les deux troupes ſe rejoignirent, &, ſans donner aux ennemis le temps de ſe reconnaître, elles avancerent, tête baiſſée, juſqu'au pied de la paliſſade. Les diſtances ſervirent d'embraſures pour les arquebuſes. Bientôt il ne reſta plus aux Américains d'autre reſſource que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les ſuivre, pour leur laiſſer la liberté de ſe déterminer à la paix, & pour donner à ſes gens le temps de ſe repoſer. Ainſi, Tabaſco fut ſa premiere conquête. Cette Ville était grande & bien peuplée. Les Américains en ayant fait ſortir leurs familles & leurs principales richeſſes, elle n'offrit preſque rien à l'avidité du ſoldat; mais il s'y trouvait des vivres en abondance. Entre pluſieurs Caſtillans bleſſés, on nomme Diaz de Caſtillo, & Solis lui fait honneur de ſon courage.

Les Caſtillans paſſerent la nuit dans trois temples, dont la ſituation les mettait à couvert de toute ſurpriſe. Cortez ne ſe repoſa que ſur lui-même du ſoin de faire la ronde & de poſer les ſentinelles. Le jour n'ayant fait appercevoir aucune trace de l'ennemi, il envoya reconnaître les bois voiſins, où l'on trouva la même ſolitude. Cette

tranquillité lui fit naître des soupçons qui augmenterent en apprenant que Melchior, un des anciens Interpretes, avait disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avait reçus en embrassant le Christianisme. Les avis qu'il allait porter aux Américains pouvaient être dangereux. En effet, on vérifia, dans la suite, qu'il les avait excités à continuer la guerre, en les assurant que les Castillans n'étaient pas immortels, & que ces armes, qui répandaient tant d'effroi, n'étaient pas le tonnerre; mais il fut mal payé de son zèle; les Mexicains auxquels il avait donné ces lumieres, n'en ayant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifierent à leurs idoles.

Cortez.

Cortez, après avoir fait reconnaître le pays par ses détachemens, fut informé que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on découvrait une armée innombrable de Mexicains, qui ne pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Diaz décrit l'ordre de leur marche pour donner une idée générale des combats qu'on eut à soutenir dans une région dont tous les peuples ont les mêmes usages de guerre. Leurs armes ordinaires était l'arc & les fleches. La corde de leurs arcs était composée d'un nerf de quelqu'animal ou de poil de cerf filé; & leurs fleches étaient armées d'un os pointu ou d'une arête de poisson. Ils avaient une sorte de dard ou de

Cortez.

zagaye qu'ils lançaient dans l'occasion, & qui leur servait quelquefois aussi de demi-pique. Quelques-uns portaient des épées ou de larges sabres d'un bois fort dur, incrusté de pierres tranchantes, & s'en servaient à deux mains. Les plus robustes y joignaient des massues fort pesantes, dont la pointe était armée de caillou. Enfin d'autres n'avaient que des frondes dont ils se servaient pour jetter de grosses pierres avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'appartenaient qu'aux Caciques & aux Officiers, étaient des cuirasses de coton & des rondaches de bois ou d'écaille de tortue, garnies de métal, quelques-unes d'or même, dans tous les endroits où le fer est employé parmi nous. Tous les autres combattaient nuds; mais ils avaient le visage & le corps peints de diverses couleurs pour se donner un air plus terrible. La plupart portaient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes, qui semblait ajouter quelque chose à leur taille. Ils ne manquaient pas d'instrumens militaires, soit pour les rallier ou pour les animer dans l'occasion : c'étaient des flûtes de roseau, des coquilles de mer & une espèce de tambour, d'un tronc d'arbre creusé, dont ils tiraient quelques sons avec de grosses baguettes. Leurs bataillons étaient sans aucun ordre de rang & de files; mais on y remarquait des divisions dont chacune

Cortez.

avait ses Chefs & le corps d'armée était suivi de quelques troupes de réserve pour soutenir ceux qui venaient à se rompre. Leur premiere attaque était toujours furieuse, & les cris dont elle était accompagnée, pouvaient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs fleches, s'ils ne voyaient pas leurs ennemis ébranlés, ils se précipitaient sur eux, sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs bataillons; mais, comme ils attaquaient ensemble, ils fuyaient aussi tous à-la-fois, & lorsque la crainte leur avait fait tourner le dos, il était impossible de les arrêter.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractere & les usages de ces peuples, ne purent voir, sans quelqu'effroi, la campagne inondée d'une armée si nombreuse. Ils apprirent qu'elle était de quarante mille hommes. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé; cependant, loin d'en être abattu, il anima ses gens par un air de joie & de fierté. Il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à craindre d'être enveloppés parderriere, & d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers, il se jetta dans un taillis voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent pas plutôt à la portée des

Cortez.

fleches qu'ils firent leur premiere décharge; après quoi, ſuivant leur uſage, ils fondirent avec tant d'impétuoſité ſur le bataillon Eſpagnol, que les arquebuſes & les arbalêtres ne purent les arrêter; mais l'artillerie faiſait une horrible exécution dans leur corps d'armée : &, comme ils étaient fort ſerrés, chaque coup en abattait un grand nombre. Ils ne laiſſaient pas de ſe rejoindre pour remplir les vides qui ſe faiſaient dans leurs bataillons; &, pouſſant d'épouvantables cris, ils jettaient en l'air des poignées de ſable par leſquelles ils eſpéraient cacher leur perte. Cependant ils avancerent juſqu'à ſe trouver en état d'en venir aux coups de main; & déjà les Eſpagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale, lorſque les cavaliers, ſortant du bois, avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaiſſe. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un paſſage. La ſeule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monſtres dévorans, à têtes d'homme & de bête, fit déſeſpérer de la victoire aux plus braves. A peine oſaient-ils jetter les yeux ſur l'objet de leur terreur. Ils ne penſerent plus qu'à ſe retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils euſſent appréhendés d'être dévorés parderriere, & pour veiller à leur ſûreté plutôt que pour combattre. Enfin les Eſpagnols, à qui cette retraite donna

Cortez.

la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers, dans la vue de redoubler leur effroi; mais avec ordre d'épargner leur sang, & d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cens ennemis morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante & dix blessés. Cet essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un monument, & ils éleverent un temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. La premiere Ville qu'ils fonderent dans cette Province reçut aussi le même nom. Les Mexicains épouvantés demanderent la paix. Elle se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le Cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt femmes Américaines pour faire du pain de maïs à ses troupes, on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au Cacique de la puissance & de la grandeur du Roi d'Espagne, lui inspirerent de l'admiration

Cortez.

pour un si grand Monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses sujets. Ce ne fut pas faute d'adresse de la part de Cortez. Les Seigneurs du pays qui l'avaient visité, entendant hennir les chevaux dans sa cour, demanderent avec embarras de quoi se plaignaient les *yeguanez*, nom qui signifie dans leur langue *puissance terrible*. Cortez leur dit qu'ils étaient fâchés de ce qu'il n'avait pas châtié plus séverement le Cacique & sa Nation pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours amis des Chrétiens.

Cortez, appréhendant de s'affaiblir s'il poussait plus loin ses prétentions, & rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, remit à la voile, le lundi de la Semaine Sainte, pour continuer de suivre la côte à l'Ouest. Il reconnut dans cette route la Province de Guazacoalco, les rivieres d'Alvarado & de Banderas, l'Isle des Sacrifices, & tous les autres lieux qui avaient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda le Jeudi-Saint à Saint-Jean d'Ulua. A peine eut-il fait jetter l'ancre entre l'Isle & le Continent, qu'on vit partir de la côte deux de ces gros canots, que les gens du pays nomment *pirogues*. Ils s'avancerent jusqu'à

qu'à la flotte sans aucune marque de crainte ou de défiance, ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi jusqu'alors d'Interprete, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes, qu'on avait amenées de Tabasco, qui avait déjà reçu le bap-ême sous le nom de *Marina*, s'entretenait avec quelques-uns de ces Mexicains. C'est de ce jour que commença la faveur de cette femme auprès du Général, & que, par ses services autant que par son esprit & sa beauté, elle acquit sur lui n ascendant qu'elle sut toujours conserver.

Cortez.

Les Mexicains déclarerent à Cortez, par la ouche de Marina, que *Pilpatoé* & *Teutilé*, le remier, Gouverneur de cette Province, & l'autre, apitaine-général du grand Empereur Motézuma, s avaient envoyés au Commandant de la flotte, ur savoir de lui-même quel dessein l'amenait leur rivage. Cortez traita fort civilement ces putés, & leur répondit qu'il venait en qualité mi, dans le dessein de traiter d'affaires impor-tes pour leur Prince & pour son Empire; qu'il pliquerait davantage avec le Gouverneur & le néral, & qu'il espérait d'eux un accueil aussi orable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à

Cortez.

quelques vaiſſeaux de ſa Nation. Enſuite, ayant tiré d'eux une connaiſſance générale des richeſſes, des forces & du gouvernement de Motézuma, il les renvoya fort ſatisfaits. Le jour ſuivant, ſans attendre la réponſe de leurs Maîtres, il fit débarquer toutes ſes troupes, ſes chevaux & ſon artillerie. Les habitans du canton lui prêterent volontairement leurs ſecours pour élever des cabanes, entre leſquelles il en fit dreſſer une plus grande, qu'il deſtinait au ſervice de la Religion, & devant laquelle il fit planter une Croix. Il apprit de Américains que Teutilé commandait une puiſſante armée dans la Province, pour ſoumettre quelque places indépendantes que l'Empereur voulait joindre à ſes Etats. Tout le jour & la nuit ſuivante ſe paſſerent dans une profonde tranquillité.

Elle fut troublée le lendemain par une nombreuſe troupe de Mexicains armés, qui s'avancerent ſans précaution vers le camp ; mais on fut bient informé que c'étaient les avant-coureurs de Teuti & de Pilpatoé, qui s'étaient mis en chemin po venir ſaluer le Général. Ils arriverent, le jour Pâque, avec un cortége digne de leur ran Cortez ayant conçu qu'il avait à traiter avec l Miniſtres d'un Prince fort ſupérieur aux Caciqu réſolut d'affecter auſſi un air de grandeur q crut propre à leur en impoſer. Il les reçut milieu de tous ſes Officiers, qu'il avait enga

Cortez.

à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens, auxquels il fit une réponse fort courte, il leur fit déclarer, par Marina, qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, il voulait rendre ses devoirs à son Dieu, qui était le Seigneur de tous les Dieux de leur pays; &, les ayant conduits à la cabane qui leur servait d'Eglise, il y fit chanter une messe solemnelle avec toute la pompe que les circonstances permettaient. On revint de l'E-glise à la tente, où il fit dîner les deux Officiers Mexicains avec la même ostentation. Ensuite pre-nant un air grave & fier, il leur dit, par la bouche de son Interprete, qu'il était venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer à l'Empereur Motézuma des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvaient tre déclarés qu'à lui-même; qu'il demandait ar conséquent l'honneur de le voir, & qu'il se romettait d'en être reçu avec toute la considé-ation qui était dûe à la grandeur de son Maître.

Cette proposition parut causer aux deux Offi-ers un chagrin dont ils ne purent déguiser les arques; mais, avant que de s'expliquer, ils manderent la liberté de faire apporter leurs ésens. C'étaient des vivres, des robes de coton s-fin, des plumes de différentes couleurs, & une ande caisse remplie de divers bijoux d'or travail-

Cortez.

lés avec délicatesse. Trente Mexicains entrerent dans la tente, chargés de ce fardeau, & Teutilé en présenta successivement chaque partie au Général. Ensuite, se tournant vers lui, il lui fit dire par l'Interprete, qu'il le priait d'agréer ce témoignage de l'estime & de l'affection de deux esclaves de Motézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les Etrangers qui abordaient sur les terres de son Empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu, & qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'Empereur souffrait trop de difficultés, & qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les Rois ne refusaient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains, & que, sans un ordre bien précis, leurs Ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux; que, dans cette occasion, leur devoir était d'avertir Motézuma de son arrivée, & qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'ils pouvaient assurer en même temps leur Empereur que le Général étranger était fortement résolu de le voir, & que, pour l'honneur du grand Ro qu'il représentait, il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Le deux Mexicains, frappés de l'air dont Corte avait accompagné cette déclaration, ne répon

dirent que pour le prier, avec soumission, de ne rien entreprendre, du moins avant la réponse de la Cour, & pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Cortez.

Ils avaient, dans leur cortége, des Peintres de leur Nation, qui s'étaient attachés depuis le premier moment de leur arrivée, à représenter, avec une diligence admirable, les vaisseaux, les Soldats, les chevaux, l'artillerie & tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient assez naturellement, avec un pinceau & des couleurs, toutes sortes d'objets & de figures. Cortez, qui fut averti de leur travail, sortit pour se procurer ce spectacle, & ne vit pas, sans étonnement, la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs desseins. On l'assura qu'ils exprimaient sur ces toiles non-seulement les figures, mais les discours même & les actions ; & que Motézuma serait informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Là-dessus, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avait affectées, & dans la crainte qu'une image sans force & sans mouvement ne donnât des idées peu convenables à ses vues, il conçut le dessein d'animer cette faible représentation, en faisant faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur adresse & leur va-

leur aux yeux de deux des principaux Officiers de l'Empire.

*Cortez.

L'ordre fut donné sur-le-champ. L'infanterie Castillane forma un bataillon, & tout le canon de la flotte fut mis en batterie. On déclara aux Mexicains que le Général étranger voulait leur rendre les honneurs, qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux Officiers, commença par des courses de bague. Ensuite, ayant partagé sa troupe en deux escadrons, il leur fit faire entr'eux une espèce de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Américains, dans leur premiere surprise, regarderent d'abord avec frayeur ces animaux, dont la figure & la fierté leur paraissaient terribles ; &, n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles, avaient quelque chose de supérieur à la Nature. Mais lorsqu'au signal de Cortez l'infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetterent à terre, les autres prirent la fuite, & les deux Seigneurs cacherent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant, d'un air enjoué, que c'était par ces fêtes militaires que les Espa-

gnols honoraient leurs amis. C'était leur faire comprendre combien ces armes étaient terribles dans une action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en était que l'image, avait pu leur causer tant de frayeur. Les Peintres Mexicains inventerent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venaient de voir & d'entendre. Les uns dessinaient des soldats armés, & les autres peignaient les chevaux dans l'agitation du combat. Ils représentaient même un coup de canon, autant qu'il était possible, par du feu & de la fumée. Cortez.

*Cortez avait employé le temps que les Mexicains donnaient à l'admiration, pour faire préparer des présens considérables, qu'il les pria d'envoyer de sa part à leur Empereur. Pilpatoé s'arrêta près du camp des Espagnols, avec une troupe assez nombreuse pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une grosse Bourgade. Les Castillans n'eurent pas de peine à comprendre que son dessein était de les observer : mais, comme il les avait avertis qu'il ne pensait qu'à se mettre à portée de leur fournir des provisions, ils lui laisserent le plaisir de croire qu'il les trompait par une politique dont ils recueillaient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de son camp, d'où il se hâta d'envoyer à Motézuma ses observations, avec les tableaux de ses Peintres & les présens de Cortez. Les Rois du

Cortez

Mexique entretenaient, pour cet uſage, un grand nombre de Couriers, diſperſés ſur tous les grands chemins de l'Empire. On choiſiſſait pour cet office, des jeunes gens fort diſpos, qu'on exerçait à la courſe dès le premier âge. Acoſta, dont on vante l'exactitude dans ſes deſcriptions, rapporte que la principale Ecole où l'on dreſſait ces couriers, était le grand Temple de la Ville de *Mexico*, qui contenait une Idole monſtrueuſe au ſommet d'un eſcalier de ſix-vingt degrés, & qu'il y avoit des prix tirés du tréſor public, pour celui qui arrivait le premier aux pieds de l'Idole. Dans les courſes qu'ils faiſaient quelquefois d'une extrémité de l'Empire à l'autre; ils ſe relevaient de diſtance en diſtance avec des proportions ſi juſtes, qu'ils ſe ſuccédaient toujours avant qu'ils euſſent commencé à ſe laſſer.

La réponſe de Motézuma vint en ſept jours; quoique par le plus court chemin, on compte ſoixante lieues de la Capitale à Saint-Jean d'Ulua, &, ce qui augmente l'admiration, c'eſt qu'elle était précédée par un préſent porté ſur les épaules de cent Américains. Avant l'audience, Teutilé, qui était chargé de négocier avec le Général étranger, fit étendre les préſens ſur des nattes, à la vue des Eſpagnols; enſuite, s'étant fait introduire dans la tente de Cortez, il lui dit, que l'Empereur Motézuma lui envoyait ces richeſſes pour

Cortez.

lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui, & la haute opinion qu'il avait de son Roi; mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa Cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes, tels que la difficulté des chemins, & la rencontre de plusieurs Nations barbares, que toute l'autorité de l'Empereur n'empêcherait pas de prendre les armes, pour fermer les passages. Cortez reçut les présens avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que, malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'Empereur, en négligeant ses ordres, il ne pouvait retourner en arriere sans blesser l'honneur de son Roi. Il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain, &, l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'Empereur, il promit d'attendre encore sa réponse; cependant il ajouta, qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Teutilé insista sur la déclaration de l'Empereur; mais, n'obtenant point d'autre réponse, il partit avec quelques présens de Cortez. Les Castillans, après avoir admiré la richesse des siens, se partagerent sur le jugement qu'ils portaient de leur situation; les uns concevaient les plus hautes espérances d'un si beau commencement; les autres,

Cortez.

mesurant la puissance de Motézuma sur ses richesses, s'épuisaient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise, & trouvaient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de force. Cortez même n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il comparait la foiblesse de ses moyens, avec la grandeur de ses projets; mais, n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune, il résolut d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'Ambassadeur Mexicain, pour leur ôter le tems de se refroidir par leurs réflexions; &, sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la Rade de Saint-Jean d'Ulua était battue des vents du Nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la Côte avec deux Vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint vers le tems où l'on attendait Teutilé. Il avait suivi la Côte jusqu'à la grande Riviere de Panuco, que les courans ne lui avaient pas permis de passer; mais il avait découvert une Bourgade où la Mer formait une espèce de port, défendu par quelques rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux à couvert du vent. Elle n'était qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du ciel, comme un témoignage de sa protection.

Teutilé arriva bientôt, avec de nouveaux présens. Sa harangue fut courte : elle portait un ordre

aux étrangers de partir ſans réplique. On ignore quelle aurait été la réponſe de Cortez; mais, tandis qu'il la préparait avec quelque embarras, il entendit ſonner la cloche de l'Egliſe, & prenant occaſion de cet incident, pour former un deſſein extraordinaire, il ſe mit à genoux, après avoir fait ſigne à tous ſes gens de s'y mettre à ſon exemple. Cette action, qui fut ſuivie d'un profond ſilence, ayant paru cauſer de l'étonnement à l'Ambaſſadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du Général, que les Eſpagnols reconnaiſſant un Dieu ſouverain, qui déteſtait les adorateurs des Idoles, & qui avait la puiſſance de les détruire, ils s'efforçaient de le fléchir en faveur de Motézuma, pour lequel ils craignaient ſa colere. Enſuite Cortez, d'un air plus impoſant que jamais, déclara : « Que le principal motif du Roi ſon Maître, » pour offrir ſon amitié à l'Empereur du Mexi» que, était l'obligation où ſont les Princes Chré» tiens de s'oppoſer aux erreurs de l'idolâtrie; » qu'un de ſes plus ardens deſirs était de lui don» ner les inſtructions qui conduiſent à la connaiſ» ſance de la vérité, & de l'aider à ſortir de l'eſ» clavage du démon, horrible tyran, qui tenait » l'Empereur même dans les fers, quoiqu'en ap» parence il fût un puiſſant Monarque; que pour » lui, venant d'un pays fort éloigné pour une » affaire de cette importance, & de la part d'un

Cortez.

Cortez.

» Roi plus puissant encore que celui des Mexi-
» cains, il ne pouvait se dispenser de faire de nou-
» velles instances pour obtenir une audience fa-
» vorable, d'autant plus qu'il n'apportait que la
» paix, comme on en devait juger par ceux qui
» l'accompagnaient, dont le petit nombre ne pou-
» vait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours, par lequel il avait espéré de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Teutilé, qui ne l'avait pas écouté sans quelques marques d'impatience, se leva brusquement avec un mêlange de chagrin & de colere, pour répondre, que jusqu'alors Motézuma n'avoit employé que la douceur, en traitant les étrangers comme ses hôtes; mais que s'ils continuaient à résister à ses ordres, ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis. Alors, sans demander plus d'explication, ni prendre congé du Général, il sortit à grands pas avec tout son cortége. Un procédé si fier causa quelques momens d'embarras à Cortez: mais, tournant aussi-tôt son attention à rassurer ses gens, il parut s'applaudir d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit; &, quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexicains eussent une armée prête à l'attaquer, il posa, de tous côtés, des corps-de-garde, pour faire juger qu'on n'avait rien à craindre de la surprise avec lui.

Cortez.

Cependant le jour d'après fit découvrir un changement, qui jetta l'alarme dans le camp Espagnol. Les Mexicains, qui s'étaient établis à peu de distance, & qui n'avaient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étaient retirés si généralement, qu'il ne s'en présentait plus un seul. Ceux qui venaient des villages & des bourgs voisins, rompirent aussi toute communication avec le camp. Cette révolution fit craindre si vivement aux soldats de manquer bientôt du nécessaire, qu'ils commencerent à regarder le dessein de s'établir dans ce pays comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques partisans de Vélasquez. Ils accuserent le Général d'un excès de témérité; & leur hardiesse croissant de jour en jour, ils solliciterent tout le monde de s'unir pour demander leur retour dans l'Isle de Cuba, sous prétexte d'y fortifier la flotte & l'armée. Cortez informé de ce soulèvement, employa ses plus fidèles amis, pour reconnaître les sentimens du plus grand nombre. Il trouva que celui des mutins se réduisait à quelques anciens mécontens, dont il avait toujours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres, il déclara qu'il voulait prendre conseil de tout le monde, & que chacun avait la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordas & quelques autres Officiers se chargerent de celles des mécon-

Cortez.

tens. Elles furent écoutées ſans aucune marque d'offenſe : comme elles tendaient principalement à retourner dans l'Iſle de Cuba, pour remettre la diſpoſition de la flotte à Vélaſquez, & qu'il n'y avoit point, en effet, d'autre moyen de la fortifier, Cortez ſe contenta de répondre, qu'elle avait été juſqu'alors aſſez favoriſée du Ciel, pour en eſpérer conſtamment les mêmes ſecours ; mais que ſi le courage & la confiance manquaient aux ſoldats, comme on l'en aſſurait, il y aurait de la folie à s'engager plus loin ; qu'il fallait prendre ſes meſures pour retourner à Cuba ; il avoua néanmoins qu'il s'arrêtait à cette réſolution pour ſuivre leur conſeil, & ſur le témoignage qu'ils lui rendaient de la diſpoſition des ſoldats. Auſſi-tôt il fit publier dans le camp, qu'on ſe tînt prêt à s'embarquer le lendemain pour Cuba, & l'ordre fut donné aux Capitaines de remonter, avec leurs Compagnies, ſur les mêmes vaiſſeaux qu'ils avaient commandés. Mais cette réſolution ne fut pas plutôt divulguée, que tous ceux qui étaient prévenus en faveur du Général, s'écrierent avec beaucoup de chaleur, qu'il les avait donc trompés par de fauſſes promeſſes ; ils ajouterent que, s'il était réſolu de ſe retirer, il en était le maître, avec ceux qu'il trouverait diſpoſés à le ſuivre ; mais que, dans les eſpérances qui les attachaient au Mexique, ils n'abandonneraient pas leur entre-

Cortez.

prife, & qu'ils sauraient choisir un Chef pour lui succéder. Les Officiers, qui servaient Cortez, feignant d'approuver cette ouverture, demanderent seulement qu'il en fût informé. Ils se rendirent à sa tente, accompagnés de la plus grande partie des soldats, pour lui représenter que toute l'armée était prête à se soulever & la feinte fut poussée jusqu'à lui reprocher d'avoir pris la résolution de partir, sans consulter ses principaux Officiers. Ils se plaignirent de la honte dont il voulait couvrir les Espagnols, en abandonnant son expédition, au seul bruit des obstacles qu'il avait à surmonter. Ils lui représenterent ce qui était arrivé à Grijalva, pour avoir manqué de faire un établissement dans le pays qu'il avait découvert: enfin ils lui répéterent fidèlement tout ce qu'il leur avait dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre; il rejetta sa conduite sur l'opinion qu'il avait eue des dispositions de l'armée. Il affecta de se défendre, de balancer, d'avoir peine à se persuader ce qu'il desirait le plus ardemment, & se plaignant d'avoir été mal informé, sans nommer néanmoins ceux qui lui avaient rendu ce mauvais office, il protesta que les ordres qu'il avait donnés étaient contre son goût, qu'il n'avait cédé qu'à l'envie d'obliger ses soldats; qu'il demeurait au Mexique avec d'autant plus de satisfaction, qu'il les voyait dans les sentimens qu'ils devaient au Roi leur

Cortez.

Maître & à l'honneur de leur Nation ; mais qu'ils devaient comprendre que, pour des entreprises aussi glorieuses que les siennes, il ne voulait que des guerriers libres & dévoués à ses ordres ; que si quelqu'un souhaitait de retourner à Cuba, il pouvait partir sans obstacle, & que sur-le-champ il allait donner ordre qu'il y eût des vaisseaux prêts pour tous ceux qui ne seraient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joie, dont il fut surpris lui-même, & ceux qui avaient servi d'Interpretes aux mécontens, n'eurent pas la hardiesse de se déclarer. Ils lui firent des excuses, qu'il reçut avec la même dissimulation. On verra dans tout le cours de cette Histoire, que de tous les ennemis que Cortez eut à combattre, ce sont les Espagnols qui lui donnerent le plus de peine.

La fortune, qui semblait le conduire par la main, amena dans le même temps cinq Américains que Diaz del Castillo vit descendre d'une colline, vers un poste avancé qu'il gardait. Leur petit nombre & les signes de paix avec lesquels ils continuaient de s'approcher, ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions, il les conduisit au camp. On crut remarquer à leur air & à leurs habillemens, qu'ils étaient d'une Nation différente des Mexicains, quoiqu'ils eussent aussi les oreilles &

Cortez.

& la lèvre percées, pour soutenir de gros anneaux d'or & d'autres bijoux. Leur langage ne ressemblait pas non plus à celui des autres, & Marina ne l'entendit pas sans difficulté. On apprit néanmoins, par son organe, qu'ils étaient Sujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée, & qu'ils venaient faire des complimens, de sa part, au Chef de ces braves Etrangers, dont les exploits, dans la Province de Tabasco, s'étaient déjà répandus jusqu'à lui. C'était un Prince guerrier, qui faisait profession d'aimer la valeur jusques dans ses ennemis. Les Députés insisterent beaucoup sur cette qualité de leur Maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Outre l'effet que cet heureux incident pouvait produire sur les Mexicains pour arrêter leurs entreprises, & sur les Espagnols mêmes, pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la Province de Zampoala était vers le Port que Montéjo avait découvert sur la côte, & son dessein était toujours d'y transporter son camp. Cependant sa joie se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux Américains pourquoi leur Cacique, étant si voisin, avait différé si long-tems à lui faire cette députation? Ils répondirent, que les peuples de Zampoala ne commu-

Cortez.

niquaient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffraient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, surtout lorsque les Américains eurent ajouté, que Motézuma était un Prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, & qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'Empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces, qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale, étaient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques, qui lui payaient un tribut. Sa longueur du Levant au Couchant, était de plus de cinq cens lieues, & la largeur, du Midi au Nord, d'environ deux cens. Il avait pour bornes au Nord la mer Atlantique; dans ce long espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à l'Yucatan, le golfe d'Anian le bornait au Couchant. Le côté méridional occupait cette vaste contrée qui borde la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers l'Isthme du Darien; celui du Nord s'étendant jusqu'à Panuco, comprenait cette Province entiere; mais ses limites étaient resserrées en quelques endroits par des montagnes, qui servaient de retraite aux Chichimeques & aux Atomies, peuples farouches & barbares, auxquels on n'attribuait aucune forme de gouvernement, & qui

Cortez.

n'ayant pour habitation que les cavernes des rochers, ou quelques trous ſous terre, vivaient de leur chaſſe & des fruits que leurs arbres produiſaient ſans culture : cependant ils ſe ſervaient de leurs fleches avec tant d'adreſſe & de force, & la ſituation de leurs montagnes aidait ſi naturellement à leur défenſe, qu'ils avaient repouſſé pluſieurs fois toutes les forces des Empereurs du Mexique ; mais ils ne penſaient à vaincre que pour éviter la tyrannie, & pour conſerver leur liberté au milieu des bêtes ſauvages.

Il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'Empire du Mexique était parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever, comme la plupart des autres Etats, ſur des fondemens aſſez faibles. Les Mexicains, portés par inclination à l'exercice des armes, avaient aſſujetti par degrés pluſieurs autres peuples, qui habitaient cette partie du Nouveau Monde. Leur premier Chef avait été un ſimple Capitaine, dont l'adreſſe & le courage en avaient fait d'excellens ſoldats. Enſuite ils s'étaient donné un Roi, qu'ils avaient choiſi entre les plus braves de leur Nation, parce qu'ils ne connaiſſaient pas d'autre vertu que la valeur ; & cet uſage de donner la Couronne au plus brave, ſans aucun égard au droit de la naiſſance, n'avait été interrompu que dans quelques occaſions où l'égalité du mérite avait fait donner

Cortez.

la préférence au ſang royal. Motézuma, ſuivant les peintures qui compoſaient leurs annales, était l'onzieme de ces Rois. Quoique ſon pere eut occupé le trône, il n'avait dû ſon élévation qu'à ſes grandes qualités naturelles, qui avaient été ſoutenues long-temps par l'artifice; mais, lorſqu'il s'était vu couronné, il avait laiſſé paraître tous les vices qu'il avait ſu déguiſer. Il avait porté l'orgueil juſqu'à congédier tous les Officiers de ſa maiſon qui étaient d'une naiſſance commune, pour n'employer que la Nobleſſe juſques dans les emplois les plus vils; affectation également choquante pour les Nobles, qui ſe trouvaient avilis par des fonctions indignes d'eux, & pour les familles populaires qui s'étaient vu fermer l'unique voie qu'elles avaient à la fortune. Il paraiſſait rarement à la vue de ſes ſujets, ſans excepter ſes Miniſtres mêmes & ſes domeſtiques, auxquels il ne ſe communiquait qu'avec beaucoup de réſerve; « Faiſant entrer ainſi, ſuivant l'ex- » preſſion de Solis, le chagrin de la ſolitude dans » la compoſition de Sa Majeſté. » Il avait inventé de nouvelles révérences & des cérémonies gênantes pour ceux qui approchaient de ſa perſonne. Le reſpect lui paraiſſait une offenſe s'il n'était pouſſé juſqu'à l'adoration; &, dans la ſeule vue de faire éclater ſon pouvoir, il exerçait quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connaiſſait pas d'autre

Cortez.

raiſon que ſon caprice. Il avait créé, ſans néceſſité, de nouveaux impôts, qui ſe levaient par tête avec tant de rigueur, que ſes moindres ſujets, juſqu'aux mendians, étaient obligés d'apporter quelque choſe aux pieds du trône. Ces violences avaient jetté la terreur dans toutes les parties de l'Empire, & cette terreur avait produit la haine. Pluſieurs Provinces s'étaient révoltées. Il avait entrepris de les châtier lui-même ; mais celles de Méchoacan, de Tlaſcala & de Tépéaca ſe ſoutenaient encore dans la révolte. Motézuma ſe vantait de n'avoir différé à les ſoumettre, que pour ſe conſerver des ennemis, & fournir des victimes à ſes cruels ſacrifices. Il y avait quatorze ans qu'il régnait ſuivant ces maximes. Tel eſt le portrait que tracent les Ecrivains Eſpagnols, dont l'équité peut être ſuſpecte. On peut encore, avec plus de raiſon, ſoupçonner leurs lumieres, dans le récit des prétendus prodiges, qui, s'il faut les en croire, commençaient à faire ſentir à Motézuma des remords & des craintes. Une effroyable comète avait paru pendant pluſieurs nuits, comme une pyramide de feu. Elle avait été ſuivie d'une autre, en forme de ſerpent à trois têtes, qui ſe levant de l'Oueſt en plein jour, courait avec une extrême rapidité juſqu'à l'autre horizon, où elle diſparaiſſait, après avoir marqué ſa trace par une infinité d'étincelles. Un

Cortez.

grand lac, voiſin de la Capitale, avait rompu ſes digues, & s'était répandu avec une impétuoſité dont on n'avait jamais vu d'exemple. Un temple s'était embraſé, ſans qu'on eût pu découvrir la cauſe de cet incendie, ni trouver de moyen pour l'arrêter. Juſques-là, tout ce que l'on rapporte peut s'expliquer aſſez naturellement, le reſte eſt merveilleux : mais on doit compter aſſez ſur la raiſon des Lecteurs, pour offrir ſans crainte à leur imagination ces fables qui ſe ſont toujours mêlées au récit des grands événemens. On avait entendu dans l'air des voix plaintives, qui annonçaient la fin de la Monarchie; & toutes les réponſes des Idoles s'accordaient à répéter ce funeſte pronoſtic. Quelques Pêcheurs prirent au bord du lac de Mexico, un oiſeau d'une grandeur & d'une figure monſtrueuſe, qu'ils préſenterent à l'Empereur. Il avait ſur la tête une lame luiſante, où la réverbération du Soleil produiſait une lumiere triſte & affreuſe. Motézuma fixant ſes yeux ſur cette lame, y apperçut la repréſentation d'une nuit, avec des étoiles ſi brillantes, qu'il ſe tourna auſſi-tôt vers le Soleil, dans le doute s'il n'avait pas ceſſé tout-d'un-coup de luire. Il y vit des ſoldats inconnus & bien armés, qui venaient du côté de l'Orient, & qui faiſaient un horrible carnage de ſes Sujets. Il fit appeller ſes Prêtres & ſes Devins, pour les conſulter ſur ce prodige. L'oiſeau

Cortez.

demeura immobile tandis que plusieurs d'entr'eux firent la même expérience, ensuite il s'échappa tout-d'un-coup de leurs mains.

Peu de jours après, un laboureur vint au Palais & demanda fort instamment d'être introduit à l'audience de l'Empereur. Il raconta qu'ayant vu en songe l'Empereur endormi dans un lieu écarté, & qui tenait à la main une pastille allumée, une voix lui avait ordonné de prendre la pastille & de la lui appliquer sur la cuisse, ce qu'il avait fait sans que l'Empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avait dit : c'est ainsi que ton Souverain s'endort, pendant que le tonnerre gronde sur sa tête, & qu'il lui vient des ennemis d'un autre monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Sur quoi le laboureur ayant fait une exhortation fort vive à Motézuma, prit la fuite avec beaucoup de vîtesse. On pensait d'abord à le faire arrêter, pour le punir de son insolence ; mais une douleur extraordinaire que l'Empereur sentit à sa cuisse, y ayant fait regarder aussi-tôt, tous ceux qui étaient présens apperçurent la marque d'une brûlure récente, dont la vue effraya Motézuma. Soit que des Prêtres, ennemis de ce Prince, eussent répandu contre lui des prédictions sinistres, soit que la haine qu'il inspirait, eût aisément accrédité des fables chez un peuple superstitieux, Cortez sut en profiter. Il jugea qu'il ne lui ferait

Cortez.

pas difficile de former un parti contre un tyran, parmi des peuples révoltés contre ſes injuſtices. Il envoya au Cacique de Zampoala des préſens, & rechercha ſon amitié. Il crut ce moment favorable pour exécuter le deſſein qu'il avait toujours eu de former une Colonie dans le lieu où il était campé ; il ſe hâta de le communiquer aux Officiers dont il connaiſſait l'attachement pour ſa perſonne, & lorſqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvait en aſſurer le ſuccès, il tint une aſſemblée générale, pour donner une forme au nouvel établiſſement. La conférence fut courte : ſes partiſans, qui compoſaient le plus grand nombre, ſeconderent toutes ſes propoſitions par leurs ſuffrages. On nomma pour Alcades, ou Chefs du Conſeil Souverain, Portocarréro & Montéjo, & pour Conſeillers, d'Avila, Alvarado & Sandoval. D'Eſcalante fut créé Alguaſil-Major, ou Lieutenant-Criminel, & l'Office de Procureur-Général fut confié à Chico. Tous ces Officiers, après avoir prêté le ſerment ordinaire à Dieu & au Roi, prirent poſſeſſion de leurs charges, avec les formalités ordinaires en Eſpagne, & commencerent à les exercer en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa-ricca de la Vera-Cruz*, qu'elle a conſervé dans un autre lieu. Ils la nommerent *Ville-riche*, parce qu'ils y avaient commencé à voir beaucoup d'or, & *Vraie-Croix*, parce qu'ils y

étaient descendus le jour du Vendredi-Saint. Cortez.

Cortez affecta d'assister à leurs premieres fonctions, comme un simple habitant, qui ne tirait aucun droit de sa qualité de Général de la flotte & de Commandant des armées. Il voulait autoriser le nouveau Tribunal par son respect, & donner au peuple l'exemple d'une juste soumission; parce qu'il croyait avoir également besoin & de l'autorité civile & de la dépendance des Sujets, pour suppléer à ce qui manquait à sa Jurisdiction militaire. Il ne commandait qu'en vertu de la Commission du Gouverneur de Cuba; mais elle avait été révoquée, &, dans le fond, son pouvoir était appuyé sur des fondemens trop faibles. Ce défaut ne l'obligeait que trop souvent de fermer les yeux sur la résistance qu'il trouvait à ses ordres. Il le mettait dans le double embarras de penser à ce qu'il devait commander & aux moyens de se faire obéir: de-là son impatience pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étaient que les préparatifs.

Le lendemain, pendant que le Conseil était assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre place après le premier Conseiller. Là, dans un discours où l'art était revêtu des apparences du désintéressement & de la simplicité, il leur

Cortez.

représenta que depuis les variations du Gouverneur de Cuba, dont il tenait la Commiſſion, il ne ſe croyait plus un pouvoir aſſez abſolu pour commander, & que les circonſtances demandant une pleine autorité dans un Capitaine-général, il ſe déſiſtait de toutes ſes prétentions entre les mains du Conſeil, auquel il appartenait d'en nommer un, juſqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander acte de ſon déſiſtement; après quoi, jettant ſur la table les proviſions de Diégo Vélaſquez & baiſant le bâton de Général, qu'il remit au Chef de l'Aſſemblée, il ſe retira ſeul dans ſa tente.

Le choix du Conſeil ne fut pas différé longtemps. La plupart des Conſeillers y étaient préparés, & les autres n'y pouvaient rien oppoſer. Toutes les voix s'accorderent à recevoir la démiſſion de Cortez; mais à condition qu'il reprendrait auſſi-tôt le Commandement au nom du Roi, & qu'on informerait le peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plutôt publiée, qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations. Ceux qui prirent le moins de part à la ſatisfaction publique, ſe virent forcés de diſſimuler leur mécontentement. Enſuite le Conſeil, accompagné de la plus grande partie des Soldats, qui repréſentaient le peuple, ſe rendit ſolemnellement à la tente de Cortez, & lui déclara que la ville de

Cortez.

la Vera-Cruz, au nom du Roi Catholique, l'avait élu Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Général de l'armée Castillane, en plein Conseil, avec la connaissance & l'approbation de tous les habitans.

Il reçut les deux Charges, avec tout le respect qu'il aurait eu pour le Roi même, dont on employait le nom & l'autorité ; &, dès ce moment, il donna ses ordres avec un caractere de grandeur & de confiance, qui détermina tout le monde à la soumission. Il fit mettre aux fers, sur les vaisseaux, Ordaz, Escudero, & Jean Vélasquez, trois Chefs de la faction opposée. Cette fermeté jetta la terreur dans l'esprit des autres, sur-tout lorsqu'il eut déclaré que son dessein était de faire le procès aux séditieux. Mais, pendant qu'il marquait une sévérité feinte, il employait toute son adresse pour les ramener insensiblement à la raison ; & cette conduite lui en fit à la fin des amis fidèles.

Aussi-tôt qu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnaitre le pays, & pour chercher des vivres, qui commençaient à manquer depuis que les Américains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages, dont les habitans avaient laissé l'entrée libre, en se retirant

Cortez.

dans les bois. Il y trouva du maïs, de la volaille, & d'autres proviſions, qu'il ſe contenta d'enlever ſans cauſer d'autre déſordre; & ce ſecours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ſes ordres pour la marche de l'armée. Les vaiſſeaux mirent à la voile vers la Côte de Quiabizlan, où l'on avait découvert un nouveau Port, & les troupes ſuivirent par terre le chemin de Zampoala. Elles ſe trouverent en peu d'heures ſur les bords d'une profonde riviere, où l'on fut obligé de raſſembler quelques canots de Pêcheurs pour le paſſage des hommes, tandis que les chevaux paſſerent à la nage. On s'approcha d'une bourgade, qui ne fut reconnue que dans la ſuite pour la premiere du pays de Zampoala. Les habitans avaient non-ſeulement abandonné leurs maiſons, mais emporté juſqu'à leurs meubles; ce qui cauſa d'autant plus d'inquiétude à Cortez que leur retraite ſemblait préméditée. Ils n'avaient même laiſſé dans leurs temples qu'une partie de leurs Idoles, avec des couteaux de bois garnis de pierre, & quelques miſérables reſtes de la peau des victimes humaines qu'ils avaient ſacrifiées, & qui cauſaient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Caſtillans virent, pour la premiere fois, la forme des livres Mexicains. Ils en trouverent quelques-uns qui contenaient apparemment les cérémonies de la Religion de ces

Cortez.

peuples. Leur matiere était une eſpèce de parchemin, enduit de gomme ou de vernis, & plié de maniere à former un grand nombre de feuilles, qui composaient chaque Volume. Ils paraiſſaient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images & de ces chiffres, dont les Peintres de Teutilé avaient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'armée paſſa la nuit dans cette bourgade avec toutes les précautions qui pouvaient aſſurer ſon repos. Le lendemain, elle reprit ſa marche dans le même ordre & par le chemin le plus frayé, qui deſcendait vers l'Oueſt, en s'écartant un peu de la mer. Cortez fut ſurpris de n'y trouver, pendant tout le jour, qu'une continuelle ſolitude, dont le ſilence lui devint ſuſpect. Mais, vers le ſoir, à l'entrée d'une belle prairie, on vit paraitre douze Américains, chargés de rafraîchiſſemens, qui s'étant fait conduire au Général, lui offrirent ce préſent de la part de leur Cacique, avec une invitation à ſe rendre dans le lieu de ſa demeure, où il avait fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'armée. On apprit d'eux qu'il reſtait un Soleil, c'eſt-à-dire, dans leur langage, une journée de chemin, juſqu'à la Cour de Zampoala. Cortez renvoya ſix de ces Américains au Cacique, avec des remercîemens fort nobles, & garda les autres pour lui ſervir de guides. Une civilité ſi peu prévue

Cortez.

n'avait pas laiſſé de lui cauſer quelque défiance; mais, le ſoir, il trouva tant d'empreſſement à le ſervir, dans les habitans d'une bourgade où ſes guides lui conſeillerent de s'arrêter, qu'il ne douta plus de la bonne-foi du Cacique; & cette opinion fut heureuſement confirmée par les avantages qu'il retira de ſon amitié.

Le jour ſuivant, en continuant de marcher vers Zampoala, il rencontra, preſqu'à la vue de cette place, vingt Américains, qui étaient ſortis pour le recevoir. Après l'avoir ſalué, avec beaucoup de cérémonies, ils lui firent un compliment civil au nom du Cacique, « que ſes incommodités n'avaient pas permis de ſe mettre à leur » tête, mais qui l'attendait, avec une extrême » impatience de connaitre des Etrangers, dont » la valeur avait jetté tant d'éclat. » La ville était grande & bien peuplée, dans une agréable ſituation, entre deux ruiſſeaux qui arroſaient une campagne fertile. Ils venaient d'une montagne peu éloignée, revêtue d'arbres, & d'une pente aiſée. Les édifices de la ville étaient de pierre, couverts & crépis d'une ſorte de chaux blanche, polie & luiſante, dont l'éclat formait un ſpectacle fort brillant. Un des Soldats, qui furent détachés, revint avec tranſport, en criant de toute ſa force que les murailles étaient d'argent : tant l'eſpèce d'ivreſſe où les jettaient tant d'objets nouveaux

leur montrait par-tout les métaux que cherchait leur avarice. Cortez.

Toutes les rues & les places publiques se trouverent remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, & sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le Cacique s'offrit à la porte de son Palais. Il était d'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha lentement, appuyé sur les bras de quelques Officiers, au secours desquels il semblait devoir tout son mouvement. Sa parure était une mante de coton, enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles & ses lèvres. La gravité de sa figure s'accordait avec le poids de son corps. Cortez eut besoin de toute la sienne pour arrêter les éclats de rire des Espagnols, & pour se faire cette violence à lui-même. Le discours du Cacique fut simple & précis. Il le félicita de son arrivée, il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir; &, sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs.

Les logemens qu'il avait fait préparer, étaient sous les portiques de plusieurs maisons, dans un assez grand espace, où tous les Espagnols furent placés sans embarras, & trouverent abondamment tout ce qui était nécessaire à leurs besoins.

Cortez.

Le jour ſuivant, la viſite du Cacique fut annoncée par un préſent, dont la valeur montait à deux mille marcs d'or. Il le ſuivit de près, ſur une eſpèce de brancard, porté par ſes principaux Officiers. Cortez, accompagné de tous les ſiens, alla fort loin au-devant de lui, & le conduiſit dans ſon appartement, où il ne retint que ſes Interpretes, pour donner à cette premiere conférence l'air important du ſecret. Après l'exorde ordinaire, ſur la grandeur de ſon Roi, & ſur les erreurs de l'idolâtrie, il ajouta fort habilement, qu'une des principales vues des ſoldats Eſpagnols, était de détruire l'injuſtice, de réprimer la violence, & d'embraſſer le parti de la juſtice & de la raiſon. C'était ouvrir la carriere au Cacique, pour apprendre de lui-même, ce qu'on pouvait eſpérer de ſes diſpoſitions. En effet, le changement qui parut ſur ſon viſage, fit connaître au Général, qu'il l'avait touché par l'endroit ſenſible. Quelques ſoupirs ſervirent de prélude à ſa réponſe. Enfin la douleur paraiſſant l'emporter, il confeſſa que tous les Caciques gémiſſaient dans un eſclavage honteux, ſous le poids de la tyrannie & des cruautés de Motézuma, ſans avoir la force de ſecouer, ni même aſſez de lumieres pour en imaginer les moyens; que ce cruel maître ſe faiſait adorer de ſes vaſſaux, comme un des Dieux du pays, & qu'il voulait que ſes injuſtices & ſes

violences

violences fussent révérées comme des arrêts du Ciel; que la raison néanmoins ne permettait pas de demander du secours à des étrangers pour tant de misérables, non seulement parce que l'Empereur du Mexique était trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avait pas assez d'obligation aux Mexicains, pour se déclarer en leur faveur, & parce que les loix de l'honnêteté ne permettaient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avaient rendus. Cortez.

Ce langage adroit causa beaucoup de surprise & d'admiration au Général Espagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu; il assura le Cacique qu'il craignait peu les forces de Motézuma, parce que les siennes étaient favorisées du Ciel; mais, qu'étant appellé par d'autres vues dans le Quiabizlan, il y attendrait ceux qui se croyaient opprimés, & qui auraient quelque confiance à son secours. Il ajouta que, dans l'intervalle, le Cacique pouvait communiquer cette proposition à ses amis. Soyez sûr, lui dit-il du même ton, que les insultes de Motézuma cesseront, ou qu'elles tourneront à sa honte, lorsque j'entreprendrai de vous protéger. Ils se séparerent, après cette courte explication. Cortez donna aussi-tôt des ordres pour continuer sa marche. A son départ, quatre cens Américains se présenterent pour

Cortez.

porter le bagage de l'armée, & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays, qui reſtait à traverſer juſqu'à la Province de Quiabizlan, offrit un mélange de bois & de plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Eſpagnols. Ils ſe logerent le ſoir dans un village abandonné, pour ne ſe pas préſenter la nuit aux portes de la Capitale. Le lendemain, ils découvrirent, dans l'éloignement, les édifices d'une aſſez grande ville, ſur une hauteur environnnée de rochers, qui ſemblaient lui ſervir de murailles : ils y monterent avec beaucoup de peine, mais ſans oppoſition de la part des habitans, à qui la frayeur avait fait abandonner leurs maiſons. Tandis qu'ils s'avançaient vers la place, ils virent ſortir de quelques temples, qui en faiſaient l'ornement, douze ou quinze Américains d'un air diſtingué, qui les prierent civilement de ne pas s'offenſer de la retraite du Cacique & de ſes ſujets, & qui offrirent de les rappeller ſur-le-champ, ſi le Général étranger voulait s'engager à les traiter avec amitié; Cortez leur donna toutes les aſſurances qu'ils deſiraient, & ne fut pas peu ſurpris de voir preſqu'auſſi-tôt la ville repeuplée de tous ſes habitans; le Cacique arriva le dernier : il amenait avec lui celui de Zampoala, pour lui ſervir de protecteur, & tous deux étaient portés

par quelques-uns de leurs Officiers. Après quelques excuses fort adroites, ils tomberent sur les violences de Motézuma, en joignant quelquefois des larmes à leurs plaintes. Le Zampoalan, qui paraissait le plus irrité, ajouta pour conclusion : « Ce monstre » est si fier & si cruel, qu'après nous avoir appau- » vris par ses impôts, il déclare la guerre à notre » honneur, en nous ravissant nos filles & nos » femmes : » Cortez s'efforça de le consoler, & lui promit ouvertement d'aider à sa vengeance.

Pendant qu'il s'informait des forces & de la situation des deux Caciques, il vit entrer quelques Américains, qui leur parlerent, & les Caciques s'étant levés aussi-tôt d'un air tremblant, sortirent sans prendre congé de lui, & sans avoir achevé leurs discours. On fut bientôt informé du sujet de leur crainte, lorsqu'on vit passer, dans le quartier même des Espagnols, six Officiers de Motézuma, du nombre de ceux qu'il envoyait dans les Provinces pour y lever les tributs : ils étaient richement vêtus, & suivis d'un grand nombre d'esclaves, dont quelques-uns soutenaient au-dessus d'eux des parasols de plumes. Cortez étant sorti pour les voir, à la tête de ses Capitaines, ils passerent d'un air méprisant : cette fierté irrita les soldats Espagnols, qui l'auraient châtiée sur-le-champ, si le Général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations, avec une escorte

Cortez.

On apprit, par cette voie, que les Officiers Mexicains avaient établi le Siége de leur Audience dans une maison de la ville, où ils avaient fait citer les Caciques, qu'ils leur avaient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur Maître, & que, pour l'expiation de ce crime, ils avaient demandé, avec le tribut ordinaire, vingt habitans, qui devaient être sacrifiés. Cortez indigné de cette audace, fit appeller aussi-tôt les Caciques, & recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit : il feignit d'avoir pénétré leurs pensées, par une supériorité de lumieres, & louant le ressentiment qu'il leur supposait, d'une violence qu'ils n'avaient pas méritée, il leur dit qu'il n'était plus temps de souffrir un abominable tribut de sang humain, qu'un ordre si cruel ne serait pas exécuté devant ses yeux, qu'il voulait au contraire que ces infâmes ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenait la défense de cette action sur lui-même. Les Caciques furent embarrassés : l'habitude de l'esclavage leur avait abattu le cœur & l'esprit ; cependant Cortez ayant répété sa déclaration, d'un air d'autorité auquel ils n'oserent résister, les Officiers de Motézuma furent enlevés à la vue de tout le monde, & on applaudit à cette exécution ; cependant il en fit mettre deux en liberté pendant la nuit, & les renvoya à

Cortez.

Motézuma, qu'il était bien aiſe d'intimider, mais avec qui il ne voulait rompre qu'à l'extrémité.

La douceur affectée des Caſtillans, & le zèle qu'ils avaient fait éclater pour leurs alliés, s'étant bientôt répandus dans les cantons voiſins, pluſieurs autres Caciques, informés par ceux de Zampoala & de Quiabizlan, du bonheur dont ils jouiſſaient ſous la protection d'une Nation invincible, qui pénétrait juſqu'à leurs plus ſecretes penſées, & qui ſemblait défier toutes les forces de l'Empire du Mexique, s'aſſemblerent pour implorer un ſecours ſi puiſſant, contre la même oppreſſion. En peu de jours, on en vit plus de trente à Quiabizlan, la plupart ſortis des montagnes qu'on découvre de cette ville. Leurs peuples, qui ſe nommaient *Totonagues*, avaient pluſieurs bourgades fort peuplées, dont le langage & les coutumes reſſemblaient peu à celles des autres Provinces de l'Empire; c'était une Nation extrêmement robuſte, endurcie à la fatigue, & propre à tous les exercices de la guerre. Non-ſeulement les Caciques offrirent leurs troupes à Cortez; mais, s'étant engagés à la fidélité par des ſermens, ils y joignirent un hommage formel à la Couronne d'Eſpagne. Après cette eſpèce de confédération, ils ſe retirerent dans leurs Etats. Ce récit fait voir que les victoires des Eſpagnols,

Cortez.

dans cette contrée, commencerent par des menées politiques que favorisaient les circonstances, &, qu'indépendamment de l'avantage prodigieux de leurs armes, ils surent diviser leurs ennemis avant de les vaincre, & employerent une partie du Nouveau-Monde à conquérir l'autre. C'est alors que Cortez, ne voyant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme réguliere & constante à la Colonie de Vera-Cruz, qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine, entre la mer & Quiabizlan, à une demi-lieue de cette place. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, & la beauté des arbres, semblerent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte : les Officiers se partagerent, pour régler le travail, & pour y contribuer par leur exemple ; le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, & parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains: on bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornemens, qu'à la commodité.

Dans cet intervalle, les deux Officiers de Motézuma étaient retournés à la Cour, & n'avaient pas manqué, dans le récit de leur disgrace, de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au Général des Etrangers. Cette nouvelle

Cortez.

parut appaiser la fureur de Motézuma, qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable, pour exterminer les rébelles & leurs partisans. Cependant la colere ne pouvant lui faire oublier ses alarmes & les menaces de ses Dieux, il prit le parti d'en revenir à la négociation, & de tenter, par une nouvelle ambassade & de nouveaux présens, d'engager Cortez à s'éloigner de l'Empire. Ses Ambassadeurs arriverent au camp des Espagnols, lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Crux : ils amenaient avec eux deux jeunes Princes, neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre anciens Caciques, qui leur servaient de Gouverneurs : leur présent était d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le Général du service qu'il avait rendu aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir assuré que la punition des Caciques rébelles n'avait été suspendue qu'à sa considération, ils renouvellerent les anciennes instances, pour l'engager à partir de maniere à faire voir que c'était le principal objet de leur commission.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs ; excusa ses alliés & ce qu'il avait fait pour eux, & répétant la même réponse qu'il avait déjà faite aux premiers députés, il ajouta qu'aussi-tôt que l'honneur de voir le grand Motémuza lui serait accordé, il lui ferait connaître les motifs & l'im-

Cortez.

portance de ſon ambaſſade; mais qu'aucun obſtacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter, parce que les guerriers de ſa Nation, loin de connaître la crainte, ſentaient croître leur courage à la vue du danger, & s'accoutumaient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entrepriſes.

Après ce diſcours, prononcé d'un air majeſtueux & tranquille, il fit donner, avec profuſion, aux Ambaſſadeurs Mexicains, toutes les bagatelles qui venaient de Caſtille, & ſans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater ſur leur viſage, il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la Cour. Cette indifférence altiere, les démarches de l'orgueilleux Motézuma, qui ſollicitait ſon amitié par des préſens, redoublerent la vénération des peuples pour les Eſpagnols, aux dépens de celle qu'ils avaient eue juſqu'alors pour leur Souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur ſoumiſſion. Bientôt un ſervice conſidérable que le Général rendit aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan, les fit paſſer de l'admiration à l'attachement. Il humilia, par la terreur de ſes armes, les habitans de Zinpazingo, contrée voiſine dont ils lui avaient fait beaucoup de plaintes, & les força de jurer des conditions qu'ils obſerverent fidèlement. A la vérité, les Caciques l'avaient trompé, en lui repréſentant

leurs ennemis comme des Mexicains, qui cherchaient à nuire aux Castillans, & le motif de Cortez, dans cette guerre, fut bien moins d'obliger ses hôtes, que de faire prendre à la Cour du Mexique une idée de sa valeur; mais, lorsqu'il eut découvert l'artifice des deux Caciques, il se fit demander grace pour eux par tous ses Capitaines, & l'ayant accordée, avec des circonstances qui releverent sa bonté, il acheva, par cette faveur, de les lier à ses intérêts.

Cortez.

Le changement qu'il eut occasion d'introduire dans leur culte, servit encore à assurer leur fidélité, en leur donnant une plus haute idée de sa puissance. Un jour, qui était celui d'une de leurs plus grandes fêtes, tous les Américains du canton s'étaient assemblés dans le plus célèbre de leurs temples, pour y faire le sacrifice de plusieurs hommes par le ministere de leurs Prêtres. Quelques Espagnols, que le hasard rendit témoins de cette horrible scene, se hâterent d'en informer le Général. Sa colere s'alluma jusqu'au transport. Il fit prendre aussi-tôt les armes à toutes ses troupes, & commençant par se faire amener le Cacique & les principaux Officiers, il se mit en marche avec eux vers le temple. Les Ministres des sacrifices parurent à la porte. La crainte leur fit pousser d'effroyables cris, pour appeller le peuple au secours de leurs Dieux. On vit paraî-

Cortez.

tre sur-le-champ quelques troupes d'hommes armés, que la défiance des Prêtres avait fait aposter, & dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à causer de l'inquiétude au Général. Il fit crier par Marina, qu'à la premiere fleche qui serait tirée, il ferait égorger le Cacique, & qu'il permettrait à ses soldats de châtier cette insolence par le fer & par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés. Le Cacique même leur ordonna, d'une voix tremblante, de quitter les armes & de se retirer, & ils obéirent.

Cortez, demeuré avec le Cacique & ceux de sa suite, se fit amener les Sacrificateurs. Il les rassura sur leur sort; mais il déclara qu'il avait résolu de ruiner toutes leurs idoles, & que s'ils voulaient employer leurs propres mains à cette exécution, il leur promettait son amitié. Alors il voulut leur persuader de monter les degrés du temple, pour abattre tout ce qu'ils avaient adoré. Mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes, & s'étant jettés tous à terre, ils protesterent qu'ils souffriraient mille fois la mort, avant que de porter la main sur les Dieux. Cortez, sans insister sur une proposition qu'il désespéra de leur faire goûter, n'en ordonna pas moins à ses soldats de mettre les idoles en pièces. A l'instant on vit sauter du haut des degrés le principal de ces monstres, & les autres à sa suite,

Cortez.

avec les autels mêmes & tous les inſtrumens d'un exécrable culte. Les Américains ne virent pas ces débris, ſans frémir de frayeur. Ils ſe regardaient d'un air interdit, comme s'ils euſſent attendu la vengeance du Ciel. Mais, lorſqu'ils le virent tranquille, ils jugerent, comme les Inſulaires de Cozumel, que les Divinités qui n'avaient pas le pouvoir de ſe venger, ne méritaient pas leurs adorations. S'ils avaient regardé juſqu'alors les Eſpagnols comme des hommes d'une eſpèce ſupérieure, ils commencerent à les croire au-deſſus de leurs Dieux mêmes, & cette perſuaſion les rendit ſi dociles, que Cortez ayant profité de ſon nouvel aſcendant, pour leur donner ordre de nettoyer le temple, ils s'y employerent avec une ardeur qui leur fit jetter au feu toutes les pièces diſperſées de leurs idoles. Les murailles furent lavées; on en effaça les taches du ſang humain, qui en faiſaient le principal ornement. On les revêtit d'une couche de *gez*, eſpèce de vernis d'une blancheur brillante, dont l'uſage était commun dans toutes les maiſons du Mexique, & Cortez y fit élever un autel, où l'on célébra, dès le jour ſuivant, les Myſteres du Chriſtianiſme.

Les Eſpagnols quitterent Zampoala, qui reçut dans la ſuite le nom de Nouvelle-Séville, & ſe retirerent dans Vera-Cruz. En y arrivant, ils

Cortez.

virent paraître dans la rade un petit vaisseau ; qui venait d'y mouiller. Il était parti de Cuba, sous le commandement du Capitaine Salcedo ; &, quoiqu'il n'amenât que dix soldats & deux chevaux, ce secours parut considérable dans les circonstances. On ne trouve, dans aucun Historien, le motif qui amenait Salcedo ; mais l'utilité dont il fut pour Cortez, en lui apprenant que le Gouverneur de Cuba continuait de le menacer, & que la qualité d'Adelantade, dont il avait été nouvellement revêtu, lui donnait plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'était venu que pour s'attacher à sa fortune. La Colonie fut alarmée de cette information, & sentit de quelle importance il était, pour la sûreté du nouvel établissement, de rendre compte au Roi de toutes ses opérations. Les principaux Officiers, dans une lettre qu'ils se hâterent d'écrire au Roi d'Espagne, lui firent une exposition fidelle des Provinces qui lui étaient déjà soumises, & de l'espoir qu'ils avaient d'étendre son autorité dans une si belle & si riche partie du Nouveau Monde. Ils lui représentaient l'injustice & les violences du Gouverneur de Cuba, les obligations que l'Espagne avait à la conduite de Cortez autant qu'à sa valeur, le parti qu'ils avaient pris, au nom de Sa Majesté, de le rétablir dans une dignité qu'il était seul capable de remplir, & que sa

Cortez.

modeſtie lui avait fait abandonner ; enfin ils ſupplaient le Roi de confirmer leur élection, ſans aucune dépendance de Don Diégo de Vélaſquez. Le Général écrivit de ſon côté, & rendait à-peu-près le même compte de ſa ſituation : mais remettant au Roi la diſpoſition de ſon ſort, avec une noble indifférence, il ne s'expliquait fortement que ſur l'eſpérance qu'il avait de ſoumettre l'Empire du Mexique à l'obéiſſance de l'Eſpagne, & ſur le deſſein de combattre la puiſſance de Motézuma par ſes Sujets mêmes, révoltés contre ſa tyrannie. On choiſit, pour envoyer ces dépêches à la Cour, Porto-Carréro & Montéjo, qui furent chargés auſſi de l'or, & des bijoux, rares ou précieux, qu'on avait reçus de Motézuma & des Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, céderent volontairement la part qu'ils avaient à cet amas de richeſſes ; & quelques Américains s'offrirent à faire le Voyage, pour être préſentés au Roi, comme les prémices des nouveaux Sujets qu'on acquérait à l'Eſpagne. On équipa le meilleur vaiſſeau de la flotte. Alaminos fut nommé pour le commander. Il mit à la voile, le 16 de Juillet, avec l'ordre précis de prendre ſa route par le canal de Bahama, ſans toucher à l'Iſle de Cuba, où Vélaſquez était trop redoutable.

Pendant les préparatifs de cet embarquement, la fortune du Général lui ménageait une autre

Cortez.

occaſion de faire éclater ſon adreſſe & ſa fermeté. Quelques ſoldats, avec un petit nombre de matelots, fatigués peut-être de leurs courſes ou tentés par les récompenſes qu'ils eſpéraient de Véláſquez, formerent le deſſein de prendre la fuite ſur un vaiſſeau, pour lui porter avis des Lettres que la Colonie écrivait au Roi, & de tout ce qu'elle avait fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs complices, qui ſervit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, ſans qu'ils puſſent déſavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la ſûreté de la Colonie. Il en condamna deux des plus coupables au dernier ſupplice : mais la hardieſſe de ces mutins lui laiſſa beaucoup d'inquiétude ; c'était le reſte d'un feu qu'il croyait avoir éteint. Il conſidérait qu'étant réſolu de marcher vers le Mexique, il pouvait ſe trouver dans l'occaſion de meſurer ſes forces avec celles de Motézuma, & qu'une entrepriſe de cette nature, ne pouvait être tentée par des troupes mécontentes ou d'une fidélité ſuſpecte. Il penſait à ſubſiſter encore quelques jours dans un canton qui lui était affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance, pour donner de l'occupation à ſes ſoldats, & à jetter, plus loin dans les terres, de nouvelles Colonies, qui puſſent ſe donner la main avec celle de Vera Cruz. Mais tous ces projets demandaient

beaucoup d'union & de correſpondance entre le Général & l'armée. Dans cette agitation, ne conſultant que ſon courage, il prit la réſolution de ſe défaire de ſa flotte, en mettant ſes vaiſſeaux en pièces, pour forcer tous ſes gens à la fidélité, & les mettre dans la néceſſité de vaincre ou de mourir avec lui, ſans compter l'avantage d'augmenter ſes forces de plus de cent hommes, qui faiſaient les fonctions de pilotes & de matelots. Ses confidens, auxquels il communiqua ce deſſein, le ſeconderent avec beaucoup d'habileté, en diſpoſant les matelots à publier que les navires s'étaient entr'ouverts depuis le ſéjour qu'ils avaient fait dans le Port, & qu'ils étaient menacés de couler à fond. Ce rapport fut ſuivi d'un ordre preſſant du Général pour faire mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens, dont il pouvait tirer quelque utilité. On ne vit d'abord, dans cette précaution, que l'effet d'une prudence ordinaire; mais, auſſi-tôt que les vaiſſeaux eurent été déchargés, un autre ordre, dont l'explication fut confiée à la plus fidelle partie de l'armée, les fit tous échouer, à l'exception des chaloupes, qui furent réſervées pour la pêche. On compte, avec raiſon, la conduite & l'exécution d'un deſſein ſi hardi, entre les plus grandes actions de Cortez.

Cortez.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger

[redacted]
Cortez.

quelques soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie & les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du voyage de Mexico, & Cortez assembla toutes ses troupes, pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses & ses exhortations. L'armée se trouva composée de cinq cens hommes de pied, de quinze cavaliers & de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon, cinquante hommes & deux chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimait beaucoup la prudence & la valeur. Les Caciques alliés reçurent ordre de respecter ce Gouverneur, de lui fournir des vivres & d'employer un grand nombre de leurs Sujets aux fortifications de la ville, moins par défiance du côté des habitans, que sur les soupçons de quelque insulte de la part du Gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta de leurs offres que deux cens *Tamènes*, nom d'une sorte d'artisans qui servent au transport du bagage, & quatre cens hommes de guerre, entre lesquels on en comptait cinquante de la principale Noblesse du pays : c'étaient autant d'otages pour la garnison de Vera-Cruz, & pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au Cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussi-tôt ses ordres pour la marche :

les

es Espagnols composerent l'avant-garde, & les
Américains suivirent à peu de distance, sous le com-
mandement de Manégi, Teuche & Tamelli, trois
es plus braves Caciques de la Montagne.

Cortez.

On partit le 16 d'Août, *Jalapa*, *Socothima* &
Techucla, furent les premiers lieux qui s'offrirent
ccessivement. La beauté du chemin & la disposi-
on des peuples, qui étaient du nombre des Alliés,
ent trouver peu de difficultés dans cette route.
ais au-delà de ces bourgs, pendant trois jours
u'on mit à traverser les montagnes, on ne trou-
a que des sentiers étroits & bordés de précipi-
s, où l'artillerie ne put passer qu'à force de
us. Le froid y était cuisant & les pluies conti-
uelles. Les soldats, obligés de passer les nuits
ns autre couverture que leurs armes & souvent
essés par la faim, y firent le premier essai des
igues qui les attendaient. En arrivant au som-
t de la montagne, ils y trouverent un Temple
quantité de bois, qui ne leur cacherent pas
ng-temps la vue de la plaine : c'était l'entrée
ne Province, nommée *Zocothla*, fort grande
fort peuplée, dont les premieres habitations
r offrirent bientôt assez de commodités pour
r faire oublier leurs travaux. Cortez, appre-
t que le Cacique faisait sa demeure dans une
le du même nom, peu éloignée de la monta-
, l'informa de son arrivée & de ses desseins.

Cortez.

par deux Américains qui lui furent envoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une Ville magnifique, qui s'étendait dans une grande vallée, & dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco*.

Le Cacique vint au-devant des étrangers avec un nombreux cortége ; mais, au-travers de ses politesses, on crut distinguer que cette démarche était forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mêlange de douceur & de majesté ; &, s'imaginant que les marques de chagrin qu'il découvrait sur son visage, pouvaient venir de ses ressentimens contre Motézuma, il crut lui donner occasion de s'expliquer, en lui demandant s'il était Sujet de l'Empereur du Mexique. L'Américain répondit brusquement : « Est-il quelqu'un » sur la terre, qui ne soit esclave ou vassal de » Motézuma ? » Un ton si fier révolta Cortez, jusqu'à lui faire répliquer, avec un sourire dédaigneux ; « Qu'on connaissait fort peu le monde à » Zocothla, puisque les Espagnols étaient sujets » d'un Empereur si puissant, qu'il comptait entre » ses vassaux, plusieurs Princes plus grands que » Motézuma. » Le Cacique prit un ton plus » grave ; « Motézuma, dit-il, était le plus grand » Prince que les Américains connussent dans les » terres qu'ils habitaient ; personne ne pouvait re-

» tenir dans sa mémoire le nombre des Provinces » qui lui étaient soumises. Il tenait sa Cour dans » une Ville inaccessible, fondée au milieu de » l'eau, entourée de lacs, & dans laquelle on » n'entrait que par des chaussées ou des digues, » coupées d'une suite de ponts-levis, dont les » ouvertures servaient à la communication des » eaux. » Il exagéra les immenses richesses de l'Empereur, la force de ses armes, & sur-tout le malheur de ceux qui lui refusaient leur soumission, dont le sort était de servir de victimes dans ses sacrifices. « Tous les ans, plus de vingt mille » de ses ennemis ou de ses sujets rébelles, étaient » immolés sur les autels de ses Dieux. »

Cortez.

Cortez n'entreprit point de rabaisser ce qu'il venait d'entendre ; mais feignant, au contraire, de ne pas ignorer les grandeurs de Motézuma, il répondit, que s'il l'avait cru moins puissant, il ne seroit pas venu de l'extrémité du monde pour lui offrir l'amitié d'un Monarque encore plus grand que lui ; qu'il venait avec des intentions pacifiques, & que s'il était armé, c'était uniquement pour donner plus de poids & d'autorité à son Ambassade ; mais qu'il voulait bien informer Motézuma & tous les Caciques de son Empire, qu'il desirait la paix sans craindre la guerre ; que le moindre de ses soldats était capable de défaire une armée de Mexicains ; qu'il ne tirait jamais

Cortez.

l'épée s'il n'était attaqué; mais qu'aussi-tôt qu'il l'avait tirée, il mettait à feu & à sang tout ce qui se présentait devant lui; que la nature produisait des monstres en sa faveur, & que le Ciel lui prêtait ses foudres, parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible, dont il soutenait la cause, il en voulait particulièrement aux fausses Divinités qu'on adorait au Mexique, & à ces mêmes sacrifices de sang humain, dont Motézuma prétendait tirer sa gloire. Ensuite ne pensant pas moins à rassurer ses gens contre de vaines frayeurs, qu'à réprimer l'orgueil du Cacique: « Mes amis, leur dit-il, en se levant fièrement » & se tournant vers eux, voilà ce que nous » cherchons, de grands périls & de grandes ri» chesses. »

Sa conduite eut tant de succès, que, pendant cinq jours qu'il passa dans Zocothla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du Cacique. Cependant il rejetta le conseil de ce Seigneur, qui lui proposait de prendre sa route par la Province de Cholula, sous prétexte que les habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteraient pas d'obstacles à son passage. Il aima mieux s'en rapporter aux Zampoalans, ses alliés, qui le presserent de prendre par la Province de Tlascala, où les peuples étaient, à la vérité, plus guerriers & plus féro-

ces, mais unis par d'anciens traités avec les Zampoalans & les Totonagues. Après s'être arrêté à cette résolution, il prit le chemin de Tlascala, dont les frontieres touchaient à celles de Zocothla. Sa marche fut tranquille pendant les premiers jours ; mais, en sortant du pays qu'il avait traversé, il entendit quelque bruit de guerre, & bientôt il apprit que la nouvelle Province où il était entré, avait pris les armes, sans que les coureurs dont il se faisait précéder, pussent l'informer encore de la cause de ce mouvement. Il s'arrêta pour se donner le temps de prendre des informations.

Cortez.

Tlascala était alors une Province extrêmement peuplée, à laquelle on donnait environ cinquante lieues de circuit. Son terrain est inégal, & s'élève de toutes parts en collines, qui semblent naître de cette grande chaîne de montagnes, qu'on a nommée depuis la *Grande-Cordeliere.* Les bourgades occupaient le haut de ces collines, par une ancienne politique des habitans, qui trouvaient dans cette situation le double avantage de se mettre à couvert de leurs ennemis, & de laisser leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avaient été gouvernés par des Rois ; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avaient secoué le joug de la Royauté, pour former une espèce de République,

Cortez.

dans laquelle ils se maintenaient depuis plusieurs siécles. L urs bourgades étoient partagées en cantons, dont chacun nommait quelques Députés, qui allaient résider dans la Capitale, nommée *Tlascala*, comme la Province, & ces Députés formaient le Corps d'un Sénat, dont toute la Nation reconnaissait l'autorité. Cet exemple du Gouvement Aristocratique, est assez remarquable dans un monde encore à demi-sauvage. Les Tlascalans s'étant toujours défendus contre la puissance des Empereurs du Mexique, se trouvaient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motézuma avaient augmenté le nombre de leurs Alliés, & que depuis peu ils s'étaient ligués pour leur sûreté commune avec les *Otomies*, peuples fort barbares, mais d'une grande réputation à la guerre, où la férocité leur tenait lieu de valeur.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une République si puissante, & ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du Sénat. Il chargea de cette commission quatre de ses Zampoalans les plus distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire, jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devaient faire au Sénat, & qu'ils apprirent par cœur. Ils partirent avec toutes les marques de leur di-

gnité. C'étaient une mante de coton, bordée d'une frange treſſée avec des nœuds, une fleche fort large, qu'ils devaient porter dans la main droite, les plumes en haut, & ſur le bras gauche une grande coquille en forme de bouclier. On jugeait du motif de l'ambaſſade par la couleur des plumes de la fleche : les rouges annonçaient la guerre, & les blanches marquaient la paix. Ces caracteres faiſaient connaître & reſpecter les Ambaſſadeurs Zampoalans dans leur route; mais ils ne pouvaient s'écarter des grands chemins, ſans perdre le droit de franchiſe : Loix ſacrées auxquelles ils donnaient, dans leur langue, des noms qui revenaient à celui de droit des gens & de foi publique.

Cortez.

Les quatre Zampoalans ſe rendirent à Tlaſcala, & furent conduits civilement dans un lieu deſtiné au logement des Ambaſſadeurs. Dès le jour ſuivant, ils furent introduits dans la ſalle du Conſeil, ils ſe mirent à genoux, les yeux baiſſés, pour attendre la permiſſion de parler. Alors le plus ancien des Sénateurs leur ayant demandé le ſujet de leur ambaſſade, ils s'aſſirent ſur leurs jambes; & celui que Cortez avait choiſi pour l'Orateur prononça le diſcours dont on avait chargé ſa mémoire : il mérite d'être rapporté. « Noble République, braves & puiſſans peuples, le Cacique » de Zampoala & les Caciques de la Montagne,

Cortez.

» vos amis & vos alliés, vous saluent. Après vous » avoir souhaité une récolte abondante & la mort » de vos ennemis, ils vous font savoir qu'ils ont » vu arriver dans leur pays, du côté de l'Orient, » des hommes extraordinaires, qui semblent être » des Dieux, qui ont passé la mer sur de grands » palais, & qui portent dans leurs mains le ton- » nerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est » réservé l'usage. Ils se disent les Ministres d'un » Dieu supérieur aux nôtres, qui ne peut souffrir » la tyrannie ni les sacrifices du sang des hommes; » leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince très- » puissant, qui étant poussé par le devoir de sa » Religion, veut remédier aux abus qui regnent » parmi nous, & aux violences de Motézuma. » Cet homme, après nous avoir délivrés de l'op- » pression qui nous accablait, se trouve obligé » de suivre le chemin de Mexico par les terres » de votre Etat, & souhaite de savoir en quoi » ce Tyran vous a offensés pour prendre la défense » de votre droit comme du sien, & la mettre entre » les motifs de son voyage. La connaissance que » nous avons de ses intentions, & l'expérience » que nous avons faite de sa bonté, nous ont porté » à le prévenir pour vous exhorter, de la part » de nos Caciques, à recevoir ces Etrangers comme » les bienfaiteurs & les amis de vos Alliés, & nous » vous déclarons, de la part de leur Capitaine,

Cortez.

» qu'il vient avec un esprit de paix, & qu'il » ne demande que la liberté du passage sur vos » terres. Soyez persuadés qu'il ne desire que votre » avantage, que ses armes sont les instrumens de » la justice & de la raison ; qu'elles soutiennent » la cause du Ciel ; que ceux qui les portent » recherchent la paix & la douceur, naturelle» ment & par inclination, & n'emploient la ri» gueur que contre ceux qui les attaquent ou qui » les offensent par leurs crimes. »

Les délibérations durerent quelques momens. Ensuite un Sénateur répondit, au nom de l'assemblée, qu'elle recevait avec reconnaissance la proposition des Zampoalans & des Totonagues, dont elle estimait l'alliance ; mais qu'elle avait besoin de quelques jours pour délibérer sur une affaire de cette importance. Les Ambassadeurs se retirerent. On ferma les portes de la salle. Dans un fort long conseil, Magiscatzin, vieillard respecté de toute la Nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix, par cette seule raison, que les Etrangers paraissaient envoyés du Ciel, & que, ne demandant que la liberté du passage, ils avaient pour eux la raison & la volonté des Dieux. Mais le Général des Armées, nommé *Xicotencal*, jeune-homme plein de courage & de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avait pour la Religion & pour l'Etat, à recevoir des inconnus

Cortez.

dont on ignorait les intentions, qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troiſieme Sénateur, nommé *Témilotécal*, ouvrit une opinion plus modérée, qui ſemblait concilier les deux autres, ou du moins qui favoriſait le parti de la guerre ſans ôter le pouvoir de revenir à la paix. C'était de faire partir ſur-le-champ Xicotencal, avec les troupes qui étaient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces inconnus qu'on faiſait paſſer pour des Dieux. S'ils étaient battus dans leur premiere rencontre, leur ruine faiſait évanouir toutes les craintes, & la Nation demeurait glorieuſe & tranquille. Si la victoire ſe déclarait pour eux, on aurait une voie toujours ouverte pour traiter, en rejettant cette inſulte ſur la férocité des Otomies, dont on ſe plaindrait de n'avoir pu réprimer l'emportement. Cette propoſition ayant réuni tous les ſuffrages, on trouva le moyen d'amuſer les Ambaſſadeurs par des ſacrifices & des fêtes, ſous prétexte de conſulter les idoles, & Xicotencal ſe mit ſecrètement en campagne avec toutes les troupes qu'il put raſſembler.

Cortez, qui vit paſſer huit jours ſans recevoir aucune information de ſes Députés, commençait à ſe livrer aux ſoupçons. Les Zampoalans lui conſeillerent de continuer ſa marche, & de s'approcher de Tlaſcala, pour obſerver du moins la conduite d'une Nation dont ils commençaient

eux-mêmes à se défier. S'il ne pouvait éviter la guerre, il était résolu d'ôter à ses ennemis le temps de s'y préparer, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussi-tôt son camp avec toutes les précautions que la prudence exigeait dans un pays suspect. Sa marche fut libre, pendant quelques lieues, entre deux montagnes, séparées par une vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout-d'un-coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermait entièrement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, était de pierre de taille liée avec une espèce de ciment. Son épaisseur était d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminait en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en était oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlans que cette espèce de rempart faisait la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avait fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'était formée en République. Cortez regarda comme un bonheur que ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage, soit que le temps leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre ils eussent résolu de tenir la campagne pour employer librement toutes leurs troupes. Les

Cortez.

Cortez.

Espagnols passerent sans obstacle ; &, s'étant arrêtés pour rétablir leurs bataillons, ils s'avancerent en bon ordre dans un terrain plus étendu, où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Américains. Cortez détacha quelques cavaliers pour les inviter à s'approcher par des cris & des signes de paix. Dans le même instant, on apperçut une seconde troupe, qui s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une apparence assez guerriere. Les cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussi-tôt couverts d'une nuée de fleches qui leur blesserent deux hommes & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes, qui s'étaient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, & vint au secours des premiers. L'infanterie Espagnole arrivait de l'autre côté. Elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis, qui venaient à la charge avec une extrême ardeur. Mais, au premier bruit de l'artillerie, qui en fit tomber un grand nombre, ils tournerent le dos ; & les Espagnols, profitant de leur désordre, les presserent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille, & quelques blessés qui demeurerent prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses soldats dans quelques maisons voisines, où ils trouverent de vivres & des rafraîchissemens.

Cortez.

Après la retraite des Américains, on vit arriver deux des Ambassadeurs Zampoalans, accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Otomies avaient eue de les attaquer. Ils s'emporterent vivement contre cette Nation ; &, l'accusant de ne connaître aucun frein, ils ajouterent que le Sénat se réjouissait qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ses Chefs, qui avaient été tués dans le combat. Ils offrirent, au nom des Sénateurs, de payer en or le dommage qu'elle avait pu causer aux Espagnols ; mais, ne s'expliquant pas avec plus de clarté sur les dispositions de la République, ils se retirerent après avoir fini leur compliment.

Cortez ne balança point à continuer sa marche. Il rencontra ses deux autres Ambassadeurs, qui, dans la crainte qui leur restait encore, à peine avaient la force de respirer. Ils se jetterent à terre ; ils embrasserent ses pieds. Les perfides Tlascalans, lui dirent-ils, violant le droit sacré des ambassades, les avaient chargés de chaînes pour les sacrifier au Dieu de la victoire ; mais, ayant trouvé le moyen de se détacher mutuellement, ils s'étaient échappés pendant la nuit. Ils avaient entendu dire que leur dessein était de sacrifier tous les Espagnols. Il paraît que le mauvais succès de leur premiere attaque ne les avait pas abattus,

Cortez.

& c'eſt une preuve que ces peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laiſſa plus de doute à Cortez, que la République de Tlaſcala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuvres un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que ſon ſeul courage lui fit heureuſement traverſer au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il propoſait pour motif à ſes ſoldats ; il les exhortait à combattre pour leur vie, & les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent ſecrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraiſſait inévitable. Elle leur répondit, d'un air inſpiré, que le Dieu des Chrétiens avait une particuliere affection pour les Caſtillans, & qu'il les ſauverait de ce danger. Cette réponſe fit une égale impreſſion ſur les ſoldats de Cortez & ſur leurs Alliés. Ils ſe crurent tous ſous la protection déclarée du Ciel ; &, s'étant dégagés du détroit dont on leur avait diſputé le paſſage, ils arriverent dans la plaine, où s'engagea bientôt une action générale, qui doit être regardée comme la plus importante des victoires de Cortez, puiſqu'elle ſervit à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

On découvrit, d'une hauteur qui dominait ſur la plaine, une multitude que pluſieurs Ecrivains ont fait monter à quarante mille hommes. Ces troupes étaient compoſées de diverſes Nations,

distinguées par les couleurs de leurs enseignes & de leurs plumes. La Noblesse de Tlascala tenait le premier rang autour de Xicotencal, qui avait le commandement-général, & tous les Caciques auxiliaires étaient à la tête de leurs propres troupes. Comme le terrain était inégal & rude, sur-tout pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à se mettre en bataille. Il fallut faire du haut en bas une décharge de toute l'artillerie, pour écarter quelques bataillons, qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussi-tôt que les cavaliers Espagnols eurent trouvé le terrain plus commode, & qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattirent encore que par des cris & des menaces. Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger. Mais ils se retirerent alors par une espèce de fuite, qui n'était en effet qu'une ruse pour faire avancer les Espagnols, & pour trouver le moyen de les envelopper. On ne fut pas longtemps à le reconnaître. A peine eût-on quitté la hauteur, qu'on laissait à dos, par laquelle on avait espéré de demeurer couvert, qu'une partie de l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, & s'étendant des deux côtés, enferma Cortez &

Cortez.

Cortez. tous ses gens dans un grand cercle. L'autre partie, s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença aussi-tôt à se resserrer. Le péril parut si pressant, que Cortez songeant à se défendre, avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa troupe. L'air déjà troublé par d'effroyables cris fut alors obscurci par une nuée de fleches, de dards & de pierres. Mais les Américains, remarquant que ces armes faisaient peu d'effets, se disposerent à faire usage de leurs épées & de leurs massues. Cortez attendait ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuses ne causerent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur était de dérober la connaissance du nombre de leurs morts & de leurs blessés, ce soin, qui ne cessait pas de les occuper, contribua beaucoup à les jetter dans la confusion. Cortez n'avait pensé jusqu'alors qu'à courir, avec ses cavaliers, aux endroits où le péril était pressant pour rompre, à coups de lances, & dissiper ceux qui s'approchaient le plus. Mais, reconnaissant leur trouble, il résolut de saisir ce moment pour les charger, dans l'espérance de s'ouvrir un passage & de prendre quelque poste où toutes les troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses Officiers. Les cavaliers furent placés sur

Cortez.

ſur les ailes ; &, tout-d'un-coup, invoquant ſaint Pierre à haute voix, le bataillon Eſpagnol s'avança contre les Tlaſcalans. Ils ſoutinrent aſſez vigoureuſement le premier effort ; mais la furie des chevaux, qu'ils prenaient toujours pour des êtres ſurnaturels, leur cauſa tant de frayeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuſe conſternation. Dans le temps qu'ils ſe heurtaient entr'eux, & que, ſe renverſant les uns ſur les autres, ils ſe faiſaient plus de mal qu'ils n'en voulaient éviter, il arriva un incident qui ranima leur courage, & qui faillit d'entraîner la ruine des Eſpagnols. Un cavalier, nommé *Pierre de Moron*, qui montait un cheval très-léger, mais peu docile, s'engagea ſi loin dans la mêlée, que pluſieurs Officiers Tlaſcalans, qui s'étaient ralliés, & qui le virent ſéparé de ſes compagnons, l'attaquerent de concert. Les uns ſaiſirent ſa lance & les rênes de la bride, tandis que les autres percerent le cheval de tant de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. Auſſi-tôt ils lui couperent la tête, & l'élevant au bout d'une lance, ils exhorterent les plus timides à redouter moins des monſtres qui ne réſiſtaient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut pluſieurs bleſſures, & demeura quelques momens priſonnier ; mais il fut ſecouru par d'autres cavaliers, qui l'enleverent à ſes vainqueurs. Cependant une partie des Tlaſcalans,

Cortez.

encouragée par la mort du monſtre, reprit ſes rangs & parut ſe diſpoſer au combat. Mais, lorſque les Eſpagnols ſe croyaient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent ſurpris de voir ſuccéder tout-d'un-coup un profond ſilence aux cris des ennemis, & de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales & de leurs cors. C'était la retraite qu'ils ſonnaient à leur maniere. Un mouvement qu'ils firent auſſi-tôt vers Tlaſcala ne permit pas de douter qu'ils ne fuſſent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignerent inſenſiblement juſqu'à ce qu'une colline les déroba tout-à-fait aux yeux des Eſpagnols. L'armée avait perdu ſes principaux Chefs, & Xicotencal, voyant la plupart de ſes bataillons ſans Commandans, avait craint de ne pouvoir ſuffire ſeul pour faire agir ce grand corps. Cependant il n'en prit pas moins un air de triomphe ; & la tête du cheval, qu'il portait lui-même, & qu'il envoya bientôt au Sénat, lui tint lieu de tous les avantages de la victoire.

Ils étaient demeurés à Cortez, puiſqu'il ſe trouvait maître du champ de bataille, après avoir repouſſé tant d'ennemis. Mais il ſe voyait forcé d'accorder quelque repos à ſes troupes, qui étaient accablées de fatigue. D'ailleurs, informé par les priſonniers que l'animoſité des Tlaſcalans venait de l'opinion qu'ils avaient conçue de ſon voyage

à la capitale du Mexique, où ils s'imaginaient qu'il allait rechercher l'amitié de Motézuma, pour lequel ils avaient une haîne mortelle, il se flattait encore de pouvoir les détromper sur ses intentions, & de leur inspirer du goût pour la paix. Ces deux raisons le déterminerent à se saisir d'un petit bourg, qu'on découvrait à peu de distance, sur une hauteur qui commandait toute la plaine. Les habitans, s'étant retirés à son approche, laisserent assez de vivres pour renouveller ses provisions. Un lieu naturellement capable de défense ne fut pas difficile à fortifier par quelques ouvrages ; & les Zampoalans, irrités du mépris avec lequel ils voyaient traiter leur alliance, apporterent une ardeur infatigable au travail. Aussi tôt que le Général Espagnol se crut en sûreté dans ce poste, il se mit à la tête de deux cens hommes, moitié des troupes Zampoalanes & moitié des siennes, pour aller lui-même observer la disposition des ennemis, aux environs de Tlascala. Il y fit quelques prisonniers, qui lui apprirent que Xicotencal était campé assez proche de la Ville, & qu'il y assemblait une nouvelle armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à son quartier, mais ce ne fut pas sans avoir brûlé quelques villages, pour faire connaître à ses ennemis qu'il ne craignait point la guerre ; &, revenant néanmoins à l'espérance de leur donner une meilleure idée de ses

Cortez.

Cortez.

intentions, il rendit la liberté à deux de ses prisonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencal: « Qu'il était affligé de la mort d'un si grand nombre » de braves Tlascalans, qui avaient péri dans le » dernier combat; mais que ce malheur ne devait » être attribué qu'à ceux qui l'attiraient à leur » patrie en recevant, à main armée, des Etrangers » qui venaient leur demander la paix; qu'il la » demandait encore malgré les outrages qu'il avait » reçus, & qu'il promettait de les oublier: mais » que s'il ne recevait cette grace à l'heure même, » il jurait de détruire la Ville de Tlascala, pour » en faire un exemple, dont tous les peuples voi» sins seraient effrayés. » Après la perte que les Tlascalans avaient réellement essuyée, cette déclaration aurait pu faire quelqu'impression sur le Sénat, si toutes les voies n'eussent été fermées pour la faire passer dans la Ville; mais elle était adressée à Xicotencal, qui en fut irrité jusqu'à couvrir de blessures ceux qui avaient eu l'audace de s'en charger, & les renvoyant dans cet état à Cortez, il lui fit dire: « Qu'il n'avait pas voulu » leur donner la mort afin que les Espagnols » apprissent d'eux qu'elles étaient ses dernieres » résolutions; que, le lendemain, au lever du » Soleil, ils le verraient en campagne avec une » armée innombrable; que son dessein était de » les prendre tous en vie, & de les porter sur

Cortez.

» les autels de ses Dieux pour leur faire un sacri-
» fice du sang & des cœurs de leurs ennemis. »
Ensuite, joignant la raillerie à cette réponse, il fit porter au camp Espagnol trois cens poulets d'inde & d'autres provisions, afin que les ennemis de ses Dieux, faisait-il dire à Cortez, ne s'imaginassent point qu'il aimait mieux les prendre par la faim que par les armes, & qu'après avoir bien mangé, leur chair, dont il voulait faire un grand festin, fût d'un goût plus savoureux. Cette raillerie, accompagnée d'un présent de vivres, ne dut pas déplaire aux Espagnols; & Cortez profita de l'avis qu'il avait reçu pour se disposer à tous les événemens. Il prit avantage de la nature du terrain pour former plusieurs batteries, & ses bataillons furent distribués suivant l'expérience qu'il avait de la méthode des Tlascalans. A la pointe du jour, on vit en effet la campagne inondée d'ennemis, qui devaient avoir fait beaucoup de diligence pour s'être approchés du camp dans l'espace d'une nuit. Cette armée montait à plus de cinquante mille hommes. C'était le dernier effort de la République & de tous ses Alliés. On découvrait au centre une aigle d'or fort élevée, qui n'avait point encore paru dans les autres combats, & que les Tlascalans ne portaient pour enseigne que dans les plus pressantes occasions. Ils

Cortez.

ſemblaient courir plutôt que marcher. Cortez, les voyant à la portée du canon, fit faire une décharge générale, qui ralentit beaucoup cette ardeur. Cependant, après avoir paru quelque temps arrêtés par la crainte, ils reprirent courage pour s'avancer juſqu'à la portée des frondes & des arcs. Mais ils furent arrêtés une ſeconde fois par de nouvelles décharges de l'artillerie & des arquebuſes, dont chaque coup faiſait de larges ouvertures dans leurs rangs. Le combat dura long-temps ſous cette forme, avec peu de dommage pour les Eſpagnols, qui voyaient tomber à leurs pieds les fleches & les pierres, tandis que leurs boulets & leurs balles portaient le déſordre & la mort dans tous les bataillons ennemis. Cependant un gros de ſoldats, comme tranſporté de fureur, s'approcha juſqu'au pied des batteries, & commençait à cauſer de l'inquiétude à Cortez ; lorſque la confuſion ſe répandant plus que jamais dans le corps de leur armée, on y remarqua divers mouvemens oppoſés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite ſans déſordre, pour ceux qui compoſaient l'arrieregarde, & qui ſe tournerent bientôt en fuite pour ceux qui combattaient dans les poſtes avancés. Alors Cortez les fit charger avec l'épée & la lance, mais ſans permettre à ſes gens de s'écarter trop

dans la crainte de quelque ruse, qui pouvait les exposer au danger d'être enveloppés.

Cortez.

Cette étrange révolution passa d'abord, aux yeux des Espagnols, pour un miracle du Ciel en faveur des armes Chrétiennes : mais on sut bientôt que Xicotencal, jeune-homme fort emporté, avait outragé un des Caciques auxiliaires, parce qu'il avait différé d'obéir à ses ordres, & que le Cacique s'était ressenti de ses injures, jusqu'à lui proposer un combat singulier. Tous les Alliés de la République s'étaient soulevés à cette occasion ; ils avaient résolu brusquement de quitter une armée, où l'on marquait si peu de reconnaissance pour leur zèle & leur valeur. Ce dessein s'était exécuté avec une précipitation qui avait jetté le désordre dans les autres troupes, & Xicotencal, troublé par un incident si funeste, avait pris le parti d'abandonner la victoire & le champ de bataille aux Espagnols.

Malgré tant de marques d'un bonheur privilégié, le péril dont ils se voyaient délivrés, mais qui pouvait se renouveller à tout moment, les jetta dans une vive inquiétude, qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'employer son éloquence & son adresse pour les appaiser. Il ordonna une Assemblée générale, sous prétexte de délibérer en commun

Cortez.

ſur une ſituation dont il reconnaiſſait le danger. Il avait recommandé à ſes confidens de placer, ſans affectation, les plus mutins près de ſa perſonne, autant pour s'aſſurer d'en être entendu, que pour ſe les concilier par cette apparence de diſtinction & de faveur. Le diſcours qu'il leur tint fut à peine achevé, qu'un factieux des plus emportés, éleva la voix & dit à ſes partiſans : « Mes amis, le Général » nous conſulte ; mais, en nous demandant le parti » qui nous reſte à prendre, il nous l'enſeigne. Je crois, » comme lui, qu'il eſt impoſſible de nous retirer » ſans nous perdre. » Tous les autres entrerent dans le même ſentiment, & reconnurent l'injuſtice de leurs plaintes.

D'un autre côté, la nouvelle déroute des Tlaſcalans avait jetté tant de conſternation dans la Ville, que le peuple y demandait la paix à grands cris. Les plus timides propoſaient de ſe retirer dans les montagnes avec leurs familles ; mais la plupart, perſuadés que les Eſpagnols étaient des Dieux, voulaient qu'on ſe hâtât de les appaiſer par des adorations. Le Sénat s'étant aſſemblé, pour chercher quelque remède aux malheurs publics, conclut que les merveilleux exploits des étrangers, devaient être l'effet de quelque enchantement, & cette idée le fit recourir aux Magiciens du pays pour détruire un charme par un autre. Ces impoſteurs furent appellés ; ils déclarerent qu'ayant

Cortez.

déjà raisonné sur les circonstances, ce qui paraissait obscur aux Sénateurs, était d'une extrême clarté pour eux, que, par la force de leur art, ils avaient découvert que les Espagnols étaient des enfans du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des régions orientales; que leur plus grand enchantement était la présence de leur Pere, dont la puissante ardeur leur communiquait une force supérieure à celle de la Nature, qui les faisait approcher de celle des Immortels; mais que l'influence cessant, lorsque le Soleil déclinait vers le Couchant, ils s'affaiblissaient alors & se flétrissaient comme l'herbe des prairies; d'où les Magiciens inféraient qu'il fallait les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Le Senat donna de grands éloges à cette découverte & se flatta d'une victoire certaine. Quoique les combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la Nation, l'ordre fut donné à Xicotencal d'attaquer le camp Espagnol après le coucher du Soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'était jamais en défaut. Il avait des postes avancés & des sentinelles dans l'éloignement : il faisait faire exactement les rondes; les chevaux étaient sellés pendant toute la nuit, & les soldats dormaient armés. Le soir, avant celle qu'on avait marquée pour l'attaque, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui

Cortez.

s'avançaient à petits pas vers le camp, dans un silence qui ne leur était pas ordinaire. Cortez en fut averti; quoiqu'il ignorât encore leur dessein, non-seulement il donna ses ordres pour la défense, mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les postes. La confiance de Xicotencal augmenta, lorsqu'à peu de distance du camp, il se crut assuré, par ces apparences de langueur, que les Espagnols se ressentaient de l'absence de leur Pere. Il s'approcha jusqu'au pied des remparts, où il forma trois attaques, qui furent exécutées avec beaucoup de hardiesse & de diligence : mais les premiers qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendaient pas; & ceux qui les suivaient prirent l'épouvante, en voyant tomber les plus avancés, dont les corps roulaient jusqu'à eux. Xicotencal reconnut l'imposture des Magiciens : cependant sa colere & son courage, le fit retourner à l'assaut; ses gens donnerent des témoignages extraordinaires de valeur; ils s'aidaient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart, où ils recevaient, sans étonnement, de mortelles blessures, qui continuaient de les faire tomber, sans que les autres parussent rebutés de ce spectacle. Le combat dura long-temps dans cette situation, où les Espagnols n'avaient que la peine d'a-

Cortez.

longer le bras pour les tuer à coup de lances. Enfin Xicotencal, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savait que la méthode des ennemis était de se retirer en pelotons & sans or[illegible] sortit alors avec une partie de son infanterie, [illegible] que les cavaliers, qui avaient garni d[illegible]tes le poitrail de leurs chevaux, descendi[illegible] dans la campagne, pour augmenter la terreur par la nouveauté de ce bruit. Une charge à laquelle les Tlascalans s'attendaient si peu, acheva de les mettre en fuite, & le jour ne revint que pour montrer le nombre des morts & des blessés qu'ils avaient laissés, contre leur usage, au pied du rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, & n'eurent que deux ou trois soldats blessés, ce qu'ils regarderent comme un miracle, à la vue de l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui était tombée dans l'enceinte de leur Quartier.

Leur joie n'eut d'abord pour objet, qu'une victoire qui leur avait si peu coûté; mais elle augmenta beaucoup, en apprenant des prisonniers, quelle avait été l'espérance de leurs ennemis. Cortez ne douta point que la réputation qu'il devait se promettre d'un événement de cette nature, ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les Sénateurs de Tlascala, croyant reconnaître, dans ces invin-



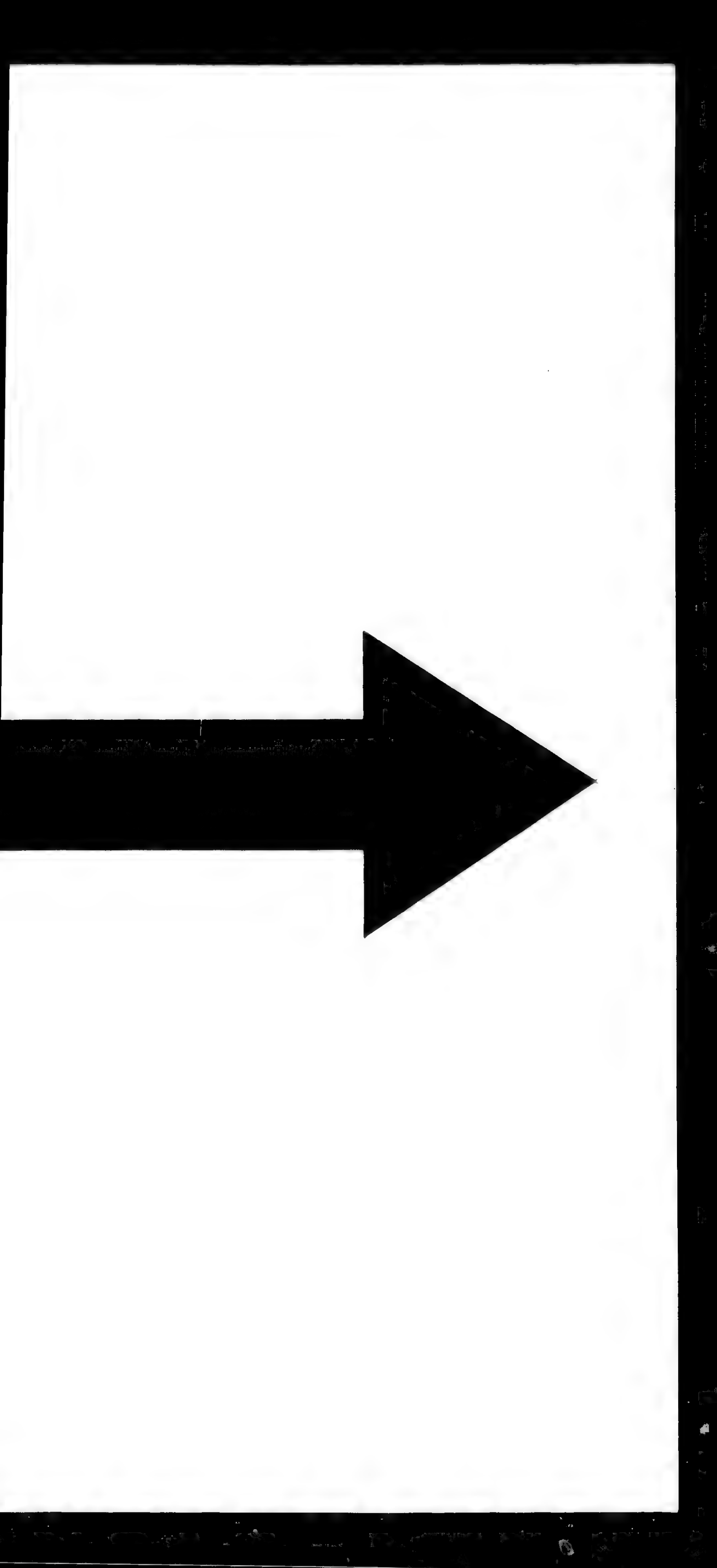
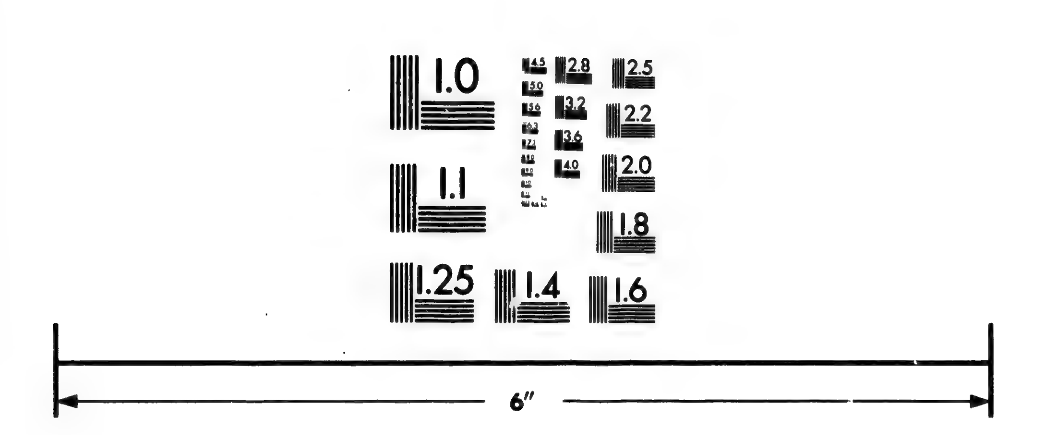


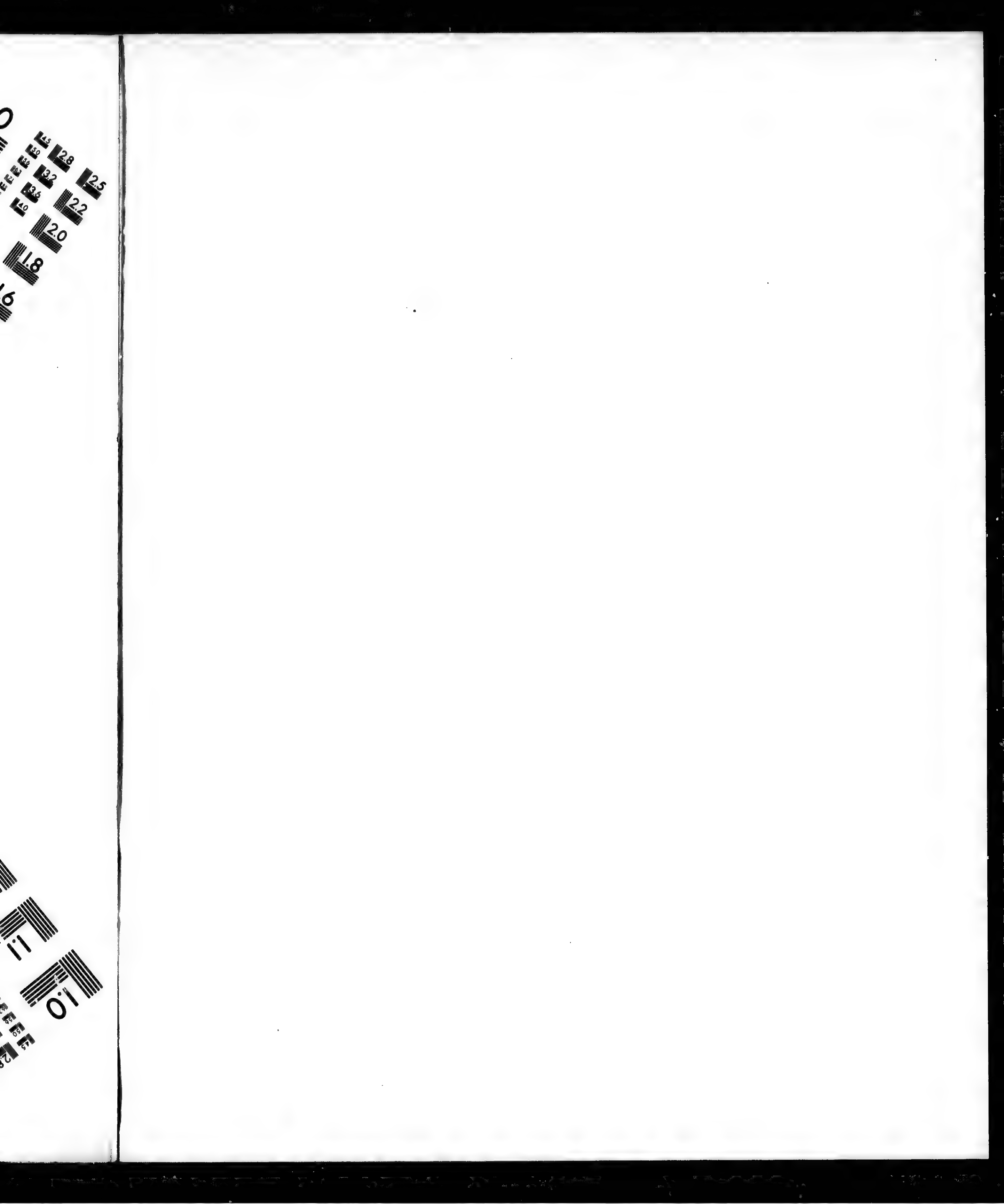


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Cortez.

cibles Etrangers, les hommes céleſtes qui étaient annoncés par leurs prophéties, craignirent de s'attirer les derniers malheurs, en rejettant plus long-temps leur amitié. Ils commencerent par ſacrifier à leurs Dieux une partie des Magiciens qui les avaient trompés, comme des victimes de propitiation, pour appaiſer le courroux du Ciel. Enſuite penſant à nommer des Ambaſſadeurs, qui devaient être chargés de négocier la paix, ils envoyerent d'avance un ordre exprès à Xicotencal, de faire ceſſer toutes ſortes d'hoſtilités. Ce fier Américain, loin d'approuver la délibération de ſes Maîtres, répondit à leur Envoyé, que ſon armée était le véritable Sénat, & qu'il aurait ſoin de ſoutenir la gloire de ſa Nation, puiſqu'elle était abandonnée par les Peres de la Patrie. Quoiqu'il fût déſabuſé de la folle opinion qu'il avait conçue du raiſonnement des Magiciens, il n'avait point encore perdu l'eſpérance de forcer, pendant la nuit, les Etrangers dans leurs murs. Il attribuait ſa derniere diſgrace, à l'imprudence qu'il avait eue de les attaquer, ſans avoir fait reconnaître la diſpoſition de leur camp; &, dans cette idée, il réſolut d'y envoyer quelques eſpions, avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les habitans des villages voiſins, attirés par les préſens des Eſpagnols, ne faiſaient nulle difficulté d'y porter des vivres. Il choiſit quarante Soldats,

Cortez.

qu'il fit déguiser en paysans, avec des fruits, de la volaille & du maïs. Il leur recommanda d'observer les endroits par lesquels on pouvait attaquer la Place avec plus de facilité. Les espions travestis, entrerent dans le camp, y passerent quelques heures; ce fut un Zampoalan qui remarqua le premier la curiosité avec laquelle ils observaient la hauteur du mur. Cortez, qui en fut averti, se hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns : il forma là-dessus un dessein qui lui réussit au-delà de ses espérances. Ce fut celui de feindre qu'il avait pénétré celui de Xicotencal, par des lumieres supérieures aux connaissances humaines, & de lui renvoyer la plus grande partie de ses espions, pour lui déclarer de sa part, que les Espagnols craignaient aussi peu la ruse & la trahison, que la force des armes; qu'ils l'attendaient sans crainte, & qu'ils avaient laissé la vie à la plupart de ses gens, afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui; mais en même-temps, pour répandre la terreur dans l'armée ennemie, il fit mutiler diversement les malheureux qu'il renvoyait. Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur aux troupes qui marchaient déjà pour l'attaque, qu'elles parurent balancer sur l'obéissance qu'elles devaient à leur Chef. Xicotencal, frappé lui-même de voir son projet éventé, se figura que

Cortez.

les Etrangers n'avaient pu connaître ses espions & pénétrer jusqu'au fond de leurs pensées, sans avoir quelque chose de divin. Il était dans cette agitation, lorsque deux Ministres, envoyés par le Sénat, qui avait été choqué de l'insolence de sa réponse, vinrent lui ôter le commandement; & ses troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, ne tarderent point à se dissiper. Il rentra néanmoins dans Tlascala, sous la protection de ses parens & de ses amis, qui le présenterent aux Sénateurs, avec lesquels ils firent sa paix.

Les Espagnols avaient passé la nuit sous les armes, & dans une vive inquiétude. Le jour suivant ne fut pas plus tranquille; & quoiqu'ils apprissent, de ceux qui leur apportaient des vivres, que l'armée des Tlascalans était rompue, leur incertitude dura jusqu'au leudemain. Mais les Sentinelles découvrirent, au point du jour, une troupe d'Américains qui s'avançaient vers le camp; & Cortez donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. C'était l'ambassade du Sénat, composée de quatre vénérables personnages, dont l'habit & les plumes blanches annonçaient ouvertement la paix. Ils étaient environnés de leur cortége, après lequel marchaient quantité de Tamènes, chargés de toute sorte de provisions. Ils s'arrêtaient par intervalles, avec de profondes

Cortez.

inclinations de corps vers le camp des Efpagnols ; & baiffant les mains jufqu'à terre, ils les portaient enfuite à leurs lèvres. A quelques pas de murs, ils rendirent leurs derniers hommages par des encenfemens qu'ilsfi rent au Fort. Marina parut fur le bord du rempart, & leur demanda, dans leur langue, de quelle part & dans quelles vues ils fe préfentaient. Ils répondirent qu'ils étaient envoyés par le Sénat & la République de Tlafcala, pour traiter de la paix. On ne leur refufa point l'entrée ; mais Cortez les reçut avec un appareil de grandeur & un air de févérité, qu'il jugea néceffaires pour leur infpirer du refpect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leur encenfement, ils expoferent le fujet de leur députation, qui fe réduifit à des excufes frivoles, tirées de l'emportement brutal des Otomies, que toute l'autorité du Sénat n'avait pu réprimer, & à l'offre de recevoir les Efpagnols dans leur Ville, où ils promettaient de les traiter comme les freres de leurs Dieux. Cortez, diffimulant la joie qu'il reffentait de ce langage, affecta de les laiffer dans le doute de fes intentions. Il leur fit valoir la bonté qu'il avait de les écouter, lorfqu'ils avaient mérité fa colere, & le penchant qu'il confervait encore pour la paix, après une guerre injufte qui lui donnait fur eux tous les droits de la victoire. Cependant il pro-

Cortez.

mit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y était forcé par de nouvelles offenses, & de laisser le temps à la République de réparer le passé par une prompte satisfaction. Il avait deux vues, dans cette réponse; l'une de s'assurer, en effet, de la bonne-foi des Tlascalans; & l'autre, de prendre quelques jours pour rétablir sa santé.

A peine les Ambassadeurs étaient sortis du Fort, qu'on y vit arriver cinq Mexicains, qui se firent annoncer au nom de l'Empereur Motézuma. Ils avaient pris des chemins détournés pour entrer sur les terres des Tlascalans; & c'était à force de précautions qu'ils les avaient traversées sans obstacle. Motézuma, informé par la diligence de ses courriers, de tout ce qui se passait à Tlascala, sentit redoubler ses alarmes, en voyant une Nation belliqueuse, qui avait résisté tant de fois à toutes ses forces, vaincue dans plusieurs batailles par un petit nombre d'étrangers. Il commençait à craindre qu'après avoir soumis ces rébelles, Cortez ne formât de plus grandes entreprises, & n'employât leurs armes à la conquête de l'Empire. Il paraît étonnant qu'avec de si justes soupçons, il n'assemblât point une armée pour sa défense. Mais on observe, dans toute sa conduite, qu'il se fiait beaucoup aux artifices de sa politique, & que son espérance était encore de rompre l'union qui pouvait se former entre les

Espagnols

Cortez.

Espagnols & les Tlascalans. C'était dans cettevue qu'il envoyait une ambassade à Cortez, sous prétexte de le féliciter de l'heureux succès de ses armes, & de l'exhorter à traiter, sans ménagement, leurs ennemis communs, pour lesquels il se flattait de lui inspirer de la défiance & de la haine, par les plus odieuses peintures de leur mauvaise foi. D'ailleurs ses Ambassadeurs avaient ordre de faire de nouvelles instances au Général étranger, pour lui faire abandonner le dessein de se rendre à sa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raisons qui ne permettaient pas à leur Maître de lui accorder cette liberté. Leurs instructions portaient aussi de reconnaître la situation des Tlascalans; &, s'ils les voyaient portés à la paix, de faire naître assez d'obstacles au Traité, pour se donner le temps de s'informer du succès de leur négociation.

Cortez les reçut avec d'autant plus de joie & de civilité, que le silence de ce Monarque commençait à lui causer de l'inquiétude. Il marqua une extrême reconnaissance pour leurs présens, qui montaient à la valeur de deux mille marcs d'or. Mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il voulait qu'avant leur départ, ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandaient la paix; &, de leur côté, ils ne demanderent point d'être dépêchés, parce

Cortez.

que ce délai semblait favorable à leur commission. Cependant ils ne furent pas long-temps sans la faire pénétrer, par des questions indiscretes, qui firent connaître toutes les frayeurs de Motézuma, & de quelle importance il était pour le déterminer, de conclure avec les Tlascalans.

La République, qui voulait persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions, envoya ordre à toutes les bourgades voisines du camp, d'y porter des vivres sans paiement & sans échange. L'abondance y regna aussi-tôt, & les paysans du canton pousserent la fidélité jusqu'à refuser les moindres récompenses. Deux jours après, on découvrit, sur le chemin de la Ville, un gros d'Américains, qui s'approchaient avec toutes les marques de la paix. Cortez ordonna que le Fort leur fût ouvert, sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner, pour les recevoir, des cinq Ambassadeurs Mexicains, après leur avoir fait entendre avec noblesse qu'il ne voulait rien avoir de réservé pour ses Amis. Le Chef des Tlascalans était Xicotencal même, qui avait brigué cette commission, pour achever de se rétablir dans l'esprit des Sénateurs, ou peut-être, suivant la conjecture de Solis, parce qu'ayant reconnu la néceſſité de la paix, son ambition lui faisait desirer que la République n'en eût l'obligation qu'

lui. Il avait pour cortége cinquante Seigneurs des plus diſtingués, tous dans une magnifique parure. Sa taille était au-deſſus de la médiocre, aſſez dégagée, mais droite & robuſte. Il était vêtu d'une robe blanche, orné de quantité de plumes, & de quelques pierreries. Les traits de ſon viſage, quoique ſans proportion, formaient une phyſionomie majeſtueuſe & guerriere. Après quelques révérences, il s'aſſit, ſans attendre l'invitation de Cortez; &, le regardant d'un œil ferme, il lui dit: « Qu'il ſe reconnaiſſait ſeul » coupable de toutes les hoſtilités qui s'é» taient commiſes; qu'il s'était imaginé que » les Eſpagnols étaient dans les intérêts de Moté» zuma, dont il avait le nom en horreur; mais » qu'étant mieux informé, il venait ſe rendre » entre les mains de ſes vainqueurs, & qu'il ſou» haitait de mériter par cette ſoumiſſion, le par» don de la République, au nom de laquelle il » ſe préſentait pour demander la paix & pour la » recevoir, aux conditions qu'il leur plairait de » l'accorder; qu'il la demandait une, deux & » trois fois, au nom du Sénat, de la Nobleſſe & » du Peuple, & qu'il ſuppliait le Général d'ho» norer leur Ville de ſa préſence; qu'il y trou» verait des logemens pour toute ſon armée; que » jamais les Tlaſcalans n'avaient été forcés d'en » ouvrir les portes; qu'ils menaient dans ces

Cortez.

Cortez.

» montagnes une vie pauvre & laborieuse, uniquement jaloux de leur liberté ; mais que l'expérience leur ayant fait connaître la valeur des Espagnols, ils ne voulaient pas tenter plus long-temps la fortune, & qu'ils leur demandaient seulement en grace d'épargner leurs Dieux, leurs enfans & leurs femmes. »

Cortez, porté naturellement à estimer la grandeur d'ame, fut touché de la noblesse de ce discours, & de l'air libre & guerrier de Xicotencal, & il lui témoigna d'abord tout le cas qu'il faisait de lui. Ensuite, reprenant un air sévere, il lui fit des reproches fort vifs de l'obstination avec laquelle il avait entrepris de résister à ses armes ; il exagéra la grandeur du crime, pour faire valoir le mérite du pardon ; &, promettant enfin la paix, sans aucune réserve, il ajouta que, lorsqu'il jugerait à-propos d'aller à Tlascala, il en donnerait avis aux Sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencal, qui le regarda comme un reste de défiance, ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlascalans à l'épreuve. Il se hâta de répondre que, lui, qui était le Général, & la principale noblesse de la Nation, dont il était accompagné, s'offraient à demeurer prisonniers entre les mains des Espagnols, pendant tout le temps qu'il voudrait passer dans la Ville. Cortez, quoique fort satisfait de cette offre, affecta de la

rejetter par une générosité supérieure. Il fit dire au Général, que les Espagnols n'avaient pas plus besoin d'Otages, pour entrer dans la ville, qu'ils n'en avaient eu pour se maintenir dans le pays des Tlascalans, au milieu de leurs nombreuses armées, qu'on pouvait s'assurer de la paix sur sa parole, & qu'il irait à la Ville aussi-tôt qu'il aurait dépêché des Ambassadeurs que Motézuma lui avait envoyés. Ce discours, que son habileté lui fit jetter comme sans dessein, eut également son effet sur les Ministres des deux Nations. Xicotencal se hâta de retourner à Tlascala, où la paix fut aussi-tôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexicains, qui demeurerent dans le camp, firent d'abord quelques railleries sur le traité & sur le caractere de ceux qui le proposaient. Ensuite, feignant d'admirer la facilité des Espagnols, ils pousserent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignaient de ne pas mieux connaître les Tlascalans, Nation perfide, qui se maintenait moins par la force des armes, que par la ruse, & qui ne pensait qu'à le tromper par de fausses apparences, pour le perdre avec tous ses soldats. Mais, lorsqu'il leur eut répondu qu'il ne craignait pas plus la trahison que la violence, que sa parole était une loi sacrée, & que la paix d'ailleurs étant l'objet de ses armes, il ne pouvait la refuser à ceux qui la deman-

Cortez.

Cortez.

daient, ils tomberent dans une profonde rêverie, dont ils ne ſortirent que pour le ſupplier de différer de ſix jours ſon entrée dans Tlaſcala. Cortez paraiſſant ſurpris de cette demande, ils lui avouerent que, dans la ſuppoſition de la paix, ils avaient ordre d'en donner avis à l'Empereur avant qu'elle fût conclue, & d'attendre ſes ordres, pour s'expliquer davantage. L'habile Eſpagnol leur accorda volontiers cette grace, non-ſeulement parce qu'il voulait conſerver des égards pour Motézuma, mais parce qu'il demeura perſuadé qu'elle pourrait ſervir à lever les difficultés que ce Prince faiſait de ſe laiſſer voir.

Les Députés revinrent, le ſixieme jour, accompagnés de ſix autres Seigneurs de la Cour Impériale, qui apportaient de nouveaux préſens à Cortez. Ils lui dirent que l'Empereur du Mexique deſirait, avec paſſion, d'obtenir l'alliance & l'amitié du grand Monarque des Eſpagnols, dont la Majeſté paraiſſait avec tant d'éclat dans la valeur de ſes ſujets, & que ce deſſein le portait à partager avec lui ſes immenſes richeſſes; qu'il s'engageait à lui payer un tribut annuel, parce qu'il le révérait comme le fils du Soleil, ou du-moins comme le Seigneur des heureuſes régions où les Mexicains voyaient naître la lumiere; mais que ce traité devait être précédé de deux conditions; la premiere, que les Eſpagnols ne formaſſent au-

Cortez.

cune alliance avec la République de Tlascala, puisqu'il n'était pas raisonnable, qu'ayant tant d'obligations à la générosité de l'Empereur, ils prissent parti pour ses ennemis; la seconde, qu'ils achevassent de se persuader que le dessein qu'ils avaient d'aller à Mexico, était contraire aux loix de sa Religion, qui ne permettaient pas au Souverain de se laisser voir à des Etrangers; qu'ils devaient considérer les périls, dans lesquels l'une ou l'autre de ces entreprises ne manquerait pas de les engager; que les Tlascalans, nourris dans l'habitude de la trahison & du brigandage, ne cherchaient qu'à leur inspirer une fausse confiance, pour trouver l'occasion de se venger, & pour se saisir des riches présens qu'il avait faits à Cortez: & que les Mexicains étaient si jaloux de l'observation de leurs loix, & d'ailleurs si farouches, que toute l'autorité de l'Empereur ne serait pas capable d'arrêter leurs emportemens; que par conséquent les Espagnols, après avoir été tant de fois avertis du danger, ne pourraient se plaindre, avec justice, de ce qu'ils auraient à souffrir.

Cortez se trouva fort loin de ses espérances. Il comprit plus que jamais que Motézuma le regardait avec toute l'horreur que ses funestes présages lui avaient inspirée pour les Etrangers, & qu'en feignant d'obéir à ses Dieux, il se faisait une Religion de sa crainte. Cependant il dissi-

Cortez.

mula son chagrin, pour répondre froidement aux nouveaux Ambassadeurs, qu'après les fatigues de leur voyage, il voulait leur laisser prendre un peu de repos, & qu'il ne tarderait point à les congédier. Son dessein était de les rendre témoins de son traité avec les Tlascalans, & de suspendre ses dernieres explications, pour ôter à Motézuma le temps d'assembler une armée. On était bien informé qu'il n'avait point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Cependant les délais affectés de Cortez causaient beaucoup d'inquiétude au Sénat Tlascalan, qui croyait ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des Ambassadeurs Mexicains. Les Sénateurs prirent la résolution de se rendre au camp des Espagnols, pour les convaincre de leur affection & de ne pas retourner dans leur ville sans avoir déconcerté toutes les négociations de Motézuma. Ils partirent avec une nombreuse suite, & des ornemens dont la couleur annonçait la paix. Chacun était porté dans une sorte de litiere, sur les épaules des Ministres inférieurs. Magiscatzin, qui avait toujours opiné en faveur des Etrangers, était à la tête, avec le Pere de Xicotencal, vénérable vieillard, que son grand âge avait privé de l'usage des yeux, sans avoir affaibli son esprit, qui faisait encore respecter son sentiment dans les délibérations. Ils s'arrê-

Cortez.

terent à quelque pas du logement de Cortez; & le vieil aveugle, étant entré le premier, se fit placer proche de lui, & l'embrassa avec une familiarité noble & décente. Ensuite il lui passa la main sur le visage & sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à connaitre sa figure, par le sens du toucher, au défaut de ses yeux, qui ne pouvaient lui rendre cet office. Cortez fit asseoir, autour de lui, tous les Sénateurs, & reçut, dans cette situation, un nouvel hommage de la République par la bouche de ses Chefs. Si leur Discours fut tel qu'on le rapporte, il prouve que la véritable éloquence, celle de l'ame, est de tous les pays. Il y a même des traits sublimes. Solis plus équitable que les autres Ecrivains, est bien loin de regarder les Mexicains avec mépris. Ses réflexions à ce sujet sont fort justes. A la vérité, dit-il, ils admiraient des hommes, qui leur paraissaient d'une autre espèce. Ils regardaient leur barbe comme une singularité merveilleuse, parce qu'ils n'en avaient pas eux-mêmes. Ils prenaient les armes à feu pour des foudres, & les chevaux pour des monstres. Ils donnaient de l'or pour du verre. Mais leur étonnement ne venait que de la nouveauté de ces spectacles, & ne doit pas faire juger plus mal de leur raison. L'admiration ne suppose que

Cortez.

l'ignorance & non pas l'imbécillité. Voici le Discours du Vieillard.

« Généreux Capitaine, soit que tu sois, ou » non de la race des immortels, tu as maintenant dans ton pouvoir le Sénat de Tlascala, » qui vient te rendre ce dernier témoignage de » son obéissance. Nous ne venons point excuser » les fautes de notre Nation, mais seulement » nous en charger, avec l'espérance d'appaiser » ta colere par notre sincérité. C'est nous qui » avions résolu de te faire la guerre ; mais c'est » nous aussi qui avons conclu à te demander la » paix. Nous n'ignorons point que Motézuma » s'efforce de te détourner de notre alliance. » Ecoute-le comme notre ennemi, si tu ne le » consideres pas comme un tyran tel qu'il doit » déjà te le paraitre, puisqu'il te recherche dans » le dessein de te persuader une injustice. Nous » ne demandons pas que tu nous assistes contre » lui ; nos seules forces nous suffisent contre tout » ce qui ne sera pas toi ; mais nous verrons » avec chagrin que tu prennes confiance à ses » promesses ; parce que nous connaissons ses artifices. Au moment que je te parle, il s'offre » à moi, malgré mon aveuglement, certaines » lumieres qui me découvrent de loin le péril » où tu t'engages. Tu nous as offert la paix, si

Cortez.

»Motézuma ne te retient. Pourquoi te retient-il? »Pourquoi te refuses-tu à nos prieres? Pour»quoi ne veux-tu pas honorer notre Ville de »ta présence? Nous venons résolus d'obtenir ton »amitié & ta confiance, ou de mettre entre »tes mains notre liberté. Choisis, de ces »deux partis, celui qui te sera le plus »agréable. Il n'y a point de milieu pour nous, »entre la nécessité d'être tes Amis ou tes »Esclaves.»

Cortez ne put résister à des soumissions, qui portaient un caractere de bonne-foi si peu suspect. Après avoir fait une réponse favorable aux Sénateurs, il exigea seulement qu'ils lui envoyassent des hommes pour la conduite de l'artillerie & le transport du bagage. Dès le jour suivant, on vit arriver à la porte du Fort cinq cens Tamènes, qui se disputerent entr'eux l'honneur de porter les plus pesans fardeaux. Aussi-tôt Cortez fit disposer tout pour la marche. On forma les bataillons, & l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observait dans les plus grands dangers. La meilleure partie des prospérités de Cortez, était dûe à l'exactitude de la discipline, dont il ne se relâcha jamais. La campagne se trouva couverte d'une multitude innombrable d'Américains. Leur cris & leurs applaudissemens diffé-

Cortez.

raient peu des menaces qu'ils employaient dans les combats ; mais les Espagnols avaient été prévenus sur ces témoignages de joie, qui étaient en usage dans les plus grandes fêtes du pays. Le Sénat vint au-devant d'eux, escorté de toute la Noblesse. A l'entrée de la Ville, les acclamations redoublerent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares qui se mêlerent à la voix du peuple. Les femmes jettaient des fleurs sur leurs Hôtes ; & les Sacrificateurs, revêtus des habits de leur Ministere, les attendaient au passage, avec des brasiers de copal, dont ils dirigeaient vers eux la fumée. Il faut avouer que cinq cens Espagnols, dont l'alliance est disputée entre deux Etats puissans, & que leurs ennemis reçoivent l'encens à la main, jouaient peut-être le plus grand rôle dont jamais des hommes puissent se glorifier. Cependant à tout prendre, quel avantage avaient-ils sur les Tlascalans, qui avaient montré, en les combattant, une bravoure au moins égale à la leur ? des chevaux & de la poudre à canon.

Toute l'armée fut logée commodément dans un spacieux édifice, où l'on entrait par trois grands portiques. Cortez avait amené les Ambassadeurs Mexicains, malgré leur résistance. Il leur fit donner un appartement près du sien, pour les mettre à couvert sous sa protection. Tlascala était alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre

éminences, qui s'étendaient de l'Eſt au Couchant, & qui avaient l'apparence de quatre Citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs fort épais, qui formaient l'enceinte de la place. Ces quatre parties étaient gouvernées par autant de Caciques, deſcendus des premiers Fondateurs, mais ſoumis néanmoins à l'aſſemblée du Sénat, où ils avaient droit d'aſſiſter, & dont ils recevaient les ordres pour tout ce qui concernait le bien public. Les maiſons étaient d'une hauteur médiocre, & d'un ſeul étage. Elles étaient de pierre & de brique, avec des terraſſes & des corridors au lieu de toit. La plupart des rues étaient étroites & tortueuſes, ſuivant les différentes formes des montagnes. Enfin l'architecture paraiſſait auſſi bizarre que la ſituation.

Cortez.

La Province entiere, dans une circonférence de cinquante lieues, qui en avait dix de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ſur quatre de largeur du Nord au Sud, n'offrait qu'un pays inégal & montueux, mais fertile néanmoins & ſoigneuſement cultivé. Il était borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire du Mexique, à l'exception du Nord, où ſes limites étaient reſſerrées par la grande Cordeliere, dont les montagnes, preſqu'inacceſſibles, lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques & d'autres Nations barbares. Il s'y trouvait quantité de Bourgs & de Villages

Cortez.

fort peuplés. Le pays abondait en maïs, d'où la Province tirait le nom de Tlascala, qui signifie *Terre de Pain.* On n'admirait pas moins l'excellence & la variété de ses fruits, & l'abondance de ses animaux sauvages & domestiques. Elle produisait aussi quantité de cochenille, qui est encore une de ses plus grandes richesses, & dont Solis assure que ces peuples ne connaissaient pas l'usage avant l'arrivée des Espagnols. Mais ces avantages de la Nature étaient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des montagnes exposait la Province à de furieuses tempêtes, à des ouragans terribles, & souvent aux inondations d'une riviere, nommée *Zahual*, dont les eaux s'élevaient jusqu'au sommet des collines. On leur attribue la propriété de causer la galle à ceux qui en boivent, & qui s'y baignent. Le défaut de sel était une autre disgrace pour les Tlascalans; non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains, mais dans leurs idées d'indépendance, ils aimaient mieux se priver de ce secours que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis. Une politique de cette nature, & d'autres remarques, qui firent connaître à Cortez le caractere extraordinaire de cette Nation, ne lui causerent pas moins d'inquiétude que de surprise. Il dissimula ses soupçons; mais il faisait faire une garde exacte autour de

Cortez.

ſon logement ; & jamais il n'en ſortait ſans être eſcorté d'une partie de ſes gens, avec leurs armes à feu. Il ne leur permettait d'aller à la Ville qu'en troupes nombreuſes, toujours avec les mêmes précautions. Les habitans s'affligerent de cette défiance, & le Sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connaiſſait la bonne foi des Tlaſcalans, & qu'ils devaient avoir la même opinion de la ſienne ; mais que l'exactitude des gardes était un uſage de l'Europe, où les ſoldats faiſaient les exercices de la guerre au milieu de la paix, pour conſerver l'habitude de la vigilance & de la ſoumiſſion ; & que les armes, qu'ils portaient ſans ceſſe, étaient une marque honorable qui diſtinguait leur profeſſion. Les Sénateurs parurent ſatisfaits de cette raiſon, & Xicotencal, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode Eſpagnole, qu'il entreprit d'introduire les mêmes uſages parmi les troupes de la République. Cet éclairciſſement ayant fait ceſſer les alarmes des Tlaſcalans, Cortez, qui ſentit ce qu'il avait à ſe promettre d'une Nation ſi prudente & ſi guerriere, n'épargna rien pour ſe les attacher par l'eſtime & l'affection. Il fit entrer tous ſes ſoldats dans les mêmes vues, & le ſuccès de cette conduite répondit bientôt à ſes eſpérances. Chaque jour lui en donnait des preuves par les civilités & les préſens qu'il recevait de toutes les Villes & des autres Places de la Répu-

Cortez.

blique. Le Sénat ne parut point mécontent que la plus belle salle du logement des Espagnols eût été destinée à servir d'Eglise. Ils y éleverent un autel où les saints mysteres étaient célébrés à la vue des principaux de la République, qui observaient respectueusement les cérémonies. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez s'il était mortel ? « Vos actions, lui dit-il, paraissent surnaturelles ; elles ont ce caractere de grandeur & de bonté que nous attribuons à nos Dieux : mais nous ne comprenons pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendiez hommage à une Divinité supérieure. L'appareil est d'un sacrifice : cependant nous ne voyons pas de victimes ni d'offrandes. » Cortez avoua que lui & ses soldats étaient des hommes mortels ; mais il ajouta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avaient beaucoup plus d'esprit & de force que les autres hommes ; &, prenant occasion de cette ouverture pour sonder les dispositions des Tlascalans, par celles du Sénateur, il lui dit adroitement que non-seulement les Espagnols reconnaissaient un Supérieur au ciel, mais qu'ils faisaient gloire aussi d'être les sujets du plus grand Prince de la terre, à qui les peuples de Tlascala obéissaient maintenant, puisqu'étant les freres des Espagnols, ils étaient obligés de reconnaître le même Souverain. Le Sénateur, & ceux qui l'accompagnaient, ne mar-

querent

Cortez.

querent point d'éloignement pour devenir vassaux de l'Espagne, à condition d'être protégés contre les violences de Motézuma ; mais ils parurent peu disposés à renoncer à leurs erreurs. Ils répondirent que le Dieu des Espagnols était très-grand, & peut-être au-dessus des leurs, mais que chaque pays devait avoir les siens ; que leur République avait besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageaient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, & de même pour les autres nécessités, parce qu'il était impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus, Cortez ayant chargé un de ses deux Aumôniers de combattre ces erreurs, ils l'écouterent avec assez de complaisance ; mais, lorsqu'il eut cessé de parler, ils prierent le Général, avec beaucoup d'empressement, de ne pas permettre que cet entretien se répandît hors de son quartier, parce que si leurs Dieux en étaient informés, ils appelleraient les tempêtes pour ruiner entierement la Province. Cortez, dans le transport de son zèle, méditait déjà de faire briser les idoles. Il semblait se fier au succès que la même entreprise avait eu dans Zampoala. Mais l'Aumônier lui représenta que la Ville où il se trouvait était incomparablement plus peuplée, & la Nation plus guerriere ; que la violence d'ailleurs ne s'accordait pas avec les maximes

Cortez.

de l'Evangile, & qu'avant que d'introduire le vrai culte, il fallait penser à le rendre aimable par des instructions & des exemples. Cependant les représentations du Général convainquirent le Sénat que les sacrifices du sang humain étaient contraires aux loix de la Nature. Cortez eut le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables captifs, qui étaient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes. Les prisons, ou plutôt les cages où ils étaient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les Prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs murmures. Si jamais les Espagnols n'avaient commis d'autre violence, ils auraient été les vrais Héros de l'humanité.

Après avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations, Cortez se crut obligé de congédier les Ambassadeurs Mexicains, qu'il n'avait retenus que pour les rendre témoins de son triomphe. Sa réponse avait été différée jusqu'alors. Il leur fit déclarer, en sa présence, par la bouche de Marina, qu'ils pouvaient rapporter à l'Empereur ce qui s'était passé devant leurs yeux, c'est-à-dire, l'empressement des Tlascalans à demander la paix, qu'ils avaient méritée par leurs soumissions, & la bonne foi continuelle avec laquelle elle était observée ; que ces peuples étaient maintenant dans sa dépendance, & qu'avec

le pouvoir qu'il avait sur eux, il espérait les faire rentrer sous l'obéissance de l'Empire ; que c'était un des motifs de son Voyage, entre quelques autres d'une plus haute importance, qui l'obligeaient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près la bonté de Motézuma, pour mériter ensuite son alliance & ses faveurs. Les Ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, & partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'Empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de Députés des principales Places de la Province. Ils venaient rendre leurs soumissions à l'Espagne, entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des actes formels au nom du Roi Charles.

Cortez.

Il arriva, dans le même temps, un accident qui surprit les Espagnols, & qui causa beaucoup d'épouvante aux Américains ; mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la Ville de Tlascala est située, on découvre, à la distance de huit lieues, le sommet d'une montagne qui s'élève beaucoup au-dessus de toutes les autres. Il en sortit tout-d'un-coup des tourbillons de fumée, qui montaient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans céder à l'im-

Cortez.

pétuoſité des vents, juſqu'à ce qu'ayant perdu leur force, ils ſe diviſaſſent pour former des nuées plus ou moins obſcures, ſuivant la quantité de cendre & de vapeurs qu'elles avaient entraînée. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flamme, ou de globes de feu, qui ſe ſéparaient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Les Américains n'avaient pas marqué de crainte à la vue de la fumée. Ce ſpectacle n'était pas nouveau pour eux. Mais les flammes répandirent une horrible frayeur dans la Nation. Elle ſe crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux Sénateurs parurent perſuadés que c'étaient les ames des méchans, qui ſortaient pour châtier les habitans de la terre; & cette opinion, qui renfermait du moins quelqu'idée de l'immortalité de l'ame, fut une occaſion, pour Cortez, de leur inſpirer les eſpérances & les craintes qui convenaient à ſes grandes vues. Pendant que toute la Nation était conſternée, Diégo d'Ordas demanda la permiſſion d'aller reconnaître de plus près ce volcan. Une propoſition ſi hardie fit trembler les Américains. Ils s'efforcerent de lui faire perdre un deſſein dont ils lui repréſenterent tous les dangers. Jamais les plus braves Tlaſcalans n'avaient oſé s'approcher du ſommet de la montagne. On y entendait quelquefois des mugiſſemens

effroyables. Mais les difficultés ne faisant qu'animer d'Ordaz, il obtint facilement la permission de Cortez, qui s'applaudit de pouvoir faire connaître à ses nouveaux Alliés, qu'il n'y avait point d'obstacles insurmontables pour la valeur des Espagnols.

Cortez.

D'Ordaz partit avec deux Soldats de sa Compagnie, & quelques Américains, qui ne refuserent pas de le conduire jusqu'au pied de la montagne, après lui avoir déclaré qu'ils s'affligeaient d'avoir été choisis pour être les témoins de sa mort. La premiere partie de la côte est un pays charmant, revêtu des plus beaux arbres du monde, qui forment un délicieux ombrage; mais on ne trouve au-delà qu'un terrain stérile & couvert de cendre, que l'opposition de la fumée faisait paraître aussi blanche que la neige. Les Américains s'étant arrêtés dans ce lieu, d'Ordaz continua de monter courageusement avec ses deux Espagnols; ils eurent besoin de s'aider autant des mains que des pieds, jusqu'au sommet de la montagne. En approchant de l'ouverture, ils sentirent que la terre tremblait sous eux par de violentes secousses: bientôt ils entendirent les mugissemens qu'on leur avait annoncés, & qui furent suivis immédiatement d'un tourbillon, accompagné d'un bruit encore plus horrible, & de flammes enveloppées

Cortez.

de cendre & d'une affreuse fumée. Quoique le tourbillon fût sorti si rapidement, qu'il n'avait pu échauffer l'air, il s'étendit en parvenant à sa hauteur, & répandit, sur les trois avanturiers, une pluie de cendre, si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque temps la respiration : cependant lorsque le tremblement eut cessé & que la fumée fut devenue moins épaisse, d'Ordaz animant ses compagnons, acheva de monter jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort brillante ; la circonférence de cette horrible bouche, qui occupait presque tout le sommet de la montagne, n'avait pas moins d'un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces observations, & sa hardiesse fit l'étonnement de tous les Américains. Elle n'avait passé d'abord, aux yeux de Cortez, que pour une curiosité bizarre & téméraire ; mais il en reçut dans la suite un fruit plus considérable, que l'admiration des Tlascalans. Quelque temps après, manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son expédition, il se ressouvint de ces bouillons de matiere liquide & enflammée que d'Ordaz avait observés

au fond du Volcan, & ses gens en tirerent assez d'excellent soufre pour la munition de toute l'armée. Cortez.

Les Espagnols passerent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes, pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des habitans. Enfin, Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir. Son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande Ville fort peuplée, qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, & Capitale d'une autre République, avec laquelle Motézuma vivait en si bonne intelligence, qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier. Mais cette raison, qui causait le penchant du Général Espagnol, était celle, au contraire, que les Tlascalans faisaient valoir, pour lui conseiller de prendre une autre route. Ils lui représentaient les Cholulans, comme une Nation perfide & rusée, servilement soumise à l'Empereur, qui n'avait pas de Sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutaient que toutes les Provinces voisines de cette Ville la regardaient comme une terre sacrée, parce qu'elle renfermait, dans l'enceinte de ses murs, plus de quatre cens Temples, & des Divinités si bizarres, qu'il était dangereux de s'approcher, sans leur

Cortez.

approbation, des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution, de nouveaux Ambassadeurs arriverent, avec des présens, de la part de Motézuma. Leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais, paraissant supposer qu'il y était déterminé, ils lui témoignerent que l'Empereur ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula, lui avait fait préparer un logement dans cette Ville. Les Sénateurs Tlascalans ne douterent plus alors qu'on y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons : cependant, comme il croyait important de les déguiser aux Mexicains, il conclut avec son Conseil, qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient, sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement; & qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derriere lui des traîtres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait, au contraire, aller droit à Cholula pour y découvrir leurs desseins, & pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans qu'il fit entrer dans ses vues, lui offrirent le secours de leurs troupes, & plusieurs Ecrivains les font monter à

cent mille hommes ; mais il leur déclara qu'il n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse ; &, pour marquer néanmoins la confiance qu'il avait à leur amitié, il accepta un corps de six mille hommes.

Cortez.





CHAPITRE II.

Départ de Cortez pour la Capitale du Mexique. Son séjour à la Cour de Motézuma.

Cortez.

La marche fut paisible pendant quatre lieues, jusqu'à la vue de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée, sur le bord d'une agréable riviere, pour ne pas entrer la nuit dans une Ville si peuplée. A peine eût il donné cet ordre, qu'on vit arriver des Ambassadeurs Cholulans, qui lui apportaient diverses sortes de provisions. Leur compliment se réduisi à excuser leurs Caciques de ne lui avoir pas rendu plutôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvaient entrer dans Tlascala, dont les habitans étaient leurs anciens ennemis. Ils lui offrirent un logement qu'on lui avait préparé dans leur Ville, avec des témoignages exagérés de la joie que leurs citoyens allaient ressentir en recevant des hôtes si célèbres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant, il continua sa marche. On ne vit sortir personne de la Ville, pour le recevoir, & cette remarque commençant

à réveiller ses soupçons, il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre : mais, à peu de distancce des murs, on vit paraître enfin les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'habitans désarmés. Cortez s'arrêta pour les laisser venir jusqu'à lui. Ils donnerent d'abord des marques assez naturelles de joie ; cependant, comme on observait leurs moindres actions, on fut surpris de voir tout-d'un-coup un grand changement sur leurs visages, & d'entendre un bruit désagréable, qui semblait marquer entr'eux quelque altercation. Les Espagnols redoublerent leurs précautions, & Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent, qu'ayant apperçu des troupes Tlascalanes, ils étaient obligés de déclarer au Général étranger, qu'ils ne pouvaient recevoir leurs ennemis au milieu de leurs murs, & qu'ils le priaient, ou de les renvoyer dans leur Ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils desiraient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvait une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même ; cependant il fit espérer aux Caciques qu'on trouverait le moyen de les satisfaire. Ses Capitaines, qu'il assembla aussi-tôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la Ville, pour se donner le temps de pénétrer les desseins

Cortez.

Cortez.

des Caciques. On leur fit cette proposition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avait espéré. Les Chefs firent assurer Cortez, qu'ils n'étaient venus que pour recevoir ses ordres, & qu'ils allaient sur-le-champ établir leur Quartier hors de Cholula; mais qu'ils voulaient demeurer à la vue des murs, pour voler au secours de leurs Amis, puisque les Espagnols voulaient risquer leur vie en la commettant à des traîtres. Ce parti fut approuvé des Caciques.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances qui lui donnerent l'apparence d'un triomphe. La Ville parut si belle aux Espagnols, qu'ils la comparerent à Valladolid: elle était située dans une plaine ouverte; on y comptait environ vingt mille habitans, sans y comprendre ceux des Fauxbourgs, qui étaient en plus grand nombre. Elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers, qui s'y rendaient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur Religion. Les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes, & d'une architecture plus réguliere que celle de Tlascala. On distinguait les Temples par la multitude de leurs tours. Le logement qu'on avait préparé pour les Espagnols, était composé de plusieurs grandes maisons qui se touchaient, & où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans: d'un autre côté, les troupes Tlascalanes

Cortez.

avaient pris, à cinq cens pas de la Ville, un fort bon poste, qu'elles fermerent de quelques fossés, avec des corps-de-garde & des sentinelles, suivant la méthode dont elles étaient redevables à l'exemple de leurs nouveaux Alliés. Les premiers jours se passerent avec beaucoup de tranquillité : on ne vit, dans les Caciques, que de l'empressement à faire leur cour au Général. Les vivres venaient en abondance, & tout semblait démentir l'idée qu'on s'était formée des Cholulans; cependant ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-temps leurs desseins. L'abondance des provisions diminua par degrés; ensuite les visites & les caresses des Caciques cesserent tout-d'un-coup. Dans l'intervalle, on remarqua que les Ambassadeurs Mexicains avaient des conférences secretes avec les Chefs de la Nation; il fut même aisé d'observer sur leur visage un air de mépris, qui venait apparemment de la confiance qu'ils avaient au succès de leurs complots; mais tandis que Cortez apportait tous ses soins à pénétrer la vérité, elle se découvrit d'elle-même, par un de ces coups du hasard, dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette expédition. Une vieille Américaine d'un rang distingué, qui avait lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart : elle plaignit le misérable esclavage où elle était réduite; & la pressant de quitter d'o-

Cortez.

dieux étrangers, elle lui offrit un asyle secret dans sa maison. Marina, toujours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence parmi des gens qu'elle haïssait. Elle accepta l'offre de l'asyle; elle prit des mesures pour sa fuite : enfin l'Américaine la crut engagée si loin, qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement, & lui conseillant de hâter sa résolution, elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'était pas éloigné; que l'Empereur avait envoyé vingt mille hommes, qui s'étaient approchés de la Ville; qu'on avait distribué des armes aux habitans, amassé des pierres sur les terrasses des maisons, & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avait planté des pieux fort aigus, qu'on avait couvert de terre sur des appuis légers & fragiles, pour y faire tomber les chevaux; que Motézuma voulait exterminer tous les Espagnols; mais qu'il avait ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avait de les voir, & pour en faire un sacrifice à ses Dieux; enfin que, pour animer les habitans de Cholula, par une faveur extraordinaire, il avait fait présent d'un tambour d'or à la Ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avait entendu, & loua la prudence avec laquelle on avait conduit une si grande entreprise. Elle ne demanda qu'un moment pour emporter ce qu'elle avait de

plus précieux ; mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter auſſi-tôt l'Américaine, & cette malheureuſe, effrayée ou convaincue, acheva ſa confeſſion dans les tourmens.

Cortez.

Deux Soldats Tlaſcalans, qui s'étaient déguiſés pour entrer dans la Ville, arriverent preſqu'en même-temps au Quartier des Eſpagnols, & ſe préſentant à Cortez de la part de leurs Chefs, ils l'aſſurerent que, de leur camp, on avait vu paſſer quantité de femmes & de meubles, que les Cholulans envoyaient dans les Villes voiſines, ce qui ſemblait marquer quelque deſſein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que, dans un Temple de la Ville, on avait ſacrifié dix enfans de l'un & de l'autre ſexe ; cérémonie commune à tous ces Peuples, lorſqu'ils ſe préparaient à la guerre. Quelques Zampoalans, qui s'étaient promenés dans la Ville, avaient découvert pluſieurs tranchées, quoiqu'on eût pris le temps de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paraiſſaient ſuffire ; cependant, comme il était important de porter la conviction au dernier degré, Cortez ſe fit amener, ſous divers prétextes, trois des principaux Sacrificateurs. Il les interrogea ſéparément, ſans avoir fait éclater le moindre ſoupçon. Dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie, avec un détail du complot, qui leur fit juger que le Général Eſpagnol était

Cortez.

un Dieu, & qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'oserent désavouer la moindre circonstance, & se reconnaissant coupables, ils rejetterent leur crime sur Motézuma, qui avait dressé le plan de la conspiration, & qui les y avait engagé par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre : enfin, ayant assemblé ses Capitaines, il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

Il fit déclarer sur-le-champ aux Caciques de la Ville, que son dessein était de partir le jour suivant : non-seulement il leur ôtait, par cet avis, le temps de faire de plus grands apprêts, mais les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures, il leur causait un trouble dont il espérait tirer quelque avantage : en même-temps il leur fit demander des vivres pour la subsistance de ses troupes pendant la marche, des Tamènes pour le transport de son bagage, & deux mille hommes de guerre pour l'accompagner, à l'exemple des Tlascalans & des Zampoalans. Les Caciques firent quelques difficultés sur les vivres & les Tamènes. Ils accorderent volontiers l'escorte militaire, mais par des raisons fort opposées à celles qui la faisaient demander. Cortez avait en vue de diviser leurs forces, & d'avoir sous ses yeux une partie des traîtres qu'il voulait punir; au-lieu que le dessein des Caciques était d'introduire

duire des ennemis couverts parmi les Espagnols, pour les armer contr'eux dans l'occasion. Cortess

Avant la fin du jour, les Tlascalans reçurent ordre de passer la nuit sous les armes & de s'approcher des murs le lendemain au matin, comme s'ils ne pensaient qu'à suivre la marche de l'armée, mais prêts, lorsqu'ils entendraient la premiere décharge, à pénétrer dans la Ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions; ensuite le Général fit appeller les Ambassadeurs Mexicains, & feignant de leur apprendre un secret, dont il ne doutait pas qu'il ne fussent bien instruits, il leur dit qu'il avait découvert une horrible conjuration, qui violait également les loix de l'hospitalité, le nœud sacré de la paix, & le respect que les Cholulans devaient aux intentions de l'Empereur; qu'il devait cette connaissance, non-seulement à sa pénétration, mais à l'aveu même des principaux Conjurés; que, pour se justifier, ils s'étaient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avaient osé dire, qu'ils agissaient par l'ordre de l'Empereur; mais qu'un si grand Prince ne pouvant être soupçonné d'un projet si noir, c'était cette raison même qui le portait à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisaient à leur Maître. Il ajouta que des Ambassadeurs, représentant celui qui les avait envoyés, il avait

voulu leur communiquer ſon deſſein, pour leur en faire connaître la juſtice, & pour les mettre en état de rendre témoignage à l'Empereur, que les Eſpagnols étaient moins offenſés de l'injure qui regardait leur Nation, que de voir d'indignes Sujets autoriſer une trahiſon du nom de leur Souverain.

Les Mexicains, ſaiſiſſant l'ouverture qui leur était préſentée, feignirent aſſez adroitement d'ignorer la conjuration, tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudiſſait de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Motézuma, & de faire tourner contre lui ſes propres ruſes. Il ſe perſuada plus que jamais qu'un ennemi qui n'oſait l'attaquer ouvertement, ne prendrait pas le parti le plus vigoureux ; & ſe fiant à ſes meſures, il fit garder étroitement les Ambaſſadeurs. Cependant on vit arriver les Tamènes à la pointe du jour, mais en petit nombre avec fort peu de vivres. Ils furent ſuivis des gens de guerre, qui ne vinrent qu'à la file, & pour cacher mieux qu'ils étaient en plus grand nombre qu'on ne l'avait demandé. On apprit, dans la ſuite, qu'ils avaient ordre de charger les Eſpagnols au ſignal dont ils étaient convenus. Cortez les fit poſter ſéparément en divers endroits de ſon Quartier, où ils étaient gardés à vue, ſous prétexte que c'était ſa méthode, lorſqu'il avait un ordre de

Cortez.

marche à former. Pour lui, montant à cheval, avec quelques-uns de ses plus braves gens, il fit appeller les Caciques, pour les informer enfin de sa résolution. Quelques-uns se présenterent, & d'autres chercherent des excuses. Marina fut chargée de déclarer à ceux qui avaient eu la hardiesse de paraître, que leur trahison était découverte, & qu'ils allaient apprendre qu'il leur aurait été plus avantageux de conserver la paix. A peine eut-elle parlé de châtiment, qu'ils se retirent en donnant à grands cris le signal du combat; mais Cortez fit tomber aussi-tôt son infanterie sur les Cholulans qui étaient divisés dans son Quartier. Quoiqu'étant sous les armes, ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir, la plupart furent taillés en pièces; & ceux qui se déroberent à la fureur des Espagnols, ne durent leur salut qu'à leurs lances, dont ils se servaient avec une adresse extraordinaire pour sauter pardessus les murs.

Aussi-tôt qu'on se fut défait de ces ennemis domestiques, on donna le signal aux Tlascalans, & l'Infanterie Espagnole s'avança par la principale rue, après avoir laissé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête, pour découvrir les tranchées. Le cri des Caciques avait déjà produit son effet, &, pendant l'action du quartier, les habitans avaient introduit dans la ville le reste des troupes Me-

Cortez.

xicaines. Elles s'étaient rassemblées dans une grande place, bordée de plusieurs temples. Une partie avait occupé les portiques & les Forts, tandis que le reste, divisé en plusieurs bataillons, se disposait à faire face aux Espagnols. Le combat allait commencer avec les premiers rangs de Cortez, lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'arriere-garde ennemie. Cette attaque imprévue, les jetta dans une consternation, dont ils ne purent se relever. Les Espagnols trouverent si peu de résistance, qu'après avoir tué un grand nombre de ces misérables, dont la plupart semblaient avoir perdu l'usage de leurs mains, & se présentaient aux coups, ils forcerent les autres à se réfugier dans les temples. Cortez s'approchant en bon ordre du plus grand de ces édifices, fit crier à haute voix, qu'il accordait la vie à tous ceux qui descendraient pour se rendre. Mais cet avis ayant été répété inutilement, il fit mettre le feu aux tours du temple, & quantité d'habitans furent consumés par les flammes. Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obstination des autres, & les Historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul, qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. Cependant il paraît que tous les autres temples & les maisons mêmes, où le reste de ces malheureux se tenaient renfermés, furent attaqués aussi par le feu. La guerre, dit Solis,

ceſſa faute d'ennemis, & les Tlaſcalans profiterent des circonſtances, pour ſe répandre dans la Ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoute que cette horrible journée ne coûta pas un ſeul homme aux Eſpagnols.

Cortez.

Cortez retourna dans ſon quartier, avec les Eſpagnols & les Zampoalans. Il en marqua un dans la Ville aux Tlaſcalans, après quoi, il fit rendre la liberté à tous les priſonniers. Mais il les fit amener ſous ſes yeux, avec les Sacrificateurs qu'il avait fait arrêter, l'Américaine qui avait découvert la conſpiration, & les Ambaſſadeurs Mexicains. Il témoigna un extrême regret de la néceſſité où les habitans l'avaient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagéra leur crime, il raſſura les eſprits par de meilleures eſpérances. Enfin, proteſtant que ſa juſtice était ſatisfaite, & ſa colere appaiſée, il accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Il faut convenir qu'après cet horrible carnage, le mot de pardon était une cruelle ironie.

Le jour ſuivant, on vit arriver Xicotencal, à la tête de vingt mille hommes, que la République de Tlaſcala envoyait au ſecours des Eſpagnols, ſur le premier avis qu'elle avait reçu de la conſpiration. Cortez les remercia vivement. Mais, après leur avoir appris que leur ſecours ne

Cortez.

lui était plus nécessaire pour la réduction de Cholula, il leur fit comprendre que son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique, il ne voulait pas réveiller la jalousie de Motézuma, ni l'obliger de prendre les armes, en introduisant dans ses Provinces une si grande armée. Les Tlascalans ne firent pas difficulté de se retirer, & lui promirent seulement de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ, il entreprit d'établir une amitié sincere entre eux & les Cholulans. Cette proposition trouva d'abord beaucoup de difficultés; mais elles furent levées en peu de jours, & l'alliance fut jurée entre les deux peuples, avec toutes les cérémonies qui pouvaient la rendre constante. La politique de Cortez ouvrait, par ce traité, un chemin libre aux Tlascalans, pour lui conduire toutes sortes de secours, & lui assurait un passage pour sa retraite, si le succès de son Voyage ne répondait pas à ses espérances.

Il avait marqué le jour de son départ, lorsqu'une partie des Zampoalans, qui servaient sous ses ordres, lui demanderent la liberté de se retirer, soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motézuma, ou qu'ils appréhendassent seulement de s'éloigner trop de leur patrie. Il consentit, sans peine, à leur demande, & témoignant même beaucoup de recon-

naissance pour leurs services, il prit cette occasion pour informer d'Escalante & les Espagnols de Véra-Cruz, du succès que le Ciel avait accordé à ses armes. De nouveaux Ambassadeurs de Motézuma, arriverent dans le même-temps. Ce Monarque, informé de tout ce qui s'était passé à Cholula, voulait dissiper les défiances des Espagnols. Ses Ministres pousserent la dissimulation, jusqu'à rendre grace à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagérerent la colere & le ressentiment de leur maître, traitant de perfide un malheureux peuple, qui n'avait mérité cette qualité, que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue était accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étalé avec beaucoup d'ostentation. Mais on eut bientôt occasion de reconnoître que c'était un nouvel artifice, pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche, & pour les faire tomber dans une embuscade qui était déjà dressée.

Cortez.

On partit enfin après la réduction de Cholula, l'armée passa la premiere nuit dans un village de la jurisdiction de Guagoxinjo, petite République peu affectionnée à Motézuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes qu'il avait entendues dans des Provinces plus éloignées. Le jour suivant, il continua sa marche par un chemin fort rude, sur des montagnes d'une hauteur égale à

Cortez.

celle du volcan. Un Cacique de Guagoxinjo l'avait averti qu'il était menacé de quelque danger à la descente des montagnes, & que, depuis plusieurs jours, on y avait vu les Mexicains boucher, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de Chalco, tandis que d'autres avaient applani l'entrée d'une route voisine. On parvint, avec beaucoup de fatigue, au sommet de la montagne, parce qu'il tombait de la neige, avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins à peu de distance l'un de l'autre, & Cortez n'eut pas de peine à les reconnaître, aux marques que le Cacique lui avait données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement aux Ambassadeurs Mexicains, qui marchaient près de lui, dans quelle vue on avait fait des changemens aux deux chemins? Ils répondirent que, pour la commodité de sa marche, ils avaient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, qui était le plus difficile. Cortez reprit avec la même tranquillité: Vous connaissez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent: ce chemin que vous avez embarrassé, est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile. Dans le choix de deux partis, les Espagnols se déterminent toujours pour le moins aisé. Alors, sans s'arrêter, il ordonna aux Alliés de prendre les devants, & de débar-

Cortez.

raſſer le chemin, en écartant les obſtacles qui le couvraient, & s'y étant engagé ſans crainte, il laiſſa les Ambaſſadeurs dans l'admiration de ſon choix, qu'ils attribuerent à une eſpèce de divination. Il était vrai que les Mexicains avaient dreſſé une embuſcade au pied de la montagne; mais ſe croyant découverts, lorſqu'ils virent prendre aux Eſpagnols un chemin différent de celui qu'ils avaient préparé, ils ne penſerent qu'à s'éloigner, comme s'ils euſſent été pourſuivis par une armée victorieuſe. Cortez deſcendit librement dans la plaine.

Cependant Motézuma, déſeſpéré du mauvais ſuccès de ſes artifices, demeurait dans ſes irréſolutions, ſans oſer faire uſage de ſes forces. Il ſe réduiſait à conſulter ſes Dieux, en faiſant ruiſſeler le ſang ſur leurs autels. Mais il ne trouvait rien qui n'augmentât ſon trouble. Les réponſes de ſes Prêtres ſe contrediſaient ſans ceſſe. Enfin, lorſqu'il eut appris que les Eſpagnols étaient dans la Province de Chalco, & que ſon dernier ſtratagême n'avait tourné qu'à ſa confuſion, il aſſembla tous les Magiciens & ſes Devins; &, dans la confiance qu'il avait à leur Art, il leur donna ordre d'aller au-devant des Eſpagnols, pour les mettre en fuite, ou les endormir par la force de leurs charmes.

L'armée Eſpagnole ne continuait pas moins ſa

Cortez.

marche. Elle arriva le jour suivant dans un village de la Province de Chalco, à deux lieues du pied des montagnes. Le Cacique, en présentant des vivres à Cortez, lui fit des plaintes ameres de la tyrannie de Motézuma. On fit quatre lieues, le jour suivant, au travers d'un pays fort agréable, pour aller passer la nuit dans le bourg d'*Amameca*, situé sur le bord du grand lac de Mexico. Il se fit dans ce lieu un si grand concours de Mexicains, la plupart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie & des arquebuses. Il donna ordre que les chevaux fussent présentés à cette multitude de curieux, & maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi, tandis que ses plus fidèles Interpretes affectaient de répandre que ce bruit & ces terribles animaux annonçaient quelque chose de sinistre. Tous les Mexicains effrayés s'éloignerent aussi-tôt du camp, sans qu'on pût juger quel dessein les avait amenés. Mais il resta quelque soupçon au Général qu'ils étaient venus pour l'attaquer.

Cependant, lorsqu'il était prêt à se remettre en marche, quelques Seigneurs Mexicains vinrent lui donner avis que Cacumatzin, neveu de Motézuma & Prince de Tezeuco, s'approchait, avec une suite nombreuse, pour le visiter au nom de

l'Empereur. En effet, ce Prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Mexicains, dans une espèce de chaise, dont le principal ornement était une multitude de plumes fort bien assorties. C'était un jeune-homme d'environ vingt-cinq ans, & d'une figure agréable. Aussi-tôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empressèrent de nettoyer devant lui le terrain sur lequel il devait marcher. Cortez le reçut, à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il avait soin de s'environner. Après les premieres civilités, le Prince témoigna la satisfaction qu'il ressentait de voir un homme si célèbre; mais, revenant aux difficultés qui ne permettaient pas de recevoir les Espagnols dans la Capitale de l'Empire, il feignit que la disette avait été fort grande cette année, & que les habitans ne verraient pas volontiers une armée étrangere dans le sein de leur Ville, lorsqu'ils manquaient eux-mêmes de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avait dit plusieurs fois de la grandeur de son Maître, & des importantes raisons qui lui faisaient desirer de voir l'Empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du pays, il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue, & supérieurs aux infirmités communes, n'avaient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leur forces. Le Prince Mexi-

Cortez.

Cortez.

cain, n'ayant rien à répliquer, accepta quelques présens que Cortez lui fit offrir, & prit le parti d'accompagner l'armée jusqu'à *Tezeuco.*

Cette Ville était alors une des plus grandes de l'Empire. Elle le disputait à la Capitale même, sur laquelle on lui donnait d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac, dans une belle situation, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cortez passa sur la chaussée, sans s'arrêter à Tezeuco, pour se rendre le soir à *Istacpalapa*, d'où il se proposait de faire, le jour suivant, son entrée dans Mexico. La chaussée, qui avait dans ce lieu environ vingt pieds de largeur, était composée de pierres liées avec de la chaux, & bordées, par intervalles, de quelques ouvrages. On avait, des deux côtés, la vue d'une grande partie du lac, sur lequel on découvrait plusieurs autres chaussées qui se croisaient diversement, & quantité de bourgades embellies de tours, d'arbres & de jardins, qui paraissaient nager dans l'eau, & comme hors de leur élément. Les Espagnols arriverent, entre Tezeuco & Istacpalapa, dans un bourg d'environ deux mille maisons, nommé *Quittavaca*, auquel ils donnerent alors le nom de *Vénézuéla*, ou petite Venise, parce qu'il était réellement bâti dans l'eau. Le Cacique, étant venu au-devant d'eux, les pressa si vivement de passer la nuit dans son

Domaine, que Cortez augurant bien de ces témoignages d'affection, lui accorda ce qu'il desirait. Il trouva des logemens commodes pour toute son armée ; & les habitans, dont la politesse semblait annoncer le voisinage de la Cour, lui fournirent de provisions en abondance. Il ne s'était pas trompé dans l'opinion qu'il avait eue des motifs du Cacique : ce Seigneur lui confia ses chagrins, & l'envie qu'il avait de secouer un joug insupportable. Il lui peignit l'Empereur comme un tyran ; &, pour l'animer dans son entreprise, il lui donna toutes les instructions qu'il aurait pu attendre du plus fidèle ami de l'Espagne. Cortez apprit de lui que le reste de la chaussée était plus large & mieux entretenu ; qu'il n'avait rien à redouter dans tous les bourgs qui la bordaient ; que la ville même d'Istacpalapa, quoique dépendante d'un parent de l'Empereur, était paisible & ne s'opposerait point à son passage ; que cette indifférence des Mexicains venait de l'extrême abattement de Motézuma, dont l'esprit paraissait troublé par les prodiges du Ciel, par les réponses de ses Oracles, & par les merveilles qu'on lui racontait des Etrangers. Enfin le Cacique l'assura qu'il trouverait la Capitale prête à le recevoir ; & l'Empereur plus disposé à souffrir des humiliations, qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces lumieres venaient

Cortez.

Cortez.

d'autant plus à propos, qu'une partie de l'armé avait commencé à s'effrayer de tant de grand objets, qui devaient faire prendre une magnifiqu idée de la grandeur & de la force de l'Empire.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes se troupes en ordre de bataille, suivant la largeu de la chaussée, qui ne pouvait contenir que hui cavaliers de front. L'armée était alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans y com prendre les Officiers, & de six mille Américains Zampoalans & Tlascalans. Elle marcha sans obs tacle jusqu'aux portes d'Istacpalapa. Cette Ville se faisait distinguer entre toutes les autres par l beauté de ses tours, & par la hauteur de ses édi fices, dont une partie était bâtie dans l'eau, & l'autre sur les bords de la chaussée. On y comptai environ six mille maisons. Le Cacique, accom pagné de plusieurs autres Princes, vint recevoi le Général étranger, & chacun se fit connaitre par son nom & sa dignité. Les présens, qu'i reçut à l'entrée de la ville, monterent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent lo gés dans le Palais même du Cacique, & le Américains de l'armée dans les portiques & le cours. Cortez eût un appartement de plusieurs salles fort ornées, dont le plat-fond était de cèdre & les tapisseries de coton, avec des figures & des compartimens de plusieurs couleurs. I

admira dans la Ville quantité de fontaines d'eau douce, dont l'eau venait des montagnes voiſines, par des canaux, qui ſervaient enſuite à la répandre dans pluſieurs jardins fort bien cultivés. Celui du Cacique était d'une beauté ſinguliere. On y voyait quantité d'arbres fruitiers qui formaient de larges allées, & des parterres, diviſés par de fort beaux treillages en pluſieurs formes, qui offraient une variété admirable d'herbes odoriférantes & de fleurs. Le centre était un étang quarré, d'eau douce & fort pure, qui n'avait pas moins de quatre cens pas ſur chaque face, & dont les bords étaient revêtus d'un mélange de brique & de pierre, avec des degrés de chaque côté pour deſcendre juſqu'au fond du baſſin. On y nourriſſait toutes ſortes de poiſſons & d'oiſeaux de riviere. Cet ouvrage, que les Eſpagnols jugerent digne de l'Europe, & qui n'était que l'entrepriſe d'un ſujet de l'Empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avaient des richeſſes & de la grandeur du Souverain.

Cortez.

Il ne reſtait que deux lieues de chauſſée, juſqu'à la Capitale. Cortez, réſolu d'y faire ſon entrée le lendemain, donna ordre que l'armée fut prête à la pointe du jour. La nuit ſe paſſa tranquillement & le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laiſſant à côté la ville de Magiſcatzingo, fondée auſſi dans l'eau,

Cortez.

& celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée; outre quantité de grosses bourgades qu'on découvrait sur le lac. Enfin l'on eut la vue de la grande ville de Mexico, qui se faisait reconnaitre pour la Capitale de l'Empire, à la hauteur & à la magnificence de ses bâtimens. Un corps de plus de quatre mille hommes, qui paraissait composé de la Noblesse & des Officiers de la Ville, vint ici au-devant du Général; &, quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence, que chacun faisait en passant à la file devant la tête de l'armée, cette cérémonie l'arrêta longtemps.

Mexico était défendu de ce côté-là, par un boulevard de pierre, qui le couvrait dans toute la largeur de la chaussée, & dont la porte donnait sur un autre bout de chaussée, terminée par un pont-levis, après lequel on trouvait une seconde fortification, qui faisait proprement l'entrée de la Ville. Aussi-tôt que la Noblesse Mexicaine eut passé le pont, elle se rangea des deux côtés pour laisser l'entrée libre, & les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les maisons étaient bâties sur le même modèle, avec des terrasses & des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'habitans. Il ne s'en présentait pas un dans la rue: mais Cortez fut averti qu'on la tenait dégagée par l'ordre

l'ordre exprès de l'Empereur, qui voulait venir le recevoir lui-même à la tête des Seigneurs de ſa Cour, pour honorer ſon arrivée par une diſtinction ſans exemple. Cortez.

En effet, on découvrit bientôt la premiere partie du cortège de ce Monarque, compoſée de deux cens Officiers de la Maiſon Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchaient deux à deux les pieds nuds & les yeux baiſſés. En arrivant à la tête de l'armée, ils ſe rangerent le long des murs, pour laiſſer voir, dans l'éloignement, une autre troupe plus nombreuſe & plus richement vêtue, au-milieu de laquelle Motézuma était élevé ſur les épaules de ſes favoris, dans une litiere d'or bruni, dont l'éclat perçait au-travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs de l'Empire marchaient autour de lui, & ſoutenaient au-deſſus de ſa tête un dais de plumes vertes, tiſſues avec tant d'art, qu'elles formaient une eſpèce de toile mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magiſtrats le précédaient, armés chacun d'une verge d'or, qu'ils levaient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchait. A ce ſignal, tout le peuple, dont les maiſons étaient couvertes, ſe proſternait & baiſſait le viſage ; lever les yeux dans cette occaſion, était un crime qu'on

Cortez.

ne diſtinguait pas du ſacrilége. Cortez deſcendit de cheval à quelque diſtance de Motézuma, & ce Prince mit en même-tems pied à terre. Quelques Officiers étendirent auſſi-tôt des tapis dans l'intervalle.

L'Empereur s'avança lentement avec beaucoup de gravité, les deux mains appuyées ſur les bras des Princes d'Iztacpalapa & de Tezeuco, ſes neveux; il fit ainſi quelques pas vers Cortez. Son âge paraiſſait d'environ quarante ans; il avait la taille de hauteur moyenne, mais plus dégagée que robuſte, le nez aquilin, & le teint moins baſanné que le commun des Américains; ſes cheveux deſcendaient juſqu'au-deſſous des oreilles; ſes yeux étaient fort vifs, & toute ſa perſonne avait un air de majeſté, dans lequel on remarquait néanmoins quelque choſe de composé. Sa parure était un manteau de coton très-fin, attaché ſimplement ſur ſes épaules, aſſez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînait juſqu'à terre; les joyaux d'or, les perles & les pierres précieuſes dont il était couvert, ſemblaient plutôt un fardeau qu'un ornement. Sa couronne était une eſpèce de mître d'or, qui ſe terminait en pointe pardevant, & dont l'autre partie moins pointue ſe recourbait vers le derriere de la tête. Il portait des ſouliers d'or maſſif; pluſieurs courroies

qui étaient ferrées par des boucles de même métal, & qui remontaient, en se croisant, jusqu'au milieu de la jambe, représentaient assez-bien l'ancienne chaussure des Romains.

Cortez.

Cortez s'avança, de son côté, d'un air noble, mais à plus grands pas, & fit une profonde révérence, que le Monarque du Mexique rendit en baissant la main jusqu'à terre, suivant l'usage commun de sa Nation, & la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité, qu'on n'avait jamais vu pratiquer aux Empereurs Mexicains, parut encore plus étonnante dans Motézuma, qui saluait à peine les Dieux d'un signe de tête, & dont on connaissait l'orgueil. Une déférence de cette nature, jointe à la démarche qu'il faisait, en sortant pour recevoir le Général étranger, fit sur l'esprit des peuples une impression d'autant plus avantageuse à Cortez, que révérant tous les decrets de leurs Empereurs avec une soumission aveugle, ils se persuaderent que Motézuma, dont ils connaissaient la fierté, n'avait pu s'abaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devaient respecter la justice & la force. Cortez portait sur ses armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un très-grand éclat, qui représentaient des diamans & des émeraudes, & son dessein avait toujours été d'en faire le présent de sa premiere audience; mais, se trouvant si proche de l'Empe-

Cortez.

reur, il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux Princes, qui soutenaient ce Monarque, s'efforcerent envain de l'arrêter, en lui faisant connaître que cette politesse était trop libre; Motézuma blâma lui-même leur scrupule, & parut si satisfait du présent, qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il voulut s'acquitter sur-le-champ, par une action éclatante, & prenant le tems que tous les Officiers employaient à lui faire la révérence, pour se faire apporter un collier, qui passait pour la plus riche pièce de son trésor, il le mit aussi de ses propres mains au cou de Cortez: c'était un grand nombre de coquilles fines, & fort précieuses dans cette partie du Nouveau Monde, à chacune desquelles pendaient de chaque côté quatre écrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexicains. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevue. Motézuma donna ordre à l'un des deux Princes ses neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui était destiné; &, continuant de s'appuyer sur le bras de l'autre, il remonta dans sa litiere pour se retirer avec la même pompe. Tous les Historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la Capitale du Mexique, au huitieme jour de Novembre 1519.

Ils font une brillante description du logement

qu'on avait préparé pour Cortez, c'était un des édifices qu'Axayaca, pere de l'Empereur, avait fait bâtir. Il égalait en grandeur le premier des Palais Impériaux. On l'aurait pris pour une Forteresse, par la force & l'épaisseur de ses murs, qui étaient flanqués, par intervalles, de tours & de parapets. Toute l'armée trouva facilement à s'y loger; & le premier soin du Général fut d'en reconnaitre lui-même toutes les parties, pour y placer des Corps-de-Gardes, & pour y poster son artillerie. Quelques salles, destinées aux Officiers, étaient tendues de tapisseries de coton; principale étoffe du pays, mais d'un prix fort différent, su[illegible] la variété des couleurs & la délicatesse du travail. Les chaises étaient de bois, & d'une seule pièce, variées néanmoins par l'industrie des ouvriers. Les lits n'étaient composés que d'une natte étendue, & d'une autre roulée, qui en faisait le chevet; mais ils étaient environnés fort proprement de courtines, suspendues en forme de pavillon. Dans un pays où l'on ne connaissait point encore les recherches de la volupté, les Princes mêmes n'avaient point de lits plus délicats. Cortez.

Le soir du même jour, Motézuma, suivi du même cortége, se rendit au Quartier des Espagnols, & fit avertir Cortez, qui alla le recevoir dans la premiere cour, d'où il le conduisit

Cortez.

jufqu'à fon appartement. L'Empereur s'y affit d'un air familier, & fit approcher un fiége pour Cortez. Ses Officiers fe rangerent le long des murs, & ceux de Cortez fe mirent dans la même fituation. Marina fut appellée pour fervir d'Interprete, & Cortez fe difpofait à s'expliquer le premier; mais l'Empereur témoigna qu'il voulait parler avant lui. Son Difcours, s'il fût tel que les Hiftoriens le rapportent, n'eft ni fans art, ni fans nobleffe. Mais de pareils monumens, toujours embellis à plaifir par ceux qui les recueillent long-temps après, doivent paraitre un peu fufpects. L'on n'en peut gueres admettre avec quelque confiance que les idées principales. Motézuma pria Cortez de ne point s'en rapporter à la renommée qui avait à-la-fois exagéré les richeffes de fon Empire & noirci fon Gouvernement. Il avait lui-même, difait-il, rejetté les récits fabuleux qu'on lui avait faits de la puiffance & de la méchanceté des Efpagnols, & comme il ne croyait pas à leur Divinité, il ne croyait pas non plus à tout le mal qu'on difait d'eux. Il ajouta, foit crédulité, foit adreffe à déguifer la honte de fes foumiffions, qu'il favait bien que le grand Monarque, qui avait envoyé Cortez, defcendait de Quézalcoal, ancien Fondateur de de l'Empire du Mexique; que, fuivant une Tradition reçue, ce Quézalcoal était forti de fon

pays pour aller conquérir de nouvelles terres vers l'Orient; mais qu'il avait promis que ses descendans reviendraient réformer les loix & les mœurs du Mexique.

Cortez.

La réponse de Cortez roula sur deux objets; l'alliance offerte par Charles-Quint, & l'établissement du Christianisme. Sur le premier de ces articles, l'Empereur parut disposé à consentir à tout; mais lorsqu'il entendit parler mal de ses Dieux, il eut peine à se contenir jusqu'à la fin. Il se leva pour déclarer, d'un air ému, qu'il recevait avec beaucoup de reconnaissance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisait de la part d'un grand Prince, descendant de Quézalcoal, mais qu'il croyait que tous les Dieux étaient bons, & que celui des Espagnols pouvait être tel qu'on le représentait, sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un palais, dont il pouvait se regarder comme le maître; &, s'étant fait apporter de riches présens, qu'il le pria d'accepter, & dont il distribua quelques-uns aux Officiers Espagnols qui assistaient à l'audience, il se retira.

Le jour suivant, Cortez lui fit demander audience dans le palais Impérial, & l'obtint avec tant de facilité, que les Seigneurs Mexicains, qui devaient l'accompagner, arriverent avec la réponse. C'étaient les Maîtres des Cérémonies de l'Empire,

Cortez.

Le Général se fit suivre de quatre Capitaines, Alvarado, Sandoval, Vélasquez de Léon, & d'Ordaz, avec six de ses plus braves soldats, entre lesquels était Bernard Diaz, qui commençait à recueillir tout ce qui se passait sous ses yeux pour en composer son histoire. Les rues se trouverent remplies d'une multitude infinie de peuple, à qui l'on entendait souvent répéter, entre leurs acclamations, le nom de *Teules*, qui signifie, dans leur langue, Dieux, ou gens descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Motézuma, & furent frappés de sa magnificence. On y entrait par trente portes, qui répondaient au même nombre de rues ; & la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse, dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe, noir, rouge & blanc. On remarquait, sur la principale porte, un grand écusson chargé des armes de Motézuma. C'était une sorte de griffon, dont la moitié du corps représentait un aigle, & l'autre un lion. Il avait les aîles étendues, comme prêt à voler, & de ses griffes il tenait un tigre, qui semblait se débattre avec fureur. En approchant de la porte, les Officiers Mexicains, qui accompagnaient le Général, s'avancerent près de lui, & formerent une double ligne, de maniere à ne passer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de jaspe, ils arriverent

[redacted]
Cortez.

à l'appartement de l'Empereur, dont Cortez admira la grandeur & les ornemens. Les planchers étaient couverts de nattes d'un travail fort délicat & fort varié. Les tentures de coton, dont les murs étaient revêtus, formaient une tapiſſerie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs & la beauté des figures. Les lambris étaient compoſés d'un mêlange de cyprès, de cèdre & d'autres bois odorérans, avec des feuillages & des feſtons en relief. Les Mexicains, ſans avoir l'uſage des clous, ni des chevilles, ne laiſſaient pas de faire de très-grands platfonds, qui devaient leur ſolidité à l'art avec lequel toutes les pièces ſe ſoutenaient mutuellement. Chaque ſallon de l'appartement Impérial offrait un grand nombre d'Officiers, de divers rangs, qui exerçaient différentes fonctions. Les premiers Miniſtres attendaient Cortez à la porte de l'anti-chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités; après quoi, ils prirent un moment, pour ſe revêtir d'habits ſimples, au lieu de riches manteaux & de ſandales dorées avec leſquelles ils avaient paru d'abord. Mais, quoique l'uſage de la Cour Mexicaine ne permît point de ſe préſenter devant l'Empereur avec un habit brillant, on ne propoſa point aux Eſpagnols de faire le même changement à leur parure.

Ils furent introduits avec un grand ſilence. Motézuma était debout, & revêtu de toutes les

Cortez.

marques de la dignité ſuprême. Il fit quelques pas pour aller au-devant du Général, & lui mit les mains ſur les épaules lorſqu'il ſe fut baiſſé pour le ſaluer. Enſuite, ayant jetté un regard doux & careſſant ſur les Eſpagnols du cortége, il s'aſſit; & l'on donna, par ſon ordre, des ſiéges à Cortez & à tous ſes gens. L'audience fut longue, & prit la forme d'une ſimple converſation. Motézuma fit diverſes queſtions ſur l'hiſtoire, les productions & les uſages des pays orientaux. Les explications qu'il demanda, ſur pluſieurs difficultés, firent connaître qu'il ne ſe livrait pas légerement à des témoignages étrangers. Enfin, revenant à la conſidération que les Mexicains devaient aux deſcendans de leur premier Roi, il s'applaudit particulierement de voir accomplir, ſous ſon regne, une prophétie qui s'étoit conſervée depuis tant de ſiécles. Cortez fit tourner adroitement le diſcours ſur la Religion; mais, ſe bornant à vanter la morale du Chriſtianiſme, qui venait naturellement à la ſuite des éclairciſſemens qu'il avait donnés ſur les loix de ſa Nation, il en prit occaſion de ſe récrier avec beaucoup de force contre les ſacrifices du ſang humain, & contre le barbare uſage de manger la chair des victimes. Ses repréſentations durent être fort vives, puiſqu'à la fin de cette premiere audience, Motézuma bannit de ſa table les plats de chair humaine. Cependant il

n'osa la défendre absolument à ses sujets, & loin de se rendre sur l'article des sacrifices, il soutint qu'il n'y avait pas de cruauté à tuer aux pieds des autels des prisonniers de guerre, qui étaient déjà condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire entendre, (disent les Historiens) que sous le nom de son prochain on dût compter jusqu'à ses ennemis. Il faut avouer que s'il ne le lui fit pas comprendre par ses discours, il dut y réussir encore moins par ses exemples. Cortez.

Dans les conversations que l'Aumônier de Cortez eut souvent avec ce Prince, on observe qu'il ne put jamais lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermait toujours, que ses Dieux étaient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'était dans les lieux où il était adoré. Dès les premiers jours, après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un autre sentiment de vanité, leur montrer aussi le plus grand de ses temples. Il les pria néanmoins de s'arrêter peu de temps à l'entrée, tandis qu'il alla consulter un moment, avec les Sacrificateurs, s'il pouvait faire paraître devant leurs Dieux des Etrangers qui ne les adoraient pas. La réponse ayant été qu'ils pouvaient être admis, pourvu qu'ils n'y commissent rien d'offensant, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent pour l'apporter à Cortez avec la priere

Cortez.

qu'on lui faiſait. Auſſi-tôt toutes les portes de ce vaſte & ſuperbe édifice s'ouvrirent en même temps; & Motézuma prit ſoin lui-même d'expliquer aux Eſpagnols ce qu'il y avait de plus ſaint & de plus myſtérieux. Il leur montra les lieux deſtinés au ſervice du temple, l'uſage des vaſes & des inſtrumens ſacrés. Il leur apprit le nom de chaque idole, & le culte particulier qu'on lui rendait. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu; mais il ſe tourna vers eux d'un air impoſant pour arrêter leur indiſcrétion par ſes regards. Cortez ne laiſſa point de lui dire, avec la confiance d'un Miſſionnaire, que s'il voulait permettre un moment que la Croix des Chrétiens fût plantée au milieu du temple, il reconnaîtrait bientôt que toutes ces fauſſes divinités n'en ſoutiendraient pas la préſence. Les Sacrificateurs parurent irrités d'une propoſition ſi hardie; & Motézuma même, embarraſſé de ſa réponſe, lui dit, après avoir paru balancer entre ſon reſſentiment & le deſir de ſe contraindre, que les Eſpagnols pouvaient accorder, au lieu où ils étaient, l'attention qu'ils devaient du moins à ſa perſonne. Il ſortit auſſi-tôt; &, s'arrêtant ſous le portique, il leur dit, avec moins d'émotion, qu'ils étaient libres de retourner à leur quartier, tandis qu'il allait demeurer dans le temple, pour demander pardon à ſes Dieux de l'excès de ſa

patience. Après une aventure si délicate, Cortez se détermina, suivant le conseil de ses Aumôniers, à demander au Ciel des conjonctures plus favorables pour traiter l'affaire de la Religion; ce qui n'empêcha point qu'il n'obtint de Motézuma la liberté de changer en Eglise une des salles de son quartier.

Cortez.

Les premiers jours qui suivirent celui de son arrivée s'étaient passés en réjouissances; & la discipline qu'il faisait garder par ses troupes répondant à l'idée qu'il avait donnée des principes de sa Religion & des motifs de son ambassade, il observait avec joie que la vénération des Mexicains croissait pour le nom Espagnol, & que l'Empereur même pourrait revenir de ses prétentions. Ce Prince lui rendait de fréquentes visites, dans lesquelles il ne se lassait point d'admirer tout ce qui venait d'Espagne. Il ne mettait point de bornes à ses présens. Les Nobles s'efforçaient, à son exemple, de s'attirer l'estime & l'amitié de leurs hôtes par des soins & des services qui approchaient de la soumission; & le peuple pliait les genoux devant le moindre soldat Espagnol. Enfin le quartier des Etrangers était respecté comme un temple, & l'armée s'y était déjà rétablie de ses fatigues, dans l'abondance de toutes sortes de provisions; lorsque deux Zampoalans, déguisés en Mexicains, arriverent dans la Ville par des

Cortez.

chemins détournés, & rendirent au Général une lettre du Conſeil de Véra-Cruz, qui troubla cette agréable ſituation.

D'Eſcalante, Commandant de la nouvelle Colonie, n'avait penſé qu'à fortifier la Place, & à ſe conſerver les Amis que Cortez lui avait laiſſés. Sa tranquillité ne reçut aucune atteinte des peuples du pays ; mais il fut informé qu'un Général de Motézuma était entré dans la Province avec une armée conſidérable, pour châtier quelques Alliés des Eſpagnols, qui s'étaient diſpenſés de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avaient à la protection de leurs nouveaux Amis. Ce Capitaine Mexicain, nommé Qualpopoca, qui commandait toutes les troupes répandues ſur les frontieres de Zampoala, les avait aſſemblées, dans la ſeule vue de ſoutenir les Commiſſaires Impériaux qui venaient recueillir le tribut ; mais, ſous ce prétexte, elles s'étaient emportées aux plus horribles violences. Les Totonaques de la Montagne, dont elles détruiſaient les habitations, porterent leurs plaintes à la Colonie Eſpagnole. D'Eſcalante tenta les voies de la négociation. Il dépêcha au Général Mexicain deux Zampoalans, qui demeuraient dans Véra-Cruz, pour le prier, en qualité d'Ami, de ſuſpendre les hoſtilités juſqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la Cour, parce qu'étant informé depuis peu que

Cortez.

l'Empereur avait permis aux Ambassadeurs d'Espagne d'y passer, pour établir une alliance constante entre les deux Couronnes, il ne pouvait se persuader que ce Prince eût en même temps des intentions contraires à la paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse, & le Conseil Espagnol ne put dissimuler cet outrage. D'Escalante forma un corps de Montagnards, qui fuyaient les violences des Mexicains. Il se mit à leur tête, avec quarante Espagnols & deux pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat fut engagé, & les Espagnols remporterent une victoire éclatante; mais elle leur coûta la perte de leur Commandant & de sept de leurs plus braves soldats, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Un d'entr'eux, nommé d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, ayant été mortellement blessé, à quelque distance de ses compagnons, fut enlevé par les vaincus avec la même promptitude qu'ils mettaient à retirer leurs propres morts; circonstance particuliere aux mœurs de ces peuples, & dont Cortez, dans la suite, fut tirer un grand avantage.

Le Conseil de Véra-Cruz lui rendait compte de tous ces événemens, en reconnaissant que la victoire même laissait des suites fâcheuses à redouter, & lui demandait, avec ses ordres, un suc-

Cortez.

cesseur pour d'Escalante. Un contre-temps si cruel & si peu attendu, le jetta dans une affliction, qu'il ne put déguiser à ses Officiers. Il les assembla tous; &, n'osant se fier aux premieres délibérations, il les pria de prendre quelque temps, comme il leur avoua qu'il en avait besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret, dans la crainte que le Soldat ne prît trop vivement l'alarme; & ses Aumôniers reçurent ordre d'implorer le secours du Ciel par leurs plus ardentes prieres. Ensuite, s'étant retiré dans son appartement, il y passa seul le reste du jour & une grande partie de la nuit. On rapporte qu'en s'y promenant, avec beaucoup d'agitation, le hasard lui fit découvrir un endroit, nouvellement maçonné, où l'Empereur avait fait cacher tous les trésors de son Pere; &, qu'étant rempli de soins plus importans, il se contenta de le remarquer, sans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit, il se fit amener secrètement les Américains les plus habiles & les plus affectionnés qu'il eut à sa suite, pour leur demander s'ils n'avaient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'esprit des Mexicains, & s'ils jugeaient que l'estime de cette Nation se soutînt pour les Espagnols. Ils répondirent que le peuple

Cortez.

peuple ne penſait qu'à ſe réjouir, dans les Fêtes qui ſe faiſaient en faveur des Etrangers, & qu'il paraiſſait les révérer de bonne-foi, parce qu'il les voyait honorés de l'Empereur; mais que les Nobles étaient devenus rêveurs & myſtérieux, & qu'ils tenaient des conférences, dont il était aiſé de voir que la cauſe était déguiſée; & qu'on avait entendu, de quelques-uns, des diſcours interrompus, qui pouvaient recevoir une interprétation ſiniſtre, particulierement ſur la facilité de rompre les ponts des chauſſées. Deux ou trois des mêmes Américains avaient appris, dans la Ville, que peu de jours auparavant on avait apporté à Motézuma la tête d'un Eſpagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la groſſeur & la fierté des traits, (détails qui convenaient à celle d'Arguello,) avait recommandé qu'elle fût cachée ſoigneuſement. Cortez fut d'autant plus frappé de ce dernier récit, qu'il y crut trouver une preuve certaine que Motézuma était entré, par ſon approbation ou par ſes ordres, dans l'entrepriſe de ſon Général.

A la pointe du jour, il fit appeller tous ſes Capitaines, avec quelques-uns des principaux Soldats, auxquels leur mérite ou leur expérience avait fait donner entrée au Conſeil. Il leur fit une nouvelle expoſition du ſujet de l'Aſſemblée, & de tous les avis qu'il avait reçus. On propoſa

Cortez.

diverses ouvertures. Les uns voulaient qu'on demandât un passeport à Motézuma, pour aller au secours de la Colonie. D'autres, à qui cette voie parut dangereuse, témoignerent plus d'inclination à sortir secrètement de la Ville, avec toutes les richesses qu'on y avait amassées. Le plus grand nombre fut d'avis de demeurer, sans faire connaitre qu'on eût appris ce qui s'était passé à Véra-Crux, & d'attendre l'occasion de se retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propositions, mais ce fut pour les rejetter, après en avoir fait sentir le danger. Il insista sur cette tête d'Arguello, qui ne devait laisser aucun doute que Motézuma ne fût informé de la conduite de son Général, & sur le silence de ce Prince, dont on devait conclure, avec la même certitude, qu'il fallait se défier de ses intentions. Là-dessus, il établit la nécessité de tenter quelque chose de grand, qui fût capable de faire une profonde impression sur l'esprit des Mexicains, & de leur inspirer autant de respect que de crainte. Enfin il proposa, comme le seul parti dans lequel il vit de la sûreté, ou comme le seul du moins dont on put espérer une composition qui convînt à la dignité du nom Espagnol, de se saisir de la personne de l'Empereur, & de le retenir dans le Quartier, en donnant pour prétexte la mort d'Arguello, dont il avait eu con-

Cortez.

naissance, & la perfidie avec laquelle son Général avait violé la paix. Il ajouta qu'après avoir considéré les difficultés d'une entreprise si hardie, il en trouvait beaucoup moins que dans toute autre résolution; &, s'attachant à représenter les avantages qu'il croyait attachés au succès, il en fit une peinture si plausible, qu'elle entraîna toute l'Assemblée dans son opinion.

L'Histoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez se voyait également perdu, soit par une retraite qui lui ôtait sa réputation, soit en se maintenant dans son poste, sans tenter quelqu'action extraordinaire. Pour ne pas causer d'alarme aux Mexicains, il choisit l'heure à laquelle il rendait sa visite ordinaire à l'Empereur. Il donna ordre que toute l'armée prît les armes dans le quartier, que les chevaux fussent sellés, & que tous ces mouvemens se fissent sans bruit & sans affectation. Ensuite, ayant fait occuper, par quelques brigades, l'entrée des principales rues qui conduisaient au Palais, il s'y rendit, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Vélasquez de Léon, de Lugo & d'Avila, avec une escorte de trente soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avaient pris l'habitude de les porter comme un ornement militaire. Motézuma les reçut sans défiance, & les Officiers se retirerent

Cortez.

dans un autre appartement, ſuivant l'uſage qu'il avait lui-même établi. Les Interpretes s'étant approchés, Cortez prit un air chagrin, & commença ſon diſcours par des plaintes. Il peignit vivement l'inſolence de Qualpopoca, qui avait attaqué les Eſpagnols de Véra-Cruz, au mépris de la paix, & de la protection de l'Empereur, ſur laquelle ils devaient ſe repoſer. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes, le maſſacre d'un de ſes ſoldats, qui avait été tué de ſang froid par les Mexicains, pour venger apparemment la honte de leur défaite, & s'échauffant par degrés, il donna des noms encore plus odieux à Qualpopoca & à ſes Capitaines, pour avoir oſé publier qu'ils avaient commis cet attentat par l'ordre de l'Empereur. Mais il ajouta que, loin d'avoir prêté l'oreille à cette indigne ſuppoſition, il l'avait regardée comme un autre crime, qui bleſſait l'honneur de Sa Majeſté. Motézuma parut interdit, & changeant de couleur, il ſe hâta de proteſter que ces ordres n'étaient pas venus de lui. Cortez répondit qu'il en était convaincu; mais que les ſoldats Eſpagnols ne ſe le perſuaderaient pas ſi facilement, & que les ſujets de l'Empire ne ceſſeraient pas d'en croire le récit du Général, ſi cette calomnie n'était effacée par un déſaveu public; que, dans cette vue, il venait propoſer à Sa Majeſté de ſe rendre ſans bruit,

Cortez.

& comme de son propre mouvement, au quartier des Espagnols, pour y passer quelque temps avec ses Amis; qu'une si généreuse confiance n'appaiserait pas seulement le chagrin du puissant Monarque qui les avait envoyés à sa Cour, & le soupçon des soldats, mais qu'elle tournerait à son honneur, en effaçant une tache qui le ternissait; qu'il lui donnait sa parole, au nom du plus grand Prince de la terre, qu'il serait traité entre les Espagnols, avec tout le respect qui lui était dû, & qu'ils n'avaient pas d'autre dessein, que de s'assurer de sa volonté, pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance & de vénération.

Cortez se tut, & Motézuma, frappé d'une si étrange proposition, demeura comme immobile de colere & de surprise. Ce silence ayant duré quelques momens, Cortez, qui ne voulait employer la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse & la douceur, continua de lui représenter que le logement qu'il avait donné aux Espagnols, était un de ses Palais, où il leur avait fait souvent l'honneur de les visiter, & que ses sujets ne s'étonneraient pas de l'y voir passer quelques jours, sur-tout pour se laver d'une imputation qui faisait tort à sa gloire. Enfin le fier Monarque perdit patience, & ne dissimulant pas même qu'il pénétrait le motif de cette demande, il répondit d'un air assez brusque, qu'un

Cortez.

Empereur du Mexique n'était pas fait pour la prison, & que, quand il ferait capable de s'abaisser jusqu'à ce point, ses sujets ne manqueraient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara que s'il cédait de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avaient pour lui, il s'embarrassait fort peu de la résistance de ses sujets, contre lesquels il pourrait employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'il voulait entretenir avec lui, en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-temps. Cortez se flattait toujours de l'emporter, par un mélange de respect & de hauteur. Motézuma, qui commençait à découvrir le péril où il était, se jetta sur diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez. Il voulait donner ses deux fils en Otages. Il répétait avec une vive agitation, qu'on ne devait pas craindre qu'il prît la fuite, & qu'il allât se cacher dans les montagnes. Cortez refusait toutes les offres, l'Empereur ne se rendait point. Cependant il s'était passé trois heures, & les Officiers Espagnols commençaient à s'alarmer d'un si long délai. Vélasquez de Léon dit hautement, dans son impatience, que les discours étaient inutiles, & qu'il fallait s'en saisir, ou le poignarder. Motézuma voulut savoir de

Marina ce qu'on disait avec tant d'emportement. Cortez.
Cet habile Interprete saisit l'occasion, pour l'embarrasser par de nouvelles alarmes; &, feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols, elle lui répondit qu'il était en danger, s'il résistait à des gens dont il connaissait la résolution, & qui étaient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel; qu'étant née dans son Empire, elle n'avait en vue que ses intérêts; que s'il consentait sur-le-champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissait qu'il serait traité avec tous les égards dûs à son rang; mais que s'il s'obstinait à résister, elle ne répondait pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement, pour déclarer à Cortez qu'il se fiait à lui, qu'il était prêt à passer dans son quartier, & que c'était la volonté des Dieux du Mexique, puisqu'ils permettaient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appella aussi-tôt ses Officiers domestiques, pour leur ordonner de préparer sa litiere. Il nomma ceux qui devaient l'accompagner, après leur avoir dit que, par des raisons d'Etat, qu'il avait concertées avec ses Dieux, il avait résolu d'aller passer quelques jours dans le Palais de son Pere. Ses Ministres, qu'il fit appeller aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au peuple. Il ajouta qu'il l'avait formée volontairement, &

Cortez.

pour le bien de l'Empire. D'un autre côté ; chargeant un Capitaine de ses Gardes, d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les Chefs de l'armée, il lui remit, pour la sûreté de sa commission, un sceau qu'il portait attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres, il priait Marina de les expliquer aux Espagnols dans la crainte de leur donner de l'ombrage, & de l'exposer à quelque violence.

Il sortit de son Palais, avec une suite assez nombreuse. Les Espagnols étaient autour de sa litiere, & le gardaient, sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la Ville que les Etrangers enlevaient l'Empereur, on vit aussi-tôt les rues pleines d'un peuple, qui poussait de grands cris, avec l'apparence d'un soulevement général. Les uns se jettaient à terre, d'autres témoignaient leur affliction par leurs larmes. L'Empereur prit un air gai & tranquille, qui appaisa ce tumulte, sur-tout lorsqu'ayant fait signe de la main, il eut déclaré que, loin d'être prisonnier, il allait passer librement quelques jours avec les Etrangers, pour se divertir avec eux. En arrivant au quartier des Espagnols, il fit écarter la foule, qui n'avait pas cessé de le suivre, avec ordre à ses Ministres, de défendre les assemblées tumultueuses, sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux soldats Espagnols, qui

vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il voulait occuper. On mit, à la vérité, des corps-de-gardes à toutes les avenues; on doubla ceux du Quartier. On plaça des sentinelles dans les rues; aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurerent ouvertes pour les Officiers de l'Empereur, que l'on connaissait tous, & pour les Seigneurs Mexicains, qui venaient lui faire leur cour, avec cette réserve que, sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettait qu'un certain nombre, à mesure que les autres étaient congédiés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au Monarque, après lui avoir fait demander audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avait toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre; & ce Prince affecta de paraître aussi content, que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens, qu'il se fit apporter dans cette vue, &, loin de découvrir à ses Ministres le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexicains. Entre ceux qui ne pouvaient se persuader qu'il fût libre, les uns, condamnant la conduite de Qualpopoca, louerent celle de leur

Cortez.

Cortez.

Souverain, & donnaient le nom de grandeur d'ame à l'effort qu'il avait fait d'engager sa liberté, pour faire connaître son innocence. D'autres étaient persuadés que leurs Dieux, avec lesquels ils lui supposaient une communication familiere, lui avaient inspiré ce qu'il y avait de plus convenable à sa gloire. Les plus sages respectaient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner, d'autant plus qu'il exerçait les fonctions impériales avec la même régularité. Il donnait ses audiences, & tenait son Conseil aux mêmes heures. Les affaires de l'Etat n'étaient pas plus négligées; & ce qui surprenait les Espagnols mêmes, chaque jour semblait augmenter pour eux sa confiance.

On apportait du Palais Impérial tout ce qui devait être servi sur sa table. Le nombre des plats était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait jamais été, & ceux auxquels il n'avait pas touché, étaient aussi-tôt distribués aux soldats Espagnols. Il connaissait tous les Officiers par leurs noms, & l'on remarqua qu'il avait même étudié la différence de leur génie & de leurs inclinations. La familiarité dans laquelle il vivait avec eux, leur fit croire à la fin, qu'il avait oublié ses ressentimens, ou que les témoignages continuels qu'il recevait de leur respect & de leur affection, l'avaient persuadé qu'ils n'avaient en vue que sa

gloire & la juſtice. Il paſſait les ſoirs à jouer avec Cortez au Totoloque, eſpèce de jeu de quilles, avec de petites boules & de petites quilles d'or. Motézuma diſtribuait ſon gain aux ſoldats Eſpagnols, & Cortez donnait le ſien aux petits Officiers Mexicains. Alvarado marquait ordinairement, & favoriſait ſon Général. L'Empereur, qui s'en apperçut fort bien, le raillait agréablement de compter mal, & ne laiſſait pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Solis aſſure que, ſoit qu'il fût naturellement doux & libéral, & que la diſgrace l'eût ramené à ſon caractere naturel, ſoit qu'il ſe fît violence pour plaire aux Eſpagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un frere.

Cortez.

On lui accordait quelquefois la liberté d'aller ſe promener ſur le lac, & ſe réjouir même dans les maiſons de plaiſance ; mais il était toujours accompagné d'une garde Eſpagnole, & d'un grand nombre de Tlaſcalans, qui le ramenaient le ſoir dans ſa priſon.

Cependant le Capitaine des Gardes, qui avait été dépêché dans la Province des Totonaques, amena chargés de chaînes, Qualpopoca & les principaux Officiers. Ils s'étaient rendus ſans réſiſtance, à la vue du ſceau impérial. Cortez permit qu'ils fuſſent conduits droit à Motézuma, parce qu'il ſouhaitait que ce Prince les obligeât de cacher qu'ils euſſent agi par ſes ordres. Enſuite ils lui furent amenés, & l'Officier qui les conduiſait,

Cortez.

lui dit, de la part de l'Empereur, qu'il pouvait tirer d'eux la vérité, & les punir avec toute la rigueur qui convenait à leur crime. Ils confesserent d'abord qu'ils avaient rompu la paix par une guerre injuste, & qu'ils étaient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur Maître; mais, lorsqu'on leur eût déclaré qu'ils allaient être punis rigoureusement, ils s'accorderent tous à rejetter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement, & les coupables reçurent leur sentence, qui les condamnait à être brûlés vifs devant le Palais Impérial.

On délibéra aussi-tôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer; &, dans la crainte que Motézuma ne s'aigrît, & ne voulût soutenir des malheureux, dont tout le crime était réellement d'avoir exécuté ses ordres, Cortez forma un dessein, qui surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions. Mais l'Empereur ayant déjà consenti à se laisser mener en prison, Cortez put en conclure que celui qui pouvait tout souffrir, invitait à tout oser. Il se fit apporter des fers, tels qu'on les mettait aux Espagnols qui avaient mérité cette punition; il se rendit à l'appartement de l'Empereur, suivi d'un soldat, qui les portait à découvert, de Marina pour lui servir

Cortez.

d'Interprete, & d'un petit nombre de ſes Capitaines; il ne ſe diſpenſa d'aucune des révérences & des autres marques de reſpect, qu'il rendait ordinairement à ce Monarque; enſuite élevant la voix, d'un ton fier, il lui déclara que ſon Général & les autres coupables, étaient condamnés à mourir, après avoir confeſſé leur crime; qu'ils l'en avaient chargé lui-même, en ſoutenant qu'ils ne l'avaient commis que par ſon ordre; que des indices ſi violens l'obligeaient de ſe laver, par quelque mortification perſonnelle; qu'à la vérité les Souverains n'étaient pas ſoumis aux peines de la juſtice commune, mais qu'ils devaient reconnaître une juſtice ſupérieure, qui avait droit ſur leurs Couronnes, & à laquelle ils devaient quelque ſatisfaction. Alors il commanda, d'un air ferme & abſolu, qu'on lui mît les fers, & s'étant retiré, ſans lui laiſſer le tems de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ſes Miniſtres.

Un traitement ſi honteux jetta le malheureux Motézuma dans une ſi profonde conſternation, que la force lui manqua egalement pour réſiſter & pour ſe plaindre. Il fut long-temps dans cet état, comme un homme abſolument hors de ſoi. Quelques-uns de ſes domeſtiques qui étaient préſens, accompagnaient ſa douleur de leurs larmes, ſans avoir la hardieſſe de parler. Ils ſe jettaient à

Cortez.

ſes pieds, pour ſoutenir le poids de ſes chaînes. Ils faiſaient paſſer, entre ſa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ſes bras & ſes jambes ne fuſſent offenſés. Lorſqu'il revint de cette eſpèce d'égarement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience; mais ces mouvemens s'appaiſerent bientôt, & ſon malheur lui parut une diſpoſition du Ciel, dont il attendit la fin avec aſſez de conſtance. D'un autre côté, les Eſpagnols preſſaient l'exécution des coupables. Ils avaient reçu avis, quelques jours auparavant, que, dans une des Maiſons Impériales, nommée *Tlacochalco*, il y avait un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & de fleches, qu'ils craignirent de voir quelques jours employés contr'eux. Ils en avaient parlé à Motézuma, & ce Prince leur avait répondu naturellement, que c'était un ancien magaſin d'armes, tel que ſes prédéceſſeurs l'avaient toujours eu pour la défenſe de l'Empire. L'occaſion leur parut favorable, pour ſe délivrer d'un ſujet d'alarme. Ils employerent toutes ces armes à compoſer le bûcher dans lequel Qualpopoca & ſes complices furent brûlés. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la Ville, ſans qu'on entendît aucun bruit qui pût cauſer le moindre ſoupçon. Il ſemblait, dit un Hiſtorien, qu'il fût tombé ſur les Mexicains un étourdiſſement, qui

Cortez.

tenait tout-à-la-fois de l'admiration, de la terreur & du respect. Leur surprise était extrême, de voir exercer une jurisdiction absolue par des Etrangers, & ils n'avaient pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyaient établi par la soumission de leur Souverain.

Après l'exécution, il se hâta de retourner à l'appartement de Motézuma, qu'il salua d'un air gai & caressant. Il lui dit qu'on venait de punir des traîtres, qui avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain, & l'ayant félicité du courage qu'il avait eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel, par le sacrifice de quelques heures de liberté, il lui fit ôter ses fers. Quelques relations assurent qu'il se mit à genoux pour les lui ôter de ses propres mains; ce qui n'est gueres vraisemblable: cet excès de respect, dans de pareilles circonstances, serait devenu un excès d'injure. Ce Monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur, avec des transports si vifs, qu'il ne cessait pas d'embrasser Cortez, & de lui exprimer sa joie. Tandis qu'il s'y livrait sans mesure, le Général Espagnol, par un autre trait de cette politique qu'il savait transformer en générosité, donna ordre en sa présence, qu'on levât toutes les gardes, & lui dit que la cause de sa détention ayant cessé, il était libre de se retirer dans son Palais. Mais il savait que cette offre ne

Cortez.

ferait point acceptée. On avait entendu dire à Motézuma, que, jufqu'au départ des Efpagnols, il n'était pas de fa dignité de fe féparer d'eux, parce qu'il perdrait l'eftime de fes fujets, s'ils pouvaient s'imaginer qu'il tînt fa liberté d'une main étrangere. C'était Marina, qui lui avait inf-piré ce fentiment, par l'ordre même de Cortez, qui n'avait pas ceffé d'employer l'adreffe, pour le retenir dans fa prifon. Cependant quoique ce motif confervât fur lui toute fa force, il eut honte de l'avouer, & prenant un autre prétexte dont il crut fe faire un mérite dans l'efprit des Ef-pagnols, il répondit que leur propre intérêt ne lui permettait pas de les quitter, parce que fa Nobleffe & fon Peuple le prefferaient de prendre les armes contre eux.

Dans cet intervalle, Cortez n'oublia aucune des précautions, qui pouvaient établir fa propre sûreté. Ayant * nommé Sandoval, pour fuccéder à d'Efcalante, dans le Gouvernement de Véra-Cruz, il fe fit apporter les mâts, les voiles, la ferrure, & tous les agrês des navires qu'il avait fait couler à fond. Il ne pouvait oublier ce que les Tlafcalans avaient entendu, fur la facilité de rompre les chauffées & les ponts, & fon deffein était de faire conftruire deux brigantins dans Mexico, pour fe rendre maître des paffages du lac. Il fit agréer cette entreprife à Motézuma, fous

Cortez.

ſous le prétexte de lui donner quelque idée de la marine de l'Europe. Ce Prince lui fournit du bois, & les charpentiers Eſpagnols acheverent, en peu de temps, un ouvrage qui devint un nouveau ſujet d'admiration pour les Mexicains. On s'en ſervit pour faire des promenades & des chaſſes, qui donnerent occaſion à Cortez d'obſerver toutes les parties du lac. En même-temps, il s'informait de la grandeur & des limites de l'Empire, & les queſtions qu'il faiſait ſur une matiere ſi délicate, étaient amenées ſi habilement, que loin d'en concevoir aucun ſoupçon, l'Empereur lui fit deſſiner, par ſes Peintres, une eſpèce de carte, qui repréſentait l'étendue & la ſituation de ſes Etats. Dans ces explications, les Provinces d'où l'on tirait l'or, furent nommées, & Cortez, qui tendait par mille détours à cette importante connaiſſance, offrit auſſi-tôt d'y envoyer quelques Eſpagnols, qui entendaient parfaitement le travail des mines. Sa propoſition fut acceptée. Motézuma lui apprit alors, que les plus riches étaient dans la Province de Zacatuta, du côté du Sud, à douze journées de Mexico, & dans celle de Chivantla, ſituée au Nord, qui ne dépendait pas à la vérité de ſon Empire, mais où ſon nom était aſſez reſpecté, pour garantir ceux qui feraient ce voyage ſous ſa protection. Il lui nomma auſſi le pays des Zapotecas, en lui

[redacted]
Cortez.

promettant des guides, qui connaissaient tous ces lieux. Cortez choisit Umbria & Pizarre, pour une commission qui fut briguée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques soldats de leur Nation, & une bonne escorte d'Américains. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cens marcs d'or, & rendit témoignage que les mines du Sud étaient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du Nord.

C'est pendant leur voyage qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les Historiens originaux, comme le plus glorieux exploit de Cortez, & sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes. Elle regarde la Religion, dont on prétend que le zèle transporta Cortez jusqu'à le faire entrer, à force ouverte, dans le principal temple de Mexico, pour y faire célébrer la Messe au milieu des idoles. Ceux qui croient ce récit injurieux pour sa prudence, & qui le traitent de fiction, conviennent du moins que son emportement contre l'idolâtrie alarma les Sacrificateurs. Cacumatzin, Prince de Tezeuco, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols. Il y joignit celui de rendre la liberté à Motézuma, & de soutenir tout-à-la-fois l'honneur de ses Dieux & de son Souverain. Quoique ces motifs ne fussent p

être qu'un voile pour couvrir l'ambition qui le faisait aspirer au trône, il les fit valoir avec tant de force & d'adresse, qu'ayant engagé dans sa cause un grand nombre de Seigneurs, qui n'attendaient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les Etrangers, il se vit bientôt à la tête d'un parti formidable. A cette nouvelle, Cortez résolut d'employer les armes pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais l'Empereur, qui pénétra l'intention réelle de son neveu, & qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entraînaient sur sa liberté, ne mettait plus de différence entre leurs intérêts & les siens, trouva des voies plus courtes pour arrêter les rébelles. L'ascendant qu'il conservait encore sur quelques-uns des plus puissans, & les récompenses qu'il leur fit offrir en secret, les disposerent à trahir leur Chef. Cacumatzin fut arrêté par ses propres complices, & conduit au quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fût bornée à la perte de son domaine, qui fut transporté à Cucuzca, son frere.

Cortez.

Cependant, lorsque le calme eut succédé à cette révolution, l'Empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il était sorti. En réfléchissant sur sa situation, il lui parut que les Espagnols faisaient un long séjour dans la Capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre

Cortez.

d'Etrangers en voulussent à sa Couronne, il s'apercevait de la diminution de son autorité parmi ses propres sujets, & la guerre qu'il venait d'éteindre pouvait se rallumer. Il sentait la nécessité d'engager Cortez à presser son départ ; mais sa fierté lui donnait de la répugnance pour une ouverture qui renfermait l'aveu de ses craintes : d'ailleurs l'impression du premier avis de Marina durait encore, & l'alarmait pour la sûreté de sa personne. Ces incertitudes produisirent une résolution que les Historiens trouvent étrange, & qui prouve seulement que, pour lui, le premier des intérêts était d'éloigner les Espagnols. Il prit le parti de marquer une extrême impatience de se lier avec leur Prince, & non-seulement de les charger de richesses, qu'il les presserait de lui porter en son nom, mais de lui rendre, entre leurs mains, un hommage solemnel, en qualité de successeur de Quézalcoal & de premier propriétaire de l'Empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, était, en effet, ce qu'il y avait de plus propre à flatter leur avarice & leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait de se voir offrir ce qu'il n'aurait osé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice ; mais quelles que pussent être ses vues, sur lesquelles il ne s'était encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages

qu'on lui présentait, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettait à s'expliquer, après l'arrivée des ordres qu'il attendait d'Espagne. Motézuma ne différa point à faire assembler les Caciques. Ils se rendirent dans l'appartement qu'il occupait au quartier des Espagnols. Diaz assure qu'il eut avec eux une longue conférence, à laquelle Cortez ne fut point appellé, pour les disposer apparemment à goûter ses propositions. Mais, dans une autre assemblée, où il tenait la premiere place après l'Empereur, avec ses Interpretes & quelques-uns de ses Capitaines, Motézuma fit une courte exposition de l'origine des Mexicains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux exploits de Quézalcoal, leur premier Empereur, & de la prophétie qu'il leur avait laissée en partant pour la conquête des pays Orientaux. Ensuite ayant établi, comme un principe incontestable, que le Roi d'Espagne, Souverain de ces régions, était le légitime successeur de Quézalcoal, promis tant de fois par les Oracles, & desiré si ardemment de toute la Nation, il conclut qu'on devait reconnaître dans ce Prince un droit héréditaire, qui appartenait au sang dont il était descendu. Il ajouta que, s'il était venu en personne, au lieu d'envoyer ses Ambassadeurs, la justice aurait obligé les Mexicains de le mettre en possession de l'Empire ; & que lui-même, qu'ils

Cortez.

Cortez.

reconnaissaient pour leur Souverain, il aurait remis sa couronne à ses pieds, pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main; mais que la même raison l'obligeait de lui en faire hommage dans la personne de ceux qui le représentaient, & de joindre à cette déclaration la plus riche partie de ses trésors; & qu'il souhaitait que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour se faire un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier Maître.

La résolution de Motézuma paraîtrait incroyable, après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance, & plus encore, après les premieres idées qu'on a données de son caractere, si l'on ne pouvait pas présumer raisonnablement que, promettant tout pour se délivrer de ses tyrans, il se proposait, après leur départ, de prendre des mesures pour s'affranchir de leur joug. Quoi qu'il en soit, on peut croire qu'au milieu de tant d'humiliations, l'orgueil d'un despote souffrait une mortelle violence. En prononçant le terme d'hommage, il s'arrêta quelques momens, & ne put retenir ses larmes. Cortez voyant que la douleur du Souverain faisait impression sur les Caciques, se hâta de les rassurer, en leur déclarant que l'intention du Roi, son maître, n'était pas d'introduire une nouvelle forme de gouvernement dans l'Empire,

Cortez.

& qu'il ne demandait que l'éclairciſſement de ſes droits en faveur de ſes deſcendans ; mais qu'au reſte il était ſi éloigné du Mexique, & partagé par tant d'autres ſoins, qu'on ne verrait peut être de long-temps l'effet des anciennes prédictions. Mais il n'en accepta pas moins la diſpoſition qui venait de ſe faire en faveur des Eſpagnols. Il faut convenir qu'on n'a point vu dans l'hiſtoire un autre exemple d'un Avanturier, qui, ſans être même avoué par ſon Souverain, jette, pour ainſi dire, au milieu d'un grand Empire avec cinq cens hommes, ſe voit offrir, par le Maître de cet Empire, un hommage & un tribut qu'il n'avait pas même demandé.

Cette fameuſe cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Eſpagne, pour juſtifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvaient lui faire mériter le nom d'acte national. Peu de jours après, Motézuma fit remettre à Cortez les riches préſens qu'il tenait prêts. C'étaient quantité d'ouvrages d'or, curieuſement travaillés, des figures d'animaux, d'oiſeaux & de poiſſons du même métal ; des pierres précieuſes, ſur-tout un grand nombre de celles que les Mexicains nommaient chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qui leur tenaient lieu de diamans ; de fines étoffes de coton ; des tableaux, & des tapiſſeries tiſſues des plus belles plumes.

Cortez.

du monde ; enfin tout l'or qui se trouvait en masse dans la fonderie Impériale. Les Caciques ayant apporté leur contribution de toutes les Provinces, cet amas de richesses monta bientôt, en or seulement, à plus de six cens mille marcs, que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du Roi d'Espagne. Il se crut en droit de prendre aussi les sommes pour lesquelles il se trouvait engagé dans l'Isle de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à Véra-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts, il était difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes, entre des gens dont l'avarice était égale, & qui ne se rendaient point justice sur l'inégalité du mérite & des droits ; mais Cortez, avec un désintéressement digne de sa grandeur d'ame, fournit de son propre fond ce qui manquait à la satisfaction de ceux qui se croyaient maltraités.

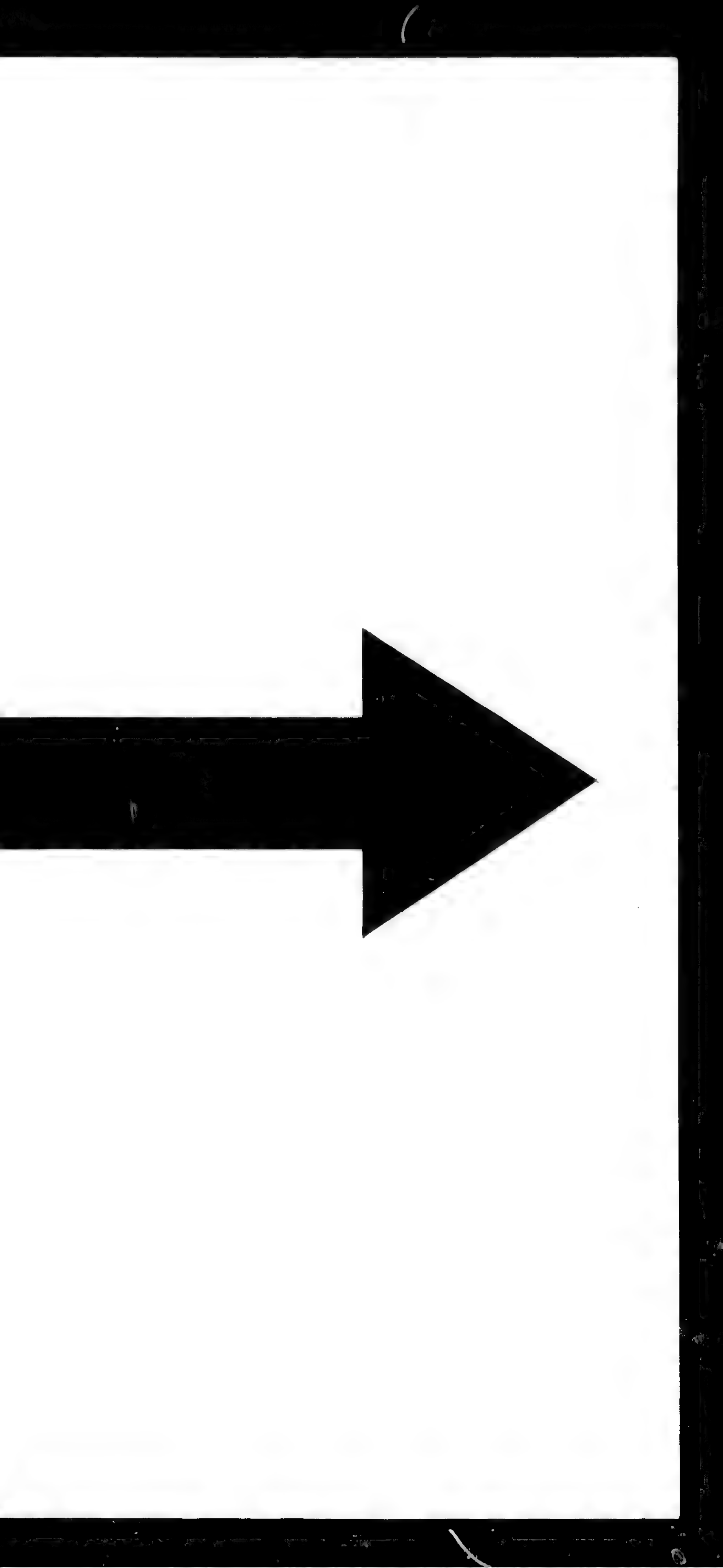
Motézuma n'eut pas plutôt rempli ses engagemens, qu'il fit appeller le Général Espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre était un soldat de Cortez, que ce Prince avait pris en affection, parce qu'il parlait déjà facilement la langue Mexicaine, & qui avait remarqué, pendant la nuit précédente, que plusieurs Seigneurs & quelques Prêtres

Cortez.

s'étaient introduits secrètement dans l'appartement Impérial. Cortez, alarmé d'un message qui venait à la suite d'une conférence dont on lui avait fait mystere, se fit accompagner de douze de ses plus braves soldats. Il fut surpris de trouver sur le visage de l'Empereur, un air de sévérité [illegible] il [illegible]'y avait jamais vu pour lui. Ses soupçons [illegible]terent lorsqu'il se vit prendre par la [illegible] & conduire dans une chambre intérieure, [illegible] Prince l'ayant prié gravement de l'écouter, lui déclara qu'il était temps de partir, puisqu'il ne lui restait rien à demander, après avoir reçu toutes ses dépêches; que les motifs ou les prétextes de son séjour ayant cessé, les Mexicains ne pourraient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrît pas des vues dangereuses. Cette courte explication, qui paraissait préméditée, & même accompagnée d'un air de menace, alarma si vivement Cortez, qu'il ordonna secrètement à un de ses Capitaines de faire prendre les armes aux soldats, & de les tenir prêts à défendre leur vie. Cependant, ayant rappellé toute sa modération, il prit un visage plus tranquille pour répondre à l'Empereur, qu'il pensait lui-même à retourner dans sa patrie, & qu'il avait déjà fait une partie de ses préparatifs; mais qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu ses vaisseaux, & qu'il demandait du temps



[redacted]



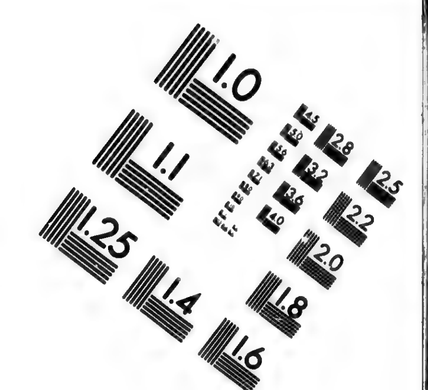
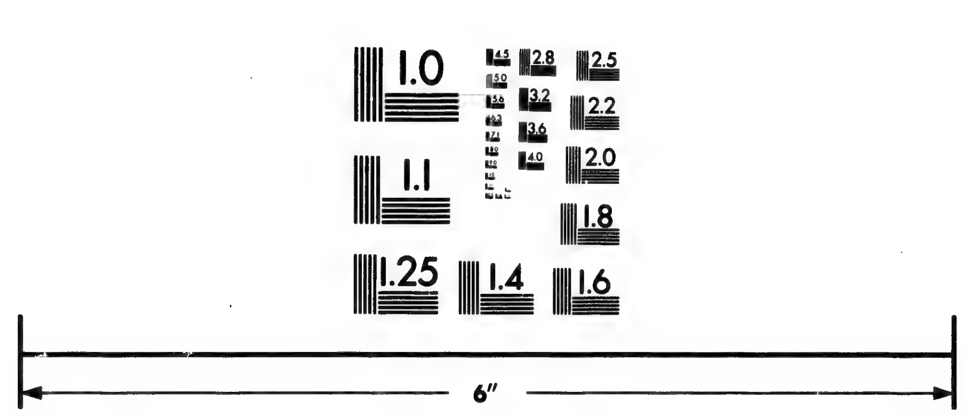
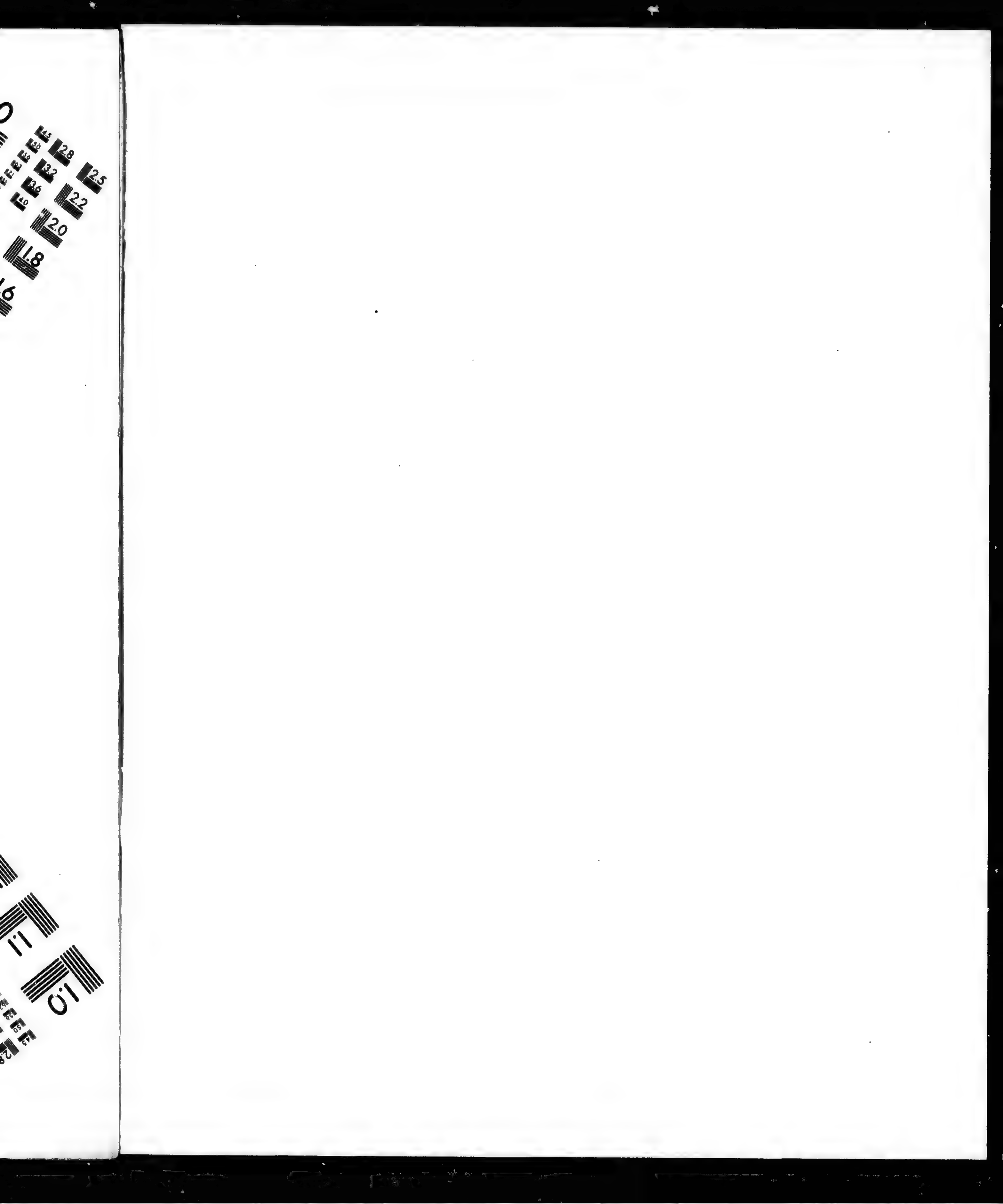


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8

Cortez.

& de l'assistance pour construire une nouvelle flotte.

On prétend que l'Empereur avait déjà cinquante mille hommes armés, & qu'il était déterminé à employer la force. Mais, comme il ne voulait rompre qu'à l'extrémité, sa joie fut si vive de voir le Général disposé à le satisfaire, que l'ayant embrassé avec transport, il lui protesta que son intention n'était point de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir ce qui était nécessaire à leur voyage, & qu'il allait donner des ordres pour la construction des vaisseaux. Il ajouta dans cette effusion de cœur, avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs, qu'il lui suffisait, pour obéir à ses Dieux & pour appaiser les plaintes de ses sujets, d'avoir déclaré qu'il faisait attention à leurs demandes. Ce langage fit juger combien la Religion entrait dans sa politique. Cortez, informé en effet que les Sacrificateurs avaient demandé son départ au nom des idoles, avec d'horribles menaces, prit le parti d'appaiser l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission. Les ordres furent donnés pour rassembler des ouvriers sur la côte, & le départ des Espagnols fut publié. Motézuma nomma les Bourgs qui devaient contribuer au travail, & les lieux où les bois devaient être coupés. Cortez fit partir aussi ses charpentiers

avec ce qui lui restait de cordages & de fer. Il ne s'entretint, en public, que de l'ouvrage auquel il paraissait donner tous ses soins dans l'éloignement. Mais il avait chargé ceux qui en avaient la conduite de faire naître des obstacles & des contretemps. En un mot son but, sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses Officiers, était de se maintenir, à quelque prix que ce fût, dans cette Cour, & d'y faire un établissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il voulait gagner du temps, jusqu'au retour de Montéjo, qu'il avait envoyé en Espagne, & qu'il espérait de voir revenir, avec un puissant secours, ou du moins avec des ordres de l'Empereur pour autoriser son entreprise; &, s'il se trouvait réduit par la violence à quitter le poste qu'il occupait dans la Capitale, il se promettait du moins de s'arrêter à Véra-Cruz, où se couvrant des fortifications de cette Place, & s'appuyant du secours de ses Alliés, il se croyait capable de faire tête assez long-temps aux Mexicains pour attendre des nouvelles d'Espagne. Cortez.

Pendant qu'il rapportait tout à ce grand projet, Motézuma fut averti, par ses Couriers, qu'on avait vu paraître, sur la côte, dix-huit navires étrangers; & la description qu'il reçut de cette flotte, par les portraits qui tenaient lieu d'écriture aux Mexicains, ne lui laissant aucun doute qu'elle

Cortez.

ne fût Espagnole, il fit appeller aussi-tôt le Général, pour lui déclarer, en lui montrant ses peintures, que les préparatifs qu'on faisait pour son départ, devenaient inutiles, lorsqu'il pouvait s'embarquer sur des vaisseaux de sa Nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement. Quoiqu'il ne comprit rien aux caracteres qui leur servaient d'explication, il crut reconnaître l'habit Espagnol, & la fabrique des vaisseaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un transport de joie, proportionné à la faveur qu'il recevait du ciel, en voyant arriver une flotte si puissante, qu'il ne pouvait prendre que pour le secours qu'il attendait sous les ordres de Montéjo. Mais, dissimulant sa satisfaction, il se contenta de répondre, qu'il ne tarderait point à partir, si ces vaisseaux retournaient bientôt en Espagne; &, sans être plus surpris que l'Empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connaissait l'extrême diligence de ses Couriers, il ajouta que les Espagnols, qu'il avait laissés à Zampoala, ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nouvelles, on apprendrait d'eux, avec plus de certitude, la route de cette flotte, & l'on verrait s'il était nécessaire de continuer les préparatifs. Motézuma parut goûter cette réponse, & reprit toute sa confiance pour les Espagnols.

Il était vrai qu'une flotte s'était approchée des

côtes du Mexique; mais il s'en fallait de beaucoup que ce fût un bonheur ni un ſecours pour Cortez. La liaiſon des événemens oblige de reprendre ici le Voyage de Montéjo & de Porto-Carréro, qu'il avait envoyés en Eſpagne. Ils étaient partis de Véra-Cruz, le 16 de Juillet de l'année précédente, avec l'ordre précis de prendre leur route par le canal de Bahama, ſans toucher à l'Iſle de Cuba. Leur navigation fut heureuſe; mais ils s'étaient expoſés au dernier danger, par une imprudence dont aucun Hiſtorien ne les excuſe. Montéjo avait une habitation dans l'Iſle de Cuba : il ne put ſe voir à la hauteur du Cap Saint-Antoine, ſans propoſer à ſon Collégue d'y relâcher, ſous prétexte d'y prendre quelques rafraîchiſſemens. Ce lieu étant fort éloigné de la ville de San-Yago, où Diégo de Vélaſquez faiſait ſa réſidence, il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du Général. Cependant c'était riſquer non-ſeulement ſon vaiſſeau, & le riche préſent qu'il avait à bord, mais encore toute la négociation qui lui avait été confiée. Vélaſquez, que la jalouſie tenait fort éveillé, n'avait pas manqué de répandre des eſpions ſur toute la côte, pour être averti de tous les événemens. Il craignait que Cortez n'envoyât quelque navire à Saint-Domingue, pour y rendre compte de ſa découverte, & demander du ſecours à ceux qui gouvernaient cette Iſle. Ses eſpions lui

Cortez.

Cortez.

ayant appris l'arrivée de Montéjo, il dépêch[a] deux vaisseaux bien armés, avec ordre de se saisi[r] de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt que Montéjo eût besoin de toute l'habileté d[u] Pilote Alaminos, pour échapper d'un péril qui mi[t] au hasard la conquête de la nouvelle Espagne.

Le reste de la navigation fut heureux jusqu'[à] Séville, où il arriva dans le cours du mois d'Oc[-] tobre de la même année. Mais il y trouva le[s] conjonctures peu favorables à ses prétention[s]. Diégo de Vélasquez avait encore, dans cette Ville les mêmes Envoyés qui avaient obtenu pour lu[i] l'Office d'Adelantade, & qui attendaient un em[-] barquement pour retourner à Cuba. Surpris d[e] voir paraître un vaisseau de Cortez, ils em[-] ployerent tout le crédit qu'une longue négociatio[n] leur avait fait acquérir auprès des Ministres, pou[r] faire valoir leurs plaintes à la *Contratacion*, no[m] qu'on avait déjà donné au Tribunal des Inde[s]. *Benoît Martin*, Aumônier de Vélasquez, repr[é-] senta vivement que le navire, & sa charge, ap[-] partenaient au Gouverneur de Cuba, son Maîtr[e], comme le premier fruit d'une conquête qui l[ui] était attribuée par ses commissions; que Fernan[d] Cortez, étant entré furtivement, & sans autorit[é] dans les Provinces de la Terre Ferme, avec un[e] flotte équipée aux frais de Vélasquez, Month[éjo] & Porto-Carréro, qui avaient l'audace de se pr[é-]

ſenter en ſon nom, méritaient d'être punis ſévèrement, ou du moins qu'on devait ſe ſaiſir de leur vaiſſeau juſqu'à ce qu'ils euſſent produit les titres ſur leſquels ils fondaient leur commiſſion. Vélaſquez s'était fait tant d'Amis par ſes préſens, que les repréſentations de ſes agens furent écoutées. On ſaiſit le navire & ſes effets, en laiſſant néanmoins, aux Envoyés de Cortez, la liberté d'en appeller à l'Empereur.

Cortez.

Ce Prince étant alors à Barcelone, les deux Capitaines & le Pilote ſe hâterent de prendre le chemin de cette Ville; mais ils y arriverent la veille du départ de la Cour, qui ſe rendait à la Corogne, où les Etats de Caſtille avaient été convoqués. Ils jugerent, avec prudence, qu'une affaire de ſi grand poids ne devait pas être traitée dans l'agitation d'un voyage, & s'étant informés de la marche de l'Empereur, qui devait aller prendre congé de la Reine Jeanne ſa mere, après la tenue des Etats, & paſſer quelque temps avec elle, pour ſe rendre enſuite en Allemagne, où il était appellé par les cris de l'Empire, ils réſolurent de l'attendre à Tordeſillas, ſéjour ordinaire de cette Princeſſe. Dans l'intervalle, ils employerent le temps à viſiter Martin Cortez, pere de Fernand. Outre la ſatisfaction de le conſoler par de glorieuſes nouvelles, qui devaient lui cauſer autant de joie que d'admiration, ils avaient conçu que

Cortez.

s'ils pouvaient l'engager à se rendre à la Cour avec eux, la présence de ce vénérable Vieillard donnerait beaucoup de force aux demandes de son Fils. En effet, l'ayant déterminé à les accompagner, ils ne trouverent que de la faveur dans leur premiere audience. Un heureux incident servit encore à lever les difficultés. Les Officiers de la Contratacion n'ayant osé comprendre, dans leur saisie, le présent qui était destiné à l'Empereur, il arriva précisément à Tordesillas, dans le temps que les Envoyés de Cortez avaient choisi pour s'y présenter. Cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaisir, que toutes les merveilles, qu'ils avaient à raconter, étaient soutenues par des témoignages présens. Ces bijoux d'or aussi précieux par l'industrie de leur travail que par leur matiere, ces curieux ouvrages de plume & de coton, ces Captifs Américains, qui applaudissaient eux-mêmes aux grandes actions de leurs Conquérans, passerent pour autant de preuves qui donnaient de l'autorité à des relations incroyables.

Aussi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avait eue pour les premieres découvertes des Colombs. L'Empereur, après avoir fait rendre à Dieu des graces solemnelles, pour la gloire qui était réservée à son regne, eut diverses conférences avec les deux Capitaines & le Pilote; & vraisemblablement il aurait décidé en

leur

leur faveur, s'il ne lui était survenu des affaires plus pressantes, qui le mirent dans la nécessité de hâter son départ. La Requête de Cortez fut renvoyée au Cardinal Adrien, & au Conseil qui avait été nommé pour l'assister, avec ordre, à la vérité, de favoriser la conquête de la Nouvelle-Espagne; mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Vélasquez. Le Président du Conseil des Indes était toujours ce même Fonseca, alors Evêque de Burgos, qui, après avoir été si long-temps l'ennemi des Colombs, ne s'était pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le Gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'Expédition du Mexique, comme un crime dont les conséquences étaient dangereuses pour l'Espagne. Non-seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenait à Vélasquez, & qu'elle ne pouvait lui être ôtée sans injustice; mais, insistant sur le caractere de Cortez, il prétendit qu'on ne pouvait prendre de confiance aux intentions d'un Avanturier, qui avait commencé par une révolte scandaleuse contre son bienfaiteur & son maître, & que, dans des contrées éloignées, on ne devait attendre que des désordres d'une si mauvaise source. Il protesta de tous les malheurs que l'avenir présentait à son imagination. Enfin ses remontrances

Cortez.

Cortez.

ébranlerent le Cardinal & les Ministres d
Conseil, jusqu'à leur faire prendre le parti d
remettre la décision au retour de l'Empereu
L'unique grace qu'ils accorderent, pendan
ce délai, à Martin Cortez & aux Envoyés
fut une médiocre provision sur les effets saisis
pour fournir à leur subsistance en Espagn
Ainsi, il était de la destinée de tous ceux q
découvrirent le Nouveau Monde d'être travers
par leur Gouvernement & leurs Concitoyens,
de voir punir leurs succès comme on aurait d
punir leurs crimes.

D'un autre côté, l'Aumônier de Vélasqu
ayant saisi la premiere occasion pour inform
son Maître de l'arrivée du vaisseau de Cort
& de l'accueil que ses Envoyés avaient reçu
la Cour, cette nouvelle, jointe au titre d'
delantade dont le Gouverneur de Cuba
voyait honoré, réveilla si vivement sa cole
& ses prétentions, qu'il résolut d'équiper u
puissante flotte, pour ruiner Cortez & tous
partisans. L'intérêt qu'il y fit prendre à tous
siens, en partageant d'avance avec eux les trés
qu'il devait tirer des régions conquises,
rendit capable d'assembler, en peu de temp
huit cens hommes d'Infanterie Espagnole, quat
vingt cavaliers, d& ix ou douze pièces d'

tillerie, avec une abondante provision de vivres, d'armes & de munitions. Il nomma, pour commander cette armée, Pamphile de Narvaëz, né à Valladolid, homme de mérite & fort considéré, mais trop attaché à ses opinions, qu'il soutenait avec dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, & l'ordre secret de s'attacher particulierement à se saisir de Cortez. Cortez.

Les Hiéronimites, qui présidaient encore à l'Audience Royale de Saint-Domingue, furent instruits de ces préparatifs, & leur autorité s'étendant sur toutes les autres Isles, ils se crurent obligés de faire représenter à Diégo de Vélasquez, les malheurs qui pouvaient résulter d'une si dangereuse concurrence, & de l'exhorter à soumettre ses querelles & ses prétentions aux Tribunaux de la Justice. Le Licencié Luc Vélasquez d'Aillon, qui fut chargé de cet ordre, trouva la flotte de Cuba composée d'onze navires de haut bord & de sept brigantins, & prête à mettre à la voile. Ses remontrances n'ayant fait aucune impression sur le Gouverneur, qui se croyait trop relevé par sa nouvelle qualité d'Adelantade, pour reconnaître des Supérieurs dans son Gouvernement, il produisit ses ordres; mais ils n'eurent pas plus

Cortez.

de pouvoir, & cet esprit violent se précipita ainsi dans la même désobéissance, dont il faisait un crime à Cortez. D'Aillon le voyant obstiné dans son entreprise, témoigna quelque desir de voir un pays aussi renommé que le Mexique, & demanda la permission de faire ce voyage, par un simple motif de curiosité. On doute si sa résolution venait de lui, ou de ses instructions; mais elle fut approuvée de toute l'armée, qui la crut capable d'arrêter les suites d'une rupture éclatante entre les deux partis, & Vélasquez même, ne s'y opposa point, quoique son seul motif fût d'empêcher qu'on n'apprît trop tôt à Saint-Domingue le refus qu'il avait fait d'obéir. André Duero, son Secrétaire, le même qui avait contribué anciennement à la fortune de Cortez, s'embarqua sur la même flotte, dans le dessein apparemment de faire aussi l'office de Médiateur.

La flotte mit à la voile, & eut un vent favorable. C'était elle dont les couriers Mexicains avaient déjà porté la description à Motézuma, & que Cortez, dans la flatteuse opinion qu'il avait de sa fortune, prenait pour un secours que Montéjo lui amenait d'Espagne. Elle jetta l'ancre dans le port d'Ulua, & Narvaëz mit quelques soldats à terre, pour prendre langue, & recon-

naître le pays. Ils rencontrerent deux Espagnols qui s'étaient écartés de Véra-Cruz, & qu'ils amenerent à bord. Ces deux hommes n'ayant pu cacher ce qui se passait au Mexique & dans la Colonie, Narvaez, qu'ils flatterent peut-être aux dépens de Cortez, se promit de traiter facilement avec Sandoval, Gouverneur de Véra-Cruz, & d'entrer dans la Ville, soit pour la garder au nom de Vélasquez, soit pour la raser, en joignant à son armée les soldats de la garnison. Il commit cette négociation à un Ecclésiastique qui le suivait, nommé Jean Ruitz de *Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convenait à sa profession. Un Notaire eut ordre de le suivre, avec trois soldats, qui devaient servir de témoins.

Cortez.

Sandoval, qui avait doublé les sentinelles, pour être averti de tous les mouvemens de la flotte, fut informé de l'approche des Envoyés, & ne fit pas difficulté de leur faire ouvrir les portes. Guevara lui remit sa lettre de créance, & lui ayant exposé les forces que Narvaëz conduisait, il ajouta qu'elles venaient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avait fait au Gouverneur de Cuba, & se mettre en possession d'une conquête qui ne pouvait appartenir qu'à lui, après avoir été entreprise à ses frais, & par ses ordres;

Cortez.

Sandoval répondit avec une émotion qu'il eut peine à cacher, que Cortez & ses compagnons étaient fidèles sujets du Roi, & que, dans l'état où ils avaient mis la conquête du Mexique, ils devaient espérer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne, que Narvaëz s'unirait à eux pour terminer une si belle entreprise; mais que, s'il tentait quelque violence contre Cortez, il pouvait compter qu'ils perdraient tous la vie pour la défense de leur Chef, & pour la conservation de ses droits. Guevara, ne suivant que l'impétuosité de son humeur, s'emporta jusqu'aux injures. Il donna le nom de traître à Cortez, & ceux qui le reconnaissaient pour Chef, ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcerent envain de l'appaiser, en lui représentant ce qu'exigeait la bienséance de son caractere, & lui faire comprendre du moins à quoi il avait obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives; mais voyant que, sans changer de style, il ordonnait à son Notaire de signifier les ordres dont il était chargé, pour faire connaître à tous les Espagnols qu'ils étaient obligés, sous peine de la vie, d'obéir à Narvaëz, il jura qu'il ferait pendre sur-le-champ, celui qui aurait la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même; &, dans le mouvement de cette premiere chaleur, il fit

arrêter les Envoyés. Ensuite, faisant réflexion que s'il les renvoyait à Narvaëz, après cet outrage, ils pourraient lui communiquer leur ressentiment, il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Des Indiens, qui furent appellés aussi-tôt, les mirent dans une espèce de litiere, qu'ils nomment *andas*, & les porterent sur leurs épaules, escortés de quelques soldats, sous la conduite de Pierre de Solis. Sandoval informa le Général, par un courier, de l'arrivée de ses ennemis, & de la conduite qu'il avait tenue. Après quoi, s'étant assuré de la fidélité de ses soldats, il se fortifia par le secours des Américains alliés, & par toutes les ressources du courage & de la prudence.

Cortez.

Pendant que la fortune préparait ces obstacles à Cortez, divers avis, qu'il reçut par intervalles, lui donnerent des lumieres certaines sur ce qui n'avait encore excité que ses soupçons. Il apprit par le courier de Sandoval, non-seulement que Narvaëz avait débarqué ses troupes, & déclaré sa commission, mais qu'il s'avançait droit à Zampoala, avec son armée.

Il ne pouvait entreprendre, sans témérité, d'aller combattre Narvaëz avec des forces inégales, dont il était même obligé de laisser une partie à Mexico, pour maintenir le Quartier,

Cortez.

pour garder les trésors qu'il avait acquis, & pour conserver cette espèce de garde, que Motézuma souffrait encore. La prudence ne lui défendait pas moins d'attendre l'ennemi dans Mexico, au hasard de remuer l'humeur séditieuse des habitans, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentait point d'éloignement pour traiter avec Narvaëz, & pour joindre leurs intérêts & leurs forces ; mais ce parti, qui lui semblait le plus raisonnable, était aussi le plus difficile. Il connaissait la rudesse & la fierté de cet Officier. Enfin la nécessité de s'expliquer avec Motézuma, & de donner une couleur honorable à ses démarches, quelque parti qu'il pût embrasser, était un autre sujet d'embarras, & d'autant plus pressant, que ce Prince, alarmé lui-même des nouvelles qu'il recevait de jour en jour, attendait de lui des éclaircissemens, & paraissait étonné de son silence. Il commença par le délivrer de cette inquiétude, en lui disant, avec une feinte assurance, que les Espagnols de la flotte étaient des sujets de son Roi, & de nouveaux Ambassadeurs, qui venaient sans doute appuyer ses premieres propositions ; qu'ils formaient une espèce d'armée, suivant l'usage de leur Nation, mais qu'il les disposerait à retourner en Espagne, puisqu'ils n'avaient rien à desirer

Cortez.

de Sa Majeſté, après ce qu'il en avait obtenu, & qu'il était même réſolu de partir avec eux. L'adreſſe ne lui parut pas moins néceſſaire, pour animer ſes propres ſoldats. Il leur dit que Narvaëz était ſon ancien Ami, & qu'il lui connaiſſait aſſez d'élévation d'eſprit & de ſageſſe, pour préférer l'honneur de l'Eſpagne, & le ſervice du Roi, aux intérêts d'un particulier; qu'à la vérité, Vélaſquez ne penſait qu'à la vengeance : mais que les troupes qu'il croyait envoyer contre eux, étaient plutôt un ſecours qui les aiderait à pouſſer leurs conquêtes, & qu'au-lieu d'y trouver des ennemis, ils pouvaient ſe promettre de les voir bientôt leurs compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ſes Capitaines; & s'étant contenté de leur faire obſerver que Narvaëz entendait peu la guerre; que la plupart de ſes ſoldats n'avaient pas plus d'expérience, & que tant de faibleſſe, & une cauſe injuſte, devait donner peu d'alarme à des cœurs éprouvés; il ne laiſſa pas de les faire entrer, par des raiſons de prudence & d'honneur, dans la réſolution de tenter la voie d'un accommodement, en offrant, à Narvaëz, des conditions ſi raiſonnables, qu'il ne put les refuſer ſans ſe couvrir de tout le blâme d'une rupture; ce qui ne l'empêcha point de prendre diverſes précautions, qui répondaient à ſon activité. Il avertit ſes

Cortez.

Amis de Tlascala de tenir prêt un corps de six mille guerriers. Les Espagnols, qu'il avait employés à la découverte des mines, dans la Province de Chinantla, reçurent ordre de disposer les Caciques de cette Province, à lui envoyer deux mille hommes. Ces peuples étaient belliqueux, & fort ennemis des Mexicains. Ils avaient témoigné beaucoup d'affection pour les Espagnols. Cortez les crut propres à fortifier les troupes; &, se souvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, qu'il fit armer d'excellent cuivre, au défaut de fer, & qui furent distribuées à ses soldats. Ce soin regardait particulierement la cavalerie de Narvaëz, qui faisait sa principale crainte.

Les prisonniers de Sandoval, étant arrivés au bord du lac, & Solis l'ayant informé qu'il attendait ses ordres, il se hâta d'aller au-devant d'eux; mais ce fut pour leur ôter leurs fers, & pour les embrasser avec beaucoup de bonté, en assurant Guévara qu'il punirait Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa personne & son caractere. Il le conduisit au Quartier, après avoir recommandé, à ses gens, de le recevoir avec beaucoup de gaieté & de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Motézuma l'honorait, & de la vénération que les Princes Mexicains avaient pour lui.

Cortez.

Parmi toutes ces caresses, il lui répétait, sans affectation, qu'il se félicitait de l'arrivée de Narvaëz, parce qu'ayant toujours été de ses Amis, il s'en promettait tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin, l'ayant comblé de présens, lui & ses compagnons, ils partirent quatre jours après, également touchés de ses raisons & de ses bienfaits.

Guévara trouva Narvaëz établi dans Zampoala, où le Cacique l'avait reçu comme l'Ami de ses Alliés, qui venait à leur secours, & dont il attendait les mêmes témoignages de confiance & d'affection. Mais il reconnut bientôt, dans ces nouveaux hôtes, un air de fierté, qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de sa maison tout ce que Cortez y avait laissé. Guévara, aussi rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexico, que de l'accueil doux & généreux qu'il y avait reçu, vint, dans le même temps, raconter ses avantures; &, s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaëz, qu'après l'avoir brusquement interrompu, & lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avaient séduit, il le chassa de sa présence avec in-

Cortez.

dignité. Dans son ressentiment, Guévara chercha, d'un autre côté, à se faire entendre, & releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez. Les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vue de ses présens & l'inclination générale était pour la paix. Ainsi, les Espagnols & les Américains commencerent également à juger fort mal de la dureté de Narvaëz.

Barthélemi d'Olmédo, premier Aumônier de Cortez, dont l'éloquence & la sagesse donnaient beaucoup d'autorité à son caractere, suivit de près Guévara. Il était chargé de proposer tous les moyens qui pouvaient conduire à l'union, avec des lettres particulieres pour Luc Vélasquez d'Aillon, & pour André Duero, auxquelles Cortez avait joint des présens qui devaient être distribués suivant l'occasion. Ce Député ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaëz. On répondit à ses offres de paix & d'amitié, qu'il ne convenait point à la dignité du Gouverneur de Cuba de traiter avec des sujets rébelles, dont le châtiment était le premier objet de son armée ; que Cortez, & tous ceux qui lui demeuraient attachés, allaient être déclarés traîtres, & que la flotte avait apporté assez de forces pour lui enlever ses conquêtes. Olmédo repartit, avec autant de force

Cortez.

que de modération, que les Amis de Diégo de Vélaſquez devaient penſer deux fois à leur entrepriſe ; qu'il n'était pas auſſi facile qu'ils le ſuppoſaient de vaincre un Général de la valeur & de l'habileté de Cortez, adoré de tous ſes ſoldats, qui étaient prêts à mourir pour lui, & ſoutenu par un Prince auſſi puiſſant que Motézuma, qui pouvait mettre autant d'armées ſur pied, que Narvaëz avait d'hommes dans ſa flotte ; enfin qu'une affaire de cette importance demandait une mûre délibération, & qu'il laiſſait aux amis de Vélaſquez le temps de penſer à leur réponſe.

Après cette eſpèce de bravade, qu'il avait cru néceſſaire pour diminuer la confiance de Narvaëz, il vit ouvertement d'Aillon & Duéro, qui ne firent pas difficulté d'approuver ſon zèle & ſes ouvertures de paix. Il continua de voir les Officiers & les ſoldats de ſa connaiſſance ; & ménageant avec adreſſe ſes diſcours & ſes préſens, il avait déjà commencé à former un parti, en faveur de Cortez ou de la paix, lorſque Narvaëz, averti de ſes progrès, les interrompit par des injures & des menaces. Il l'aurait fait arrêter, ſi Duéro ne s'y était oppoſé par ſes repréſenrations, &, dans ſa colere, il lui ordonna de ſortir ſur-le-champ de Zampoala. D'Aillon prit part à ce démêlé pour ſoutenir qu'on ne pouvait renvoyer un Miniſtre

Cortez.

de paix, sans avoir délibéré sur la réponse qu'o
devait faire à Cortez. Plusieurs Officiers appuyere
cette proposition. Mais Narvaëz, transporté d'im
patience & de mépris, ne répondit que par u
ordre de publier, à l'heure même, la guerre à fe
& à sang contre Fernand Cortez, & de le déclar
traître à l'Espagne. Il promit une récompense
celui qui le prendrait vif, ou qui apportera
sa tête, & sur-le-champ il donna des ordres po
la marche de l'armée. D'Aillon ne put supporter c
excès d'emportement ; &, s'armant de l'autori
d'un premier Juge de l'Audience royale, il fit sign
fier à Narvaëz défense, sous peine de la vie, de so
tir de Zampoala, ou d'employer les armes sans
consentement unanime de tous les Officiers
l'armée. Il y joignit des protestations solemnell
Mais cette barriere fut trop faible. L'ardent Gén
ral, oubliant qu'il manquait de respect pour le R
dans la personne de son Ministre, le fit arrê
honteusement & conduire à Cuba sur un vaisse
de la flotte. Olmédo, épouvanté de cette vi
lence, reprit le chemin de Mexico sans av
demandé d'autre réponse ; & les troupes mê
de Vélasquez se refroidirent pour une cau
qu'ils voyaient soutenir avec tant d'orgueil
d'indécence.

Le retour d'Olmédo, avec de si fâcheuses no

velles,
faire p
les avi
par de
Motézı
premie
parla c
nouvea
contre
eussent
mais de
comman
mies ;
l'un des
de l'ob
Général
sion qu'i
rappella
que ceu
position
trompés
avis lui-
commun
que cet
moins un
cieux pr
neur mal

velles, causa assez de chagrin à Cortez pour en faire paraître quelques traces sur son visage, & les avis, qui venaient continuellement à la Cour par des couriers Mexicains, éclairerent bientôt Motézuma sur la division des Espagnols. Dans le premier entretien qu'il eut avec Cortez, il lui parla ouvertement des mauvais desseins que le nouveau Capitaine de sa Nation faisait éclater contre lui. Il ajouta qu'il n'était pas surpris qu'ils eussent ensemble quelques différends particuliers, mais de ce qu'étant sujets du même Prince, ils commandaient deux armées qui paraissaient ennemies ; & qu'il fallait nécessairement qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des bornes de l'obéissance qu'il devait à son Souverain. Le Général d'autant plus embarrassé de cette conclusion qu'il ne croyait pas l'Empereur si bien instruit, rappella toute sa présence d'esprit pour lui répondre que ceux qui l'avaient averti de la mauvaise disposition du nouveau Capitaine, ne s'étaient pas trompés sur ce point, & que venant d'en recevoir avis lui-même par Olmédo, il s'était proposé de communiquer cette nouvelle à Sa Majesté ; mais que cet Officier, qui se nommait Narvaëz, était moins un rébelle qu'un homme abusé par de spécieux prétextes ; qu'étant envoyé par un Gouverneur mal informé, qui résidait dans une Province

Cortez.

Cortez.

fort éloignée de la Cour d'Eſpagne, & qui ne pouvait avoir appris les derniers ordres de leur Souverain, il s'était vainement perſuadé que les fonctions de cette Ambaſſade lui appartenaient; prétention imaginaire, qui ſerait bientôt diſſipée, lorſqu'il aurait fait ſignifier lui-même à cet inutile Ambaſſadeur les pouvoirs en vertu deſquels il devait commmander à tous les Eſpagnols qui aborderaient ſur la Côte du Mexique; que, pour remédier promptement à cette erreur, il avait réſolu de ſe rendre à Zampoala, avec une partie de ſes troupes, dans la ſeule vue de renvoyer celles qui s'y étaient arrêtées, & de leur déclarer qu'elles devaient du reſpect aux peuples de l'Empire, depuis qu'ils étaient ſous la protection de l'Eſpagne; & qu'il voulait exécuter promptement ce deſſein, par le juſte empreſſement qu'il avait d'empêcher qu'elles n'approchaſſent de la Cour, parce qu'étant moins diſciplinées que les ſiennes, il craignait que leur voiſinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Cette réponſe était d'autant plus adroite, qu'elle intéreſſait la Cour Mexicaine à la réſolution qu'il avait déjà formée d'aller au-devant de Narvaëz. Auſſi l'Empereur, qui n'ignorait

pas

pas les violences auxquelles ſes ennemis s'étaient emportés, ni la ſupériorité de leurs forces, lui repréſenta-t-il qu'il y avait de la témérité à s'expoſer avec ſi peu de troupes. Il lui offrit une armée pour ſoutenir la ſienne, & des Chefs qui reſpecteraient ſes ordres. Mais Cortez ſentit le danger d'un ſecours, dont il pouvait être forcé de dépendre; &, s'étant excuſé ſur la diligence qui était néceſſaire à ſes vues, il ne penſa qu'aux préparatifs de ſon départ. Il ſe flattait encore, ſinon d'engager Narvaëz à l'union, du moins de faire ſervir les intelligences d'Olmédo lui avait ménagées, à le forcer d'accepter des conditions raiſonnables. Cependant, pour ne pas donner trop au haſard, il envoya ordre à Sandoval de venir au-devant de lui avec la garniſon de Véra-Cruz, ou de l'attendre dans quelque poſte où ils puſſent ſe joindre ſans obſtacle, & d'abandonner ſa Forteresse à la garde des Alliés.

Cortez.

En quittant ſon Quartier, il y laiſſa quatre-vingts Eſpagnols, ſous le commandement d'Alvarado, pour lequel il avait remarqué de l'affection aux Mexicains, & dont il connaiſſait d'ailleurs le courage & la conduite. Il lui recommanda particulierement de conſerver à l'Empereur cette eſpèce de liberté qui l'empêchait de ſentir les

Cortez.

dégoûts de sa prison, & d'apporter néanmoi toute son adresse à lui ôter les moyens d'entr tenir des pratiques secretes avec les Prêtres & l Caciques. Il remit à sa charge le trésor du R & celui des particuliers. Les soldats, qui deme raient sous ses ordres, promirent, non-seuleme de lui obéir comme à Cortez même, mais core de rendre à Motézuma plus de respect de soumission que jamais, & de vivre dans u parfaite union avec tous les Mexicains. La prin cipale difficulté semblait consister à s'assurer d dispositions de l'Empereur, dont le moindr changement pouvait renverser les plus sages pr cautions. Cortez, par des ressources de génie qui augmentaient dans ses plus grands embarra parvint à lui persuader qu'il n'avait pas d'aut intention que de le servir, & qu'il reviendra bientôt prendre congé de lui, pour retourn en Espagne avec ses présens, & l'assurance son amitié, qui paraîtrait d'un prix inestimab au grand Prince dont il avait accepté l'allianc Il le toucha par ses respects & par son langag jusqu'à lui faire engager sa parole de ne p abandonner les Espagnols, qui se fiaient à sa pr tection, & de veiller à leur sûreté, en con nuant son séjour dans leur Quartier. Si cette pr messe était sincere, comme on eut lieu de

croire ensuite, il fallait que ce Motézuma, que l'on peint si fier, eût dans le caractere cette espèce de bonté qui va jusqu'à la faiblesse, ou que Cortez eût sur lui un ascendant qui tient du prodige.

Cortez.

Fin du dixieme Volume.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

ERR

PAGE
Page 6
Page 8
Page 8
Page 1
Page 6
les H
Page 1
Page 1
Page 1
Page 24
Page 25
Page 28
Page 37
Page 35
Page 40
Page 40
retirer
Page 404
renferr
Page 413
Page 41
Page 42
prévent
Page 439
habile
Page 451
Page 475
comblé

ERRATA DU DIXIEME VOLUME.

Page 51 , ligne 4, perfuadés ; *lifez*, perfuadé.
Page 65 , ligne derniere, vaiffaux ; *lifez* , vaiffeaux.
Page 80 , ligne 15 , D. Diége ; *lifez* , D. Diégue.
Page 89 , ligne 5 , qu'on ne ceffa de ménager ; *effacez* ne.
Page 107 , ligne premiere , *Delfin* ; *lifez* , *Delfin*.
Page 68 , ligne 22 , dont on a déjà vanté ; *lifez*, dont les Hiftoriens ont vanté.
Page 110 , ligne 20, mais le fort ; *effacez* mais.
Page 133 , ligne 2 , aucuns cas ; *lifez* aucun.
Page 187 , ligne 5 , beaucoup de peines ; *lifez* de peine.
Page 244 , ligne 3 , en fes termes ; *lifez* , en ces termes.
Page 250 , ligne 3 , avaient fait ; *lifez* , avaient faits.
Page 281 , ligne 10 , d'Avila ; *lifez* , Don d'Avila.
Page 371 , ligne 5 , orné ; *lifez* , ornée.
Page 350 , ligne 5 , preuvres ; *lifez* , preuves.
Page 400 , ligne premiere , & qui pénétrait ; *effacez* &.
Page 405 , ligne 10 , qu'ils fe retirent ; *lifez* , qu'ils fe retirerent.
Page 404 , ligne 27 , fe tenaient renfermés ; *lifez* , fe tenait renfermé.
Page 413 , ligne 6 , de provifions ; *lifez* , des provifions.
Page 415 , ligne 2 , dont l'eau venait ; *lifez* , qui venait.
Page 429 , ligne 15 , de fes prétentions ; *lifez* , de fes préventions.
Page 439 , ligne 2 , cet habile Intreprete ; *lifez* , cette habile Interprete.
Page 451 , ligne 21 , l'entrainaient ; *lifez* , l'entretenaient.
Page 475 , ligne 5 , enfin l'ayant comblé ; *lifez* , enfin comblés.

